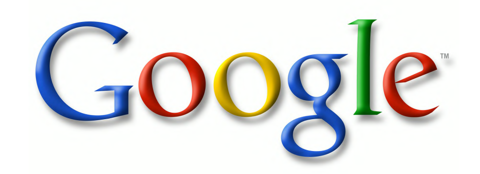






L'AMI FRITZ

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

L'AMI FRITZ

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

A NOTRE AMI

JOSEPH FUCHS

L'AMI FRITZ.

I

Lorsque Zacharias Kobus, juge de paix à Hunebourg, mourut en 1832, son fils Fritz Kobus, se voyant à la tête d'une belle maison sur la place des Acacias, d'une bonne ferme dans la vallée de Meisenthâl, et de pas mal d'écus placés sur solides hypothèques, essuya ses larmes, et se dit avec l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités, tout est vanité ! Quel avantage a l'homme des travaux qu'il fait sur la terre ? Une génération passe et l'autre vient ; le soleil se lève et se couche aujourd'hui comme hier ; le vent souffle au nord, puis il souffle au midi ; les fleuves vont à la mer, et la mer n'en est pas remplie ; toutes choses travail-

lent plus que l'homme ne saurait dire; l'œil n'est jamais rassasié de voir, ni l'oreille d'entendre; on oublie les choses passées, on oubliera celles qui viennent : — le mieux est de ne rien faire.... pour n'avoir rien à se reprocher! »

C'est ainsi que raisonna Fritz Kobus en ce jour.

Et le lendemain, voyant qu'il avait bien raisonné la veille, il se dit encore :

« Tu te lèveras le matin, entre sept et huit heures, et la veille Katel t'apportera ton déjeuner, que tu choisiras toi-même, selon ton goût. Ensuite tu pourras aller, soit au Casino lire le journal, soit faire un tour aux champs, pour te mettre en appétit. A midi, tu reviendras dîner; après le dîner, tu vérifieras tes comptes, tu recevras tes rentes, tu feras tes marchés. Le soir, après souper, tu iras à la brasserie du *Grand-Cerf*, faire quelques parties de *youker* ou de *rams* avec les premiers venus. Tu fumeras des pipes, tu videras des chopes, et tu seras l'homme le plus heureux du monde. Tâche d'avoir toujours la tête froide, le ventre libre et les pieds chauds : c'est le précepte de la sagesse. Et surtout, évite ces trois choses : de devenir trop gras, de prendre des actions industrielles et de te marier. Avec cela, Kobus, j'ose te prédire que tu deviendras vieux comme Ma-

thusalem ; ceux qui te suivront diront : « C'était un homme d'esprit, un homme de bon sens, un joyeux compère! » Que peux-tu désirer de plus, quand le roi Salomon déclare lui-même que l'accident qui frappe l'homme, et celui qui frappe la bête sont un seul et même accident; que la mort de l'un est la même mort que celle de l'autre, et qu'ils ont tous deux le même souffle!... Puisqu'il en est ainsi, pensa Kobus, tâchons au moins de profiter de notre souffle, pendant qu'il nous est permis de souffler. »

Or, durant quinze ans, Fritz Kobus suivit exactement la règle qu'il s'était tracée d'avance; sa vieille servante Katel, la meilleure cuisinière de Hunebourg, lui servit toujours les morceaux qu'il aimait le plus, apprêtés de la façon qu'il voulait; il eut toujours la meilleure choucroute, le meilleur jambon, les meilleures andouilles et le meilleur vin du pays; il prit régulièrement ses cinq chopes de *bockbier* à la brasserie du *Grand-Cerf;* il lut régulièrement le même journal à la même heure; il fit régulièrement ses parties de *youker* et de *rams*, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre.

Tout changeait autour de lui, Fritz Kobus seul ne changeait pas; tous ses anciens camarades montaient en grade, et Kobus ne leur portait pas

envie; au contraire, lisait-il dans son journa que Yéri-Hans venait d'être nommé capitaine houzards, à cause de son courage; que Frantz Sépel venait d'inventer une machine pour filer le chanvre à moitié prix; que Pétrus venait d'obtenir une chaire de métaphysique à Munich; que Nickel Bischof venait d'être décoré de l'ordre du Mérite pour ses belles poésies, aussitôt il se réjouissait et disait : « Voyez comme ces gaillards-là se donnent de la peine : les uns se font casser bras et jambes pour me garder mon bien; les autres font des inventions pour m'obtenir les choses à bon marché; les autres suent sang et eau pour écrire des poésies et me faire passer un bon quart d'heure quand je m'ennuie.... Ha! ha! ha! les bons enfants! »

Et les grosses joues de Kobus se relevaient, sa grande bouche se fendait jusqu'aux oreilles, son large nez s'épatait de satisfaction; il poussait un éclat de rire qui n'en finissait plus.

Du reste, ayant toujours eu soin de prendre un exercice modéré, Fritz se portait de mieux en mieux; sa fortune s'augmentait raisonnablement, parce qu'il n'achetait pas d'actions et ne voulait pas s'enrichir d'un seul coup. Il était exempt de tous les soucis de la famille, étant resté garçon; tout le secondait, tout le satisfaisait, tout le réjouis-

sait ; c'était un exemple vivant de la bonne humeur que vous procurent le bon sens et la sagesse humaine, et naturellement il avait des amis, ayant des écus.

On ne pouvait être plus content que Fritz, mais ce n'était pas tout à fait sans peine, car je vous laisse à penser les propositions de mariage innombrables qu'il avait dû refuser durant ces quinze ans ; je vous laisse à penser toutes les veuves et toutes les jeunes filles qui avaient voulu se dévouer à son bonheur ; toutes les ruses des bonnes mères de famille qui, de mois en mois et d'année en année, avaient essayé de l'attirer dans leur maison, et de le faire se décider en faveur de Charlotte ou de Gretchen ; non, ce n'est pas sans peine que Kobus avait sauvé sa liberté de cette conspiration universelle.

Il y avait surtout le vieux rabbin, David Sichel, — le plus grand arrangeur de mariages qu'on ait jamais vu dans ce bas monde, — il y avait surtout ce vieux rabbin qui s'acharnait à vouloir marier Fritz. On aurait dit que son honneur était engagé dans le succès de l'affaire. Et le pire, c'est que Kobus aimait beaucoup ce vieux David ; il l'aimait pour l'avoir vu dès son enfance assis du matin au soir chez le juge de paix, son respectable père ; pour l'avoir entendu nasiller, discuter et crier

autour de son berceau; pour avoir sauté sur ses vieilles cuisses maigres, en lui tirant la barbiche; pour avoir appris le *yudisch*[1] de sa propre bouche; pour s'être amusé dans la cour de la vieille synagogue, et enfin pour avoir dîné tout petit dans la tente de feuillage que David Sichel dressait chez lui, comme tous les fils d'Israël, au jour de la fête des Tabernacles.

Tous ces souvenirs se mêlaient et se confondaient dans l'esprit de Fritz avec les plus beaux jours de son enfance; aussi n'avait-il pas de plus grand plaisir que de voir, de près ou de loin, le profil du vieux *rebbe*[2], avec son chapeau râpé penché sur le derrière de la tête, son bonnet de coton noir tiré sur la nuque, sa vieille capote verte, au grand collet graisseux remontant jusque par-dessus les oreilles, son nez crochu barbouillé de tabac, sa barbiche grise, ses longues jambes maigres, revêtues de bas noirs formant de larges plis, comme autour de manches à balais, et ses souliers ronds à boucles de cuivre. Oui, cette bonne figure jaune, pleine de finesse et de bonhomie, avait le privilége d'égayer Kobus plus que toute autre à Hunebourg, et du plus loin qu'il l'apercevait dans

1. Patois composé d'allemand et d'hébreu.
2. Rabbin.

la rue, il lui criait d'un accent nasillard, imitant le geste et la voix du vieux rebbe :

« Hé! hé! vieux *posché-isroel* [1], comment ça va-t-il? Arrive donc que je te fasse goûter mon kirschenwasser. »

Quoique David Sichel eût plus de soixante-dix ans, et que Fritz n'en eût guère que trente-six, ils se tutoyaient et ne pouvaient se passer l'un de l'autre.

Le vieux rebbe s'approchait donc, en agitant la tête d'un air grotesque, et psalmodiant :

« *Schaude...., schaude....* [2], tu ne changeras donc jamais, tu seras donc toujours le même fou que j'ai connu, que j'ai fait sauter sur mes genoux, et qui voulait m'arracher la barbe? Kobus, il y a dans toi l'esprit de ton père : c'était un vieux braque, qui voulait connaître le Talmud et les prophètes mieux que moi, et qui se moquait des choses saintes, comme un véritable païen! S'il n'avait pas été le meilleur homme du monde, et s'il n'avait pas rendu des jugements à son tribunal, aussi beaux que ceux de Salomon, il aurait mérité d'être pendu! Toi, tu lui ressembles, tu es un *épikaures* [3]; aussi je te pardonne, il faut que je te pardonne. »

1. Mauvais juif. — 2. Braque. — 3. Épicurien.

Alors Fritz se mettait à rire aux larmes; ils montaient ensemble prendre un verre de kirschenwasser, que le vieux rabbin ne dédaignait pas. Ils causaient en *yudisch* des affaires de la ville, du prix des blés, du bétail et de tout. Quelquefois David avait besoin d'argent, et Kobus lui avançait d'assez fortes sommes sans intérêt. Bref, il aimait le vieux rebbe, il l'aimait beaucoup, et David Sichel, après sa femme Sourlé et ses deux garçons Isidore et Nathan, n'avait pas de meilleur ami que Fritz; mais il abusait de son amitié pour vouloir le marier.

A peine étaient-ils assis depuis vingt minutes en face l'un de l'autre, — causant d'affaires, et se regardant avec ce plaisir que deux amis éprouvent toujours à se voir, à s'entendre, à s'exprimer ouvertement sans arrière-pensée, ce qu'on ne peut jamais faire avec des étrangers, — à peine étaient-ils ainsi, et dans un de ces moments où la conversation sur les affaires du jour s'épuise, que la physionomie du vieux rebbe prenait un caractère rêveur, puis s'animait tout à coup d'un reflet étrange, et qu'il s'écriait :

« Kobus, connais-tu la jeune veuve du conseiller Rœmer? Sais-tu que c'est une jolie femme, oui, une jolie femme! Elle a de beaux yeux, cette jeune veuve, elle est aussi très-aimable. Sais-tu

qu'avant-hier, comme je passais devant sa maison, dans la rue de l'Arsenal, voilà qu'elle se penche à la fenêtre et me dit : « Hé ! c'est monsieur le rabbin Sichel; que j'ai de plaisir à vous voir, mon cher monsieur Sichel ! » Alors, Kobus, moi tout surpris, je m'arrête et je lui réponds en souriant : « Comment un vieux bonhomme tel que David Sichel peut-il charmer d'aussi beaux yeux, madame Rœmer ? Non, non, cela n'est pas possible, je vois que c'est par bonté d'âme que vous dites ces choses ! » Et vraiment, Kobus, elle est bonne et gracieuse, et puis elle a de l'esprit; elle est, selon les paroles du Cantique des cantiques, comme la rose de Sârron et le muguet des vallées, » disait le vieux rabbin en s'animant de plus en plus.

Mais, voyant Fritz sourire, il s'interrompait en balançant la tête, et s'écriait :

« Tu ris.... il faut toujours que tu ries! Est-ce une manière de converser, cela? Voyons, n'est-elle pas ce que je dis.... ai-je raison?

— Elle est encore mille fois plus belle, répondait Kobus; seulement raconte-moi le reste, elle t'a fait entrer chez elle, n'est-ce pas.... elle veut se remarier?

— Oui.

— Ah! bon, ça fait la vingt-troisième....

— La vingt-troisième que tu refuses de ma propre main, Kobus?

— C'est vrai, David, avec chagrin, avec grand chagrin; je voudrais me marier pour te faire plaisir, mais tu sais.... »

Alors le vieux rebbe se fâchait.

« Oui, disait-il, je sais que tu es un gros égoïste, un homme qui ne pense qu'à boire et à manger, et qui se fait des idées extraordinaires de sa grandeur. Eh bien! tu as tort, Fritz Kobus; oui, tu as tort de refuser des personnes honnêtes, les meilleurs partis de Hunebourg, car tu deviens vieux; encore trois ou quatre ans, et tu auras des cheveux gris. Alors tu m'appelleras, tu diras : « David, cherche-moi une femme, cours, n'en vois-tu pas une qui me convienne. » Mais il ne sera plus temps, maudit *schaude*, qui ris de tout! Cette veuve est encore bien bonne de vouloir de toi! »

Plus le vieux rabbin se fâchait, plus Fritz riait.

« C'est cette manière de rire, criait David en se levant et balançant ses deux mains près de ses oreilles, c'est cette manière de rire que je ne peux pas voir : voilà ce qui me fâche! ne faut-il pas être fou pour rire de cette façon? »

Et s'arrêtant :

« Kobus, disait-il en faisant une grimace de

dépit, avec ta façon de rire, tu me feras sauver de ta maison. Tu ne peux donc pas être grave une fois, une seule fois dans ta vie?

— Allons, *posché-isroel*, disait Fritz à son tour, assieds-toi, vidons encore un petit verre de ce vieux kirsch.

— Que ce kirschenwasser me soit du poison, disait le vieux rebbe fort dépité, si je reviens encore une fois chez toi! ta façon de rire est tellement bête, tellement bête, que ça me tourne sur le cœur. »

Et la tête roide, il descendait l'escalier en criant :

« C'est la dernière fois, Kobus, la dernière fois!

— Bah! disait Fritz, penché sur la rampe et les joues épanouies de plaisir, tu reviendras demain.

— Jamais!

— Demain, David ; tu sais, la bouteille est encore à moitié pleine. »

Le vieux rabbin remontait la rue à grands pas, marmottant dans sa barbe grise, et Fritz, heureux comme un roi, renfermait la bouteille dans l'armoire et se disait :

« Ça fait la vingt-troisième! Ah! vieux *posché-isroel*, m'as-tu fait du bon sang! »

Le lendemain ou le surlendemain, David revenait à l'appel de Kobus; ils se rasseyaient à la même table, et de ce qui s'était passé la veille, il n'en était plus question.



II

Un jour, vers la fin du mois d'avril, Fritz Kobus s'était levé de grand matin, pour ouvrir ses fenêtres sur la place des Acacias, puis il s'était recouché dans son lit bien chaud, la couverture autour des épaules, le duvet sur les jambes, et regardait la lumière rouge à travers ses paupières, en bâillant avec une véritable satisfaction. Il songeait à différentes choses, et, de temps en temps, entr'ouvrait les yeux pour voir s'il était bien éveillé.

Dehors il faisait un de ces temps clairs de la fonte des neiges, où les nuages s'en vont, où le toit en face, les petites lucarnes miroitantes, la pointe des arbres, enfin tout vous paraît brillant; où l'on se croit redevenu plus jeune, parce qu'une

séve nouvelle court dans vos membres, et que vous revoyez des choses cachées depuis cinq mois : le pot de fleurs de la voisine, le chat qui se remet en route sur les gouttières, les moineaux criards qui recommencent leurs batailles.

De petits coups de vent tiède soulevaient les rideaux de Fritz et les laissaient retomber; puis, aussitôt après, le souffle de la montagne, refroidi par les glaces qui s'écoulent lentement à l'ombre des ravines, remplissait de nouveau la chambre.

On entendait au loin dans la rue, les commères rire entre elles, en chassant à grands coups de balais la neige fondante le long des rigoles, les chiens aboyer d'une voix plus claire, et les poules caqueter dans la cour.

Enfin, c'était le printemps.

Kobus, à force de rêver, avait fini par se rendormir, quand le son d'un violon, pénétrant et doux comme la voix d'un ami que vous entendez vous dire après une longue absence : « Me voilà, c'est moi! » le tira de son sommeil, et lui fit venir les larmes aux yeux. Il respirait à peine pour mieux entendre.

C'était le violon du bohémien Iôsef, qui chantait, accompagné d'un autre violon et d'une contrebasse; il chantait dans sa chambre, derrière ses rideaux bleus, et disait :

« C'est moi, Kobus, c'est moi, ton vieil ami ! Je te reviens avec le printemps, avec le beau soleil.... —Écoute Kobus, les abeilles bourdonnent autour des premières fleurs, les premières feuilles murmurent, la première alouette gazouille dans le ciel bleu, la première caille court dans les sillons.—Et je reviens t'embrasser !—Maintenant, Kobus, les misères de l'hiver sont oubliées.—Maintenant, je vais encore courir de village en village joyeusement, dans la poussière des chemins, ou sous la pluie chaude des orages.—Mais je n'ai pas voulu passer sans te voir, Kobus, je viens te chanter mon chant d'amour, mon premier salut au printemps. »

Tout cela le violon de Iôsef le disait, et bien d'autres choses encore, plus profondes; de ces choses qui vous rapellent les vieux souvenirs de la jeunesse, et qui sont pour nous.... pour nous seuls. Aussi le joyeux Kobus en pleurait d'attendrissement.

Enfin, tout doucement, il écarta les rideaux de son lit, pendant que la musique allait toujours, plus grave et plus touchante, et il vit les trois bohémiens sur le seuil de la chambre, et la vieille Katel derrière, sous la porte. Il vit Iôsef, grand, maigre, jaune, déguenillé comme toujours, le menton allongé sur le violon avec sentiment, l'ar-

chet frémissant sur les cordes avec amour, les paupières baissées, ses grands cheveux noirs, laineux, — recouverts du large feutre en loques, — tombant sur ses épaules comme la toison d'un mérinos, et ses narines aplaties sur sa grosse lèvre bleuâtre retroussée.

Il le vit ainsi, l'âme perdue dans sa musique; et, près de lui, Kopel le bossu, noir comme un corbeau, ses longs doigts osseux, couleur de bronze, écarquillés sur les cordes de la basse, le genou rapiécé en avant et le soulier en lambeaux sur le plancher; et, plus loin, le jeune Andrès, ses grands yeux noirs entourés de blanc, levés au plafond d'un air d'extase.

Fritz vit ces choses avec une émotion inexprimable.

Et maintenant, il faut que je vous dise pourquoi Iôsef venait lui faire de la musique au printemps, et pourquoi cela l'attendrissait.

Bien longtemps avant, un soir de Noël, Kobus se trouvait à la brasserie du *Grand-Cerf*. Il y avait trois pieds de neige dehors. Dans la grande salle, pleine de fumée grise, autour du grand fourneau de fonte, les fumeurs se tenaient debout; tantôt l'un, tantôt l'autre s'écartait un peu vers la table, pour vider sa chope, puis revenait se chauffer en silence.

On ne songeait à rien, quand un bohémien entra, les pieds nus dans des souliers troués; il grelottait, et se mit à jouer d'un air mélancolique. Fritz trouva sa musique très-belle : c'était comme un rayon de soleil à travers les nuages gris de l'hiver.

Mais derrière le bohémien, près de la porte, se tenait dans l'ombre le wachtmann Foux, avec sa tête de loup à l'affût, les oreilles droites, le museau pointu, les yeux luisants. Kobus comprit que les papiers du bohémien n'étaient pas en règle, et que Foux l'attendait à la sortie pour le conduire au violon.

C'est pourquoi, se sentant indigné, il s'avança vers le bohémien, lui mit un *thaler* dans la main, et, le prenant bras dessus bras dessous, lui dit :

« Je te retiens pour cette nuit de Noël; arrive ! »

Ils sortirent donc au milieu de l'étonnement universel, et plus d'un pensa : « Ce Kobus est fou d'aller bras dessus bras dessous avec un bohémien; c'est un grand original. »

Foux, lui, les suivait en frôlant les murs. Le bohémien avait peur d'être arrêté, mais Fritz lui dit :

« Ne crains rien, il n'osera pas te prendre. »

Il le conduisit dans sa propre maison, où la table était dressée pour la fête du *Christ-Kind*,

l'arbre de Noël au milieu, sur la nappe blanche ; et, tout autour, le pâté, les *küchlen* saupoudrés de sucre blanc, le *kougelhof* aux raisins de caisse, rangés dans un ordre convenable. Trois bouteilles de vieux bordeaux chauffaient dans des serviettes, sur le fourneau de porcelaine à plaque de marbre.

« Katel, va chercher un autre couvert, dit Kobus, en secouant la neige de ses pieds ; je célèbre ce soir la naissance du Sauveur avec ce brave garçon, et si quelqu'un vient le réclamer.... gare ! »

La servante ayant obéi, le pauvre bohémien prit place, tout émerveillé de ces choses. Les verres furent remplis jusqu'au bord, et Fritz s'écria :

« A la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le véritable Dieu des bons cœurs ! »

Dans le même instant Foux entrait. Sa surprise fut grande de voir le zigeiner assis à table avec le maître de la maison. Au lieu de parler haut, il dit seulement :

« Je vous souhaite une bonne nuit de Noël, monsieur Kobus.

— C'est bien ; veux-tu prendre un verre de vin avec nous?

— Merci, je ne bois jamais dans le service. Mais connaissez-vous cet homme, monsieur Kobus ?

— Je le connais, et j'en réponds.

— Alors ses papiers sont en règle ? »

Fritz n'en put entendre davantage, ses grosses joues pâlissaient de colère; il se leva, prit rudement le watchman au collet, et le jeta dehors en criant :

« Cela t'apprendra à entrer chez un honnête homme, la nuit de Noël ! »

Puis, il vint se rasseoir, et, comme le bohémien tremblait :

« Ne crains rien, lui dit-il, tu es chez Fritz Kobus. Bois, mange en paix, si tu veux me faire plaisir. »

Il lui fit boire du vin de Bordeaux; et, sachant que Foux guettait toujours dans la rue, malgré la neige, il dit à Katel de préparer un bon lit à cet homme pour la nuit; de lui donner le lendemain des souliers et de vieux habits, et de ne pas le renvoyer sans avoir eu soin de lui mettre encore un bon morceau dans la poche.

Foux attendit jusqu'au dernier coup de la messe, puis il se retira; et le bohémien, qui n'était autre que Iôsef, étant parti de bonne heure, il ne fut plus question de cette affaire.

Kobus lui-même l'avait oubliée, quand, aux premiers jours du printemps de l'année suivante, étant au lit un beau matin, il entendit à la porte de sa chambre une douce musique : — c'était la pauvre alouette qu'il avait sauvée dans les neiges,

et qui venait le remercier au premier rayon de soleil.

Depuis, tous les ans Iôsef revenait à la même époque, tantôt seul, tantôt avec un ou deux de ses camarades, et Fritz le recevait comme un frère.

Donc Kobus revit ce jour-là son vieil ami le bohémien, ainsi que je viens de vous le raconter; et quand la basse ronflante se tut, quand Iôsef, lançant son dernier coup d'archet, leva les yeux, il lui tendit les bras derrière les rideaux en s'écriant : « Iôsef! »

Alors le bohémien vint l'embrasser, riant en montrant ses dents blanches, et disant :

« Tu vois, je ne t'oublie pas.... la première chanson de l'alouette est pour toi!

— Oui.... et c'est pourtant la dixième année! » s'écria Kobus.

Ils se tenaient les mains et se regardaient, les yeux pleins de larmes.

Et comme les deux autres attendaient gravement, Fritz partit d'un éclat de rire, et dit :

« Iôsef, passe-moi mon pantalon. »

Le bohémien ayant obéi, il tira de sa poche deux *thalers*.

« Voici pour vous autres, dit-il à Kopel et à Andrès; vous pouvez aller dîner aux *Trois-Pigeons*. Iôsef dîne avec moi. »

Puis, sautant de son lit, tout en s'habillant il ajouta :

« Est-ce que tu as déjà fait ton tour dans les brasseries, Iôsef?

— Non, Kobus.

— Eh bien! dépêche-toi d'y aller; car, à midi juste la table sera mise. Nous allons encore une fois nous faire du bon sang. Ha! ha! ha! le printemps est revenu; maintenant, il s'agit de bien le commencer. Katel! Katel!

— Alors je m'en vais tout de suite, dit Iôsef.

— Oui, mon vieux; mais n'oublie pas midi. »

Le bohémien et ses deux camarades descendirent l'escalier, et Fritz, regardant sa vieille servante, lui dit avec un sourire de satisfaction :

« Eh bien, Katel, voici le printemps.... Nous allons faire une petite noce.... Mais attends un peu : commençons par inviter les amis. »

Et se penchant à la fenêtre, il se mit à crier :

« Ludwig! Ludwig! »

Un bambin passait justement, c'était Ludwig, le fils du tisserand Koffel, sa tignasse blonde ébouriffée et les pieds nus dans l'eau de neige. Il s'arrêta le nez en l'air.

« Monte! » lui cria Kobus.

L'enfant se dépêcha d'obéir et s'arrêta sur le

seuil, les yeux en dessous, se grattant la nuque d'un air embarrassé.

« Avance donc.... écoute! Tiens, voilà d'abord deux *groschen.* »

Ludwig prit les deux *groschen* et les fourra dans la poche de son pantalon de toile, en se passant la manche sous le nez, comme pour dire : « C'est bon! »

« Tu vas courir chez Frédéric Schoultz, dans la rue du Plat-d'Étain, et chez M. le percepteur Hâan, à l'hôtel de *la Cigogne*.... tu m'entends? »

Ludwig inclina brusquement la tête.

« Tu leur diras que Fritz Kobus les invite à dîner pour midi juste.

— Oui, monsieur Kobus.

— Attends donc, il faut que tu ailles aussi chez le vieux rebbe David, et que tu lui dises que je l'attends vers une heure, pour le café. Maintenant, dépêche-toi! »

Le petit descendit l'escalier quatre à quatre; Kobus, de la fenêtre, le regarda quelques instants remonter la rue bourbeuse, sautant par-dessus les ruisseaux comme un chat. La vieille servante attendait toujours.

« Écoute, Katel, lui dit Fritz en se retournant, tu vas aller au marché tout de suite. Tu choisiras ce que tu trouveras de plus beau en fait de pois-

son et de gibier. S'il y a des primeurs, tu les achèteras, n'importe à quel prix : l'essentiel est que tout soit bon! Je me charge de dresser la table et de monter les bouteilles, ainsi ne t'occupe que de ta cuisine. Mais dépêche-toi, car je suis sûr que le professeur Speck et tous les autres gourmands de la ville sont déjà sur la place, à marchander les morceaux les plus délicats.



III

Après le départ de Katel, Fritz entra dans la cuisine allumer une chandelle, car il voulait passer l'inspection de sa cave, et choisir quelques vieilles bouteilles de vin, pour célébrer la fête du printemps.

Sa grosse figure exprimait le contentement intérieur; il revoyait déjà les beaux jours se suivre à la file jusqu'en automne : la fête des asperges, les parties de quilles au *Panier-Fleuri*, hors de Hunebourg; les parties de pêche avec Christel, son fermier de Meisenthâl, la descente du Losser en bateau, sous les ombres tremblotantes des grands ormes en demi-voûte de la rive; et puis Christel, l'épervier sur l'épaule, lui di-

sant : « Halte ! » près de la source aux truites, et tout à coup déployant son filet en rond, comme une immense toile d'araignée, sur l'eau dormante, et le retirant tout frétillant de poissons dorés. Il revoyait cela d'avance, et bien d'autres choses : le départ pour la chasse au bois de hêtres, près de Katzenbach ; le char-à-bancs tout plein de joyeux compères, les hautes guêtres de cuir bien bouclées aux jambes, la gibecière au dos sur la blouse grise, la gourde et le sac à poudre sur la hanche, les fusils doubles entre les genoux dans la paille : tout cela pêle-mêle. Les chiens, attachés derrière, japant, hurlant, se démenant ; et lui, près du timon, conduisant la voiture jusqu'à la maison du garde Rœdig, et les laissant partir, pour veiller à la cuisine, faire frire les petits oignons et rafraîchir le vin dans les cuveaux. Puis le retour des chasseurs à la nuit, les uns la gibecière vide, les autres soufflant dans la trompe. Tous ces beaux jours lui passaient devant les yeux en allumant la chandelle : les moissons, la cueillette du houblon, les vendanges, et il poussait de petits éclats de rire : « Hé ! hé ! hé ! ça va bien.... ça va bien ! »

Enfin il descendit, la main devant sa lumière, le trousseau de clefs dans sa poche, un panier au bras.

En bas, sous l'escalier, il ouvrit la cave, une

vieille cave bien sèche, les murs couverts de salpêtre brillant comme le cristal, la cave des Kobus depuis cent cinquante ans, où le grand grand-père Nicolas avait fait venir pour la première fois du *markobrunner*, en 1715, et qui depuis, grâce à Dieu, s'était augmentée d'année en année, par la sage prévoyance des autres Kobus.

Il l'ouvrit, les yeux écarquillés de plaisir, et se vit en face des deux lucarnes bleues qui donnent sur la place des Acacias. Il passa lentement près des petits fûts cerclés de fer, rangés sur de grosses poutres le long des murs; et, les contemplant, il se disait :

« Ce *gleiszeller* est de huit ans, c'est moi-même qui l'ai acheté à la côte; maintenant il doit avoir assez déposé, il est temps de le mettre en bouteilles. Dans huit jours, je préviendrai le tonnelier Schweyer, et nous commencerons ensemble. Et ce *steinberg*-là est de onze ans; il a fait une maladie, il a filé, mais ce doit être passé.... nous verrons ça bientôt. Ah! voici mon *forstheimer* de l'année dernière, que j'ai collé au blanc d'œuf; il faudra pourtant que je l'examine; mais aujourd'hui je ne veux pas me gâter la bouche; demain, après demain, il sera temps. »

Et, songeant à ces choses, Kobus avançait toujours rêveur et grave.

Au premier tournant, et comme il allait entrer dans la seconde cave, sa vraie cave, la cave des bouteilles, il s'arrêta pour moucher la chandelle, ce qu'il fit avec les doigts, ayant oublié les mouchettes; et, après avoir posé le pied sur le lumignon, il s'avança le dos courbé, sous une petite voûte taillée dans le roc, et, tout au bout de ce boyau, il ouvrit une seconde porte, fermée d'un énorme cadenas; l'ayant poussée, il se redressa tout joyeux, en s'écriant :

« Ah! ah! nous y sommes! »

Et sa voix retentit sous la haute voûte grise.

En même temps, un chat noir grimpait au mur et se retournait dans la lucarne, les yeux verts brillants, avant de se sauver vers la rue du *Coin-Brûlé*.

Cette cave, la plus saine de Hunebourg, était en partie creusée dans le roc, et, pour le surplus, construite d'énormes pierres de taille; elle n'était pas bien grande, ayant au plus vingt pieds de profondeur sur quinze de large; mais elle était haute, partagée en deux par un lattis solide, et fermée d'une porte également en lattis. Tout le long s'étendaient des rayons, et sur ces rayons étaient couchées des bouteilles dans un ordre admirable. Il y en avait de toutes les années, depuis 1780 jusqu'en 1840. La lumière des trois soupi-

raux, se brisant dans le lattis, faisait étinceler le fond des bouteilles d'une façon agréable et pittoresque.

Kobus entra.

Il avait apporté un panier d'osier à compartiments carrés, une bouteille tenant dans chaque case; il posa ce panier à terre, et, la chandelle haute, il se mit à passer le long des rayons. La vue de tous ces bons vins, les uns au cachet bleu, les autres à la capsule de plomb, l'attendrit, et au bout d'un instant il s'écria :

« Si les pauvres vieux qui, depuis cinquante ans, ont, avec tant de sagesse et de prévoyance, mis de côté ces bons vins, s'ils revenaient, je suis sûr qu'ils seraient contents de me voir suivre leur exemple, et qu'ils me trouveraient digne de leur avoir succédé dans ce bas monde. Oui, tous seraient contents! car ces trois rayons-là c'est moi-même qui les ai remplis, et, j'ose dire, avec discernement : j'ai toujours eu soin de me transporter moi-même dans la vigne et de traiter avec les vignerons en face de la cuvée. Et, pour les soins de la cave, je ne me suis pas épargné non plus. Aussi, ces vins-là, s'ils sont plus jeunes que les autres, ne sont pas d'une qualité inférieure; ils vieilliront et remplaceront dignement les anciens. C'est ainsi que se maintiennent les bonnes tradi-

tions, et qu'il y a toujours, non-seulement du bon, mais du meilleur dans les mêmes familles.

« Oui, si le vieux Nicolas Kobus, le grand-père Frantz-Sépel, et mon propre père Zacharias, pouvaient revenir et goûter ces vins, ils seraient satisfaits de leur petit-fils; ils reconnaîtraient en lui la même sagesse et les mêmes vertus qu'en eux-mêmes. Malheureusement ils ne peuvent pas revenir, c'est fini, bien fini! Il faut que je les remplace en tout et pour tout. C'est triste tout de même! des gens si prudents, de si bons vivants, penser qu'ils ne peuvent seulement plus goûter un verre de leur vin, et se réjouir en louant le Seigneur de ses grâces! Enfin, c'est comme cela; le même accident nous arrivera tôt ou tard, et voilà pourquoi nous devons profiter des bonnes choses pendant que nous y sommes! »

Après ces réflexions mélancoliques, Kobus choisit les vins qu'il voulait boire en ce jour, et cela le remit de bonne humeur.

« Nous commencerons, se dit-il, par des vins de France, que mon digne grand-père Frantz-Sépel estimait plus que tous les autres. Il n'avait peut-être pas tout à fait tort, car ce vieux bordeaux est bien ce qu'il y a de mieux pour se faire un bon fond d'estomac. Oui, prenons d'abord ces six bouteilles de bordeaux; ce sera un joli commence-

ment. Et là-dessus, trois bouteilles de *rudesheim*, que mon pauvre père aimait tant!... mettons-en quatre en souvenir de lui. Cela fait déjà dix. Mais pour les deux autres, celles de la fin, il faut quelque chose de choisi, du plus vieux, quelque chose qui nous fasse chanter.... Attendez, attendez, que je vous examine ça de près. »

Alors Kobus se courbant, remua doucement la paille du rayon d'en bas, et, sur les vieilles étiquettes, il lisait : *Markobrunner de* 1780. — *Affenthal de* 1804. — *Johannisberg des capucins*, sans date.

« Ah! ah! *Johannisberg des capucins!* » fit-il en se redressant et claquant de la langue.

Il leva la bouteille couverte de poussière et la posa dans le panier avec recueillement.

« Je connais ça! » dit-il.

Et durant plus d'une minute, il se prit à songer aux capucins de Hunebourg, lesquels, en 1793, lors de l'arrivée des Français, avaient abandonné leur cave, dont le grand-père Frantz avait eu la *chance* de sauver du pillage deux ou trois cents bouteilles. C'était un vin jaune d'or, tellement délicat, qu'en le buvant il vous semblait sentir comme un parfum oriental se fondre dans votre bouche.

Kobus, se rappelant cela, fut content. Et, sans compléter le panier, il se dit :

« En voilà bien assez ; encore une bouteille de *capucin*, et nous roulerions sous la table. Il faut user, comme le répétait sans cesse mon vertueux père, mais il ne faut pas abuser. »

Alors, plaçant avec précaution le panier hors du lattis, il referma soigneusement la porte, y remit le cadenas et reprit le chemin de la première cave. En passant, il compléta le panier avec une bouteille de vieux rhum, qui se trouvait à part, dans une sorte d'armoire enfoncée entre deux piliers de la voûte basse; et enfin il remonta, s'arrêtant chaque fois pour cadenasser les portes.

En arrivant près du vestibule, il entendit déjà le remue-ménage des casseroles et le petillement du feu dans la cuisine : Katel était revenue du marché, tout était en train, cela lui fit plaisir.

Il monta donc, et, s'arrêtant dans l'allée, sur le seuil de la cuisine flamboyante, il s'écria :

« Voici les bouteilles! A cette heure, Katel, j'espère que tu vas te dépasser, que tu nous feras un dîner.... mais un dîner....

— Soyez donc tranquille, monsieur, répondit la vieille cuisinière, qui n'aimait pas les recommandations, est-ce que vous avez jamais été mécontent de moi depuis vingt ans?

— Non, Katel, non, au contraire; mais tu sais, on peut faire bien, très-bien, et tout à fait bien.

— Je ferai ce que je pourrai, dit la vieille, on ne peut pas en demander davantage. »

Kobus voyant alors sur la table deux gelinottes, un superbe brochet arrondi dans le cuveau, de petites truites pour la friture, un superbe pâté de foie gras, pensa que tout irait bien.

« C'est bon, c'est bon, fit-il en s'en allant, cela marchera, ha ! ha ! ha ! nous allons rire. »

Au lieu d'entrer dans la salle à manger ordinaire, il prit la petite allée à droite, et devant une haute porte il déposa son panier, mit une clef dans la serrure et ouvrit : c'était la chambre de gala des Kobus ; on ne dînait là que dans les grandes circonstances. Les persiennes des trois hautes fenêtres au fond étaient fermées ; le jour grisâtre laissait voir dans l'ombre de vieux meubles, des fauteuils jaunes, une cheminée de marbre blanc, et, le long des murs, de grands cadres couverts de percale blanche.

Fritz ouvrit d'abord les fenêtres et poussa les persiennes pour donner de l'air.

Cette salle, boisée de vieux chêne, avait quelque chose de solennel et de digne ; on comprenait au premier coup d'œil, qu'on devait bien manger là dedans de père en fils.

Fritz retira les voiles des portraits : c'étaient les portraits de Nicolas Kobus, conseiller à la cour

de l'électeur Frédéric-Wilhelm, en l'an de grâce 1715. M. le conseiller portait l'immense perruque Louis XIV, l'habit marron à larges manches relevées jusqu'aux coudes, et le jabot de fines dentelles; sa figure était large, carrée et digne. Un autre portrait représentait Frantz-Sépel Kobus, enseigne dans le régiment de dragons de Leiningen, avec l'uniforme bleu-de-ciel à brandebourgs d'argent, l'écharpe blanche au bras gauche, les cheveux poudrés et le tricorne penché sur l'oreille; il avait alors vingt ans au plus, et paraissait frais comme un bouton d'églantine. Un troisième portrait représentait Zacharias Kobus, le juge de paix, en habit noir carré; il tenait à la main sa tabatière et portait la perruque à queue de rat.

Ces trois portraits, de même grandeur, étaient de larges et solides peintures; on voyait que les Kobus avaient toujours eu de quoi payer grassement les artistes chargés de transmettre leur effigie à la postérité. Fritz avait avec chacun d'eux un grand air de ressemblance, c'est-à-dire les yeux bleus, le nez épaté, le menton rond frappé d'une fossette, la bouche bien fendue et l'air content de vivre.

Enfin, à droite, contre le mur, en face de la cheminée, était le portrait d'une femme, la grand'

mère de Kobus, fraîche, riante, la bouche entr'ouverte pour laisser voir les plus belles dents blanches qu'il soit possible de se figurer, les cheveux relevés en forme de navire, et la robe de velours bleu-de-ciel bordée de rose.

D'après cette peinture, le grand-père Frantz-Sépel avait dû faire bien des envieux, et l'on s'étonnait que son petit-fils eût si peu de goût pour le mariage.

Tous ces portraits, entourés de cadres à grosses moulures dorées, produisaient un bel effet sur le fond brun de la haute salle.

Au-dessus de la porte, on voyait une sorte de moulure représentant l'Amour emporté sur un char par trois colombes. Enfin tous les meubles, les hautes portes d'armoires, la vieille chiffonnière en bois de rose, le buffet à larges panneaux sculptés, la table ovale à jambes torses, et jusqu'au parquet de chêne, palmé alternativement jaune et noir, tout annonçait la bonne figure que les Kobus faisaient à Hunebourg depuis cent cinquante ans.

Fritz, après avoir ouvert les persiennes, poussa la table à roulettes au milieu de la salle, puis il ouvrit deux armoires, de ces hautes armoires à doubles battants, pratiquées dans les boiseries, et descendant du plafond jusque sur le parquet. Dans l'une était le linge de table, aussi beau qu'il soit

possible de le désirer, sur une infinité de rayons; dans l'autre, la vaisselle, de cette magnifique porcelaine de vieux Saxe, fleuronnée, moulée et dorée : les piles d'assiettes en bas, les services de toute sorte, les soupières rebondies, les tasses, les sucriers au-dessus; puis l'argenterie ordinaire dans une corbeille.

Kobus choisit une belle nappe damassée, et l'étendit sur la table soigneusement, passant une main dessus pour en effacer les plis, et faisant aux coins de gros nœuds, pour les empêcher de balayer le plancher. Il fit cela lentement, gravement, avec amour. Après quoi il prit une pile d'assiettes plates et la posa sur la cheminée, puis une autre d'assiettes creuses. Il fit de même d'un plateau de verres de cristal, taillés à gros diamants, de ces verres lourds où le vin rouge a les reflets sombres du rubis, et le vin jaune ceux de la topaze. Enfin il déposa les couverts sur la table, régulièrement, l'un en face de l'autre ; il plia les serviettes dessus avec soin, en bateau et en bonnet d'évêque, se plaçant tantôt à droite, tantôt à gauche, pour juger de la symétrie.

En se livrant à cette occupation, sa bonne grosse figure avait un air de recueillement inexprimable, ses lèvres se serraient, ses sourcils se fronçaient :

« C'est cela, se disait-il à voix basse, le grand Frédéric Schoultz du côté des fenêtres, le dos à la lumière, le percepteur Christian Hâan en face de lui, Iôsef de ce côté, et moi de celui-ci : ce sera bien.... c'est bien comme cela ; quand la porte s'ouvrira, je verrai tout d'avance, je saurai ce qu'on va servir, je pourrai faire signe à Katel d'approcher ou d'attendre ; c'est très-bien. Maintenant les verres : à droite, celui du bordeaux pour commencer ; au milieu, celui du *rudesheim*, et ensuite celui du *johannisberg des capucins*. Toute chose doit venir en ordre et selon son temps : l'huilier sur la cheminée, le sel et le poivre sur la table, rien ne manque plus, et j'ose me flatter.... Ah ! le vin ! comme il fait déjà chaud, nous le mettrons rafraîchir dans un baquet sous la pompe, excepté le bordeaux qui doit se boire tiède ; je vais prévenir Katel. — Et maintenant à mon tour, il faut que je me rase, que je change, que je mette ma belle redingote marron. — Ça va, Kobus, ha ! ha ! ha ! quelle fête du printemps.... Et dehors donc, il fait un soleil superbe ! — Hé ! le grand Frédéric se promène déjà sur la place ; il n'y a plus une minute à perdre ! »

Fritz sortit ; en passant devant la cuisine, il avertit Katel de faire chauffer le bordeaux et rafraîchir les autres vins ; il était radieux et entra

dans sa chambre en chantant tout bas : « Tra, ri, ro, l'été vient encore une fois.... yoû ! yoû ! »

La bonne odeur de la soupe aux écrevisses remplissait toute la maison, et la grande Frentzel, la cuisinière du *Bœuf-Rouge*, avertie d'avance, entrait alors pour veiller au service, car la vieille Katel ne pouvait être à la fois dans la cuisine et dans la salle à manger.

La demie sonnait alors à l'église Saint-Landolphe, et les convives ne pouvaient tarder à paraître.

IV

Est-il rien de plus agréable en ce bas monde que de s'asseoir, avec trois ou quatre vieux camarades, devant une table bien servie, dans l'antique salle à manger de ses pères ; et là, de s'attacher gravement la serviette au menton, de plonger la cuiller dans une bonne soupe aux queues d'écrevisses, qui embaume, et de passer les assiettes en disant : « Goûtez-moi cela, mes amis, vous m'en donnerez des nouvelles. »

Qu'on est heureux de commencer un pareil dîner, les fenêtres ouvertes sur le ciel bleu du printemps ou de l'automne.

Et quand vous prenez le grand couteau à manche de corne pour découper des tranches de gigot

fondantes, ou la truelle d'argent pour diviser tout du long avec délicatesse un magnifique brochet à la gelée, la gueule pleine de persil, avec quel air de recueillement les autres vous regardent !

Puis quand vous saisissez derrière votre chaise, dans la cuvette, une autre bouteille, et que vous la placez entre vos genoux pour en tirer le bouchon sans secousse, comme ils rient en pensant : « Qu'est-ce qui va venir à cette heure ? »

Ah ! je vous le dis, c'est un grand plaisir de traiter ses vieux amis, et de penser : « Cela recommencera de la sorte d'année en année, jusqu'à ce que le Seigneur Dieu nous fasse signe de venir, et que nous dormions en paix dans le sein d'Abraham. »

Et quand, à la cinquième ou sixième bouteille, les figures s'animent, quand les uns éprouvent tout à coup le besoin de louer le Seigneur, qui nous comble de ses bénédictions, et les autres de célébrer la gloire de la vieille Allemagne, ses jambons, ses pâtés et ses nobles vins ; quand Kasper s'attendrit et demande pardon à Michel de lui avoir gardé rancune, sans que Michel s'en soit jamais douté ; et que Christian, la tête penchée sur l'épaule, rit tout bas en songeant au père Bischoff, mort depuis dix ans, et qu'il avait oublié ; quand d'autres parlent de

chasse, d'autres de musique, tous ensemble, en s'arrêtant de temps en temps pour éclater de rire : c'est alors que la chose devient tout à fait réjouissante, et que le paradis, le vrai paradis, est sur la terre.

Eh bien ! tel était précisément l'état des choses chez Fritz Kobus, vers une heure de l'après-midi : le vieux vin avait produit son effet.

Le grand Frédéric Schoulz, ancien secrétaire du père Kobus, et ancien sergent de la landwehr, en 1814, avec sa grande redingote bleue, sa perruque ficelée en queue de rat, ses longs bras et ses longues jambes, son dos plat et son nez pointu, se démenait d'une façon étrange, pour raconter comment il était réchappé de la campagne de France, dans certain village d'Alsace, où il avait fait le mort pendant que deux paysans lui retiraient ses bottes. Il serrait les lèvres, écarquillait les yeux, et criait, en ouvrant les mains comme s'il avait encore été dans la même position critique : « Je ne bougeais pas ! » Je pensais : « Si tu bouges, ils sont capables de te planter leur fourche dans le dos ! »

Il racontait cet événement au gros percepteur Hâan, qui semblait l'écouter, son ventre arrondi comme un bouvreuil, la face pourpre, la cravate lâchée, ses gros yeux voilés de douces larmes, et

qui riait en songeant à la prochaine ouverture de la chasse. De temps en temps il se rengorgeait, comme pour dire quelque chose; mais il se recouchait lentement au dos de son fauteuil, sa main grasse, chargée de bagues, sur la table à côté de son verre.

Iôsef avait l'air grave, sa figure cuivrée exprimait la contemplation intérieure; il avait rejeté ses grands cheveux laineux loin de ses tempes, et son œil noir se perdait dans l'azur du ciel, au haut des grandes fenêtres.

Kobus, lui, riait tellement en écoutant le grand Frédéric, que son nez épaté couvrait la moitié de sa figure, mais il n'éclatait pas, quoique ses joues relevées eussent l'apparence d'un masque de comédie.

« Allons, buvons, disait-il, encore un coup! la bouteille est encore à moitié pleine. »

Et les autres buvaient, la bouteille passait de main en main.

C'est en ce moment que le vieux David Sichel entra, et l'on peut s'imaginer les cris d'enthousiasme qui l'accueillirent:

« Hé! David!... Voici David!... A la bonne heure!... il arrive! »

Le vieux rabbin promenant un regard sardonique sur les tartes découpées, sur les pâtés effon-

drés et les bouteilles vides, comprit aussitôt à quel diapason était montée la fête; il sourit dans sa barbiche.

« Hé! David, il était temps, s'écria Kobus tout joyeux, encore dix minutes, et je t'envoyais chercher par les gendarmes : nous t'attendons depuis une demi-heure.

— Dans tous les cas, ce n'est pas au milieu des gémisseménts de Babylone, fit le vieux rebbe d'un ton moqueur.

— Il ne manquerait que cela! dit Kobus en lui faisant place. Allons, prends une chaise, vieux, assieds-toi. Quel dommage que tu ne puisses pas goûter de ce pâté, il est délicieux!

— Oui, s'écria le grand Frédéric, mais c'est *treife*[1], il n'y a pas moyen; le Seigneur a fait les jambons, les andouilles et les saucisses pour nous autres.

— Et les indigestions aussi, dit David en riant tout bas. Combien de fois ton père, Johann Schoulz, ne m'a-t-il pas répété la même chose : c'est une plaisanterie de ta famille qui passe de père en fils, comme la perruque à queue de rat et la culotte de velours à deux boucles. Tout cela n'empêche pas que si ton père avait moins aimé le

1. Déclaré impur par la loi de Moïse.

jambon, les saucisses et les andouilles, il serait encore frais et solide comme moi. Mais vous autres, *schaude*, vous ne voulez rien entendre, et tantôt l'un, tantôt l'autre se fait prendre comme les rats dans les ratières, par amour du lard.

— Voyez-vous, le vieux *posché-isroel* qui prétend avoir peur des indigestions, s'écria Kobus, comme si ce n'était pas la loi de Moïse qui lui défende la chose.

— Tais-toi, interrompit David en nasillant, je dis cela pour ceux qui ne comprendraient pas de meilleures raisons ; mais celle-là doit vous suffire; elle est très-bonne pour un sergent de landwehr qui se laisse tirer les bottes dans une mare d'Alsace; les indigestions sont aussi dangereuses que les coups de fourche. »

Alors un immense éclat de rire s'éleva de tous côtés, et le grand Frédéric levant le doigt, dit :

« David, je te rattraperai plus tard ! »

Mais il ne savait que répondre, et le vieux rabbin riait de bon cœur avec les autres.

La grande Frentzel, de l'auberge du *Bœuf-Rouge*, après avoir débarrassé la table, arrivait alors de la cuisine avec un plateau chargé de tasses, et Katel suivait, portant sur un autre plateau la cafetière et les liqueurs.

Le vieux rebbe prit place entre Kobus et Iôsef.

Frédéric Schoulz tira gravement de la poche de sa redingote une grosse pipe d'Ulm, et Fritz alla chercher dans l'armoire une boîte de cigares.

Mais Katel venait à peine de sortir, et la porte restait encore ouverte, qu'une petite voix fraîche et gaie s'écriait dans la cuisine :

« Hé! bonjour, mademoiselle Katel ; mon Dieu, que vous avez donc un grand dîner! toute la ville en parle.

— Chut! » fit la vieille servante.

Et la porte se referma.

Toutes les oreilles s'étaient dressées dans la salle, et le gros percepteur Haân dit :

« Tiens! quelle jolie voix! Avez-vous entendu? Hé! hé! hé! ce gueux de Kobus, voyez-vous ça!

— Katel.... Katel! » s'écria Kobus en se retournant tout étonné.

La porte de la cuisine se rouvrit.

« Est-ce qu'on a oublié quelque chose, monsieur? demanda Katel.

— Non, mais qui donc est dehors?

— C'est la petite Sûzel, vous savez, la fille de Christel, votre fermier de Meisenthâl? elle apporte des œufs et du beurre frais.

— Ah! c'est la petite Sûzel, tiens! tiens!... Eh bien, qu'elle entre; voilà plus de cinq mois que je ne l'ai vue. »

Katel se retourna :

« Sûzel, monsieur demande que tu entres.

— Ah ! mon Dieu, mademoiselle Katel, moi qui ne suis pas habillée ?

— Sûzel, cria Kobus, arrive donc ! »

Alors une petite fille blonde et rose, de seize à dix-sept ans, fraîche comme un bouton d'églantine, les yeux bleus, le petit nez droit aux narines délicates, les lèvres gracieusement arrondies, en petite jupe de laine blanche et casaquin de toile bleue, parut sur le seuil, la tête baissée, toute honteuse.

Tous les amis la regardaient d'un air d'admiration, et Kobus parut comme surpris de la voir.

« Que te voilà devenue grande, Sûzel ! dit-il. Mais avance donc, n'aie pas peur, on ne veut pas te manger.

— Ah ! je sais bien, fit la petite ; mais c'est que je ne suis pas habillée, monsieur Kobus.

— Habillée ! s'écria Hâan, est-ce que les jolies filles ne sont pas toujours assez bien habillées !

Alors Fritz, se retournant, dit en hochant la tête et haussant les épaules :

« Hâan ! Hâan ! une enfant.... une véritable enfant ! Allons, Sûzel, viens prendre le café avec nous ; Katel, apporte une tasse pour la petite.

— Oh ! monsieur Kobus, je n'oserai jamais !

— Bah! bah! Katel, dépêche-toi. »

Lorsque la vieille servante revint avec une tasse, Sûzel, rouge jusqu'aux oreilles, était assise, toute droite sur le bord de sa chaise, entre Kobus et le vieux rebbe.

« Eh bien, qu'est-ce qu'on fait à la ferme, Sûzel? le père Christel va toujours bien?

— Oh! oui, monsieur, Dieu merci, fit la petite, il va toujours bien; il m'a chargée de bien des compliments pour vous, et la mère aussi.

— A la bonne heure, ça me fait plaisir. Vous avez eu beaucoup de neige cette année?

— Deux pieds autour de la ferme pendant trois mois, et il n'a fallu que huit jours pour la fondre.

— Alors les semailles ont été bien couvertes.

— Oui, monsieur Kobus. Tout pousse, la terre est déjà verte jusqu'au creux des sillons.

— C'est bien. Mais bois donc, Sûzel, tu n'aimes peut-être pas le café? Si tu veux un verre de vin?

— Oh non! j'aime bien le café, monsieur Kobus. »

Le vieux rebbe regardait la petite d'un air tendre et paternel; il voulut sucrer lui-même son café, disant :

« Ça, c'est une bonne petite fille, oui, une bonne petite fille, mais elle est un peu trop craintive.

Allons, Sûzel, bois un petit coup, cela te donnera du courage.

— Merci, monsieur David, » répondit la petite à voix basse.

Et le vieux rebbe se redressa content, la regardant d'un air tendre tremper ses lèvres rosès dans la tasse.

Tous regardaient avec un véritable plaisir, cette jolie fille, si douce et si timide; Iôsef lui-même souriait. Il y avait en elle comme un parfum des champs; une bonne odeur de printemps et de grand air, quelque chose de riant et de doux, comme le babillement de l'alouette au-dessus des blés; en la regardant, il vous semblait être en pleine campagne, dans la vieille ferme, après la fonte des neiges.

« Alors, tout reverdit là-bas, reprit Fritz; est-ce qu'on a commencé le jardinage?

— Oui, monsieur Kobus; la terre est encore un peu fraîche, mais, depuis ces huit jours de soleil, tout vient; dans une quinzaine nous aurons de petits radis. Ah! le père voudrait bien vous voir; nous avons tous le temps long après vous, nous attendons tous les jours; le père aurait bien des choses à vous dire. La Blanchette a fait veau la semaine dernière, et le petit vient bien; c'est une génisse blanche.

— Une génisse blanche, ah ! tant mieux.

— Oui, les blanches donnent plus de lait, et puis c'est aussi plus joli que les autres. »

Il y eut un silence. Kobus, voyant que la petite avait bu son café, et qu'elle était tout embarrassée, lui dit :

« Allons, mon enfant, je suis bien content de t'avoir vue ; mais puisque tu es si gênée avec nous, va voir la vieille Katel qui t'attend ; elle te mettra un bon morceau de pâté dans ton panier, tu m'entends, tu lui diras ça, et une bouteille de bon vin pour le père Christel.

— Merci, monsieur Kobus, » dit la petite en se levant bien vite.

Elle fit une jolie révérence pour se sauver.

« N'oublie pas de dire là-bas que j'arriverai dans la quinzaine au plus tard, lui cria Fritz.

— Non, monsieur, je n'oublierai rien ; on sera bien content. »

Elle s'échappa comme un oiseau de sa cage, et le vieux David, les yeux petillants de joie, s'écria :

« Voilà ce qu'on peut appeler une jolie petite fille, et qui fera bientôt une bonne petite femme de ménage, je l'espère.

— Une bonne petite femme de ménage, j'en étais sûr, s'écria Kobus en riant aux éclats ; le vieux *posché-isroel* ne peut voir une fille ou un

garçon sans songer aussitôt à les marier. Ha! ha! ha!

— Eh bien, oui! s'écria le vieux rebbe, la barbiche hérissée, oui, j'ai dit et je répète : une bonne petite femme de ménage! Quel mal y a-t-il à cela? Dans deux ans, cette petite Sûsel peut être mariée, elle peut même avoir un petit poupon rose dans les bras.

— Allons, tais-toi, vieux, tu radotes.

— Je radote.... c'est toi qui radotes, *épicaures*; pour tout le reste, tu parais avoir assez de bon sens, mais sur le chapitre du mariage, tu es un véritable fou.

— Bon, maintenant c'est moi qui suis le fou, et David Sichel l'homme raisonnable. Quelle diable d'idée possède le vieux rebbe, de vouloir marier tout le monde?

— N'est-ce pas la destination de l'homme et de la femme? Est-ce que Dieu n'a pas dit dès le commencement : « Allez, croissez et multipliez! » Est-ce que ce n'est pas une folie que de vouloir aller contre Dieu, de vouloir vivre..... »

Mais alors Fritz se mit tellement à rire, que le vieux rebbe en devint tout pâle d'indignation :

« Tu ris, fit-il en se contenant, c'est facile de rire. Quand tu ferais « ha! ha! ha! hé! hé! hé! hi! hi! hi! » jusqu'à la fin des siècles, cela prou-

verait grand'chose, n'est-ce pas? Si seulement une fois tu voulais raisonner avec moi, comme je t'aplatirais! Mais tu ris, tu ouvres ta grande bouche : « ha! ha! ha! » ton nez s'étend sur tes joues comme une tache d'huile, et tu crois m'avoir vaincu. Ce n'est pas cela, Kobus, ce n'est pas ainsi qu'on raisonne. »

En parlant, le vieux rebbe faisait des gestes si comiques, il imitait la façon de rire de Kobus avec des grimaces si grotesques, que toute la salle ne put y tenir, et que Fritz lui-même dut se serrer l'estomac pour ne pas éclater.

« Non, ce n'est pas ça, poursuivit David avec une vivacité singulière. Tu ne penses pas, tu n'as jamais réfléchi.

— Moi, je ne fais que cela, dit Kobus en essuyant ses grosses joues, où serpentaient les larmes; si je ris, c'est à cause de tes idées étranges. Tu me crois aussi par trop innocent. Voilà quinze ans que je vis tranquille avec ma vieille Katel, que j'ai tout arrangé chez moi pour être à mon aise; quand je veux me promener, je me promène; quand je veux m'asseoir et dormir, je m'assois et je dors; quand je veux prendre une chope, je la prends; si l'idée me passe par la tête d'inviter trois, quatre, cinq amis, je les invite. Et tu voudrais me faire changer tout cela! tu voudrais

m'amener une femme, qui bouleverserait tout de fond en comble! Franchement, David, c'est trop fort!

— Tu crois donc, Kobus, que tout ira de même jusqu'à la fin? Détrompe-toi, garçon, l'âge arrive, et, d'après le train que tu mènes, je prévois que ton gros orteil t'avertira bientôt que la plaisanterie a duré trop longtemps. Alors, tu voudras bien avoir une femme!

— J'aurai Katel.

— Ta vieille Katel a fait son temps comme moi. Tu seras forcé de prendre une autre servante qui te grugera, qui te volera, Kobus, pendant que tu seras en train de soupirer dans ton fauteuil, avec la goutte au pied.

— Bah! interrompit Fritz, si la chose arrive.... alors comme alors, il sera temps d'aviser. En attendant, je suis heureux, parfaitement heureux. Si je prenais maintenant une femme, et je me suppose de la chance, je suppose que ma femme soit excellente, bonne ménagère et tout ce qui s'ensuit, eh bien, David, il ne faudrait pas moins a mener promener de temps en temps, la conduire au bal de M. le bourgmestre ou de Mme la sous-préfète; il faudrait changer mes habitudes, je ne pourrais plus aller le chapeau sur l'oreille, ou sur la nuque, la cravate un peu débraillée, il

faudrait renoncer à la pipe.... ce serait l'abomination de la désolation, je tremble rien que d'y penser. Tu vois que je raisonne mes petites affaires aussi bien qu'un vieux rebbe qui prêche à la synagogue. Avant tout, tâchons d'être heureux.

— Tu raisonnes mal, Kobus.

— Comment! je raisonne mal. Est-ce que le bonheur n'est pas notre but à tous?

— Non, ce n'est pas notre but, sans cela, nous serions tous heureux : on ne verrait pas tant de misérables; Dieu nous aurait donné les moyens de remplir notre but, il n'aurait eu qu'à le vouloir. Ainsi, Kobus, il veut que les oiseaux volent, et les oiseaux ont des ailes; il veut que les poissons nagent, et les poissons ont des nageoires; il veut que les arbres fruitiers portent des fruits en leur saison, et ils portent des fruits; chaque être reçoit les moyens d'atteindre son but. Et puisque l'homme n'a pas de moyens pour être heureux, puisque peut-être en ce moment, sur toute la terre, il n'y a pas un seul homme heureux, ayant les moyens de rester toujours heureux, cela prouve que Dieu ne le veut pas.

— Et qu'est-ce qu'il veut donc, David?

— Il veut que nous méritions le bonheur, et cela fait une grande différence, Kobus; car pour mériter le bonheur, soit dans ce bas monde, soit

dans un autre, il faut commencer par remplir ses devoirs, et le premier de ces devoirs, c'est de se créer une famille, d'avoir une femme et des enfants, d'élever d'honnêtes gens, et de transmettre à d'autres le dépôt de la vie qui nous a été confié.

— Il a de drôles d'idées tout de même, ce vieux rebbe, dit alors Frédéric Schoultz en remplissant sa tasse de kirschenwasser, on croirait qu'il pense ce qu'il dit.

— Mes idées ne sont pas drôles, répondit David gravement, elles sont justes. Si ton père le boulanger avait raisonné comme toi, s'il avait voulu se débarrasser de tous les tracas et mener une vie inutile aux autres, et si le père Zacharias Kobus avait eu la même façon de voir, vous ne seriez pas là, le nez rouge et le ventre à table, à vous goberger aux dépens de leur travail. Vous pouvez rire du vieux rebbe, mais il a la satisfaction de vous dire au moins ce qu'il pense. Ces anciens-là plaisantaient aussi quelquefois ; seulement pour les choses sérieuses ils raisonnaient sérieusement, et je vous dis qu'ils se connaissaient mieux en bonheur que vous. Te rappelles-tu, Kobus, ton père, le vieux Zacharias, si grave à son tribunal, te rappelles-tu quand il revenait à la maison, entre onze heures et midi, son grand carton sous

le bras, et qu'il te voyait de loin jouer sur la porte, comme sa figure changeait, comme il se mettait à sourire en lui-même, on aurait dit qu'un rayon de soleil descendait sur lui. Et quand, dans cette même chambre où nous sommes, il te faisait sauter sur ses genoux, et que tu disais mille sottises, comme à l'ordinaire, était-il heureux le pauvre homme! Va donc chercher dans ta cave ta meilleure bouteille de vin, et pose-la devant toi, nous verrons si tu ris comme lui, si ton cœur saute de plaisir, si tes yeux brillent, et si tu te mets à chanter l'air des *Trois houzards*, comme il le chantait pour te réjouir!

— David, s'écria Fritz tout attendri, parlons d'autre chose!

— Non! tous vos plaisirs de garçon, tout votre vieux vin que vous buvez entre vous, toutes vos plaisanteries, tout cela n'est rien.... c'est de la misère auprès du bonheur de la famille; c'est là que vous êtes vraiment heureux, parce que vous êtes aimé; c'est là que vous louez le Seigneur de ses bénédictions. Mais vous ne comprenez pas ces choses; je vous dis ce que je pense de plus vrai, de plus juste, et vous ne m'écoutez pas. »

En parlant ainsi, le vieux rebbe semblait tout ému; le gros percepteur Hâan le regardait, les

yeux écarquillés, et Iôsef, de temps en temps murmurait des paroles confuses.

« Que penses-tu de cela, Iôsef? dit à la fin Kobus au bohémien.

— Je pense comme le rebbe David, dit-il, mais je ne peux pas me marier, puisque j'aime le grand air, et que mes petits pourraient mourir sur la route. »

Fritz était devenu rêveur.

« Oui, il ne parle pas mal, pour un vieux *posché-isroel*, fit-il en riant; mais je m'en tiens à mon idée, je suis garçon et je resterai garçon.

— Toi! s'écria David. Eh bien! écoute ceci, Kobus; je n'ai jamais fait le prophète, mais, aujourd'hui je te prédis que tu te marieras.

— Que je me marierai, ha! ha! ha! David, tu ne me connais pas encore.

— Tu te marieras! s'écria le vieux rebbe, en nasillant d'un air ironique, tu te marieras!

— Je parierais que non.

— Ne parie pas, Kobus, tu perdrais.

— Eh bien, si.... je te parie.... voyons.... je te parie mon coin de vigne du Sonneberg; tu sais, ce petit clos qui produit de si bon vin blanc, mon meilleur vin, et que tu connais, rebbe, je te le parie. ..

— Contre quoi?

— Contre rien du tout.

— Et moi j'accepte, fit David, ceux-ci sont témoins que j'accepte! Je boirai de bon vin qui ne me coûtera rien, et, après moi, mes deux garçons en boiront aussi, hé! hé! hé!

— Sois tranquille, David, fit Kobus en se levant, ce vin-là ne vous montera jamais à la tête.

— C'est bon, c'est bon, j'accepte; voici ma main, Fritz.

— Et voici la mienne, rebbe. »

Kobus alors, se tournant, demanda:

« Est-ce que nous n'irons pas nous rafraîchir au *Grand-Cerf?*

— Oui, allons à la brasserie, s'écrièrent les autres, cela finira bien notre journée. Dieu de Dieu! quel dîner nous venons de faire. »

Tous se levèrent et prirent leurs chapeaux; le gros percepteur Hâan et le grand Frédéric Schoultz marchaient en avant, Kobus et Iôsef ensuite, et le vieux David Sichel tout joyeux derrière. Ils remontèrent bras dessus, bras dessous la rue des Capucins, et entrèrent à la brasserie du *Grand-Cerf*, en face des vieilles halles.

V

Le lendemain vers neuf heures, Fritz Kobus, assis au bord de son lit d'un air mélancolique, mettait lentement ses bottes et se faisait à lui-même la morale :

« Nous avons bu trop de bière hier soir, se disait-il en se grattant derrière les oreilles ; c'est une boisson qui vous ruine la santé. J'aurais mieux fait de prendre une bouteille de plus, et quatre ou cinq chopes de moins. »

Puis élevant la voix :

« Katel ! Katel ! » s'écria-t-il.

La vieille servante parut sur le seuil, et, le voyant bâiller, les yeux rouges et la tignasse ébouriffée :

« Hé! hé! hé! fit-elle, vous avez mal aux cheveux, monsieur Kobus?

— Oui, c'est cette bière qui en est cause; si l'on m'y rattrape!...

— Ah! vous dites toujours la même chose, fit la vieille en riant.

— Qu'est-ce que tu pourrais bien me préparer pour me remettre? reprit Fritz.

— Voulez-vous du thé?

— Du thé! Parle-moi d'une bonne soupe aux oignons, à la bônne heure; et puis, attends....

— Une oreille de veau à la vinaigrette?

— Oui, c'est cela, une oreille à la vinaigrette. Quelle mauvaise idée on a de prendre tant de bière! Enfin, puisque c'est fait, n'en parlons plus. Dépêche-toi, Katel, j'arrive. »

Katel rentra dans sa cuisine en riant, et Kobus, au bout d'un quart d'heure, finit de se laver, de se peigner et de s'habiller. Il pouvait à peine lever les bras et les jambes. Enfin, il passa sa capote, et entra dans la salle s'asseoir devant une bonne soupe aux oignons, qui lui fit du bien. Il mangea son oreille à la vinaigrette, et but un bon coup de *forstheimer* par là-dessus, ce qui lui rendit courage. Il avait pourtant encore la tête un peu lourde, et regardait le beau soleil qui s'étendait sur les vitres.

« Quelle boisson pernicieuse que la bière ! dit-il, on aurait dû tordre le cou de ce Gambrinus, lorsqu'il s'avisa de faire bouillir de l'orge avec du houblon. C'est une chose contraire à la nature de mêler le doux et l'amer; les hommes sont fous d'avaler un pareil poison. Mais la fumée est cause de tout ; si l'on pouvait renoncer à la pipe, on se moquerait de la chope. Enfin, voilà. — Katel !

— Quoi, monsieur?

— Je sors, je vais prendre l'air ; il faut que je fasse un grand tour.

— Mais vous reviendrez à midi ?

— Oui, je pense. Dans tous les cas, si je ne suis pas rentré pour une heure, tu lèveras la table, c'est que j'aurai poussé jusque dans quelque village aux environs. »

Tout en disant cela Fritz se coiffait de son feutre ; il prenait sa canne à pomme d'ivoire au coin de la cheminée, et descendait dans le vestibule.

Katel ôtait la nappe en riant et se disait :

« Demain, sa première visite, après dîner, sera pour le *Grand-Cerf*. Voilà pourtant comme sont les hommes, ils ne peuvent jamais se corriger. »

Une fois dehors, Kobus remonta gravement la rue de Hildebrandt. Le temps était magnifique ; toutes les fenêtres s'ouvraient au printemps.

« Eh ! bonjour, monsieur Kobus, voici les beaux jours, lui criaient les commères.

— Oui, Berbel…, oui, Catherine, cela promet, » disait-il.

Les enfants dansaient, sautaient et criaient sur toutes les portes ; on ne pouvait rien voir de plus joyeux.

Fritz, après être sorti de la ville par la vieille porte de Hildebrandt, où les femmes étendaient déjà leur linge et leurs robes rouges au soleil le long des anciens remparts, Fritz monta sur le talus de l'avancée. Les dernières neiges fondaient à l'ombre des chemins couverts, et, tout autour de la ville, aussi loin que pouvaient s'étendre les regards, on ne voyait que de jeunes pousses d'un vert tendre sur les haies, sur les arbres des vergers et les allées de peupliers, le long de la Lauter. Au loin, bien loin, les montagnes bleues des Vosges conservaient à leur sommet quelques plaques blanches presque imperceptibles, et par là-dessus s'étendait le ciel immense, où voguaient de légers nuages dans l'infini.

Kobus, voyant ces choses, fut véritablement heureux, et portant la vue au loin, il pensa :

« Si j'étais là-bas, sur la côte des genêts, je n'aurais plus qu'une demi-lieue pour être à ma ferme de Meisenthâl ; je pourrais causer avec le

vieux Christel de mes affaires, et je verrais les semailles et la génisse blanche dont me parlait Sûzel hier soir. »

Comme il regardait ainsi, tout rêveur, une bande de ramiers passait bien haut au-dessus de la côte lointaine, se dirigeant vers la grande forêt de hêtres.

Fritz, les yeux pleins de lumière, les suivit du regard, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans les profondeurs sans bornes; et tout aussitôt, il résolut d'aller à Meisenthâl.

Le vieux jardinier Bosser passait justement dans l'avancée, la houe sur l'épaule.

« Hé! père Bosser, lui cria-t-il. »

L'autre leva le nez.

« Faites-moi donc le plaisir, puisque vous entrez en ville, de prévenir Katel que je vais à Meisenthâl, et que je ne rentrerai pas avant six ou sept heures.

— C'est bon, monsieur Kobus, c'est bon, je m'en charge.

— Oui, vous me rendrez service. »

Bosser s'éloigna, et Fritz prit à gauche le sentier qui descend dans la vallée des Ablettes, derrière le Postthâl, et qui remonte en face, à la côte des Genêts.

Ce sentier était déjà sec, mais des milliers de petits filets d'eau de neige se croisaient au-dessous dans la grande prairie du Gresselthal, et brillaient au soleil comme des veines d'argent.

Kobus, en remontant la côte en face, aperçut deux ou trois couples de tourterelles des bois, qui filaient deux à deux le long des roches grises de la Hoûpe, et se becquetaient sur les corniches, la queue en éventail. C'était un plaisir de les voir glisser dans l'air, sans bruit, on aurait dit qu'elles n'avaient pas besoin de remuer les ailes : l'amour les portait ; elles ne se quittaient pas et tourbillonnaient tantôt dans l'ombre des roches, tantôt en pleine lumière, comme des bouquets de fleurs qui tomberaient du ciel en frémissant. Il faudrait être sans cœur pour ne pas aimer ces jolis oiseaux. Fritz, le dos appuyé à sa canne, les regarda longtemps ; il ne les avait jamais si bien vues se becqueter, car les tourterelles des bois sont très-sauvages. Elles finirent par l'apercevoir et s'éloignèrent. Alors il se remit à marcher tout pensif, et vers onze heures il était sur la côte des Genêts.

De là, Hunebourg avec ses vieilles rues tortueuses, son église, sa fontaine Saint-Arbogast, sa caserne de cavalerie, ses trois vieilles portes décrépites où pendent le lierre et la mousse, était comme peinte en bleu sur la côte en face ; toutes les petites fenêtres et les lucarnes sur les toits lançaient des éclairs. La trompette des hussards, sonnant le rappel, s'entendait comme le bourdonnement d'une guêpe. Par la porte de Hildebrandt

s'avançait comme une file de fourmis; Kobus se rappela que la veille était morte la sage-femme Lehnel : c'était son enterrement.

Après avoir vu ces choses, il se mit à traverser le plateau d'un bon pas ; et le sentier sablonneux commençait à descendre, lorsque tout à coup le grand toit de tuiles grises de la ferme, avec les deux autres toits plus petits du hangar et du pigeonnier, apparurent au-dessous de lui, dans le creux du vallon de Meisenthâl, tout au pied de la côte.

C'était une vieille ferme, bâtie à l'ancienne mode, avec une grande cour carrée entourée d'un petit mur de pierres sèches, la fontaine au milieu de la cour, le guévoir devant l'auge verdâtre, les étables et les écuries à droite, les granges et le pigeonnier surmonté d'une tourelle en pointe, à gauche, le corps de logis au milieu. Derrière, se trouvaient la distillerie, la buanderie, le pressoir, le poulailler et les réduits à porcs : tout cela, vieux de cent cinquante ans, car c'était le grand-père Nicolas Kobus qui l'avait bâtie. Mais dix arpents de prairies naturelles, vingt-cinq de terres labourables, tout le tour de la côte couvert d'arbres fruitiers, et, dans un coin au soleil, un hectare de vignes en plein rapport, donnaient à cette ferme une grande valeur et de beaux revenus.

Tout en descendant le sentier en zigzag, Fritz regardait la petite Sûzel faire la lessive à la fontaine, les pigeons tourbillonner par volées de dix à douze autour du pigeonnier; et le père Christel, sa grande *cougie*[1] au poing, ramenant les bœufs de l'abreuvoir. Cet ensemble champêtre le réjouissait; il écoutait avec une véritable satisfaction la voix du chien Mopsel résonner avec les coups de battoir dans la vallée silencieuse, et les mugissements des bœufs se prolonger jusque dans la forêt de hêtres en face, où restaient encore quelques plaques de neige jaunâtre au pied des arbres.

Mais ce qui lui faisait le plus de plaisir, c'était la petite Sûzel, courbée sur sa planchette, savonnant le linge, le battant et le tordant à tour de bras, comme une bonne petite ménagère. Chaque fois qu'elle levait son battoir, tout luisant d'eau de savon, le soleil brillant dessus, envoyait un éclair jusqu'au haut de la côte.

Fritz, jetant par hasard un coup d'œil dans le fond de la gorge, où la Lauter serpente au milieu des prairies, vit, à la pointe d'un vieux chêne, un busard qui observait les pigeons tourbillonnant autour de la ferme. Il le mit en joue avec sa

1. Fouet.

canne; aussitôt l'oiseau partit, jetant un miaulement sauvage dans la vallée, et tous les pigeons, à ce cri de guerre, se replièrent comme un éventail dans le colombier.

Alors Kobus, riant en lui-même, repartit en trottant dans le sentier, jusqu'à ce qu'une petite voix claire se mit à crier :

« M. Kobus!... voici M. Kobus! »

C'était Sûzel qui venait de l'apercevoir et qui s'élançait sous le hangar pour appeler son père.

Il atteignait à peine le chemin des voitures, au pied de la côte, que le vieux fermier anabaptiste, avec son large collier de barbe, son chapeau de crin, sa camisole de laine grise garnie d'agrafes de laiton, venait à sa rencontre, la figure épanouie, et s'écriait d'un ton joyeux :

« Soyez le bienvenu, monsieur Kobus, soyez le bienvenu. Vous nous faites un grand plaisir en ce jour ; nous n'espérions pas vous voir sitôt. Que le ciel soit loué de vous avoir décidé pour aujourd'hui.

— Oui, Christel, c'est moi, dit Fritz en donnant une poignée de main au brave homme; l'idée de venir m'a pris tout à coup, et me voilà. Hé! hé! hé! je vois avec satisfaction que vous avez toujours bonne mine, père Christel.

— Oui, le ciel nous a conservé la santé, mon-

sieur Kobus; c'est le plus grand bien que nous puissions souhaiter; qu'il en soit béni! Mais tenez, voici ma femme que la petite est allée prévenir. »

En effet, la bonne mère Orchel, grosse et grasse, avec sa coiffe de taffetas noir, son tablier blanc et ses gros bras ronds sortant des manches de chemise, accourait aussi, la petite Sûzel derrière elle.

« Ah! Seigneur Dieu! c'est vous, monsieur Kobus, disait la bonne femme toute riante; de si bonne heure? Ah! quelle bonne surprise vous nous faites.

— Oui, mère Orchel. Tout ce que je vois me réjouit. J'ai donné un coup d'œil sur les vergers, tout pousse à souhait; et j'ai vu tout à l'heure le bétail qui rentrait de l'abreuvoir, il m'a paru en bon état.

— Oui, oui, tout est bien, » dit la grosse fermière.

On voyait qu'elle avait envie d'embrasser Kobus, et la petite Sûzel paraissait aussi bien heureuse.

Deux garçons de labour, en blouse, sortaient alors avec la charrue attelée; ils levèrent leur bonnet en criant :

« Bonjour, monsieur Kobus!

— Bonjour Johann, bonjour Kasper, » dit-il tout joyeux.

Il s'était approché de la vieille ferme, dont la façade était couverte d'un lattis, où grimpaient jusque sous le toit, six ou sept gros ceps de vigne noueux; mais les bourgeons se montraient à peine.

A droite de la petite porte ronde se trouvait un banc de pierre. Plus loin, sous le toit du hangar, qui s'avançait en auvent jusqu'à douze pieds du sol, étaient entassés pêle-mêle les herses, les charrues, le hache-paille, les scies et les échelles. On y voyait aussi, contre la porte de la grange, une grande trouble à pêcher, et au-dessus, entre les poutres du hangar, pendaient des bottes de paille, où des nichées de pierrots avaient élu domicile. Le chien Mopsel, un petit chien de berger à poils gris de fer, grosse moustache et queue traînante, venait se frotter à la jambe de Fritz, qui lui passait la main sur la tête.

C'est ainsi qu'au milieu des éclats de rire et des joyeux propos qu'inspirait à tous l'arrivée de ce bon Kobus, ils entrèrent ensemble dans l'allée, puis dans la chambre commune de la ferme, une grande salle blanchie à la chaux, haute de huit à neuf pieds, et le plafond rayé de poutres brunes. Trois fenêtres, à vitres octogones, s'ouvraient sur la vallée; une autre petite, derrière, prenait jour sur la côte; le long des fenêtres s'étendait une

longue table de hêtre, les jambes en X, avec un banc de chaque côté; derrière la porte, à gauche, se dressait le fourneau de fonte en pyramide, et sur la table se trouvaient cinq ou six petits gobelets et la cruche de grès à fleurs bleues; de vieilles images de saints, enluminées de vermillon et encadrées de noir, complétaient l'ameublement de cette pièce.

« Monsieur, dit Christel, vous dînerez ici, n'est-ce pas?

— Cela va sans dire.

— Bon. Tu sais, Orchel, ce qu'aime M. Kobus?

— Oui, sois tranquille; nous avons justement fait la pâte ce matin.

— Alors, asseyons-nous. Êtes-vous fatigué, monsieur Kobus? Voulez-vous changer de souliers, mettre mes sabots?

— Vous plaisantez, Christel; j'ai fait ces deux petites lieues sans m'en apercevoir.

— Allons, tant mieux. Mais tu ne dis rien à M. Kobus, Sûzel?

— Que veux-tu que je lui dise? Il voit bien que je suis là, et que nous avons tous du plaisir à le recevoir chez nous.

— Elle a raison, père Christel. Nous avons assez causé hier, nous deux; elle m'a raconté tout ce qui se passe ici. Je suis content d'elle : c'est une

bonne petite fille. Mais puisque nous y sommes, et que la mère Orchel nous apprête des *noudels*, savez-vous ce que nous allons faire en attendant ? Allons voir un peu les champs, le verger, le jardin ; il y a si longtemps que je n'étais sorti, que cette petite course n'a fait que me dégourdir les jambes.

— Avec plaisir, monsieur Kobus. Sûzel, tu peux aider ta mère ; nous reviendrons dans une heure. »

Alors Fritz et le père Christel sortirent, et comme ils reprenaient le chemin de la cour, Kobus, en passant, vit le reflet de la flamme au fond de la cuisine. La fermière pétrissait déjà la pâte sur l'évier.

« Dans une heure, monsieur Kobus, lui cria-t-elle.

— Oui, mère Orchel, oui, dans une heure. »

Et ils sortirent.

« Nous avons beaucoup pressé de fruits cet hiver, dit Christel ; cela nous fait au moins dix mesures de cidre et vingt de poiré. C'est une boisson plus rafraîchissante que le vin, pendant les moissons.

— Et plus saine que la bière, ajouta Kobus. On n'a pas besoin de la fortifier, ni de l'étendre d'eau, c'est une boisson naturelle. »

Ils longeaient alors le mur de la distillerie ; Fritz jeta les yeux à l'intérieur par une lucarne.

« Et des pommes de terre, Christel, en avez-vous distillé ?

— Non, monsieur, vous savez que l'année dernière elles n'ont pas donné ; il faut attendre une récolte abondante, pour que cela vaille la peine.

— C'est juste.

— Tiens, il me semble que vous avez plus de poules que l'année dernière, et de plus belles ?

— Ah ! ça, monsieur Kobus, ce sont des cochinchinoises. Depuis deux ans, il y en a beaucoup dans le pays ; j'en avais vu chez Daniel Stenger, à la ferme de Lauterbach, et j'ai voulu en avoir. C'est une espèce magnifique, mais il faudra voir si ces cochinchinoises sont bonnes pondeuses. »

Ils étaient devant la grille de la basse-cour, et des quantités de poules grandes et petites, des huppées et des pattues, un coq superbe à l'œil roux au milieu, se tenaient là dans l'ombre, regardant, écoutant et se peignant du bec. Quelques canards se trouvaient aussi dans le nombre.

« Sûzel ! Sûzel ! » cria le fermier.

La petite parut aussitôt.

« Quoi, mon père ?

— Mais ouvre donc aux poules, qu'elles pren-

nent l'air et que les canards aillent à l'eau; il sera temps de les enfermer quand il y aura de l'herbe, et qu'elles iront tout déterrer au jardin. »

Sûzel s'empressa d'ouvrir, et Christel se mit à descendre la prairie, Fritz derrière lui. A cent pas de la rivière, et comme le terrain devenait humide, l'anabaptiste fit halte, et dit :

« Voyez, monsieur Kobus, depuis dix ans cette pente ne produisait que des osiers et des flèches d'eau, il y avait à peine de quoi paître une vache; eh bien! cet hiver, nous nous sommes mis à niveler, et maintenant toute l'eau suit sa pente à la rivière. Que le soleil donne quinze jours, ce sera sec, et nous sèmerons là ce que nous voudrons : du trèfle, du sainfoin, de la luzerne; je vous réponds que le fourrage sera bon.

— Voilà ce que j'appelle une fameuse idée, dit Fritz.

— Oui, monsieur, mais il faut que je vous parle d'une autre chose; quand nous reviendrons à la ferme, et que nous serons à l'endroit où la rivière fait un coude, je vous expliquerai cela, vous le comprendrez mieux. »

Ils continuèrent à se promener ainsi tout autour de la vallée jusque vers midi. Christel exposait à Kobus ses intentions.

« Ici, disait-il, je planterai des pommes de terre;

là, nous sèmerons du blé; après le trèfle, c'est un bon assolement. »

Fritz n'y comprenait rien; mais il avait l'air de s'y entendre, et le vieux fermier était heureux de parler des choses qui l'intéressaient le plus.

La chaleur devenait grande. A force de marcher dans ces terres grasses, labourées profondément, et qui vous laissaient à chaque pas une motte au talon, Kobus avait fini par sentir la sueur lui couler le long du dos; et comme ils étaient au haut de la côte, en train de reprendre haleine, cet immense bourdonnement des insectes, qui sortent de terre aux premiers beaux jours, se fit entendre pour la première fois à ses oreilles.

« Écoutez, Christel, dit-il, quelle musique.... hein! C'est tout de même étonnant, cette vie qui sort de terre sous la forme de chenilles, de hannetons, de mouches, et qui remplit l'air du jour au lendemain; c'est quelque chose de grand!

— Oui, c'est même trop grand, dit l'anabaptiste. Si nous n'avions pas le bonheur d'avoir des moineaux, des pinsons, des hirondelles et des centaines d'autres petits oiseaux, comme les chardonnerets et les fauvettes, pour exterminer toute cette vermine, nous serions perdus, monsieur Kobus! les hannetons, les chenilles et les sauterelles nous mangeraient tout! Heureusement le Seigneur vient

à notre aide. On devrait défendre la chasse des petits oiseaux; moi, j'ai toujours défendu de dénicher les moineaux de la ferme ; ça nous pille beaucoup de grain, mais ça nous en sauve encore plus.

— Oui, reprit Fritz, voilà comment tout marche dans ce bas monde : les insectes dévorent les plantes, les oiseaux dévorent les insectes, et nous mangeons les oiseaux avec le reste. Depuis le commencement, les choses ont été arrangées pour que nous mangions tout : nous avons trente-deux dents pour cela; les unes pointues, les autres tranchantes, et les autres, ce qu'on appelle les grosses dents, pour écraser. Cela prouve que nous sommes les rois de la terre. — Mais écoutez, Christel !... qu'est-ce que c'est?

— Ça, c'est la grosse cloche de Hunebourg qui sonne midi, le son entre là-bas dans la vallée, près de la roche des Tourterelles. »

Ils se mirent à redescendre, et, sur le bord de la rivière, à cent pas de la ferme, l'anabaptiste, s'arrêtant de nouveau, dit :

« Monsieur Kobus, voici l'idée dont je vous parlais tout à l'heure. Voyez comme la rivière est basse ici; tous les ans, à la fonte des neiges, ou quand il tombe une grande averse en été, la rivière déborde; elle avance de cent pas au moins

dans ce coin; si vous étiez arrivé la semaine dernière, vous l'auriez vu plein d'écume; maintenant encore la terre est très-humide.

« Eh bien! j'ai pensé que si l'on creusait de cinq ou six pieds dans ce tournant, ça nous donnerait d'abord deux ou trois cents tombereaux de terre grasse, qui formeraient un bon engrais pour la côte, car il n'y a rien de mieux que de mêler la terre glaise à la terre de chaux. Ensuite, en bâtissant un petit mur bien solide du côté de là rivière, nous aurions le meilleur réservoir qu'on puisse souhaiter pour tenir de la truite, du barbeau, de la tanche, et toutes les espèces de la Lauter. L'eau entrerait par une écluse grillée, et sortirait par une claie bien serrée de l'autre côté : les poissons seraient là dans l'eau vive comme chez eux, et l'on n'aurait qu'à jeter le filet pour en prendre ce qu'on voudrait.

« Au lieu que maintenant, surtout depuis que l'horloger de Hunebourg et ses deux fils viennent pêcher toute la sainte journée, et qu'ils emportent tous les soirs des truites plein leurs sacs, il n'y a plus moyen d'en avoir. Que pensez-vous de cela, monsieur Kobus, vous qui aimez le poisson d'eau courante? Toutes les semaines Sûzel vous en porterait avec le beurre, les œufs et le reste.

— Ça, dit Fritz, la bouche pleine d'admiration,

c'est une idée magnifique. Christel, vous êtes un homme rempli de bon sens. Depuis longtemps j'aurais dû penser à ce réservoir, car j'aime beaucoup la truite. Oui, vous avez raison. Tiens, tiens, c'est tout à fait juste ! Pas plus tard que demain nous commencerons, entendez-vous, Christel ? Ce soir, je vais à Hunebourg chercher des ouvriers, des tombereaux et des brouettes. Il faut que l'architecte Lang arrive, pour que la chose soit faite en règle. Et, l'affaire terminée, nous sèmerons là dedans des truites, des perches, des barbeaux, comme on sème des choux, des raves et des carottes dans son jardin. »

Kobus partit alors d'un grand éclat de rire, et le vieil anabaptiste parut heureux de le voir approuver son plan.

Tout en regagnant la ferme, Fritz disait :

« Je vais m'établir chez vous, Christel, huit, dix, quinze jours, pour surveiller et pousser ce travail. Je veux tout voir de mes propres yeux. Il faudra, du côté de la rivière, un mur solide, de bonne chaux et de bonnes fondations ; nous aurons aussi besoin de sable et de gravier pour le fond du réservoir, car les poissons d'eau courante veulent du gravier. Enfin nous établirons cela pour durer longtemps. »

Ils entraient alors dans la grande cour en face du hangar ; Sûzel se trouvait sur la porte.

« Est-ce que ta mère nous attend? lui demanda le vieil anabaptiste.

— Pas encore; elle est seulement en train de dresser la table.

— Bon! nous avons le temps de voir les écuries. »

Il traversa la cour et ouvrit la lucarne. Kobus regarda l'étable blanchie à la chaux et pavée de moellons, une rigole au milieu en pente douce, les bœufs et les vaches à la file dans l'ombre. Comme tous ces bons animaux tournaient la tête vers la lumière, le père Christel dit :

« Ces deux grands bœufs, sur le devant, sont à l'engrais depuis trois mois; le boucher juif, Isaac Schmoule, en a envie; il est déjà venu deux ou trois fois. Les six autres nous suffiront cette année pour le labour. Mais voyez ce petit noir, monsieur, il est magnifique, et c'est bien dommage que nous n'ayons pas la paire. J'ai déjà couru tout le pays pour en trouver un pareil. Quant aux vaches, ce sont les mêmes que l'année dernière; Rœsel est fraîche à lait; je veux lui laisser nourrir sa petite génisse blanche.

— C'est bon, fit Kobus, je vois que tout est bien. Maintenant, allons dîner, je me sens une pointe d'appétit. »



VI

L'idée du réservoir aux poissons avait enthousiasmé Fritz. A peine le dîner terminé, vers une heure, il se remettait en marche pour Hunebourg. Et le lendemain il revenait avec une voiture de pioches, de pelles et de brouettes, quelques ouvriers de la carrière des Trois-Fontaines et l'architecte Lang, qui devait tracer le plan de l'ouvrage.

On descendit aussitôt à la rivière, on examina le terrain. Lang, son mètre au poing, prit les mesures; il discuta l'entreprise avec le père Christel, et Kobus planta lui-même les piquets. Finalement, lorsqu'on se trouva d'accord sur la chose et le prix, les ouvriers se mirent à l'œuvre.

Lang avait cette année-là sa grande entreprise du pont de pierre sur la Lauter, entre Hunebourg et Biewerkirch; il ne put donc surveiller les travaux; mais Fritz, installé chez l'anabaptiste, dans la belle chambre du premier, se chargea de ce soin.

Ses deux fenêtres s'ouvraient sur le toit du hangar; il n'avait pas même besoin de se lever, pour voir où l'ouvrage en était, car de son lit il découvrait d'un coup d'œil la rivière, le verger en face et la côte au-dessus. C'était comme fait exprès pour lui.

Au petit jour, quand le coq lançait son cri dans la vallée encore toute grise, et qu'au loin, bien loin, les échos du Bichelberg lui répondaient dans le silence; quand Mopsel se retournait dans sa niche, après avoir lancé deux ou trois aboiements; quand la haute grive faisait entendre sa première note dans les bois sonores; puis, quand tout se taisait de nouveau quelques secondes, et que les feuilles se mettaient à frissonner, — sans que l'on ait jamais su pourquoi, et comme pour saluer, elles aussi, le père de la lumière et de la vie, — et qu'une sorte de pâleur s'étendait dans le ciel, alors Kobus s'éveillait; il avait entendu ces choses avant d'ouvrir les yeux et regardait.

Tout était encore sombre autour de lui, mais

en bas, dans l'allée, le garçon de labour marchait d'un pas pesant; il entrait dans la grange et ouvrait la lucarne du fenil, sur l'écurie, pour donner le fourrage aux bêtes. Les chaînes remuaient, les bœufs mugissaient tout bas, comme endormis, les sabots allaient et venaient.

Bientôt après, la mère Orchel descendait dans la cuisine; Fritz, tout en écoutant la bonne femme allumer du feu et remuer les casseroles, écartait ses rideaux et voyait les petites fenêtres grises se découper en noir sur l'horizon pâle.

Quelquefois un nuage, léger comme un écheveau de pourpre, indiquait que le soleil allait paraître entre les deux côtes en face, dans dix minutes, un quart d'heure.

Mais déjà la ferme était pleine de bruit : dans la cour, le coq, les poules, le chien, tout allait, venait, caquetait, aboyait. Dans la cuisine, les casseroles tintaient, le feu petillait, les portes s'ouvraient et se refermaient. Une lanterne passait dehors sous le hangar. On entendait trotter au loin les ouvriers arrivant du Bichelberg.

Puis, tout à coup tout devenait blanc : c'était lui.... le soleil, qui venait enfin de paraître. Il était là, rouge, étincelant comme de l'or. Fritz, le regardant monter entre les deux côtes, pensait : « Dieu est grand ! »

Et plus bas, voyant les ouvriers piocher, traîner la brouette, il se disait : « Ça va bien ! »

Il entendait aussi la petite Sûzel monter et descendre l'escalier en trottant comme une perdrix, déposer ses souliers cirés à la porte, et faire doucement, pour ne pas l'éveiller. Il souriait en lui-même, surtout quand le chien Mopsel se mettait à aboyer dans la cour, et qu'il entendait la petite lui crier d'une voix étouffée : « Chut! chut! Ah! le gueux, il est capable d'éveiller M. Kobus! »

« C'est étonnant, pensait-il, comme cette petite prend soin de moi; elle devine tout ce qui peut me faire plaisir : à force de *damfnoudels*, j'en avais assez; j'aurais voulu des œufs à la coque, elle m'en a fait sans que j'aie dit un mot; ensuite j'avais assez d'œufs, elle m'a fait des côtelettes aux fines herbes.... C'est une enfant pleine de bon sens; cette petite Sûzel m'étonne! »

Et, songeant à ces choses, il s'habillait et descendait; les gens de la ferme avaient fini leur repas du matin; ils attachaient la charrue, et se mettaient en route.

La petite nappe blanche était mise au bout de la table, le couvert, la chopine de vin et la grosse carafe d'eau fraîche dessus, toute scintillante de gouttelettes. Les fenêtres de la salle,

ouvertes sur la vallée, laissaient entrer par bouffées les âpres parfums des bois.

En ce moment le père Christel arrivait déjà quelquefois de la côte, la blouse trempée de rosée et les souliers chargés de glèbe jaune.

« Eh bien, monsieur Kobus, s'écriait le brave homme, comment ça va-t-il ce matin?

— Mais, très-bien, père Christel; je me plais de plus en plus ici, je suis comme un coq en pâte, votre petite Sûzel ne me laisse manquer de rien. »

Si Sûzel se trouvait là, aussitôt elle rougissait et se sauvait bien vite, et le vieil anabaptiste disait:

« Vous faites trop d'éloges à cette enfant, monsieur Kobus; vous la rendrez orgueilleuse d'elle-même.

— Bah! bah! il faut bien l'encourager, que diable; c'est tout à fait une bonne petite femme de ménage; elle fera la satisfaction de vos vieux jours, père Christel.

— Dieu le veuille, monsieur Kobus, Dieu le veuille, pour son bonheur et pour le nôtre! »

Ils déjeunaient alors ensemble, puis allaient voir les travaux, qui marchaient très-bien et prenaient une belle tournure. Après cela, le fermier retournait aux champs, et Fritz rentrait fumer une bonne pipe dans sa chambre, les deux coudes au bord de sa fenêtre, sous le toit, regardant travail-

ler les ouvriers, les gens de la ferme aller et venir, mener le bétail à la rivière, piocher le jardin, la mère Orchel semer des haricots, et Sûzel entrer dans l'étable avec un petit cuveau de sapin bien propre, pour traire les vaches, ce qu'elle faisait le matin vers sept heures, et le soir à huit heures après le souper.

Souvent alors il descendait, afin de jouir de ce spectacle, car il avait fini par prendre goût au bétail, et c'était un véritable plaisir pour lui, de voir ces bonnes vaches, calmes et paisibles, se retourner à l'approche de la petite Sûzel, avec leurs museaux roses ou bleuâtres, et se mettre à mugir en chœur comme pour la saluer.

« Allons, Schwartz, allons, Horni.... retournez-vous.... laissez-moi passer! » leur criait Sûzel en les poussant de sa petite main potelée.

Ils ne la quittaient pas de l'œil, tant ils l'aimaient; et quand, assise sur son tabouret de bois à trois pieds, elle se mettait à traire, la grande Blanche ou la petite Rœsel se retournaient sans cesse pour lui donner un coup de langue, ce qui la fâchait plus qu'on ne peut dire.

« Je n'en viendrai jamais à bout, c'est fini! » s'écriait-elle.

Et Fritz, regardant cela par la lucarne, riait de bon cœur.

Quelquefois, l'après-midi, il détachait la nacelle et descendait jusqu'aux roches grises de la forêt de bouleaux. Il jetait le filet sur ces fonds de sable; mais rarement il prenait quelque chose, et, toujours en ramant pour remonter le courant jusqu'à la ferme, il pensait :

« Ah! quelle bonne idée nous avons eue de creuser un réservoir; d'un coup de filet, je vais avoir plus de poisson que je n'en prendrais en quinze jours dans la rivière. »

Ainsi s'écoulait le temps à la ferme, et Kobus s'étonnait de regretter si peu sa cave, sa cuisine, sa vieille Katel et la bière du *Grand-Cerf*, dont il s'était fait une habitude depuis quinze ans.

« Je ne pense pas plus à tout cela, se disait-il parfois le soir, que si ces choses n'avaient jamais existé. J'aurais du plaisir à voir le vieux rebbe David, le grand Frédéric Schoultz, le percepteur Hâan, c'est vrai; je ferais volontiers le soir une partie de *youcker* avec eux, mais je m'en passe très-bien, il me semble même que je me porte mieux, que j'ai les jambes plus dégourdies et meilleur appétit; cela vient du grand air. Quand je retournerai là-bas, je vais avoir une mine de chanoine, fraîche, rose, joufflue; on ne verra plus mes yeux, tant j'engraisse, ha! ha! ha! »

Un jour, Sûzel ayant eu l'idée de chercher en

ville une poitrine de veau bien grasse, de la farcir de petits oignons hachés et de jaunes d'œufs, et d'ajouter à ce dîner des beignets d'une sorte particulière, saupoudrés de cannelle et de sucre, Fritz trouva cela de si bon goût, qu'ayant appris que Sûzel avait seule préparé ces friandises, il ne put s'empêcher de dire à l'anabaptiste, après le repas :

« Écoutez, Christel, vous avez une enfant extraordinaire pour le bon sens et l'esprit. Où diable Sûzel peut-elle avoir appris tant de choses? Cela doit être naturel.

— Oui, monsieur Kobus, dit le vieux fermier, c'est naturel : les uns naissent avec des qualités, et les autres n'en ont pas, malheureusement pour eux. Tenez, mon chien Mopsel, par exemple, est très-bon pour aboyer contre les gens; mais si quelqu'un voulait en faire un chien de chasse, il ne serait plus bon à rien. Notre enfant, monsieur Kobus, est née pour conduire un ménage; elle sait rouir le chanvre, filer, laver, battre le beurre, presser le fromage et faire la cuisine aussi bien que ma femme. On n'a jamais eu besoin de lui dire : « Sûzel, il faut s'y prendre de telle manière. » C'est venu tout seul, et voilà ce que j'appelle une vraie femme de ménage, dans deux ou trois ans, bien entendu, car, maintenant, elle n'est pas

encore assez forte pour les grands travaux; mais ce sera une vraie femme de ménage; elle a reçu le don du Seigneur, elle fait ces choses avec plaisir. « Quand on est forcé de porter son chien à la chasse, disait le vieux garde Frœlig, cela va mal; les vrais chiens de chasse y vont tout seuls, on n'a pas besoin de leur dire : « Ça, c'est un moineau, ça une caille ou une perdrix; » ils ne tombent jamais en arrêt devant une motte de terre comme devant un lièvre. » Mopsel, lui, ne ferait pas la différence. Mais quant à Sûzel, j'ose dire qu'elle est née pour tout ce qui regarde la maison.

— C'est positif, dit Fritz. Mais le don de la cuisine, voyez-vous, est une véritable bénédiction. On peut rouir le chanvre, filer, laver, tout ce que vous voudrez, avec des bras, des jambes et de la bonne volonté; mais distinguer une sauce d'une autre, et savoir les appliquer à propos, voilà quelque chose de rare. Aussi j'estime plus ces beignets que tout le reste; et pour les faire aussi bons, je soutiens qu'il faut mille fois plus de talent, que pour filer et blanchir cinquante aunes de toile.

— C'est possible, monsieur Kobus; vous êtes plus fort sur ces articles que moi.

— Oui, Christel, et je suis si content de ces bei-

gnets, que je voudrais savoir comment elle s'y est prise pour les faire.

— Eh! nous n'avons qu'à l'appeler, dit le vieux fermier, elle nous éxpliquera cela. — Sûzel! Sûzel! »

Sûzel était justement en train de battre le beurre dans la cuisine, le tablier blanc à bavette serré à la taille, agrafé sur la nuque, et remontant du bas de sa petite jupe de laine bleue à son joli menton rose. Des centaines de petites taches blanches mouchetaient ses bras dodus et ses joues; il y en avait jusque dans ses cheveux, tant elle mettait d'ardeur à son ouvrage. C'est ainsi qu'elle entra tout animée, demandant: « Quoi donc, mon père? »

Et Fritz, la voyant fraîche et souriante, ses grands yeux bleus écarquillés d'un air naïf, et sa petite bouche entr'ouverte laissant apercevoir de jolies dents blanches, Fritz ne put s'empêcher de faire la réflexion qu'elle était appétissante comme une assiette de fraises à la crème.

« Qu'est-ce qu'il y a, mon père? fit-elle de sa petite voix gaie; vous m'avez appelée?

— Oui, voici M. Kobus qui trouve tes beignets si bons, qu'il voudrait bien en connaître la recette. »

Sûzel devint toute rouge de plaisir.

« Oh! monsieur Kobus veut rire de moi.

— Non, Sûzel, ces beignets sont délicieux; comment les as-tu faits, voyons?

— Oh! monsieur Kobus, ça n'est pas difficile j'ai mis.... mais, si vous voulez, j'écrirai cela.... vous pourriez oublier.

— Comment! elle sait écrire, père Christel?

— Elle tient tous les comptes de la ferme depuis deux ans, dit le vieil anabaptiste.

— Diable.... diable.... voyez-vous cela.... mais c'est une vraie ménagère.... Je n'oserai plus la tutoyer tout à l'heure.... Eh bien, Sûzel, c'est convenu, tu écriras la recette. »

Alors Sûzel, heureuse comme une petite reine, rentra dans la cuisine, et Kobus alluma sa pipe en attendant le café.

Les travaux du réservoir se terminèrent le lendemain de ce jour, vers cinq heures. Il avait trente mètres de long sur vingt de large, un mur solide l'entourait; mais avant de poser les grilles commandées au Klingenthal, il fallait attendre que la maçonnerie fût bien sèche.

Les ouvriers partirent donc la pioche et la pelle sur l'épaule; et Fritz, le même soir, pendant le soupé, déclara qu'il retournerait le lendemain à Hunebourg. Cette décision attrista tout le monde.

« Vous allez partir au plus beau moment de l'année, dit l'anabaptiste. Encore deux ou trois

jours et les noisettes auront leurs pompons, les sureaux et les lilas auront leurs grappes, tous les genêts de la côte seront fleuris, on ne trouvera que des violettes à l'ombre des haies.

— Et, dit la mère Orchel, Sûzel qui pensait vous servir de petits radis un de ces jours.

— Que voulez-vous, répondit Fritz, je ne demanderais pas mieux que de rester; mais j'ai de l'argent à recevoir, des quittances à donner; j'ai peut-être des lettres qui m'attendent. Et puis, dans une quinzaine, je reviendrai poser les grilles, alors je verrai tout ce que vous me dites.

— Enfin, puisqu'il le faut, dit le fermier, n'en parlons plus; mais c'est fâcheux tout de même.

— Sans doute, Christel, je le regrette aussi. »

La petite Sûzel ne dit rien, mais elle paraissait toute triste, et ce soir-là Kobus, fumant comme d'habitude une pipe à sa fenêtre, avant de se coucher, ne l'entendit pas chanter de sa jolie voix de fauvette, en lavant la vaisselle. Le ciel, à droite vers Hunebourg, était rouge comme une braise, tandis que les coteaux en face, à l'autre bout de l'horizon, passaient des teintes d'azur au violet sombre, et finissaient par disparaître dans l'abîme.

La rivière, au fond de la vallée, fourmillait de poussière d'or; et les saules, avec leurs longues

feuilles pendantes, les joncs avec leurs flèches aiguës, les osiers et les trembles, papillotant à la brise, se dessinaient en larges hachures noires sur ce fond lumineux. Un oiseau des marais, quelque martin-pêcheur sans doute, jetait de seconde en seconde dans le silence son cri bizarre. Puis tout se tut, et Fritz se coucha.

Le lendemain, à huit heures, il avait déjeuné, et debout, le bâton à la main devant la ferme avec le vieil anabaptiste et la mère Orchel, il allait partir.

« Mais où donc est Sûzel, s'écria-t-il, je ne l'ai pas encore vue ce matin ?

— Elle doit être à l'étable ou dans la cour, dit la fermière.

— Eh bien ! allez la chercher ; je ne puis quitter le Meisenthâl sans lui dire adieu. »

Orchel entra dans la maison, et quelques instants après Sûzel paraissait, toute rouge.

« Hé ! Suzel, arrive donc, lui cria Kobus, il faut que je te remercie ; je suis très-content de toi, tu m'as bien traité. Et pour te prouver ma satisfaction, tiens, voici un *goulden*, dont tu feras ce que tu voudras. »

Mais Sûzel, au lieu d'être joyeuse à ce cadeau, parut toute confuse.

« Merci, monsieur Kobus, » dit-elle.

Et comme Fritz insistait, disant :

« Prends donc cela, Sûzel, tu l'as bien gagné. »

Elle, détournant la tête, se prit à fondre en larmes.

« Qu'est-ce que cela signifie? dit alors le père Christel; pourquoi pleures-tu?

— Je ne sais pas, mon père, » fit-elle en sanglotant.

Et Kobus de son côté pensa :

« Cette petite est fière, elle croit que je la traite comme une servante, cela lui fait de la peine. »

C'est pourquoi, remettant le *goulden* dans sa poche, il dit :

« Écoute, Sûzel, je t'achèterai moi-même quelque chose, cela vaudra mieux. Seulement, il faut que tu me donnes la main ; sans cela, je croirais que tu es fâchée contre moi. »

Alors Sûzel, sa jolie figure cachée dans son tablier, et la tête penchée en arrière sur l'épaule, lui tendit la main ; et quand Fritz l'eut serrée, elle rentra dans l'allée en courant.

« Les enfants ont de drôles d'idées, dit l'anabaptiste. Tenez, elle a cru que vous vouliez la payer des choses qu'elle a faites de bon cœur.

— Oui, dit Kobus, je suis bien fâché de l'avoir chagrinée.

— Hé ! s'écria la mère Orchel, elle est aussi trop

orgueilleuse. Cette petite nous fera de grands chagrins.

— Allons, calmez-vous, mère Orchel, dit Fritz en riant; il vaut mieux être un peu trop fier que pas assez, croyez-moi, surtout pour les filles. Et, maintenant, au revoir! »

Il se mit en route avec Christel, qui l'accompagna jusque sur la côte; ils se séparèrent près des roches, et Kobus poursuivit seul sa route d'un bon pas vers Hunebourg.



VII

Malgré tout le plaisir qu'avait eu Fritz à la ferme, ce n'est pas sans une vive satisfaction qu'il découvrit Hunebourg sur la côte en face. Autant tout était humide dans la vallée le jour de son départ, autant alors tout était sec et clair. La grande prairie de Finckmath s'étendait comme un immense tapis de verdure des glacis jusqu'au ruisseau des Ablettes, et, tout au haut, les grands fumiers de cavalerie du Postthâl, les petits jardins des vétérans, entourés de haies vives, et les vieux remparts moussus, produisaient un effet superbe.

Il voyait aussi, derrière les acacias en boule de la petite place, près de l'hôtel de ville, la façade

blanche de sa maison; et la distance ne l'empêchait pas de reconnaître que les fenêtres étaient ouvertes pour donner de l'air.

Tout en marchant, il se représentait la brasserie du *Grand-Cerf*, avec sa cour au fond entourée de platanes; les petites tables au-dessous, encombrées de monde, les chopes débordant de mousse. Il se revoyait dans sa chambre, en manches de chemise, les pantalons serrés aux hanches, les pieds dans ses pantoufles, et se disait tout joyeux:

« On n'est pourtant jamais mieux que chez soi, dans ses vieux habits et ses vieilles habitudes. J'ai passé quinze jours agréables au Meisenthâl, c'est vrai; mais s'il avait fallu rester encore, j'aurais trouvé le temps long. Nous allons donc recommencer nos discussions, le vieux David Sichel et moi; nous allons nous remettre à nos bonnes parties de *youker* avec Frédéric Schoultz, le percepteur Hâan, Speck et les autres. Voilà ce qui me convient le mieux. Quand je suis assis en face de ma table, pour dîner ou pour régler un compte, tout est dans l'ordre naturel. Partout ailleurs je puis être assez content, mais jamais aussi calme, aussi paisible que dans mon bon vieux Hunebourg. »

Au bout d'une demi-heure, tout en rêvant de la sorte, il avait parcouru le sentier de la Finckmath,

et passait derrière les fumiers du Postthâl pour entrer en ville.

« Qu'est-ce que la vieille Katel va me dire? pensait-il. Elle va me dévider son chapelet; elle va me reprocher une si longue absence. »

Et tout en allongeant le pas sous la porte de Hildebrandt, il souriait et regardait en passant les portes et les fenêtres ouvertes dans la grande rue tortueuse : le ferblantier Schwartz, taillant son fer-blanc, les besicles sur son petit nez camard et les yeux écarquillés; le tourneur Sporte faisant siffler sa roue et dévidant ses ételles en rubans sans fin; le tisserand Koffel, tout petit et tout jaune, devant son métier, lançant sa navette avec un bruit de ferraille interminable; le forgeron Nickel ferrant le cheval du gendarme Hierthès, à la porte de sa forge, et le tonnelier Schweyer enfonçant les douves de ses tonnes à grands coups de maillet, au fond de sa voûte retentissante.

Tous ces bruits, ce mouvement, cette lumière blanche sur les toits, cette ombre dans la rue; le passage de tous ces gens qui le saluaient d'un air particulier, comme pour dire : « Voilà M. Kobus de retour; il faut que je me dépêche de raconter cette nouvelle à ma femme; » les enfants criant en chœur à l'école : « B-A BA, B-E BE; » et les

commères réunies par cinq ou six devant leur porte, tricotant, babillant comme des pies, pelant des pommes de terre, et lui criant, en se fourrant l'aiguille derrière l'oreille : « Hé! c'est vous, monsieur Kobus; qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu! » tout cela le réjouissait et le remettait dans son assiette ordinaire.

« Je vais changer en arrivant, se disait-il, et puis j'irai prendre une chope à la brasserie du *Grand-Cerf*. »

Dans ces agréables pensées il tournait au coin de la mairie, et traversait la place des Acacias, où se promenaient gravement les anciens capitaines en retraite, chauffant leurs rhumatismes au soleil, et sept ou huit officiers de hussards, roides dans leurs uniformes comme des soldats de bois.

Mais il n'avait pas encore gravi les cinq ou six marches en péristyle de sa maison, que la vieille Katel criait déjà dans le vestibule :

« Voici M. Kobus!

— Oui.... oui.... c'est moi, fit-il en montant quatre à quatre.

— Ah! monsieur Kobus, s'écria la vieille en joignant les mains, quelles inquiétudes vous m'avez données!

— Comment, Katel, est-ce que je ne t'avais pas

prévenue, en venant chercher les ouvriers, que je serais absent quelques jours?

—Oui, monsieur, mais c'est égal.... d'être seule à la maison.... de faire la cuisine pour une seule personne....

— Sans doute.... sans doute.... je comprends ça.... je me suis dérangé ; mais une fois tous les quinze ans, ce n'est pas trop. Allons, me voilà revenu.... tu vas faire la cuisine pour nous deux. Et maintenant, Katel, laisse-moi, il faut que je change, je suis tout en sueur.

— Oui, monsieur, dépêchez-vous, on attrape si vite un coup d'air. »

Fritz entra dans sa chambre, et refermant la porte, il s'écria :

« Nous y voilà donc ! »

Il n'était plus le même homme. Tout en tirant les rideaux, en se lavant, en changeant de linge et d'habits, il riait et se disait :

« Hé! hé! hé! je vais donc me refaire du bon sang, je vais donc pouvoir rire encore! Ces bœufs, ces vaches, ces poules de la ferme m'avaient rendu mélancolique. »

Et le grand Schoultz, le percepteur Hâan, le vieux rebbe David, la brasserie du *Grand-Cerf*, la vieille cour de la synagogue, la halle, la place du marché, toute la ville lui repassait devant

les yeux, comme des figures de lanterne magique.

Enfin, au bout de vingt minutes, frais, dispos, joyeux, il ressortit, son large feutre sur l'oreille, la face épanouie, et dit à Katel en passant :

« Je sors, je vais faire un tour en ville.

—Oui, monsieur.... mais vous reviendrez?

— Sois tranquille, sois tranquille; au coup de midi je serai à table. »

Et il descendit dans la rue en se demandant :

« Où vais-je aller? à la brasserie? il n'y a personne avant midi. Allons voir le vieux David, oui, allons chez le vieux rebbe. C'est drôle, rien que de penser à lui, mon ventre en galope. Il faut que je le mette en colère; il faut que je lui dise quelque chose pour le fâcher, cela me secouera la rate, et j'en dînerai mieux. »

Dans cette agréable perspective, il descendit la rue des Capucins jusqu'à la cour de la synagogue, où l'on entrait par une antique porte cochère. Tout le monde traversait alors cette cour, pour descendre par le petit escalier en face, dans la rue des Juifs. C'était vieux comme Hunebourg; on ne voyait là dedans que de grandes ombres grises, de hautes bâtisses décrépites, sillonnées de chéneaux rouillés; et toute la Judée pendait aux lucarnes d'alentour, jusqu'à la cime des airs,

ses bas troués, ses vieux jupons crasseux, ses culottes rapiécées, son linge filandreux. A tous les soupiraux apparaissaient des têtes branlantes, des bouches édentées, des nez et des mentons en carnaval : on aurait dit que ces gens arrivaient de Ninive, de Babylone, ou qu'ils étaient réchappés de la captivité d'Égypte, tant ils paraissaient vieux.

Les eaux grasses des ménages suintaient le long des murs, et, pour dire la vérité, cela ne sentait pas bon.

A la porte de la cour se trouvait un mendiant chrétien, assis sur ses deux jambes croisées ; il avait la barbe longue de trois semaines, toute grise, les cheveux plats, et les favoris en canon de pistolet ; c'était un ancien soldat de l'Empire : on l'appelait *der Frantzoze*[1].

Le vieux David demeurait au fond avec sa femme, la vieille Sourlé, toute ronde et toute grasse, mais d'une graisse jaunâtre, les joues entourées de grosses rides en demi-cercle ; son nez était camard, ses yeux très-bruns, et sa bouche ornée de petites rides en étoile, comme un trou.

Elle portait un bandeau sur le front, selon la loi de Moïse, pour cacher ses cheveux, afin de ne pas

1. Le Français.

séduire les étrangers. Du reste elle avait bon cœur, et le vieux David se faisait un plaisir de la proclamer le modèle accompli de son sexe.

Fritz mit un *groschen* dans la sebile du *Frantzoze;* il avait allumé sa pipe, et fumait à grosses bouffées pour traverser le cloaque. En face du petit escalier, dont chaque marche est creusée comme la pierre d'une gargouille, il fit halte, se pencha de côté dans une petite fenêtre ronde, à ras de terre, et vit le rabbin au fond d'une grande chambre enfumée, assis devant une table de vieux chêne, les deux coudes sur un gros bouquin à tranche rouge, et son front ridé entre ses mains.

La figure du vieux David, dans cette attitude réfléchie, et sous cette lumière grise, ne manquait pas d'un grand caractère; il y avait dans l'ensemble de ses traits quelque chose de l'esprit rêveur et contemplatif du dromadaire, ce qui se retrouve du reste chez toutes les races orientales.

« Il lit le Talmud, » se dit Fritz.

Puis, descendant deux marches, il ouvrit la porte en s'écriant :

« Tu es donc toujours enfoncé dans la loi et les prophètes, vieux *posché-isroel ?*

— Ah ! c'est toi, *schaude !* fit le vieux rabbin, dont la figure prit aussitôt une expression de joie intérieure, en même temps que d'ironie fine, quoi-

que pleine de bonhomie; tu n'as donc pu te passer de moi plus longtemps, tu t'ennuyais et tu es content de me voir?

— Oui, c'est toujours avec un nouveau plaisir que je te revois, fit Kobus en riant; c'est un grand plaisir pour moi de me trouver en face d'un véritable croyant, un petit-fils du vertueux Jacob, qui dépouilla son frère....

— Halte! s'écria le rebbe, halte! tes plaisanteries sur ce chapitre ne peuvent aller. Tu es un *épicaures* sans foi ni loi. J'aimerais mieux soutenir une discussion en règle contre deux cents prêtres, cinquante évêques et le pape lui-même, que contre toi. Du moins, ces gens sont forcés d'admettre les textes, de reconnaître qu'Abraham, Jacob, David et tous les prophètes étaient d'honnêtes gens; mais toi, maudit *schaude*, tu nies tout, tu rejettes tout, tu déclares que tous nos patriarches étaient des gueux; tu es pire que la peste, on ne peut rien t'opposer, et c'est pourquoi, Kobus, je t'en prie, laissons cela. C'est très-mauvais de ta part de m'attaquer sur des choses où j'aurais en quelque sorte honte de me défendre.... envoie-moi plutôt le curé. »

Alors Fritz partit d'un immense éclat de rire, et, s'étant assis, il s'écria :

« Rebbe, je t'aime, tu es le meilleur homme et

le plus réjouissant que je connaisse. Puisque tu as honte de défendre Abraham, parlons d'autre chose.

— Il n'a pas besoin d'être défendu, s'écria David, il se défend assez lui-même.

— Oui, il serait difficile de lui faire du mal maintenant, dit Fritz; enfin, enfin, laissons cela. Mais dis donc, David, je m'invite à prendre un verre de kirschenwasser chez toi; je sais que tu en as de très-bon. »

Cette proposition dérida tout à fait le vieux rabbin, qui n'aimait réellement pas discuter avec Kobus de choses religieuses. Il se leva souriant, ouvrit la porte de la cuisine, et dit à la bonne vieille Sourlé, qui pétrissait justement la pâte d'un *schaled*[1] :

« Sourlé, donne-moi les clefs de l'armoire; mon ami Kobus est là qui veut prendre un verre de kirschenwasser.

— Bonjour, monsieur Kobus! s'écria la bonne femme; je ne peux pas venir, j'ai de la pâte jusqu'aux coudes. »

Fritz s'était levé; il regardait dans la petite cuisine toute sombre, éclairée par un vitrail de plomb, la bonne vieille qui pétrissait, tandis que David lui tirait les clefs de la poche.

1. Gâteau juif.

« Ne vous dérangez pas, Sourlé, dit-il, ne vous dérangez pas. »

David revint, referma la cuisine et ouvrit la porte d'un petit placard, où se trouvaient le kirschenwasser et trois petits verres ; il les apporta sur la table, heureux de pouvoir offrir quelque chose à Kobus. Celui-ci, voyant ce sentiment, s'écria que le kirsch était délicieux.

« Tu en as de meilleur, fit le vieux rebbe en goûtant.

— Non, non, David, peut-être d'aussi bon, mais pas de meilleur.

— En veux-tu encore un verre ?

— Merci, il ne faut pas abuser des bonnes choses, comme disait mon père ; je reviendrai. »

Alors, ils étaient réconciliés.

Le vieux rebbe reprit en plissant les yeux avec malice :

« Et qu'est-ce que tu as fait là-bas, *schaude?* Je me suis laissé dire que tu as fait de grosses dépenses, pour creuser un réservoir à poissons. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, David.

— Ah ! s'écria le vieux rebbe, cela ne m'étonne pas ; quand il s'agit de manger et de boire, tu ne connais plus la dépense. »

Et, hochant la tête, il dit d'un ton nasillard :

« Tu seras toujours le même ! »

Fritz souriait.

« Écoute, David, fit-il, dans six ou sept mois d'ici, lorsque le poisson sera rare, et que tu auras fait ton tour sur le marché, le nez long d'une aune, sans rien trouver de bon.... — car, vieux, tu aimes aussi les bons morceaux, tu as beau hocher la tête, tu es de la race des chats, et le poisson te plaît....

— Mais, Kobus, Kobus! s'écria David, vas-tu maintenant me faire passer pour un *épicaures* de ton espèce? Sans doute, j'aime mieux un beau brochet qu'une queue de vache sur mon assiette, cela va sans dire; je ne serais pas un homme si j'avais d'autres idées; mais je n'y pense pas d'avance, Sourlé s'occupe de ces choses.

— Ta! ta! ta! fit Kobus; quand, dans six mois, je t'enverrai des plats de truites, avec des bouteilles de *forstheimer*, à la fête de *Simres-Thora* [1], nous verrons, nous verrons si tu me reprocheras mon réservoir. »

David sourit.

« Le Seigneur, dit-il, a tout bien fait; aux uns il donne la prudence, aux autres la sobriété. Tu es prudent; je ne te reproche pas ta prudence, c'est un don de Dieu, et quand les truites viendront, elles seront les bienvenues.

1. Fête de réjouissance en mémoire de la promulgation de la Loi au peuple juif.

— Amen ! » s'écria Fritz.

Et tous deux se mirent à rire de bon cœur.

Cependant Kobus voulait faire enrager le vieux rebbe. Tout à coup, il lui dit :

« Et les femmes, David, les femmes ? Est-ce que tu ne m'en as pas trouvé une ? la vingt-quatrième ! Tu dois être pressé de gagner ma vigne du Sonneberg. Je serais curieux de la connaître, la vingt-quatrième. »

Avant de répondre, David Sichel prit un air grave :

« Kobus, dit-il, je me rappelle une vieille histoire, dont chacun peut faire son profit. Avant d'être des ânes, disait cette histoire, les ânes étaient des chevaux ; ils avaient le jarret solide, la tête petite, les oreilles courtes et du crin à la queue, au lieu d'une touffe de poils. Or, il advint qu'un de ces chevaux, le grand-grand-père de tous les ânes, se trouvant un jour dans l'herbe jusqu'au ventre, se dit à lui-même : « Cette herbe est trop « grossière pour moi ; ce qu'il me faut, c'est de la « fine fleur, tellement délicate qu'aucun autre che- « val n'en ait encore goûté de pareille. » Il sortit de ce pâturage, à la recherche de sa fine fleur. Plus loin, il trouva des herbes plus grossières que celles qu'il venait de quitter ; il s'en indigna. Plus loin, au bord d'un marais, il trouva des flèches d'eau et marcha dessus. Puis il fit le tour du marais,

entra dans un pays aride, toujours à la recherche de sa fine fleur; mais il ne trouva même plus de mousse. Il eut faim, il regarda de tous côtés, vit des chardons dans un creux.... et les mangea de bon appétit. Alors ses oreilles poussèrent; il eut une touffe de poils à la queue, il voulut hennir, et se mit à braire : c'était le premier des ânes! »

Fritz, au lieu de rire à cette histoire, en fut vexé sans savoir pourquoi.

« Et s'il n'avait pas mangé de chardons? dit-il.

— Alors, il aurait été moins qu'un âne vivant, il aurait été un âne mort.

— Tout cela ne signifie rien, David.

— Non; seulement, il vaut mieux se marier jeune, que de prendre sa servante pour femme, comme font tous les vieux garçons. Crois-moi....

— Va-t'en au diable! s'écria Kobus en se levant. Voici midi qui sonne, je n'ai pas le temps de te répondre. »

David l'accompagna jusque sur le seuil, riant en lui-même.

Et comme ils se séparaient :

« Écoute, Kobus, fit-il d'un air fin, tu n'as pas voulu des femmes que je t'ai présentées, tu n'as peut-être pas eu tort. Mais bientôt tu t'en chercheras une toi-même.

— *Posché-isroel*, répondit Kobus, *posché-isroel!* »

Il haussa les épaules, joignit les mains d'un air de pitié, et s'en alla.

« David, criait Sourlé dans la cuisine, le dîné est prêt, mets donc la table. »

Mais le vieux rebbe, ses yeux fins plissés d'un air ironique, suivit Fritz du regard jusque hors la porte cochère; puis il rentra, riant tout bas de ce qui venait d'arriver.



VIII

Après midi, Kobus se rendit à la brasserie du *Grand-Cerf*, et retrouva là ses vieux camarades, Frédéric Schoultz, Hâan et les autres, en train de faire leur partie de *youker*, comme tous les jours, de une à deux heures, depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Naturellement ils se mirent tous à crier : « Hé! Kobus.... Voici Kobus! »

Et chacun s'empressa de lui faire place; lui, tout riant et jubilant, distribuait des poignées de main à droite et à gauche. Il finit par s'asseoir au bout de la table, en face des fenêtres. La petite Lotchen, le tablier blanc en éventail sur sa jupe rouge, vint déposer une chope devant lui; il la

prit, la leva gravement entre son œil et la lumière, pour en admirer la belle couleur d'ambre jaune, souffla la mousse du bord, et but avec recueillement, les yeux à demi fermés. Après quoi il dit : « Elle est bonne ! » et se pencha sur l'épaule du grand Frédéric, pour voir les cartes qu'il venait de lever.

C'est ainsi qu'il rentra simplement dans ses habitudes.

« Du trèfle ! du carreau ! Coupez l'as ! criait Schoultz.

— C'est moi qui donne, » faisait Hâan en ramassant les cartes.

Les verres cliquetaient, les canettes tintaient, et Fritz ne songeait pas plus alors au vallon de Meisenthâl qu'au Grand Turc ; il croyait n'avoir jamais quitté Hunebourg.

A deux heures entra M. le professeur Speck, avec ses larges souliers carrés au bout de ses grandes jambes maigres, sa longue redingote marron et son nez tourné à la friandise. Il se découvrit d'un air solennel, et dit :

« J'ai l'honneur d'annoncer à la compagnie que les cigognes sont arrivées. »

Aussitôt les échos de la brasserie répétèrent dans tous les coins : « Les cigognes sont arrivées ! les cigognes sont arrivées ! »

Il se fit un grand tumulte; chacun quittait sa chope à moitié vide, pour aller voir les cigognes. En moins d'une minute, il y avait plus de cent personnes, le nez en l'air, devant le *Grand-Cerf*.

Tout au haut de l'église, une cigogne, debout sur son échasse, ses ailes noires repliées au-dessus de sa queue blanche, le grand bec roux incliné d'un air mélancolique, faisait l'admiration de toute la ville. Le mâle tourbillonnait autour et cherchait à se poser sur la roue, où pendaient encore quelques brins de paille.

Le rebbe David venait aussi d'arriver, et, regardant, son vieux chapeau penché sur la nuque, il s'écriait :

« Elles arrivent de Jérusalem!.... Elles se sont reposées sur les pyramides d'Égypte.... Elles ont traversé les mers. »

Tout le long de la rue, devant la halle, on ne voyait que des commères, de vieux papas et des enfants, le cou replié, dans une sorte d'extase. Quelques vieilles disaient en s'essuyant les yeux : « Nous les avons encore revues une fois. »

Kobus, en regardant tous ces braves gens, leurs mines attendries, et leurs attitudes émerveillées, pensait : « C'est drôle.... comme il faut peu de chose pour amuser le monde. »

Et la figure émue du vieux rabbin surtout le mettait de bonne humeur.

« Eh bien, rebbe, eh bien, lui dit-il, ça te paraît donc bien beau? »

Alors, l'autre, abaissant les yeux et le voyant rire, s'écria :

« Tu n'as donc pas d'entrailles? Tu ne vois donc partout que des sujets de moquerie? Tu ne sens donc rien?

— Ne crie pas si haut, *schaude*, tout le monde nous regarde.

— Et s'il me plaît de crier haut! S'il me plaît de te dire tes vérités! s'il me plaît.... »

Heureusement les cigognes, après un instant de repos, venaient de se remettre en route pour faire le tour de la ville, et prendre possession des nuages de Hunebourg; et toute la place, transportée d'enthousiasme, poussait un cri d'admiration.

Les deux oiseaux, comme pour répondre à ce salut, tout en planant, faisaient claquer leur bec, et une troupe d'enfants les suivaient dans la rue des Capucins, criant : « Tra, ri, ro, l'été vient encore une fois! You, you, l'été vient encore une fois. »

Kobus alors rentra dans la brasserie avec les autres; et, jusqu'à sept heures, il ne fut plus ques-

tion que du retour des cigognes, et de la protection qu'elles étendent sur les villes où elles nichent; sans parler d'une foule d'autres services particuliers à Hunebourg, comme d'exterminer les crapauds, les couleuvres et les lézards, dont les vieux fossés seraient infestés sans elles, et non-seulement les fossés, mais encore les deux rives de la Lauter, où l'on ne verrait que des reptiles, si ces oiseaux n'étaient pas envoyés du ciel pour détruire la vermine des champs.

David Sichel étant aussi entré, Fritz, pour se moquer de lui, se mit à soutenir que les juifs avaient l'habitude de tuer les cigognes et de les manger à la Pâque avec l'agneau pascal, et que cette habitude avait causé jadis la grande plaie d'Égypte, où l'on voyait des grenouilles en si grand nombre, qu'elles entraient par les fenêtres, et qu'il vous en tombait même par les cheminées; de sorte que les Pharaons ne trouvèrent d'autre moyen pour se débarrasser de ce fléau, que de chasser les fils d'Abraham du pays.

Cette explication exaspéra tellement le vieux rebbe, qu'il déclara que Kobus méritait d'être pendu.

Alors Fritz fut vengé de l'apologue de l'âne et des chardons; de douces larmes coulèrent sur ses joues. Et ce qui mit le comble à son triomphe,

c'est que le grand Frédéric Schoultz, Hâan et le professeur Speck s'écrièrent qu'il fallait rétablir la paix, que deux vieux amis comme David et Kobus ne pouvaient rester fâchés à propos des cigognes.

Ils proposèrent à Fritz de rétracter son explication, moyennant quoi David serait forcé de l'embrasser. Il y consentit ; alors David et lui s'embrassèrent avec attendrissement ; et le vieux rebbe pleurait, disant : « Que sans le défaut qu'il avait de rire à tort et à travers, Kobus serait le meilleur homme du monde. »

Je vous laisse à penser le bon sens que se faisait l'ami Fritz de toute cette histoire. Il ne cessa d'en rire qu'à minuit, et, même plus tard il se réveillait de temps en temps pour en rire encore :

« On irait bien loin, pensait-il, pour trouver d'aussi braves gens qu'à Hunebourg. Ce pauvre rebbe David est-il honnête dans sa croyance! Et le grand Frédéric, quelle bonne tête de cheval! Et Hâan, comme il glousse bien! Quel bonheur de vivre dans un pareil endroit! »

Le lendemain, à huit heures, il dormait encore comme un bienheureux, lorsqu'une sorte de grincement bizarre l'éveilla. Il prêta l'oreille, et reconnut que le rémouleur Higuebic était venu s'établir, comme tous les vendredis, au coin de sa

maison, pour repasser les couteaux et les ciseaux de la ville, chose qui l'ennuya beaucoup, car il avait encore sommeil.

A chaque instant, le babillage des commères venait interrompre le sifflement de la roue; puis c'était le caniche qui grondait, puis l'âne qui se mettait à braire, puis une discussion qui s'engageait sur le prix du repassage; puis autre chose.

« Que le diable t'emporte! pensait Kobus. Est-ce que le bourgmestre ne devrait pas défendre ces choses-là? Le dernier paysan peut dormir à son aise, et de bons bourgeois sont éveillés à huit heures, par la négligence de l'autorité. »

Tout à coup Higuebic se mit à crier d'une voix nasillarde : « Couteaux, ciseaux à repasser! »

Alors il n'y tint plus et se leva furieux.

« Il faudra que je parle de cela, se dit-il; je porterai l'affaire devant la justice de paix. Ce Higuebic finirait par croire que le coin de ma maison est à lui; depuis quarante-cinq ans qu'il nous ennuie tous, mon grand-père, mon père et moi, c'est assez; il est temps que cela finisse! »

Ainsi rêvait Kobus en s'habillant; l'habitude de dormir à la ferme, sans autre bruit que le murmure du feuillage, l'avait gâté. Mais après le déjeuné il ne songeait plus à cette misère. L'idée lui vint de mettre en bouteilles deux tonnes de

vin du Rhin qu'il avait achetées l'automne précédent. Il envoya Katel chercher le tonnelier, et se revêtit d'une grosse camisole de laine grise, qu'il mettait pour vaquer aux soins de la cave.

Le père Schweyer arriva, son tablier de cuir aux genoux, le maillet à la ceinture, la tarière sous le bras, et sa grosse figure épanouie.

« Eh bien, monsieur Kobus, eh bien! fit-il, nous allons donc commencer aujourd'hui?

— Oui, père Schweyer, il est temps, le *markobrunner* est en fût depuis quinze mois, et le *steinberg* depuis six ans.

— Bon.... et les bouteilles?

— Elles sont rincées et égouttées depuis trois semaines.

— Oh! pour les soins à donner au noble vin, dit Schweyer, les Kobus s'y entendent de père en fils; nous n'avons donc plus qu'à descendre?

— Oui, descendons. »

Fritz alluma une chandelle dans la cuisine; il prit une anse du panier à bouteilles, Schweyer empoigna l'autre, et ils descendirent à la cave. Arrivés au bas, le vieux tonnelier s'écria :

«Quelle cave, comme tout est sec ici! Houm! houm! Quel son clair. Ah! monsieur Kobus, je l'ai dit cent fois, vous avez la meilleure cave de la ville. »

Puis s'approchant d'une tonne, et la frappant du doigt :

« Voici le *markobrunner*, n'est-ce pas ?

— Oui ; et celui-là, c'est le *steinberg*.

— Bon, bon, nous allons lui dire deux mots. »

Alors se courbant, la tarière au creux de l'estomac, il perça la tonne de *markobrunner*, et poussa lestement le robinet dans l'ouverture. Après quoi Kobus lui passa une bouteille, qu'il emplit et qu'il boucha ; Fritz enduisit le bouchon de cire bleue et posa le cachet. L'opération se poursuivit de la sorte, à la grande satisfaction de Kobus et de Schweyer.

« Hé ! hé ! hé ! faisaient-ils de temps en temps, reposons-nous.

— Oui, et buvons un coup, » disait Fritz.

Alors, prenant le petit gobelet sur la bonde, ils se rafraîchissaient d'un verre de cet excellent vin, et se remettaient ensuite à l'ouvrage.

Toutes les précédentes fois, Kobus, après deux ou trois verres, se mettait à chanter d'une voix terriblement forte, de vieux airs qui lui passaient par la tête, tels que le *Miserere*, l'*Hymne de Gambrinus*, ou la chanson des *Trois hussards*.

« Cela résonne comme dans une cathédrale, faisait-il en riant.

— Oui, disait Schweyer, vous chantez bien ;

c'est dommage que vous n'ayez pas été de notre grande société chorale de Johannisberg ; on n'aurait entendu que vous. »

Il se mettait alors à raconter, comme de son temps, — il y avait de cela trente-cinq à quarante ans, — il existait une société de tonneliers, amateurs de musique, dans le pays de Nassau ; que, dans cette société, on ne chantait qu'avec accompagnement de tonnes, de tonneaux et de brocs ; que les canettes et les chopes faisaient le fifre, et que les foudres formaient la basse ; qu'on n'avait jamais rien entendu d'aussi moelleux et d'aussi touchant ; que les filles des maîtres tonneliers distribuaient des prix à ceux qui se distinguaient, et que lui, Schweyer, avait reçu deux grappes et une coupe d'argent, à cause de sa manière harmonieuse de taper sur une tonne de cinquante-trois mesures.

Il disait cela tout ému de ses souvenirs, et Fritz avait peine à ne pas éclater de rire.

Il racontait encore beaucoup d'autres choses curieuses, et célébrait la cave du grand-duc de Nassau, « laquelle, disait-il, possède des vins précieux, dont la date se perd dans la nuit des temps. »

C'est ainsi que le vieux Schweyer égayait le travail. Ces propos joyeux n'empêchaient pas les bouteilles de se remplir, de se cacheter et de se

mettre en place; au contraire, cela se faisait avec plus de mesure et d'entrain.

Kobus avait l'habitude d'encourager Schweyer, lorsque sa gaieté venait à se ralentir, soit en lui lançant quelque bon mot, ou bien en le remettant sur la piste de ses histoires. Mais, en ce jour, le vieux tonnelier crut remarquer qu'il était préoccupé de pensées étrangères.

Deux ou trois fois il essaya de chanter; mais, après quelques ronflements, il se taisait, regardant un chat s'enfuir par la lucarne, un enfant qui se penchait curieusement pour voir ce qui se passait dans la cave, ou bien écoutant les sifflements de la pierre du rémouleur, les aboiements de son caniche, ou telle autre chose semblable.

Son esprit n'était pas dans la cave, et Schweyer, naturellement discret, ne voulut pas interrompre ses réflexions.

Les choses continuèrent ainsi trois ou quatre jours.

Chaque soir Fritz allait à son ordinaire faire quelques parties de *youker* au *Grand-Cerf*. Là, ses camarades remarquaient également une préoccupation étrange en lui : il oubliait de jouer à son tour.

« Allons donc, Kobus, allons donc, c'est à toi ! » lui criait le grand Frédéric.

Alors il jetait sa carte au hasard, et naturellement il perdait.

« Je n'ai pas de chance, » se disait-il en rentrant.

Comme Schweyer avait de l'ouvrage à la maison, il ne pouvait venir que deux ou trois heures par jour, le matin ou le soir, de sorte que l'affaire traînait en longueur, et même elle se termina d'une façon singulière.

En mettant le *steinberg* en perce, le vieux tonnelier s'attendait à ce que Kobus allait, comme toujours, emplir le gobelet et le lui présenter. Or Fritz, par distraction, oublia cette partie importante du cérémonial.

Schweyer en fut indigné.

« Il me fait boire de sa piquette, se dit-il; mais quand le vin est de qualité supérieure, il le trouve trop bon pour moi. »

Cette réflexion le mit de mauvaise humeur, et quelques instants après, comme il était baissé, Kobus ayant laissé tomber deux gouttes de cire sur ses mains, sa colère éclata :

« Monsieur Kobus, dit-il en se levant, je crois que vous devenez fou! Dans le temps, vous chantiez le *Miserere*, et je ne voulais rien dire, quoique ce fût une offense contre notre sainte religion, et surtout à l'égard d'un vieillard de mon âge : vous

aviez l'air de m'ouvrir en quelque sorte les portes de la tombe, et c'était abominable quand on considère que je ne vous avais rien fait. D'ailleurs, la vieillesse n'est pas crime; chacun désire devenir vieux; vous le deviendrez peut-être, monsieur Kobus, et vous comprendrez alors votre indignité. Maintenant, vous me faites tomber de la cire sur les mains par malice.

— Comment, par malice? s'écria Fritz stupéfait.

— Oui, par malice; vous riez de tout!... Même en ce moment, vous avez envie de rire; mais je ne veux pas être votre *hans-wurst*[1], entendez-vous? C'est la dernière fois que je travaille avec un braque de votre espèce. »

Ce disant, Schweyer détacha son tablier, prit sa tarière, et gravit l'escalier.

La véritable raison de sa colère, ce n'étaient ni le *Miserere*, ni les gouttes de cire, c'était l'oubli du *steinberg*.

Kobus, qui ne manquait pas de finesse, comprit très-bien le vrai motif de sa colère, mais il ne regretta pas moins sa maladresse et son oubli des vieux usages, car tous les tonneliers du monde ont le droit de boire un bon coup du vin qu'ils mettent

1. Polichinel allemand.

en bouteilles, et si le maître est là, son devoir est de l'offrir.

« Où diable ai-je la tête depuis quelque temps? se dit-il. Je suis toujours à rêvasser, à bâiller, à m'ennuyer; rien ne me manque, et j'ai des absences; c'est étonnant..... il faudra que je me surveille. »

Cependant, comme il n'y avait pas moyen de faire revenir Schweyer, il finit de mettre son vin en bouteilles lui-même, et les choses en restèrent là.



IX

Les mardis et les vendredis matin, jours de marché, Kobus avait l'habitude de fumer des pipes à sa fenêtre, en regardant les ménagères de Hunebourg aller et venir, d'un air affairé, entre les longues rangées de paniers, de hottes, de cages d'osier, de baraques, de poteries et de charrettes alignées sur la place des Acacias. C'étaient, en quelque sorte, ses jours de grand spectacle : toutes ces rumeurs, ces mille attitudes d'acheteurs et de vendeurs débattant leur prix, criant, se disputant, le réjouissaient plus qu'on ne saurait dire.

Apercevait-il de loin quelque belle pièce, aussitôt il appelait Katel et lui disait :

« Vois-tu, là-bas, ce chapelet de grives ou de

mésanges? vois-tu ce grand lièvre roux, au troisième banc de la dernière rangée? Va voir. »

Katel sortait; il suivait avec intérêt la marche de la discussion; et la vieille servante revenait-elle avec les mésanges, les grives ou le lièvre, il se disait : « Nous les avons! »

Or, un matin, il se trouvait là, tout rêveur contre son habitude, bâillant dans ses mains et regardant avec indifférence. Rien n'excitait son envie : le mouvement, les allées et les venues de tout ce monde lui paraissaient quelque chose de monotone. Parfois il se dressait, et regardant la côte des Genêts tout au loin, il se disait : « Quel beau coup de soleil là-bas, sur le Meisenthâl. »

Mille idées lui passaient par la tête : il entendait mugir le bétail, il voyait la petite Sûzel, en manches de chemise, le petit cuveau de sapin à la main, se glisser sous le hangar et entrer dans l'étable, Mopsel sur ses talons, et le vieil anabaptiste monter gravement la côte. Ces souvenirs l'attendrissaient.

« Le mur du réservoir doit être sec maintenant, pensait-il; bientôt, il faudra poser le grillage. »

En ce moment, et comme il se perdait au milieu de ces réflexions, Katel entra :

« Monsieur, dit-elle, voici quelque chose que j'ai trouvé dans votre capote d'hiver. »

C'était un papier; il le prit et l'ouvrit.

« Tiens! tiens! fit-il avec une sorte d'émotion, la recette des beignets! Comment ai-je pu oublier cela depuis trois semaines? Décidément je n'ai plus la tête à moi! »

Et regardant la vieille servante :

« C'est une recette pour faire des beignets, mais des beignets délicieux! s'écria-t-il comme attendri. Devine un peu, Katel, qui m'a donné cette recette?

— La grande Frentzel du *Bœuf-Rouge*.

— Frentzel, allons donc! Est-ce qu'elle est capable d'inventer quelque chose, et surtout des beignets pareils? Non.... c'est la petite Sûzel, la fille de l'anabaptiste.

— Oh! dit Katel, cela ne m'étonne pas, cette petite est remplie de bonnes idées.

— Oui, elle est au-dessus de son âge. Tu vas me faire de ces beignets, Katel. Tu suivras la recette exactement, entends-tu, sans cela tout serait manqué.

— Soyez tranquille, monsieur, soyez tranquille, je vais vous soigner cela. »

Katel sortit, et Fritz, bourrant une pipe avec soin, se remit à la fenêtre. Alors, tout avait changé sous ses yeux ; les figures, les mines, les discours, les cris des uns et des autres : c'était comme un coup de soleil sur la place.

Et rêvant encore à la ferme, il se prit à songer que le séjour des villes n'est vraiment agréable qu'en hiver; qu'il fait bon aussi changer de nourriture quelquefois, car la même cuisine, à la longue, devient insipide. Il se rappela que les bons œufs frais et le fromage blanc, chez l'anabaptiste, lui faisaient plus de plaisir au déjeuné, que tous les petits plats de Katel.

« Si je n'avais pas besoin, en quelque sorte, de faire ma partie de *yourker*, de prendre mes chopes, de voir David, Frédéric Schoultz et le gros Hâan, se dit-il, j'aimerais bien passer six semaines ou deux mois de l'année à Meisenthâl. Mais il ne faut pas y songer, mes plaisirs et mes affaires sont ici: c'est fâcheux qu'on ne puisse pas avoir toutes les satisfactions ensemble. »

Ces pensées s'enchaînaient dans son esprit.

Enfin, onze heures ayant sonné, la vieille servante vint dresser la table.

« Eh bien! Katel, lui dit-il en se retournant, et mes beignets?

— Vous avez raison, monsieur, ils sont tout ce qu'on peut appeler de plus délicat.

— Tu les as réussis?

— J'ai suivi la recette; cela ne pouvait pas manquer.

— Puisqu'ils sont réussis, dit Kobus, tout doit

aller ensemble, je descends à la cave chercher une bouteille de *forstheimer*. »

Il sortait son trousseau à la main, quand une idée le fit revenir ; il demanda :

« Et la recette ?

— Je l'ai dans ma poche, monsieur.

— Eh bien, il ne faut pas la perdre ; donne que je la mette dans le secrétaire ; nous serons contents de la retrouver. »

Et, déployant le papier, il se mit à le relire.

« C'est qu'elle écrit joliment bien, fit-il ; une écriture ronde, comme moulée ! Elle est extraordinaire, cette petite Sûzel, sais-tu ?

— Oui, monsieur, elle est pleine d'esprit. Si vous l'entendiez à la cuisine, quand elle vient, elle a toujours quelque chose pour vous faire rire.

— Tiens ! tiens ! moi qui la croyais un peu triste.

— Triste ! ah bien oui !

— Et qu'est-ce qu'elle dit donc ? demanda Kobus, dont la large figure s'épatait d'aise, en pensant que la petite était gaie.

— Qu'est-ce que je sais ? Rien que d'avoir passé sur la place, elle a tout vu, et elle vous raconte la mine de chacun, mais d'un air si drôle....

— Je parie qu'elle s'est aussi moquée de moi, s'écria Fritz.

— Oh! pour cela, jamais, monsieur; du grand Frédéric Schoultz, je ne dis pas, mais de vous....

— Ha! ha! ha! interrompit Kobus, elle s'est moquée de Schoultz! Elle le trouve un peu bête, n'est-ce pas?

— Oh! non, pas justement; je ne peux pas me rappeler.... vous comprenez....

— C'est bon, Katel, c'est bon, » dit-il en s'en allant tout joyeux.

Et jusqu'au bas de l'escalier, la vieille servante l'entendit rire tout haut en répétant : « Cette petite Sûzel me fait du bon sang. »

Quand il revint, la table était mise et le potage servi. Il déboucha sa bouteille, se mit la serviette au menton d'un air de satisfaction profonde, se retroussa les manches et dîna de bon appétit.

Katel vint servir les beignets avant le dessert.

Alors, remplissant son verre, il dit :

« Nous allons voir cela. »

La vieille servante restait près de la table, pour entendre son jugement. Il prit donc un beignet, et le goûta d'abord sans rien dire; puis un autre, puis un troisième; enfin, se retournant, il prononça ces paroles avec poids et mesure :

« Les beignets sont excellents, Katel, excellents! Il est facile de reconnaître que tu as suivi la recette aussi bien que possible. Et cependant, écoute bien

ceci, — ce n'est pas un reproche que je veux te faire, — mais ceux de la ferme étaient meilleurs; ils avaient quelque chose de plus fin, de plus délicat, une espèce de parfum particulier, — fit-il en levant le doigt, — je ne peux pas t'expliquer cela; c'était moins fort, si tu veux, mais beaucoup plus agréable.

— J'ai peut-être mis trop de cannelle?

— Non, non, c'est bien, c'est très-bien; mais cette petite Sûzel, vois-tu, a l'inspiration des beignets, comme toi l'inspiration de la dinde farcie aux châtaignes.

— C'est bien possible, monsieur.

— C'est positif. J'aurais tort de ne pas trouver ces beignets délicieux; mais au-dessus des meilleures choses, il y a ce que le professeur Speck appelle « l'idéal » cela veut dire quelque chose de poétique, de....

— Oui, monsieur, je comprends, fit Katel : par exemple comme les saucisses de la mère Hâfen, que personne ne pouvait réussir aussi bien qu'elle, à cause des trois clous de girofle qui manquaient.

— Non, ce n'est pas mon idée; rien n'y manque, et malgré tout.... »

Il allait en dire plus, lorsque la porte s'ouvrit et que le vieux rabbin entra :

« Hé! c'est toi, David, s'écria-t-il; arrive donc,

et tâche d'expliquer à Katel ce qu'il faut entendre par « l'idéal. »

David, à ces mots, fronça le sourcil.

« Tu veux te moquer de moi? fit-il.

— Non, c'est très-sérieux; dis à Katel pourquoi vous regrettiez tous les carottes et les oignons d'Égypte.....

—Écoute, Kobus, s'écria le vieux rebbe, j'arrive, et voilà que tu commences tout de suite par m'attaquer sur les choses saintes; ce n'est pas beau.

— Tu prends tout de travers, *posché-isroel.* Assieds-toi, et, puisque tu ne veux pas que je parle des oignons d'Égypte, qu'il n'en soit plus question. Mais si tu n'étais pas juif....

— Allons, je vois bien que tu veux me chasser.

— Mais non, je dis seulement que si tu n'étais pas juif, tu pourrais manger de ces beignets, et que tu serais forcé de reconnaître qu'ils valent mille fois mieux que la manne, qui tombait du ciel pour vous purger de la lèpre, et des autres maladies que vous aviez attrapées chez les infidèles.

— Ah! maintenant, je m'en vais; c'est aussi trop fort! »

Katel sortit, et Kobus, retenant le vieux rebbe par la manche, ajouta :

« Voyons donc, que diable! assieds-toi. J'éprouve un véritable chagrin.

— Quel chagrin?

— De ce que tu ne puisses pas vider un verre de vin avec moi et goûter ces beignets : quelque chose d'extraordinaire! »

David s'assit en riant à son tour.

« Tu les a inventés, n'est-ce pas? dit-il. Tu fais toujours des inventions pareilles.

— Non, rebbe, non; ce n'est ni moi ni Katel. Je serais fier d'avoir inventé ces beignets, mais rendons à César ce qui est à César : l'honneur en revient à la petite Sûzel.... tu sais, la fille de l'anabaptiste?

— Ah! dit le vieux rebbe, en attachant sur Kobus son œil gris; tiens! tiens! et tu les trouves si bons?

— Délicieux, David!

— Hé! hé! hé! oui.... cette petite est capable de tout.... même de satisfaire un gourmand de ton espèce. »

Puis, changeant de ton :

« Cette petite Sûzel m'a plu d'abord, dit-il; elle est intelligente. Dans trois ou quatre ans, elle connaîtra la cuisine comme ta vieille Katel; elle conduira son mari par le bout du nez; et, si c'est un homme d'esprit, lui-même reconnaîtra que c'était le plus grand bonheur qui pût lui arriver.

— Ha! ha! ha! cette fois, David, je suis d'accord

avec toi, fit Kobus, tu ne dis rien de trop. C'est étonnant que le père Christel et la mère Orchel, qui n'ont pas quatre idées dans la tête, aient mis ce joli petit être au monde. Sais-tu qu'elle conduit déjà tout à la ferme?

— Qu'est-ce que je disais? s'écria David, j'en étais sûr! Vois-tu, Kobus, quand une femme a de l'esprit, qu'elle n'est point glorieuse, qu'elle ne cherche pas à rabaisser son mari pour s'élever elle-même, tout de suite elle se rend maîtresse; on est heureux, en quelque sorte, de lui obéir. »

En ce moment, je ne sais quelle idée passa par la tête de Fritz; il observa le vieux rebbe du coin de l'œil et dit :

« Elle fait très-bien les beignets, mais quant au reste....

— Et moi, s'écria David, je dis qu'elle fera le bonheur du brave fermier qui l'épousera, et que ce fermier-là deviendra riche et sera très-heureux! Depuis que j'observe les femmes, et il y a pas mal de temps, je crois m'y connaître; je sais tout de suite ce qu'elles sont et ce qu'elles valent, ce qu'elles seront et ce qu'elles vaudront. Eh bien, cette petite Sûzel m'a plu, et je suis content d'apprendre qu'elle fasse si bien les beignets. »

Fritz était devenu rêveur. Tout à coup il demanda:

« Dis donc, *posché-isroel*, pourquoi donc es-tu venu me voir à midi; ce n'est pas ton heure.

—Ah! c'est juste; il faut que tu me prêtes deux cents florins.

— Deux cents florins? oh! oh! fit Kobus d'un air moitié sérieux et moitié railleur, d'un seul coup, rebbe?

— D'un seul coup.

— Et pour toi?

— C'est pour moi si tu veux, car je m'engage seul de te rembourser la somme, mais c'est pour rendre service à quelqu'un.

— A qui, David?

— Tu connais le père Hertzberg, le colporteur, eh bien, sa fille est demandée en mariage par le fils Salomon; deux braves enfants, fit le vieux rebbe en joignant les mains d'un air attendri; seulement, tu comprends, il faut une petite dot, et Hertzberg est venu me trouver....

— Tu seras donc toujours le même? interrompit Fritz, non content de tes propres dettes, il faut que tu te mettes sur le dos celles des autres?

— Mais Kobus! mais Kobus! s'écria David d'une voix perçante et pathétique, le nez courbé et les yeux tournés en louchant vers le sol, si tu voyais ces chers enfants! Comment leur refuser le bonheur de la vie? Et d'ailleurs le père Hertzberg est

solide, il me remboursera dans un an ou deux, au plus tard.

— Tu le veux, dit Fritz en se levant, soit; mais, écoute : tu payeras des intérêts cette fois, cinq pour cent. Je veux bien te prêter sans intérêt, mais aux autres....

— Eh! mon Dieu, qui te dit le contraire, fit David, pourvu que ces pauvres enfants soient heureux! le père me rendra les cinq pour cent. »

Kobus ouvrit son secrétaire, compta deux cents florins sur la table, pendant que le vieux rebbe regardait avec impatience; puis il sortit le papier, l'écritoire, la plume, et dit :

« Allons, David, vérifie le compte.

— C'est inutile, j'ai regardé et tu comptes bien.

— Non, non, compte! »

Alors le vieux rebbe compta, fourrant les piles dans la grande poche de sa culotte, avec une satisfaction visible.

« Maintenant, assieds-toi là, et fais mon billet à cinq pour cent. Et souviens-toi que si tu n'es pas content de mes plaisanteries, je puis te mener loin avec ce morceau de papier. »

David, souriant de bonheur, se mit à écrire. Fritz regardait par-dessus son épaule, et, le voyant près de marquer les cinq pour cent :

« Halte! fit-il, vieux *posché-isroel*, halte!

— Tu en veux six?

— Ni six, ni cinq. Est-ce que nous ne sommes pas de vieux amis? Mais tu ne comprends rien à la plaisanterie; il faut toujours être grave avec toi, comme un âne qu'on étrille. »

Le vieux rebbe alors se leva, lui serra la main et dit tout attendri :

« Merci, Kobus. »

Puis il s'en alla.

« Brave homme! faisait Fritz en le voyant remonter la rue, le dos courbé et la main sur sa poche; le voilà qui court chez l'autre, comme s'il s'agissait de son propre bonheur; il voit les enfants heureux, et rit tout bas une larme dans l'œil. »

Sur cette réflexion, il prit sa canne et sortit pour aller lire son journal.



X

Deux ou trois jours après, un soir, au Casino, on causait par hasard des anciens temps. Le gros percepteur Hâan célébrait les mœurs d'autrefois : les promenades en traîneaux, l'hiver ; le bon papa Christian, dans sa houppelande doublée de renard et ses grosses bottes fourrées d'agneau, le bonnet de loutre tiré sur les oreilles, et les gants jusqu'aux coudes, conduisant toute sa famille à la cime du Rothalps, admirer les bois couverts de givre ; et les jeunes gens de la ville suivant à cheval la promenade, et jetant à la dérobée un regard d'amour sur la jolie couvée de jeunes filles, enveloppées de leurs pèlerines, le petit nez rose enfoui dans le minon de cygne plus blanc que la neige.

« Ah! le bon temps, disait-il. Bientôt après, toute la ville apprenait que le jeune conseiller Lobstein, ou M. le tabellion Müntz, était fiancé avec la petite Lotchen, la jolie Rosa, ou la grande Wilhelmine; et c'était au milieu des neiges que l'amour avait pris naissance, sous l'œil même des parents. D'autres fois on se réunissait dans la Madame-Hüte[1], en pleine foire; tous les rangs se confondaient : la noblesse, la bourgeoisie, le peuple. On ne s'inquiétait pas de savoir si vous étiez comte ou baron, mais bon valseur. Allez donc trouver un abandon pareil de nos jours! Depuis qu'on fait tant de nouveaux nobles, ils ont toujours peur qu'on les confonde avec la populace. »

Hâan vantait aussi les petits concerts, la bonne musique de chambre élégante et naïve des vieux temps, à laquelle on a substitué le fracas des grandes ouvertures, et la mélodie sombre des symphonies.

Rien qu'à l'entendre, il vous semblait voir le vieux conseiller Baumgarten, en perruque poudrée à la frimas et grand habit carré, le violoncelle appuyé contre la jambe et l'archet en équerre sur les cordes, Mlle Séraphia Schmidt au clavecin,

1. Salle de danse.

entre les deux candélabres, les violons penchés tout autour, l'œil sur le cahier, et plus loin, le cercle des amis dans l'ombre.

Ces images touchaient tout le monde, et le grand Schoultz lui-même, se balançant sur sa chaise, un de ses genoux pointus entre les mains et les yeux au plafond, s'écriait :

« Oui, oui, ces temps sont loin de nous! C'est pourtant vrai, nous vieillissons.... Quels souvenirs tu nous rappelles, Hâan, quels souvenirs! Tout cela ne nous fait pas jeunes. »

Kobus, en retournant chez lui par la rue des Capucins, avait la tête pleine des idées de Hâan :

« Il a raison, se disait-il, nous avons vu ces choses qui nous paraissent reculées d'un siècle. »

Et regardant les étoiles, qui tremblotaient dans le ciel immense, il pensait :

« Tout cela reste en place, tout cela revient aux mêmes époques; il n'y a que nous qui changions. Quelle terrible aventure de changer un peu tous les jours, sans qu'on s'en aperçoive. De sorte qu'à la fin du compte, on est tout gris, tout ratatiné, et qu'on produit aux yeux du nouveau monde qui passe, l'effet de ces vieilles défroques, ou de ces respectables perruques dont parlait Hâan tout à l'heure. On a beau faire, il faut que cela nous arrive comme aux autres. »

Ainsi rêvait Fritz en entrant dans sa chambre, et, s'étant couché, ces idées le suivirent encore quelque temps, puis il s'endormit.

Le lendemain, il n'y songeait plus, quand ses yeux tombèrent sur le vieux clavecin entre le buffet et la porte. C'était un petit meuble en bois de rose, à pieds grêles, terminés en poire, et qui n'avait que cinq octaves. Depuis trente ans il restait là; Katel y déposait ses assiettes avant le dîné, et Kobus y jetait ses habits. A force de le voir, il n'y pensait plus; mais alors il lui sembla le retrouver après une longue absence. Il s'habilla tout rêveur; puis, regardant par la fenêtre, il vit Katel dehors, en train de faire ses provisions au marché. S'approchant aussitôt du clavecin, il l'ouvrit et passa les doigts sur ses touches jaunes : un son grêle s'échappa du petit meuble, et le bon Kobus, en moins d'une seconde, revit les trente années qui venaient de s'écouler. Il se rappela Mme Kobus, sa mère, une femme jeune encore, à la figure longue et pâle, jouant du clavecin; M. Kobus, le juge de paix, assis auprès d'elle, son tricorne au bâton de la chaise, écoutant, et lui, Fritz, tout petit, assis à terre avec le cheval de carton, criant : « Hue! hue! » pendant que le bonhomme levait le doigt et faisait : « Chut! » Tout cela lui passa devant les yeux, et bien d'autres choses encore.

Il s'assit, essaya quelques vieux airs et joua le *Troubadour* et l'antique romance du *Croisé*.

« Je n'aurais jamais cru me rappeler une seule note, se dit-il; c'est étonnant comme ce vieux clavecin a gardé l'accord; il me semble l'avoir entendu hier. »

Et se baissant, il se mit à tirer les vieux cahiers de leur caisse : le *Siége de Prague*, la *Cenerentola*, l'ouverture de la *Vestale* et puis les vieilles romances d'amour, de petits airs gais, mais toujours de l'amour : l'amour qui rit et l'amour qui pleure; rien en deçà, rien au delà!

Kobus, deux ou trois mois avant, n'aurait pas manqué de se faire du bon sang, avec tous ces Lucas aux jarretières roses, et ces Arthurs au plumet noir; il avait lu jadis *Werther*, et s'était tenu les côtes tout le long de l'histoire; mais maintenant, il trouva cela fort beau.

« Hâan a bien raison, se disait-il, on ne fait plus d'aussi jolis couplets :

« Rosette,
« Si bien faite,
« Donne-moi ton cœur, ou je vas mourir! »

« Comme c'est simple, comme c'est naturel!

« Donne-moi ton cœur, où je vas mourir! »

« A la bonne heure! voilà de la poésie; cela dit

des choses profondes, dans un langage naïf. Et la musique ! »

Il se mit à jouer en chantant :

« Rosette,
« Si bien faite,
« Donne-moi ton cœur, ou je vas mourir ! »

Il ne se lassait pas de répéter la vieille romance, et cela durait bien depuis vingt minutes, lorsqu'un petit bruit s'entendit à la porte ; quelqu'un frappait.

« Voici David, se dit-il, en refermant bien vite le clavecin ; c'est lui qui rirait, s'il m'entendait chanter *Rosette !* »

Il attendit un instant, et, voyant que personne n'entrait, il alla lui-même ouvrir. Mais qu'on juge de sa surprise en apercevant la petite Sûzel, toute rose et toute timide, avec son petit bonnet blanc, son fichu bleu de ciel et son panier, qui se tenait là derrière la porte.

« Eh ! c'est toi, Sûzel ! fit-il comme émerveillé.

— Oui, monsieur Kobus, dit la petite ; depuis longtemps j'attends Mlle Katel dans la cuisine, et, comme elle ne vient pas, j'ai pensé qu'il fallait tout de même faire ma commission avant de partir.

— Quelle commission donc, Sûzel ?

— Mon père m'envoie vous prévenir que les

grilles sont arrivées, et qu'on n'attend que vous pour les mettre.

— Comment! il t'envoie exprès pour cela?

— Oh! j'ai encore à dire au juif Schmoule, qu'il doit venir chercher les bœufs, s'il ne veut pas payer la nourriture.

— Ah! les bœufs sont vendus?

— Oui, monsieur Kobus, trois cent cinquante florins.

— C'est un bon prix. Mais entre donc, Sûzel, tu n'a pas besoin de te gêner.

— Oh! je ne me gêne pas.

— Si, si.... tu te gênes, je le vois bien, sans cela tu serais entrée tout de suite. Tiens, assieds-toi là. »

Il lui avançait une chaise, et rouvrait le clavecin d'un air de satisfaction extraordinaire :

« Et tout le monde se porte bien là-bas, le père Christel, la mère Orchel?

— Tout le monde, monsieur Kobus, Dieu merci. Nous serions bien contents si vous pouviez venir.

— Je viendrai, Sûzel; demain ou après, bien sûr, j'irai vous voir. »

Fritz avait alors une grande envie de jouer devant Sûzel; il la regardait en souriant et finit par lui dire :

« Je jouais tout à l'heure de vieux airs, et je

chantais. Tu m'as peut-être entendu de la cuisine; ça t'a bien fait rire, n'est-ce pas?

— Oh! monsieur Kobus, au contraire, ça me rendait toute triste; la belle musique me rend toujours triste. Je ne savais pas qui faisait cette belle musique.

— Attends, dit Fritz, je vais te jouer quelque chose de gai pour te réjouir. »

Il était heureux de montrer son talent à Suzel, et commença la *Reine de Prusse*. Ses doigts sautaient d'un bout du clavecin à l'autre, il marquait la mesure du pied, et, de temps en temps, regardait la petite dans le miroir en face, en se pinçant les lèvres comme il arrive lorsqu'on a peur de faire de fausses notes. On aurait dit qu'il jouait devant toute la ville. Sûzel, elle, ses grands yeux bleus écarquillés d'admiration, et sa petite bouche rose entr'ouverte, semblait en extase.

Et quand Kobus eut fini sa valse, et qu'il se retourna tout content de lui-même :

« Oh! que c'est beau, dit-elle, que c'est beau!

— Bah! fit-il, ça, ce n'est encore rien. Mais tu vas entendre quelque chose de magnifique, le *Siége de Prague;* on entend rouler les canons; écoute un peu. »

Il se mit alors à jouer le *Siége de Prague* avec un enthousiasme extraordinaire; le vieux clavecin

bourdonnait et frissonnait jusque dans ses petites jambes. Et quand Kobus entendait la petite Sûzel soupirer tout bas : « Oh ! que c'est beau ! » cela lui donnait une ardeur, mais une ardeur vraiment incroyable ; il ne se sentait plus de bonheur.

Après le *Siége de Prague*, il joua la *Cenerentola ;* après la *Cenerentola*, la grande ouverture de la *Vestale ;* et puis, comme il ne savait plus que jouer, et que Sûzel disait toujours : « Oh ! que c'est beau, monsieur Kobus ! oh ! quelle belle musique vous faites ! » il s'écria :

« Oui, c'est beau ; mais si je n'étais pas enrhumé, je te chanterais quelque chose, et c'est alors que tu verrais, Sûzel ! Mais c'est égal, je vais essayer tout de même ; seulement je suis enrhumé, c'est dommage. »

Et tout en parlant de la sorte, il se mit à chanter d'une voix aussi claire qu'un coq qui s'éveille au milieu de ses poules :

« Rosette,
« Si bien faite,
« Donne-moi ton cœur, où je vas mourir ! »

Il balançait la tête lentement, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, et chaque fois qu'il arrivait à la fin d'un couplet, pendant une demi-heure il répétait d'un ton lamentable, en se penchant au dos

de sa chaise, le nez en l'air, et en se balançant comme un malheureux :

« Donne-moi ton cœur,
« Donne-moi ton cœur....
« Ou je vas mourir.... ou je vas mourir.
« Je vas mourir.... mourir.... mourir!... »

De sorte qu'à la fin, la sueur lui coulait sur la figure.

Sûzel, toute rouge, et comme honteuse d'une pareille chanson, se penchait sans oser le regarder; et Kobus s'étant retourné pour lui entendre dire : « Que c'est beau ! que c'est beau ! » il la vit ainsi soupirant tout bas, les mains sur ses genoux, les yeux baissés.

Alors lui-même, se regardant par hasard dans le miroir, s'aperçut qu'il devenait pourpre, et ne sachant que faire dans une circonstance aussi surprenante, il passa les doigts du haut en bas et du bas en haut du clavecin, en soufflant dans ses joues et criant : « Prrouh ! prrouh ! » les cheveux droits sur la tête.

Au même instant, Katel refermait la porte de la cuisine, il l'entendit, et, se levant, il se mit à crier : « Katel ! Katel ! » d'une voix d'homme qui se noie.

Katel entra :

« Ah ! c'est bon, fit-il. Tiens.... voilà Sûzel qui t'attend depuis une heure. »

Et comme Sûzel alors levait sur lui ses grands yeux troublés, il ajouta :

« Oui, nous avons fait de la musique.... ce sont de vieux airs.... ça ne vaut pas le diable !... Enfin, enfin, j'ai fait comme j'ai pu.... On ne saurait tirer une bonne mouture d'un mauvais sac. »

Sûzel avait repris son panier et s'en allait avec Katel, disant : « Bonjour, monsieur Kobus ! » d'une voix si douce, qu'il ne sut que répondre, et resta plus d'une minute comme enraciné au milieu de la salle, regardant vers la porte, tout effaré ; puis il se prit à dire :

« Voilà de belles affaires, Kobus ! tu viens de te distinguer sur cette maudite patraque.... Oui.... oui.... c'est du beau.... tu peux t'en vanter.... ça te va bien à ton âge. Que le diable soit de la musique ! S'il m'arrive encore de jouer seulement *Père capucin*, je veux qu'on me torde le cou ! »

Alors il prit sa canne et son chapeau sans attendre le déjeuné, et sortit faire un tóur sur les remparts, pour réfléchir à son aise sur les choses surprenantes qui venaient de s'accomplir.



XI

On peut s'imaginer les réflexions que fit Kobus sur les remparts. Il se promenait derrière la Manutention, la tête penchée, la canne sous le bras, regardant à droite et à gauche, si personne ne venait. Il lui semblait que chacun allait découvrir son état au premier coup d'œil.

« Un vieux garçon de trente-six ans amoureux d'une petite fille de dix-sept, quelle chose ridicule ! se disait-il. Voilà donc d'où venaient tes ennuis, Fritz, tes distractions et tes rêveries depuis trois semaines ! voilà pourquoi tu perdais toujours à la brasserie, pourquoi tu n'avais plus la tête à toi dans la cave, pourquoi tu bâillais à ta fenêtre

comme un âne, en regardant le marché. Peut-on être aussi bête à ton âge?

« Encore, si c'était de la veuve Windling ou de la grande Salomé Rœdig que tu sois amoureux, cela pourrait aller. Il vaudrait mieux te pendre mille fois, que de te marier avec l'une d'elles; mais au moins, aux yeux des gens, un pareil mariage serait raisonnable. Mais être amoureux de la petite Sûzel, la fille de ton propre fermier, une enfant, une véritable enfant, qui n'est ni de ton rang, ni de ta condition, et dont tu pourrais être le père, c'est trop fort! C'est tout à fait contre nature, ça n'a pas même le sens commun. Si par malheur quelqu'un s'en doutait, tu n'oserais plus te montrer au *Grand-Cerf*, au *Casino*, nulle part. C'est alors qu'on se moquerait de toi, Fritz, de toi qui t'es tant moqué des autres. Ce serait l'abomination de la désolation; le vieux David lui-même, malgré son amour du mariage, te rirait au nez; il t'en ferait des apologues! il t'en ferait!

« Allons, allons, c'est encore un grand bonheur que personne ne sache rien, et que tu te sois aperçu de la chose à temps. Il faut étouffer tout cela, déraciner bien vite cette mauvaise herbe de ton jardin. Tu seras peut-être un peu triste trois ou quatre jours, mais le bon sens te reviendra. Le vieux vin te consolera, tu donneras des dîners, tu

feras des tours aux environs dans la voiture de Hâan. Et justement, avant-hier il m'engageait, pour la centième fois, à l'accompagner en perception. C'est cela, nous causerons, nous rirons, nous nous ferons du bon sang, et dans une quinzaine tout sera fini. »

Deux hussards s'approchaient alors, bras dessus bras dessous avec leurs amoureuses. Kobus les vit venir de loin, sur le bastion de l'hôpital, et descendit dans la rue des Ferrailles, pour retourner à la maison.

« Je vais commencer par écrire au père Christel de poser le grillage, se dit-il, et de remplir le réservoir lui-même. Si l'on me rattrape à retourner au Meisenthâl, ce sera dans la semaine des quatre jeudis. »

Lorsqu'il rentra, Katel dressait la table. Sûzel était partie depuis longtemps. Fritz ouvrit son secrétaire, écrivit au père Christel qu'il ne pouvait pas venir, et qu'il le chargeait de poser le grillage lui-même ; puis il cacheta la lettre, s'assit à table et dîna sans rien dire.

Après le dîné, il ressortit vers une heure et se rendit chez Hâan, qui demeurait à l'hôtel de la *Cigogne*, en face des halles. Hâan était dans son petit bureau rempli de tabac, la pipe aux lèvres ; il préparait des sacs et serrait dans un fourreau

de, cuir, de grands registres reliés en veau. Son garçon Gaysse l'aidait :

« Hé Kobus ! s'écria-t-il, d'où me vient ta visite? Je ne te vois pas souvent ici.

— Tu m'as dit, avant hier, que tu partais en tournée, répondit Fritz en s'asseyant au coin de la table.

— Oui, demain matin, à cinq heures ; la voiture est commandée. Tiens, regarde ! je viens justement de préparer mon livre à souches et mes sacs. J'en aurai pour sept ou huit jours.

— Eh bien, je t'accompagne.

— Tu m'accompagnes ! s'écria Hâan d'une voix joyeuse, en frappant de ses grosses mains carrées sur la table. Enfin, enfin, tu finis par te décider une fois, ça n'est pas malheureux.... Ha ! ha ! ha ! »

Et, plein d'enthousiasme, il jeta son petit bonnet de soie noire de côté, s'ébouriffa les cheveux sur sa grosse tête rouge à demi chauve, et se mit à crier :

« A la bonne heure !... à la bonne heure !... Nous allons nous faire du bon sang !

— Oui, le temps m'a paru favorable, dit Fritz.

— Un temps magnifique, s'écria Hâan, en écartant les rideaux derrière son fauteuil, un temps d'or, un temps comme on n'en a pas vu depuis

dix ans. Nous partirons demain au petit jour, nous courrons le pays.... c'est décidé.... mais ne va pas te dédire !

— Sois tranquille.

— Ah ! ma foi, s'écria le gros homme, tu ne pouvais pas me faire un plus grand plaisir. — Gaysse ! Gaysse !

— Monsieur !

— Ma capote ! tenez.... pendez ma robe de chambre derrière la porte. Vous fermerez le bureau, et vous donnerez la clef à la mère Lehr. Nous allons au *Grand-Cerf*, Kobus ?

— Oui, prendre des chopes ; il n'y a pas de bonne bière en route.

— Pourquoi pas ? A Hackmatt, elle est bonne.

— Alors, tu n'as plus rien à préparer, Hâan ?

— Non, tout est prêt. Ah ! dis donc, si tu voulais mettre deux ou trois chemises et des bas dans ma valise.

— J'aurai la mienne.

— Eh bien, en route ! » s'écria Hâan, en prenant son bras.

Ils sortirent, et le gros percepteur se mit à énumérer les villages qu'ils auraient à voir, dans la plaine et dans la montagne :

« Dans la plaine, à Hackmatt, à Mittelbronn, à Lixheim, c'est tout pays protestant, tous gens

riches, bien établis, belles maisons, bons vins, bonne table, bon lit. Nous serons comme des coqs en pâte les six premiers jours ; pas de difficulté pour la perception, les sommes du roi sont prêtes d'avance. Et seulement, à la fin, nous aurons un petit coin de pays, le Wildland, une espèce de désert, où l'on ne voit que des croix sur la route, et où les voyageurs tirent la langue d'une aune ; mais ne crains rien, nous ne mourrons pas de faim, tout de même. »

Fritz écoutait en riant, et c'est ainsi qu'ils entrèrent à la brasserie du *Grand-Cerf*. Là, les choses se passèrent comme toujours : on joua, on but des chopes, et, vers sept heures, chacun retourna chez soi pour souper.

Kobus, en traversant sa petite allée, entra dans la cuisine, selon son habitude, pour voir ce que Katel lui préparait. Il vit la vieille servante assise au coin de l'âtre, sur un tabouret de bois, un torchon sur les genoux, en train de graisser ses souliers de fatigue.

« Qu'est-ce que tu fais donc là ? dit-il.

— Je graisse vos gros souliers pour aller à la ferme, puisque vous partez demain ou après.

— C'est inutile, dit Fritz, je n'irai pas ; j'ai d'autres affaires.

— Vous n'irez pas ? fit Katel toute surprise ;

c'est le père Christel, Sûzel et tout le monde, qui vont avoir de la peine, monsieur !

— Bah ! ils se sont passés de moi jusqu'à présent, et j'espère, avec l'aide de Dieu, qu'ils s'en passeront encore. J'accompagne Hâan dans sa tournée, pour régler quelques comptes. Et, puisque je me le rappelle maintenant, il y a une lettre sur la cheminée pour Christel ; tu enverras demain le petit Yéri la porter, et ce soir, tu mettras dans ma valise trois chemises et tout ce qu'il faut pour rester quelques jours dehors.

— C'est bon, monsienr. »

Kobus entra dans la salle à manger, tout fier de sa résolution, et ayant soupé d'assez bon appétit, il se coucha, pour être prêt à partir de grand matin.

Il était à peine cinq heures, et le soleil commençait à poindre au milieu des grandes vapeurs du Losser, lorsque Fritz Kobus et son ami Hâan, accroupis dans un vieux char à bancs tressé d'osier, en forme de corbeille, à l'ancienne mode du pays, sortirent au grand trot par la porte de Hildebrandt, et se mirent à rouler sur la route de Hunebourg à Michelsberg.

Hâan avait sa grande houppelande de castorine et son bonnet de renard à longs poils, la queue flottant sur le dos, Kobus, sa belle capote bleue,

son gilet de velours à carreaux verts et rouges, et son large feutre noir.

Quelques vieilles le balai à la main, les regardaient passer en disant : « Ils vont ramasser l'argent des villages ; ça prouve qu'il est temps d'apprêter notre magot ; la note des portes et fenêtres va venir. Quel gueux que ce Hâan ! Penser que tout le monde doit s'échiner pour lui, qu'il n'en a jamais assez, et que la gendarmerie le soutient ! »

Puis elles se remettaient à balayer de mauvaise humeur.

Une fois hors de l'avancée, Hâan et Kobus se trouvèrent dans les brouillards de la rivière.

« Il fait joliment frais ce matin, dit Kobus.

— Ha! ha ! ha ! répondit Hâan en claquant du fouet, je t'en avais bien prévenu hier. Il fallait mettre ta camisole de laine ; maintenant, allonge-toi dans la paille, mon vieux, allonge-toi. — Hue ! Foux, hue !

— Je vais fumer une pipe, dit Kobus, cela me réchauffera. »

Il battit le briquet, tira sa grande pipe de porcelaine d'une poche de côté, et se mit à fumer gravement.

Le cheval, une grande haridelle du Mecklembourg, trottait les quatre fers en l'air ; les arbres suivaient les arbres, les broussailles les broussailles.

Hâan ayant déposé le fouet dans un coin, sous son coude, fumait aussi tout rêveur, comme il arrive au milieu des brouillards, où l'on ne voit pas les choses clairement.

Le soleil jaune avait de la peine à dissiper ces masses de brume, le Losser grondait derrière le talus de la route ; il était blanc comme du lait, et malgré son bruit sourd, il semblait dormir sous les grands saules.

Parfois, à l'approche de la voiture, un martin-pêcheur jetait son cri perçant et filait; puis, une alouette se mettait à gazouiller quelques notes. En regardant bien, on voyait ses ailes grises s'agiter en accent circonflexe à quelques pieds au-dessus des champs, mais elle redescendait au bout d'une seconde, et l'on n'entendait plus que le bourdonnement de la rivière et le frémissement des peupliers.

Kobus éprouvait alors un véritable bien-être; il se réjouissait et se glorifiait de la résolution qu'il avait prise d'échapper à Sûzel par une fuite héroïque; cela lui semblait le comble de la sagesse humaine.

« Combien d'autres, pensait-il, se seraient endormis dans ces guirlandes de roses, qui t'entouraient de plus en plus, et qui, finalement, n'auraient été que de bonnes cordes, semblables à

celles que la vertueuse Dalila tressait pour Samson ! Oui, oui, Kobus, tu peux remercier le ciel de ta chance ; te voilà libre encore une fois comme un oiseau dans l'air ; et, par la suite des temps, jusqu'au sein de la vieillesse, tu pourras célébrer ton départ de Hunebourg, à la façon des Hébreux, qui se rappelaient toujours avec attendrissement les vases d'or et d'argent de l'Égypte ; ils abandonnèrent les choux, les raves et les oignons de leur ménage, pour sauver le tabernacle ; tu suis leur exemple, et le vieux Sichel lui-même serait émerveillé de ta rare prudence. »

Toutes ces pensées, et mille autres non moins judicieuses, passaient par la tête de Fritz ; il se croyait hors de tout péril, et respirait l'air du printemps dans une douce sécurité. Mais le Seigneur-Dieu, sans doute fatigué de sa présomption naturelle, avait résolu de lui faire vérifier la sagesse de ce proverbe : « Cache-toi, fuis, dérobe-toi « sur les monts et dans la plaine, au fond des bois « ou dans un puits, je te découvre et ma main est « sur toi! »

A la Steinbach, près du grand moulin, ils rencontrèrent un baptême qui se rendait à l'église Saint-Blaise : le petit poupon rose sur l'oreiller blanc, la sage-femme, fière avec son grand bonnet de dentelle, et les autres gais comme des pinsons ;—

à Hoheim, une paire de vieux qui célébraient la cinquantaine dans un pré ; ils dansaient au milieu de tout le village ; le ménétrier, debout sur une tonne soufflait dans sa clarinette, ses grosses joues rouges gonflées jusqu'aux oreilles, le nez pourpre et les yeux à fleur de tête; on riait, on trinquait; le vin, la bière, le kirschenwasser coulaient sur les tables ; chacun battait la mesure ; les deux vieux les bras en l'air, valsaient la face riante; et les bambins, réunis autour d'eux, poussaient des cris de joie qui montaient jusqu'au ciel. A Frankenthâl, une noce montait les marches de l'église, le garçon d'honneur en tête, la poitrine couverte d'un bouquet en pyramide, le chapeau garni de rubans de mille couleurs, puis les jeunes mariés tout attendris, les vieux papas riant dans leur barbe grise, les grosses mères épanouies de satisfaction.

C'était merveilleux de voir ces choses, et cela vous donnait à penser plus qu'on ne peut dire.

Ailleurs, de jeunes garçons et de jeunes filles de quinze à seize ans cueillaient des violettes le long des haies, au bord de la route ; on voyait à leurs yeux luisants qu'ils s'aimeraient plus tard. Ailleurs, c'était un conscrit que sa fiancée accompagnait sur la route, un petit paquet sous le bras; de loin, on les entendait qui se juraient l'un

à l'autre de s'attendre. — Toujours, toujours cette vieille histoire de l'amour, sous mille et mille formes différentes; on aurait dit que le diable lui-même s'en mêlait.

C'était justement cette saison du printemps où les cœurs s'éveillent, où tout renaît, où la vie s'embellit, où tout nous invite au bonheur, où le ciel fait des promesses innombrables à ceux qui s'aiment! Partout Kobus rencontrait quelque spectacle de ce genre, pour lui rappeler Sûzel, et chaque fois il rougissait, il rêvait, il se grattait l'oreille et soupirait. Il se disait en lui-même : « Que les gens sont bêtes de se marier! Plus on voyage et plus on reconnaît que les trois quarts des hommes ont perdu la tête, et que dans chaque ville, cinq ou six vieux garçons ont seuls conservé le sens commun. Oui, c'est positif.... la sagesse n'est pas à la portée de tout le monde, on doit se féliciter beaucoup d'être du petit nombre des élus. »

Arrivaient-ils dans un village, tandis que Hâan s'occupait de sa perception, qu'il recevait l'argent du roi et délivrait des quittances, l'ami Fritz s'ennuyait; ses rêveries touchant la petite Sûzel augmentaient, et finalement, pour se distraire, il sortait de l'auberge et descendait la grande rue, regardant à droite et à gauche les vieilles maisons avec leurs poutrelles sculptées, leurs escaliers

extérieurs, leurs galeries de bois vermoulu, leurs pignons couverts de lierre, leurs petits jardins enclos de palissades, leurs basses-cours, et, derrière tout cela, les grands noyers, les hauts marronniers dont le feuillage éclatant moutonnait au-dessus des toits. L'air plein de lumière éblouissante, les petites ruelles où se promenaient des régiments de poules et de canards barbotant et caquetant ; les petites fenêtres à vitres hexagones, ternies de poussière grise ou nacrées par la lune ; les hirondelles, commençant leur nid de terre à l'angle des fenêtres, et filant comme des flèches à travers les rues; les enfants, tout blonds, tressant la corde de leur fouet ; les vieilles, au fond des petites cuisines sombres, aux marches concassées, regardant d'un air de bienveillance ; les filles, curieuses, se penchant aussi pour voir : tout passait devant ses yeux sans pouvoir le distraire.

Il allait, regardant et regardé, songeant toujours à Sûzel, à sa collerette, à son petit bonnet, à ses beaux cheveux, à ses bras dodus ; puis au jour où le vieux David l'avait fait asseoir à table entre eux deux ; au son de sa voix, quand elle baissait les yeux, et ensuite à ses beignets, ou bien encore aux petites taches de crème qu'elle avait certain jour à la ferme ; enfin à tout : — il revoyait tout cela sans le vouloir !

C'est ainsi que, le nez en l'air, les mains dans ses poches, il arrivait au bout du village, dans quelque sillon de blé, dans un sentier qui filait entre des champs de seigle ou de pommes de terre. Alors la caille chantait l'amour, la perdrix appelait son mâle, l'alouette célébrait dans les nuages le bonheur d'être mère ; derrière, dans les ruelles lointaines, le coq lançait son cri de triomphe; les tièdes bouffées de la brise portaient, semaient partout les graines innombrables qui doivent féconder la terre : l'amour, toujours l'amour! Et, par-dessus tout cela, le soleil splendide, le père de tous les vivants, avec sa large barbe fauve et ses longs bras d'or, embrassant et bénissant tout ce qui respire! Ah! quelle persécution abominable! Faut-il être malheureux pour rencontrer partout, partout la même idée, la même pensée et les mêmes ennuis! Allez donc vous débarrasser d'une espèce de teigne qui vous suit partout, et qui vous cuit d'autant plus qu'on se remue. Dieu du ciel, à quoi pourtant les hommes sont exposés!

« C'est bien étonnant, se disait le pauvre Kobus, que je ne sois pas libre de penser à ce qui me plaît, et d'oublier ce qui ne me convient pas. Comment! toutes les idées d'ordre, de bon sens et de prévoyance, sont abolies dans ma cervelle, lorsque je vois des oiseaux qui se becquètent, des

papillons qui se poursuivent, de véritables enfantillages, des choses qui n'ont pas le sens commun ! Et je songe à Sûzel, je radote en moi-même, je me trouve malheureux, quand rien ne me manque, quand je mange bien et que je bois bien ! Allons, allons, Fritz, c'est trop fort; secoue cela, fais-toi donc une raison! »

C'est comme s'il avait voulu raisonner contre la goutte et le mal de dents.

Le pire de tout, quand il marchait ainsi dans les petits sentiers, c'est qu'il lui semblait entendre le vieux David nasiller à son oreille : « Hé ! Kobus, il faut y passer.... tu feras comme les autres.... Hé ! hé ! hé ! Je te le dis, Fritz, ton heure est proche ! — Que le diable t'emporte ! » pensait-il.

Mais, d'autres fois, avec une résignation donloureuse et mélancolique :

« Peut-être, Fritz, se disait-il en lui-même, peut-être qu'à tout prendre les hommes sont faits pour se marier.... puisque tout le monde se marie. Des gens mal intentionnés, poussant les choses encore plus loin, pourraient même soutenir que les vieux garçons ne sont pas les sages, mais au contraire les fous de la création, et qu'en y regardant de près, ils se comportent comme les frelons de la ruche. »

Ces idées n'étaient que des éclairs qui l'ennuyaient beaucoup; il en détournait la vue, et s'indignait contre les gens capables d'avoir d'autres théories que celles de la paix, du calme et du repos, dont il avait fait la base de son existence. Et chaque fois qu'une idée pareille lui traversait la tête, il se hâtait de répondre :

« Quand notre bonheur ne dépend plus de nous, mais du caprice d'une femme, alors tout est perdu; mieux vaudrait se pendre, que d'entrer dans une pareille galère ! »

Enfin, au bout de toutes ces excursions, entendant au loin, du milieu des champs, l'horloge du village, il revenait émerveillé de la rapidité du temps.

« Hé, te voilà ! lui criait le gros percepteur; je suis en train de terminer mes comptes; tiens, assieds-toi, c'est l'affaire de dix minutes. »

La table était couverte de piles de florins et de thalers, qui grelottaient à la moindre secousse. Hâan, courbé sur son registre, faisait son addition. Puis, la face épanouie, il laissait tomber les piles d'écus dans un sac d'une aune, qu'il ficelait avec soin, et déposait à terre près d'une pile d'autres. Enfin, quand tout était réglé, les comptes vérifiés et les rentrées abondantes, il se retournait tout joyeux, et ne manquait pas de s'écrier :

« Regarde, voilà l'argent des armées du roi! En faut-il de ce gueux d'argent pour payer les armées de Sa Majesté, ses conseillers, et tout ce qui s'ensuit, ha! ha! ha! Il faut que la terre sue de l'or et les gens aussi. Quand donc diminuera-t-on les gros bonnets, pour soulager le pauvre monde? Ça ne m'a pas l'air d'être de sitôt, Kobus, car les gros bonnets sont ceux que Sa Majesté consulterait d'abord sur l'affaire. »

Alors il se prenait le ventre à deux mains pour rire à son aise, et s'écriait :

« Quelle farce! quelle farce! Mais tout cela ne nous regarde pas, je suis en règle. Que prends-tu?

— Rien, Hâan, je n'ai envie de rien.

— Bah! cassons une croûte pendant qu'on attellera le cheval; un verre de vin vous fait toujours voir les choses en beau. Quand on a des idées mélancoliques, Fritz, il faut changer les verres de ses lunettes, et regarder l'univers par le fond d'une bouteille de *gleiszeller* ou d'*umstein*. »

Il sortait pour faire atteler le cheval et solder le compte de l'auberge; puis il venait prendre un verre avec Kobus; et, tout étant terminé, les sacs rangés dans la caisse du char à bancs garnie de tôle, il claquait du fouet, et se mettait en route pour un autre village.

Voilà comment l'ami Fritz passait le temps en route; ce n'était pas toujours gaiement, comme on voit. Son remède ne produisait pas tous les heureux effets qu'il en avait attendus, bien s'en faut.

Mais ce qui l'ennuyait encore plus que tout le reste, c'était le soir, dans ces vieilles auberges de village, silencieuses après neuf heures, où pas un bruit ne s'entend, parce que tout le monde est couché, c'était d'être seul avec Hâan après soupé, sans avoir même la ressource de faire sa partie de *youker*, ou de vider des chopes, attendu que les cartes manquaient, et que la bière tournait au vinaigre. Alors ils se grisaient ensemble avec du *schnaps* ou du vin d'Ekersthâl. Mais Fritz, depuis sa fuite de Hunebourg, avait le vin singulièrement triste et tendre; même ce petit verjus, qui ferait danser des chèvres, lui tournait les idées à la mélancolie. Il racontait de vieilles histoires: l'histoire du mariage de son grand-père Niclausse, avec sa grand'mère Gorgel, ou l'aventure de son grand-oncle Séraphion Kobus, conseiller intime de la grande faisanderie de l'électeur Hans-Péter XVII, lequel grand-oncle était tombé subitement amoureux, vers l'âge de soixante-dix ans, d'une certaine danseuse française, venue de l'Opéra, et nommée Rosa Fon Pompon; de sorte

que Séraphion l'accompagnait finalement à toutes les foires et sur tous les théâtres, pour avoir le bonheur de l'admirer.

Fritz s'étendait en long et en large sur ces choses, et Hâan, qui dormait aux trois quarts, bâillait de temps en temps dans sa main, en disant d'une voix nasillarde : « Est-ce possible? est-ce possible? » Ou bien il l'interrompait par un gros éclat de rire, sans savoir pourquoi, en bégayant :

« Hé! hé! hé! il se passe des choses drôles dans ce monde! Va, Kobus, va toujours, je t'écoute. Mais je pensais tout à l'heure à cet animal de Schoultz, qui s'est laissé tirer les bottes par des paysans, dans une mare. »

Fritz reprenait son histoire sentimentale, et c'est ainsi que venait l'heure de dormir.

Une fois dans leur chambre à deux lits, la caisse entre eux, et le verrou tiré, Kobus se rappelait encore de nouveaux détails sur la passion malheureuse du grand-oncle Séraphion et le mauvais caractère de Mlle Rosa Fon Pompon ; il se mettait à les raconter, jusqu'à ce qu'il entendît le gros Hâan ronfler comme une trompette, ce qui le forçait de se finir l'histoire à lui-même, — et c'était toujours par un mariage.



XII

L'ami Kobus, roulant un matin par un chemin très-difficile dans la vallée du Rhéethal, tandis que Hâan conduisait avec prudence, et veillait à ne pas verser dans les trous, l'ami Kobus se fit des réflexions amères sur la vanité des vanités de la sagesse ; il était fort triste, et se disait en lui-même :

« A quoi te sert-il maintenant, Fritz, d'avoir eu soin de te tenir la tête froide, le ventre libre et les pieds chauds durant vingt ans ? Malgré ta grande prudence, un être faible a troublé ton repos d'un seul de ses regards. A quoi te sert-il de te sauver loin de ta demeure, puisque cette folle pensée te suit partout, et que tu ne peux l'éviter nulle part ? A quoi t'a servi d'amasser, par ta prévoyance ju-

dicieuse, des vins exquis et tout ce qui peut satisfaire le goût et l'odorat, non-seulement d'un homme, mais de plusieurs, durant des années, puisqu'il ne t'est plus même permis de boire un verre de vin, sans t'exposer à radoter comme une vieille laveuse, et à raconter des histoires qui te rendraient la fable de David, de Schoultz, de Hâan et de tout le pays, si l'on savait pourquoi tu les racontes? Ainsi, toute consolation t'est refusée! »

Et songeant à ces choses, il s'écriait en lui-même, avec le roi Salomon :

« J'ai dit en mon cœur : Allons, que je t'éprouve maintenant par la joie; jouis des biens de la terre! Mais voilà que c'était aussi vanité. J'ai recherché en mon cœur le moyen de me traiter délicatement, et que mon cœur cependant suivît la sagesse. Je me suis bâti des maisons, je me suis planté des jardins et des vignes, je me suis creusé des réservoirs et j'y ai semé des poissons délicieux; je me suis amassé des richesses, je me suis agrandi; et ayant considéré tous ces ouvrages, voilà que tout était vanité! Puisqu'il m'arrive aujourd'hui comme à l'insensé, pourquoi donc ai-je été plus sage? Cette petite Sûzel m'ennuie plus qu'il n'est possible de le dire, et pourtant mon âme se complaît en elle! Moi et mon cœur, nous nous sommes tournés de tous

côtés, pour examiner et rechercher la sagesse, et nous n'avons trouvé que le mal de la folie, de l'imbécilité et de l'imprudence. Nous avons trouvé cette jeune fille, dont le sourire est comme un filet et le regard un lien : n'est-ce point de la folie? Pourquoi donc ne s'est-elle pas dérangé le pied, le jour de son voyage à Hunebourg? Pourquoi l'ai-je vue dans la joie du festin, et, plus tard, dans les plaisirs de la musique? Pourquoi ces choses sont-elles arrivées de la sorte et non autrement? Et maintenant, Fritz, pourquoi ne peux-tu te détacher de ces vanités? »

Il suait à grosses gouttes, et rêvait dans une désolation inexprimable. Mais ce qui l'ennuyait encore le plus, c'était de voir Hâan tirer la bouteille de la paille, et de l'entendre dire :

« Allons, Kobus, bois un bon coup! Quelle chaleur au fond de ces vallées!

— Merci, faisait-il, je n'ai pas soif. »

Car il avait peur de recommencer l'histoire des amours de tous ses ancêtres, et surtout de finir par raconter les siennes.

« Comment! tu n'as pas soif? s'écriait Hâan, c'est impossible; voyons!

— Non, non, j'ai là quelque chose de lourd, faisait-il en se posant la main sur l'estomac avec une grimace.

— Cela vient de ce que nous n'avons pas assez bu hier soir; nous avons été nous coucher trop tôt, disait le gros percepteur; bois un coup, et cela te remettra.

— Non, merci.

— Tu ne veux pas? tu as tort. »

Alors Hâan levait le coude, et Fritz voyait son cou se gonfler et se dégonfler d'un air de satisfaction incroyable. Puis le gros homme exhalait un soupir, tapait sur le bouchon, et mettait la bouteille entre ses jambes en disant :

« Ça fait du bien. — Hue, Foux, hue!

— Quel matérialiste que ce Hâan, se disait Fritz, il ne pense qu'à boire et à manger!

— Kobus, reprenait l'autre gravement, tu couves une maladie; prends garde! Voilà deux jours que tu ne bois plus, c'est mauvais signe. Tu maigris; les hommes gras qui deviennent maigres, et les hommes maigres qui deviennent gras, c'est dangereux.

— Que le diable t'emporte! » pensait Fritz, et parfois l'idée lui passait par la tête que Hâan se doutait de quelque chose; alors, tout rouge, il l'observait du coin de l'œil, mais il était si paisible que le doute se dissipait.

Enfin, au bout de deux heures, ayant franchi la côte, ils atteignirent un chemin uni, sablonneux,

au fond de la vallée, et Hâan, indiquant de son fouet une centaine de masures décrépites sur la montagne en face, à mi-côte, et dominées par une chapelle tout au haut dans les nuages, dit d'un air mélancolique :

« Voilà Wildland, le pays dont je t'ai parlé à Hunebourg. Dans un quart d'heure nous y serons. Regarde, voici deux *ex-voto* suspendus à cet arbre, et là-bas, un autre en forme de chapelle, dans le creux de cette roche, nous allons en rencontrer maintenant à chaque pas; c'est la misère des misères : pas une route, pas un chemin vicinal en bon état, mais des *ex-voto* partout! Et penser que ces gens-là se font dire des messes aussitôt qu'ils peuvent réunir quatre sous, et que le pauvre Hâan est forcé de crier, de taper sur la table, et de s'époumonner comme un malheureux pour obtenir l'argent du roi! Tu me croiras si tu veux, Kobus, mais cela me saigne le cœur d'arriver ici pour demander de l'argent, pour faire vendre des baraques de quatre *kreutzer* et des meubles de deux *pfenning*. »

Ce disant, Hâan fouetta Foux, qui se mit à galoper.

Le village était alors à deux ou trois cents pas au-dessus d'eux, autour d'une gorge profonde et rapide, en fer à cheval.

Le chemin creux où montaitl a voiture, encombré de sable, de pierres, de gravier, et creusé d'ornières profondes par les lourdes charrettes du pays, attelées de bœufs et de vaches, était tellement étroit, que l'essieu portait quelquefois des deux côtés sur le roc.

Naturellement Foux avait repris sa marche haletante, et seulement un quart d'heure après, ils arrivaient au niveau des deux premières chaumières, véritables baraques, hautes de quinze à vingt pieds, le pignon sur la vallée, la porte et les deux lucarnes sur le chemin. Une femme, sa tignasse rousse enfouie dans une cornette d'indienne, la face creuse, le cou long, creusé d'une sorte de goulot, qui partait de la mâchoire inférieure jusqu'à la poitrine, l'œil fixe et hagard, le nez pointu, se tenait sur le seuil de la première hutte, regardant vers la voiture.

Devant la porte de l'autre cassine, en face, était assis un enfant de trois ans, tout nu, sauf un lambeau de chemise qui lui pendait des épaules sur les cuisses; il était brun de peau, jaune de cheveux, et regardait d'un air curieux et doux.

Fritz observait ce spectacle étrange.

La rue fangeuse descendant en écharpe dans le village, les granges pleines de paille, les hangars, les lucarnes ternes, les petites portes ouvertes, les

toits effondrés : tout cela confus, entassé dans un étroit espace, se découpait pêle-mêle sur le fond verdoyant des forêts de sapins.

La voiture suivit le chemin à travers les fumiers, et un petit chien-loup noir, la queue en panache, vint aboyer contre Foux. Les gens alors se montrèrent aussi sur le seuil de leurs chaumières, vieux et jeunes, en bleues sales et pantalons de toile, la poitrine nue, la chemise débraillée.

A cinquante pas dans le village, apparut l'église à gauche, bien propre, bien blanche, les vitraux neufs, riante et pimpante au milieu de cette misère; le cimetière, avec ses petites croix, en faisait le tour.

« Nous y sommes, » dit Hâan.

La voiture venait de s'arrêter dans un creux, au coin d'une maison peinte en jaune, la plus belle du village, après celle de M. le cure. Elle avait un étage, et cinq fenêtres sur la façade, trois en haut, deux en bas. La porte s'ouvrait de côté sous une espèce de hangar. Dans ce hangar étaient entassés des fagots, une scie, une hache et des coins; plus bas, descendaient en pente deux ou trois grosses pierres plates, déversant l'eau du toit dans le chemin où stationnait le char à bancs.

Fritz et Hâan n'eurent qu'à enjamber l'échelle de la voiture, pour mettre le pied sur ces pierres.

Un petit homme, au nez de pie tourné à la friandise, les cheveux blond filasse aplatis sur le front, et les yeux bleu faïence, venait de s'avancer sur la porte, et disait :

« Hé! hé! hé! monsieur Hâan, vous arrivez deux jours plus tôt que l'année dernière.

— C'est vrai, Schnéegans, répondit le gros percepteur; mais je vous ai fait prévenir. Vous avez, bien sûr, ordonné les publications?

— Oui, monsieur Hâan, le *beutel*[1] est en route depuis ce matin; écoutez.... le voilà qui tambourine justement sur la place. »

En effet, le roulement d'un tambour fêlé bourdonnait alors sur la place du village. Kobus s'étant retourné, vit, près de la fontaine, un grand gaillard en blouse, le chapeau à claque sur la nuque, la corne au milieu du dos, le nez rouge, les joues creuses, la caisse sur la cuisse, qui tambourinait, et finit par crier d'une voix glapissante, tandis qu'une foule de gens écoutaient aux lucarnes d'alentour :

« Faisons savoir que M. l'*einnehmer*[2] Hâan est à l'auberge du *Cheval-Noir*, pour attendre les contribuables qui n'ont pas encore payé, et qu'il attendra jusqu'à deux heures; après quoi, ceux qui

1. L'appariteur. — 2. Le percepteur.

ne seront pas venus, devront aller à Hunebourg dans la quinzaine, s'ils n'aiment mieux recevoir le *steuerbôt*[1]. »

Sur ce, le *beutel* remonta la rue, en continuant ses roulements, et Hâan ayant pris ses registres, entra dans la salle de l'auberge ; Kobus le suivait. Ils gravirent un escalier de bois, et trouvèrent en haut une chambre semblable à celle du bas, seulement plus claire, et garnie de deux lits en alcôve si hauts, qu'il fallait une chaise pour y monter. A droite se trouvait une table carrée. Deux ou trois chaises de bois dans l'angle des fenêtres, un vieux baromètre accroché derrière la porte, et, tout autour des murs blanchis à la chaux, les portraits de saint Maclof, de saint Iéronimus et de la sainte Vierge, magnifiquement enluminés, complétaient l'ameublement de cette salle.

« Enfin, dit le gros percepteur en s'asseyant avec un soupir, nous y voilà ! Tu vas voir quelque chose de curieux, Fritz. »

Il ouvrait ses registres et dévissait son encrier. Kobus, debout devant une fenêtre, regardait par-dessus les toits des maisons en face, l'immense vallée bleuâtre : les prairies au fond, dans la gorge, avant les prairies, les vergers remplis

1. Le porteur de contraintes.

d'arbres fruitiers, les petits jardins entourés de palissades vermoulues ou de haies vives, et, tout autour, les sombres forêts de sapins ; cela lui rappelait sa ferme de Meisenthâl!

Bientôt un grand tumulte se fit entendre au-dessous, dans la salle : tout le village, hommes et femmes, envahissait alors l'auberge. Au même instant, Schnéegans entrait, portant une bouteille de vin blanc et deux verres, qu'il déposa sur la table :

« Est-ce qu'il faut tous les faire monter à la fois? demanda-t-il.

—Non, l'un après l'autre, chacun à l'appel, répondit Hâan en emplissant les verres. Allons, bois un coup, Fritz! Nous n'aurons pas besoin d'ouvrir le grand sac aujourd'hui; je suis sûr qu'ils ont encore fait du bien à l'église. »

Et, se penchant sur la rampe, il cria :

« Frantz Laër! »

Aussitôt, un pas lourd fit crier l'escalier, pendant que le percepteur venait se rasseoir, et un grand gaillard en blouse bleue, coiffé d'un large feutre noir, entra. Sa figure longue, osseuse et jaune, semblait impassible. Il s'arrêta sur le seuil.

« Frantz Laër, lui dit Hâan, vous devez neuf florins d'arriéré et quatre florins de courant. »

L'autre leva sa blouse, mit la main dans la poche de son pantalon jusqu'au coude, et posa sur la table huit florins en disant :

« Voilà !

— Comment, voilà! Quest-ce que cela signifie? vous devez treize florins.

— Je ne peux pas donner plus ; ma petite a fait sa première communion, il y a huit jours ; ça m'a coûté beaucoup ; j'ai aussi donné quatre florins pour le manteau neuf de saint Maclof.

— Le manteau neuf de saint Maclof?

— Oui, la commune a acheté un manteau neuf, tout ce qu'il y a de beau, avec des broderies d'or, pour saint Maclof, notre patron.

— Ah ! très-bien, fit Hâan, en regardant Kobus du coin de l'œil, il fallait dire cela tout de suite; du moment que vous avez acheté un manteau neuf pour saint Maclof.... Tâchez seulement qu'il n'aie pas besoin d'autre chose l'année prochaine. Je dis donc : — Reçu huit florins. »

Hâan écrivit la quittance et la remit à Laër en disant :

« Reste cinq florins à payer dans les trois mois, ou je serai forcé de recourir aux grands moyens. »

Le paysan sortit, et Hâan dit à Fritz :

« Voilà le meilleur du village, il est adjoint; tu peux juger des autres. »

Puis il cria de sa place :

« Joseph Besme ! »

Un contribuable parut, un vieux bûcheron qui paya quatre florins sur douze; puis un autre, qui paya six florins sur dix-sept; puis un autre, deux florins sur treize, ainsi de suite : ils avaient tous donné pour le beau manteau de saint Maclof, et chacun d'eux avait un frère, une sœur, un enfant dans le purgatoire, qui demandait des messes; les femmes gémissaient, levaient les mains au ciel, invoquant la sainte Vierge; les hommes restaient calmes.

Finalement, cinq ou six se suivirent sans rien payer; et Hâan furieux, s'élançant à la porte, se mit à crier d'une voix de tempête :

« Montez, montez tous, gueusards ! montez ensemble ! »

Il se fit un grand tumulte dans l'escalier. Hâan reprit sa place, et Kobus, à côté de lui, regarda vers la porte, les gens qui entraient. En deux minutes, la moitié de la salle fut pleine de monde, hommes, femmes et jeunes filles, en blouse, en veste, en jupe rapiécée; tous secs, maigres, déguenillés, de véritables têtes de chevaux : le front étroit, les pommettes saillantes, le nez long, les yeux ternes, l'air impassible.

Quelques-uns, plus fiers, affectaient une espèce

d'indifférence hautaine, leur grand feutre penché sur le dos, les deux poings dans les poches de leur veste, la cuisse en avant et les coudes en équerre. Deux ou trois vieilles, hagardes, l'œil allumé de colère et le mépris sur la lèvre; des jeunes filles pâles, les cheveux couleur filasse; d'autres, petites, le nez retroussé, brunes comme la myrtille sauvage, se poussaient du coude, chuchotaient entre elles, et se dressaient sur la pointe des pieds pour voir.

Le percepteur, la face pourpre, ses trois cheveux roussâtres debout sur sa grosse tête chauve, attendait que tout le monde fût en place, affectant de lire dans son registre. Enfin, il se retourna brusquement, et demanda si quelqu'un voulait encore payer.

Une vieille femme vint apporter douze kreutzers; tous les autres restèrent immobiles.

Alors Hâan, se retournant de nouveau, s'écria :

« Je me suis laissé dire que vous avez acheté un beau manteau neuf au patron de votre village; et comme les trois quarts d'entre vous n'ont pas de chemise à se mettre sur le dos, je pensais que le bienheureux saint Maclof, pour vous remercier de votre bonne idée, viendrait m'apporter lui-même l'argent de vos contributions. Tenez, mes sacs étaient déjà prêts, cela me réjouissait d'a-

vance; mais personne n'est venu : le roi peut attendre longtemps, s'il espère que les saints du calendrier lui rempliront ses caisses!

« Je voudrais pourtant savoir ce que le grand saint Maclof a fait dans votre intention, et les services qu'il vous a rendus, pour que vous lui donniez tout votre argent.

« Est-ce qu'il vous a fait un chemin, pour emmener votre bois, votre bétail, et vos légumes en ville? Est-ce qu'il paye les gendarmes qui mettent un peu d'ordre par ici? Est-ce que saint Maclof vous empêcherait de vous voler, de vous piller et de vous assommer les uns les autres, si la force publique n'était pas là?

« N'est-ce pas une abomination de laisser toutes les charges au roi, de se moquer, comme vous, de celui qui paye les armées pour défendre la patrie allemande, les ambassadeurs pour représenter noblement la vieille Allemagne, les architectes, les ingénieurs, les ouvriers qui couvrent le pays de canaux, de routes, de ponts, d'édifices de toute sorte qui font l'honneur et la gloire de notre race; les *steuerbôt*, les fonctionnaires, les gendarmes qui permettent à chacun de conserver ce qu'il a; les juges qui rendent la justice, selon nos vieilles lois, nos anciens usages et nos droits écrits?... N'est-ce pas abominable que de ne pas

songer à le payer, à l'aider comme d'honnêtes gens, et de porter tous vos kreutzers à saint Maclof, à Lalla-Roumpfel, à tous ces saints que personne ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, dont il n'est pas dit un mot dans les saintes Écritures, et qui, de plus, vous mangent pour le moins cinquante jours de l'année, sans compter vos cinquante-deux dimanches !

« Croyez-vous donc que cela puisse durer éternellement? ne voyez-vous pas que c'est contraire au bon sens, à la justice.... à tout?

« Si vous aviez un peu de cœur, est-ce que vous ne prendriez pas en considération les services que vous rend notre gracieux souverain, le père de ses sujets, celui qui vous met le pain à la bouche? Vous n'avez donc pas de honte de porter tous vos deniers à saint Maclof, tandis que moi, j'attends ici que vous payiez vos dettes envers l'État?

« Ecoutez! si le roi n'était pas si bon, si rempli de patience, depuis longtemps il aurait fait vendre vos bicoques, et nous verrions si les saints du calendrier vous en rebâtiraient d'autres.

« Mais, puisque vous l'admirez tant, ce grand saint Maclof, pourquoi ne faites-vous donc pas comme lui, pourquoi n'abandonnez-vous pas vos femmes et vos enfants, pourquoi n'allez-vous pas,

avec un sac sur le dos, à travers le monde, vivre de croûtes de pain et d'aumônes? Ce serait naturel de suivre son exemple! D'autres viendraient cultiver vos terres en friche, et se mettre en état de remplir leurs obligations envers le souverain.

« Regardez un peu seulement autour de vous, ceux de Schnéemath, de Hackmath, d'Ourmath, et d'ailleurs, qui rendent à César ce qui revient à César, et à Dieu ce qui revient à Dieu, selon les divines paroles de notre Seigneur Jésus-Christ. Regardez-les, ce sont de bons chrétiens; ils travaillent, et n'inventent pas tous les jours de nouvelles fêtes, pour avoir un prétexte de croupir dans la paresse, et de dépenser leur argent au cabaret. Ils n'achètent pas de manteaux brodés d'or; ils aiment mieux acheter des souliers à leurs enfants, tandis que vous autres, vous allez nu-pieds comme de vrais sauvages.

« Cinquante fêtes par an, pour mille personnes, font cinquante mille journées de travail perdues! Si vous êtes pauvres, misérables, si vous ne pouvez pas payer le roi, c'est aux saints du calendrier que la gloire en revient.

« Je vous dis ces choses, parce qu'il n'y a rien dans le monde de plus ennuyeux que de venir ici tous les trois mois, pour remplir son devoir, et de

trouver des gueux, — misérables et nus par leur propre faute, — qui ont encore l'air de vous regarder comme un Antechrist, lorsqu'on leur demande ce qui est dû au souverain dans tous les pays chrétiens, et même chez des sauvages comme les Turcs et les Chinois. Tout l'univers paye des contributions, pour avoir de l'ordre et de la liberté dans le travail; vous seuls, vous donnez tout à saint Maclof, et, Dieu merci, chacun peut voir en vous regardant, de quelle manière il vous récompense!

« Maintenant, je vous préviens d'une chose : ceux qui n'auront pas payé d'ici huit jours, on leur enverra le *steuerbôt*. La patience de Sa Majesté est longue, mais elle a des bornes.

« J'ai parlé : — allez-vous-en, et souvenez-vous de ce que Hâan vient de vous dire : le *steuerbôt* arrivera pour sûr. »

Alors, ils se retirèrent en masse sans répondre.

Fritz était stupéfait de l'éloquence de son camarade; quand les derniers contribuables eurent disparu dans l'escalier, il lui dit :

« Écoute, Hâan, tu viens de parler comme un véritable orateur; mais entre nous, tu es trop dur avec ces malheureux.

— Trop dur! s'écria le percepteur, en levant sa grosse tête ébouriffée.

— Oui, tu ne comprends rien au sentiment.... à la vie du sentiment....

— A la vie du sentiment? fit Hâan. Ah çà! dis donc, tu veux te moquer de moi, Fritz.... Ha! ha! ha! je ne donne pas là-dedans comme le vieux rebbe Sichel.... ta mine grave ne me trompe pas.... je te connais!...

— Et je te dis, moi, s'écria Kobus, qu'il est injuste de reprocher à ces paysans de croire à quelque chose, et surtout de leur en faire un crime. L'homme n'est pas seulement sur la terre pour amasser de l'argent et pour s'emplir le ventre.... Ces pauvres gens, avec leur foi naïve et leurs pommes de terre, sont peut-être plus heureux que toi, avec tes omelettes, tes andouilles et ton bon vin.

— Hé! hé! farceur, dit Hâan, en lui posant la main sur l'épaule, parle donc un peu pour deux; il me semble que nous n'avons vécu ni l'un ni l'autre d'*ex-voto* et de pommes de terre jusqu'à présent, et j'espère que cela ne nous arrivera pas de sitôt. Ah! c'est comme cela que tu veux te moquer de ton vieux Hâan. En voilà des idées et des théories d'un nouveau genre! »

Tout en discutant, ils se disposaient à descendre, lorsqu'un faible bruit s'entendit près de la porte. Ils se retournèrent et virent debout, contre le

mur, une jeune fille de seize à dix-sept ans, les yeux baissés. Elle était pâle et frêle ; sa robe de toile grise, recouverte de grosses pièces, s'affaissait contre ses hanches ; de beaux cheveux blonds encadraient ses tempes ; elle avait les pieds nus, et je ne sais quelle lointaine ressemblance remplit aussitôt Kobus d'une pitié attendrie, telle qu'il n'en avait jamais éprouvée : il lui sembla voir la petite Sûzel, mais défaite, malade, tremblante. épuisée par la grande misère. Son cœur se fondit, une sorte de froid s'étendit le long de ses joues.

Hâan, lui, regardait la jeune fille d'un air de mauvaise humeur.

« Que veux-tu ? dit-il brusquement, les registres sont fermés, les perceptions finies ; vous viendrez tous payer à Hunebourg.

— Monsieur le percepteur, répondit la pauvre enfant après un instant de silence, je viens pour ma grand'mère Annah Ewig. Depuis cinq mois, elle ne peut plus se lever de son lit. Nous avons eu de grands malheurs ; mon père a été pris sous sa *schlitt*[1] à la Kohlplatz, l'hiver dernier.... il est mort.... Ça nous a coûté beaucoup pour le repos de son âme. »

1. Traîneau.

Hâan qui commençait à s'attendrir, regarda Fritz d'un œil indigné. « Tu l'entends, semblait-il dire, toujours saint Maclof! »

Puis, élevant la voix :

« Ce sont des malheurs qui peuvent arriver à tout le monde, répondit-il ; j'en suis fâché, mais quand je me présente à la caisse générale, on ne me demande pas si les gens sont heureux ou malheureux, on me demande combien d'argent j'apporte ; et lorsqu'il n'y en a pas assez, il faut que j'en ajoute de ma propre poche. Ta grand'mère doit huit florins ; j'ai payé pour elle l'année dernière, cela ne peut pas durer toujours. »

La pauvre petite était devenue toute triste, on voyait qu'elle avait envie de pleurer.

« Voyons, reprit Hâan, tu venais me dire qu'il n'y a rien, n'est-ce pas? que ta grand'mère n'a pas le sou ; pour me dire cela, tu pouvais rester chez vous, je le savais déjà. »

Alors, sans lever les yeux, elle avança la main doucement et l'ouvrit, et l'on vit un florin dedans.

« Nous avons vendu notre chèvre.... pour payer quelque chose.... » dit-elle d'une voix brisée.

Kobus tourna la tête vers la fenêtre; son cœur grelottait.

« Des à-comptes, fit Hâan, toujours des à-compte! encore, si la chose en valait la peine. »

Cependant, il rouvrit son registre en disant :

« Allons, viens! »

La petite s'approcha; mais Fritz, se penchant sur l'épaule du percepteur qui écrivait, lui dit à voix basse :

« Bah! laisse cela.

— Quoi? fit Hâan en le regardant stupéfait.

— Efface tout!

— Comment.... efface?

— Oui! — Reprends ton argent, » dit Kobus à l'enfant.

Et tout bas, à l'oreille de Hâan, il ajouta :

« C'est moi qui paye!

— Les huit florins?

— Oui. »

Hâan déposa sa plume; il semblait rêveur, et, regardant la jeune fille, il lui dit d'un ton grave :

« Voici M. Kobus, de Hunebourg, qui paye pour vous. Tu diras cela à ta grand'mère. Ce n'est pas saint Maclof qui paye, c'est M. Kobus, un homme sérieux, raisonnable, qui fait cela par bon cœur. »

La petite leva les yeux, et Fritz vit qu'ils

étaient d'un bleu doux, comme ceux de Sûzel, et pleins de larmes. Elle avait déjà posé son florin sur la table; il le prit, fouilla dans sa poche et en mit cinq ou six avec, en disant :

« Tiens, mon enfant, tâchez de ravoir votre chèvre, ou d'en acheter une autre aussi bonne. Tu peux t'en aller maintenant. »

Mais elle ne bougeait pas; c'est pourquoi Hâan, devinant sa pensée, dit :

« Tu veux remercier monsieur, n'est-ce pas? »

Elle inclina la tête en silence.

« C'est bon, c'est bon! fit-il. Naturellement nous savons ce que tu dois penser; c'est un bienfait du ciel qui vous arrive. Tenez-vous au courant maintenant. Ce n'est pas grand'chose de mettre deux sous de côté par semaine, pour avoir la conscience tranquille. Va, ta grand'mère sera contente. »

La petite, regardant Kobus encore une fois, avec un sentiment de reconnaissance inexprimable, sortit et descendit l'escalier. Fritz, tout troublé, s'était approché de la fenêtre; il vit la pauvre enfant se mettre à courir en remontant la rue, on aurait dit qu'elle avait des ailes.

« Voilà nos affaires terminées, reprit Hâan; maintenant en route! »

En se retournant, Kobus le vit qui descendait

déjà, les registres sous le bras et son gros dos arrondi. Il s'essuya les yeux, et descendit à son tour.

« Hé! leur cria Schneégans en bas dans la grande salle, vous ne dînez pas avant de partir, monsieur le percepteur?

— Est-ce que tu as faim, Kobus? demanda Hâan.

— Non.

— Ni moi non plus; vous pouvez servir votre dîné à saint Maclof! Chaque fois que je viens dans ce gueux de pays, je suis comme éreinté durant quinze jours; tout cela me bouleverse. Attelez le cheval, Schneégans, c'est tout ce qu'on vous demande. »

L'aubergiste sortit. Hâan et Fritz, sur la porte, le regardèrent tirer le cheval de l'écurie et le mettre à la voiture. Kobus monta, Hâan régla la note, prit les rênes et le fouet, et les voilà partis comme ils étaient venus.

Il pouvait être alors deux heures. Tous les gens du village, devant leurs baraques, les regardaient passer, sans qu'un seul eût l'idée de lever son chapeau.

Ils rentrèrent dans le chemin creux de la côte. Les ombres s'allongeaient alors du haut de la roche de Saint-Maclof jusque dans la vallée;

l'autre côté de la montagne était éblouissant de lumière. Hâan paraissait rêveur; Fritz penchait la tête, s'abandonnant pour la première fois aux sentiments de tendresse et d'amour qui, depuis quelque temps, faisaient invasion dans son âme. Il fermait les yeux, et voyait passer devant ses paupières rouges, tantôt l'image de Sûzel, tantôt celle de la pauvre enfant de Wildland. Le percepteur, très-attentif à conduire au milieu des roches et des ornières, ne disait mot.

A cinq heures, la voiture roulait dans le chemin sablonneux de Tiefenbach. Hâan, regardant alors Kobus, le vit comme assoupi, la tête ballottant doucement sur l'épaule; il alluma sa grosse pipe et laissa courir. Une demi-lieue plus loin, pour couper au court, il mit pied à terre, et, conduisant Foux par la bride, il prit le chemin escarpé du Tannewald. Fritz resta sur le siége; il ne dormait pas, comme le croyait son camarade, et s'abandonnait à ses rêves.... jamais il n'avait tant rêvé de sa vie.

Cependant la nuit descendait sur les bois, le fond des vallées s'emplissait de ténèbres; mais les plus hautes cimes rayonnaient encore.

Après une bonne heure de marche ascendante, où Foux et Hâan s'arrêtaient de temps en temps pour reprendre haleine, la voiture atteignit enfin

le plateau. Il ne restait plus qu'à traverser la forêt pour découvrir Hunebourg.

Le percepteur, qui malgré son gros ventre avait marché vigoureusement, mit alors le pied sur le timon, et, claquant du fouet, il enfonça sa large croupe dans le coussin de cuir.

« Allons! hop! hop! » s'écria-t-il.

Et Foux repartit dans le chemin des coupes, en trottant comme s'il n'eût pas déjà fait trois fortes lieues de montagne.

Ah! la belle vue, le beau coucher de soleil, quand, au sortir des vallées, vous découvrez tout à coup la lumière pourpre du soir, à travers les hauts panaches des bouleaux effilés dans le ciel, et que les mille parfums des bois voltigent autour de vous, embaumant l'air de leur haleine odorante!

La voiture suivait la lisière de la forêt; parfois tout était sombre, les branches des grands arbres descendaient en voûte; parfois un coin de ciel rouge apparaissait derrière les mille plantes jaillissant des fourrés; puis tout se cachait de nouveau, les broussailles défilaient, et le soleil descendait toujours : on le voyait chaque fois, au fond des percées lumineuses, d'un degré plus bas. Bientôt les pointes des hautes herbes se découpèrent sur sa face de bon vivant, une véritable face de Silène,

pourpre et couronnée de pampres. Enfin il disparut, et de longs voiles d'or l'enveloppèrent dans les abîmes. Les teintes grises de la nuit envahirent le ciel; quelques étoiles tremblotaient déjà au-dessus des sombres massifs de la forêt, dans les profondeurs de l'infini.

A cette heure, la rêverie de Kobus devint plus grande encore et plus intime; il écoutait les roues tourner dans le sable, le pied du cheval heurter un caillou, quelques petits oiseaux filer à l'approche de la voiture. Cela durait depuis longtemps, lorsque Hâan s'aperçut qu'une courroie était lâchée; il fit halte et descendit. Fritz entr'ouvrit les yeux pour voir ce qui se passait: la lune se levait, le sentier était plein de lumière blanche.

Et comme le percepteur serrait la boucle de la courroie, tout à coup des faneuses et des faucheurs, qui se rendaient chez eux après le travail, se mirent à chanter ensemble le vieux *lied :*

« Quand je pense à ma bien-aimée ! »

Le silence de la nuit était grand, mais il parut grandir encore, et les forêts elles-mêmes semblèrent prêter l'oreille à ces voix graves et douces, confondues dans un sentiment d'amour.

Ces gens ne devaient pas être très-loin ; on en-

tendait leurs pas sur la lisière du bois; ils marchaient en cadence.

Hâan et Kobus avaient entendu cent fois le vieux *lied;* mais alors, il leur sembla si beau, si bien en rapport avec l'heure silencieuse, qu'ils l'écoutèrent dans une sorte de ravissement poétique. Mais Fritz éprouvait une bien autre émotion que celle de Hâan : parmi ces voix s'en trouvait une, douce, haute, pénétrante, qui commençait toujours le couplet et finissait la dernière, comme un soupir du ciel. Il croyait reconnaître cette voix fraîche, tendre, amoureuse, et son cœur tout entier était dans son oreille.

Au bout d'un instant, Hâan, qui tenait Foux par la bride, pour l'empêcher de secouer la tête, dit :

« Comme c'est juste! C'est pourtant ainsi que chantent les enfants de la vieille Allemagne. Allez donc ailleurs....

— Chut! » fit Kobus.

Le vieux *lied* recommençait en s'éloignant, et la même voix s'élevait toujours plus haute, plus touchante que les autres; à la fin, un frémissement de feuillage la couvrit.

« C'est beau, ces vieilles chansons, dit le percepteur en remontant sur la voiture.

— Mais où sommes-nous donc? lui demanda Fritz tout pâle.

— Près de la roche des Tourterelles, à vingt minutes au-dessus de ta ferme, répondit Hâan en se rasseyant et fouettant le cheval, qui repartit.

— C'était la voix de Sûzel, pensa Kobus, je le savais bien ! »

Une fois hors du bois, Foux se mit à galoper : il sentait l'écurie. Hâan, tout joyeux de prendre sa chope le soir, parlait des talents de la vieille Allemagne, des vieux *lieds*, des anciens minnesingers. Kobus ne l'écoutait pas, sa pensée était ailleurs; ils avaient déjà dépassé la Porte de Hildebrandt, les lumières, brillant dans toutes les maisons de la grande rue, avaient frappé ses yeux sans qu'il les vît, lorsque la voiture s'arrêta.

« Eh bien ! vieux, tu peux descendre, te voilà devant ta porte, » lui dit Hâan.

Il regarda et descendit.

« Bonsoir, Kobus ! cria le percepteur.

— Bonne nuit, » dit-il en montant l'escalier tout pensif.

Ce soir-là, sa vieille Katel, heureuse de le revoir, voulut mettre toute la cuisine en feu, pour célébrer son retour, mais il n'avait pas faim.

« Non, dit-il, laisse cela ; j'ai bien dîné.... j'ai sommeil. »

Il alla se coucher.

Ainsi, ce bon vivant, ce gros gourmand, ce fin gourmet de Kobus se nourrissait alors d'une tranche de jambon le matin, et d'un vieux *lied* le soir; il était bien changé!



XIII

Dieu sait à quelle heure Fritz s'endormit cette nuit-là; mais il faisait grand jour lorsque Katel entra dans sa chambre et qu'elle vit les persiennes fermées.

« C'est toi, Katel? dit-il en se détirant les bras, qu'est-ce qui se passe?

— Le père Christel vient vous voir, monsieur; il attend depuis une demi-heure.

— Ah! le père Christel est là; eh bien! qu'il entre; entrez donc, Christel. Katel, pousse les volets. Eh! bonjour, bonjour, père Christel, tiens, tiens, c'est vous! » fit-il en serrant les deux mains du vieil anabaptiste, debout devant son lit, avec sa barbe grisonnante et son grand feutre noir.

Il le regardait, la face épanouie; Christel était tout étonné d'un accueil si enthousiaste.

« Oui, monsieur Kobus, dit-il en souriant, j'arrive de la ferme pour vous apporter un petit panier de cerises.... Vous savez, de ces cerises croquantes du cerisier derrière le hangar, que vous avez planté vous-même, il y a douze ans. »

Alors Fritz vit sur la table une corbeille de cerises, rangées et serrées avec soin dans de grandes feuilles de fraisiers qui pendaient tout autour; elles étaient si fraîches, si appétissantes et si belles, qu'il en fut émerveillé :

« Ah! c'est bon, c'est bon! oui, j'aime beaucoup ces cerises-là! s'écria-t-il. Comment! vous avez pensé à moi, père Christel ?

— C'est la petite Sûzel, répondit le fermier; elle n'avait pas de cesse et pas de repos. Tous les jours elle allait voir le cerisier, et disait : « Quand vous « irez à Hunebourg, mon père, les cerises sont « mûres; vous savez que M. Kobus les aime! » Enfin, hier soir, je lui ai dit : « J'irai demain! » et, ce matin, au petit jour, elle a pris l'échelle et elle est allée les cueillir. »

Fritz, à chaque parole du père Christel, sentait comme un baume rafraîchissant s'étendre dans tout son corps. Il aurait voulu embrasser le brave homme, mais il se contint, et s'écria :

« Katel, apporte donc ces cerises par ici, que je les goûte ! »

Et Katel les ayant apportées, il les admira d'abord; il lui semblait voir Sûzel étendre ces feuilles vertes au fond de la corbeille, puis déposer les cerises dessus, ce qui lui procurait une satisfaction intérieure, et même un attendrissement qu'on ne pourrait croire. Enfin, il les goûta, les savourant lentement et avalant les noyaux.

« Comme c'est frais ! disait-il, comme c'est ferme, ces cerises qui viennent de l'arbre ! On n'en trouve pas de pareilles sur le marché; c'est encore plein de rosée, et ça conserve tout son goût naturel, toute sa force et toute sa vie. »

Christel le regardait d'un air joyeux.

« Vous aimez bien les cerises? fit-il.

— Oui, c'est mon bonheur. Mais asseyez-vous donc, asseyez-vous. »

Il posa la corbeille sur le lit, entre ses genoux, et, tout en causant, il prenait de temps en temps une cerise et la savourait, les yeux comme troubles de plaisir.

« Ainsi, père Christel, reprit-il, tout le monde se porte bien chez vous, la mère Orchel?

— Très-bien, monsieur Kobus.

— Et Sûzel aussi !

— Oui, Dieu merci, tout va bien. Depuis quel-

ques jours, Sûzel paraît seulement un peu triste; je la croyais malade, mais c'est l'âge qui fait cela, monsieur Kobus, les enfants deviennent rêveurs à cet âge. »

Fritz, se rappelant la scène du clavecin, devint tout rouge et dit en toussant :

« C'est bon.... oui.... oui.... Tiens, Katel, mets ces cerises dans l'armoire, je serais capable de les manger toutes avant le dîné. Faites excuse, père Christel, il faut que je m'habille.

— Ne vous gênez pas, monsieur Kobus, ne vous gênez pas. »

Tout en s'habillant, Fritz reprit :

« Mais vous n'arrivez pas de Meisenthâl seulement pour m'apporter des cerises?

— Ah non! j'ai d'autres affaires en ville. Vous savez, quand vous êtes venu la dernière fois à la ferme, je vous ai montré deux bœufs à l'engrais. Quelques jours après votre départ, Schmoûle les a achetés; nous sommes tombés d'accord à trois cent cinquante florins. Il devait les prendre le 1er juin, ou me payer un florin pour chaque jour de retard. Mais voilà bientôt trois semaines qu'il me laisse ces bêtes à l'écurie. Sûzel est allée lui dire que cela m'ennuyait beaucoup; et comme il ne répondait pas, je l'ai fait assigner devant le juge de paix. Il n'a pas nié d'avoir acheté les

bœufs; mais il a dit que rien n'était convenu pour la livraison, ni sur le prix des jours de retard; et comme le juge n'avait pas d'autre preuve, il a déféré le serment à Schmoûle, qui doit le prêter aujourd'hui à dix heures, entre les mains du vieux rebbe David Sichel, car les juifs ont leur manière de prêter serment.

— Ah bon! fit Kobus, qui venait de mettre sa capote et décrochait son feutre; voici bientôt dix heures, je vous accompagne chez David, et, aussitôt après, nous reviendrons dîner; vous dînez avec moi?

— Oh! monsieur Kobus, j'ai mes chevaux à l'auberge du *Bœuf-Rouge*.

— Bah! bah! vous dînerez avec moi. Katel, tu nous feras un bon dîné. J'ai du plaisir à vous voir, Christel. »

Ils sortirent.

Tout en marchant, Fritz se disait en lui-même :

« N'est-ce pas étonnant! Ce matin, je rêvais de Sûzel, et voilà que son père m'apporte des cerises qu'elle a cueillies pour moi; c'est merveilleux, merveilleux! »

Et la joie intérieure rayonnait sur sa figure, il reconnaissait en ces choses le doigt de Dieu.

Quelques instants après, ils arrivèrent dans la cour de l'antique synagogue. Le vieux mendiant

Frantzôze était là, sa sébile de bois sur les genoux; Kobus, dans son ravissement, y jeta un florin, et le père Christel pensa qu'il était généreux et bon.

Frantzôze leva sur lui des yeux tout surpris; mais il ne le regardait pas, il marchait la tête haute et riante, et s'abandonnait au bonheur d'avoir près de lui le père de la petite Sûzel : c'était comme un souffle du Meisenthâl dans ces hautes bâtisses sombres, un vrai rayon du ciel.

Comme pourtant les hommes ont des idées étranges; ce vieil anabaptiste, qui, deux ou trois mois avant, lui produisait l'effet d'un honnête paysan, et rien de plus, à cette heure, il l'aimait, il lui trouvait de l'esprit, et bien d'autres qualités qu'il n'avait pas reconnues jusqu'alors; il prenait fait et cause pour lui et s'indignait contre Schmoûle.

Cependant le vieux rebbe David, debout à sa fenêtre ouverte, attendait déjà Christel, Schmoûle et le greffier de la justice de paix. La vue de Kobus lui fit plaisir.

« Hé! te voilà, *schaude*, s'écria-t-il de loin; depuis huit jours on ne te voit plus.

— Oui, David, c'est moi, dit Fritz en s'arrêtant à la fenêtre; je t'amène Christel, mon fermier, un brave homme, et dont je réponds comme de moi-

même; il est incapable d'avancer ce qui n'est pas....

— Bon, bon, interrompit David, je le connais depuis longtemps. Entrez, entrez, les autres ne peuvent tarder à venir : voici dix heures qui sonnent. »

Le vieux David était dans sa grande capote brune, luisante aux coudes; une calotte de velours noir coiffait le derrière de son crâne chauve, quelques cheveux gris voltigeaient autour; sa figure maigre et jaune, plissée de petites rides innombrables, avait un caractère rêveur, comme au jour du *Kipour*[1].

« Tu ne t'habilles donc pas? lui demanda Fritz.

— Non, c'est inutile. Asseyez-vous. »

Ils s'assirent.

La vieille Sourlé regarda par la porte de la cuisine entr'ouverte, et dit:

« Bonjour, monsieur Kobus.

— Bonjour, Sourlé, bonjour. Vous n'entrez pas?

— Tout à l'heure, fit-elle, je viendrai.

— Je n'ai pas besoin de te dire, David, reprit Fritz, que pour moi Christel a raison, et que j'en répondrais sur ma propre tête.

1. Journée de jeûne et d'expiation chez les juifs.

— Bon ! je sais tout cela, dit le vieux rebbe, et je sais aussi que Schmoûle est fin, très-fin, trop fin même. Mais ne causons pas de ces choses ; j'ai reçu la signification depuis trois jours, j'ai réfléchi sur cette affaire, et.... tenez, les voici ! »

Schmoûle, avec son grand nez en bec de vautour, ses cheveux d'un roux ardent, la petite blouse serrée aux reins par une corde, et la casquette plate sur les yeux, traversait alors la cour d'un air insouciant. Derrière lui marchait le secrétaire Schwân, le chapeau en tuyau de poêle tout droit sur sa grosse figure bourgeonnée, et le registre sous le bras. Une minute après, ils entrèrent dans la salle. David leur dit gravement :

« Asseyez-vous, messieurs. »

Puis il alla lui-même rouvrir la porte, que Schwân avait fermée par mégarde, et dit :

« Les prestations de serment doivent être publiques. »

Il prit dans un placard une grosse Bible, à couvercle de bois, les tranches rouges, et les pages usées par le pouce. Il l'ouvrit sur la table et s'assit dans son grand fauteuil de cuir. Il y avait alors quelque chose de grave dans toute sa personne, et de méditatif. Les autres attendaient. Pendant qu'il feuilletait le livre, Sourlé entra, et se tint debout derrière le fauteuil. Un ou deux passants, arrêtés

sur l'escalier sombre de la rue des Juifs, regardaient d'un air curieux.

Le silence durait depuis quelques minutes, et chacun avait eu le temps de réfléchir, lorsque David, levant la tête et posant la main sur le livre, dit :

« M. le juge de paix Richter a déféré le serment à Isaac Schmoûle, marchand de bétail, sur cette question : « Est-il vrai qu'il a été convenu entre « Isaac Schmoûle et Hans Christel, que Schmoûle « viendrait prendre dans la huitaine, une paire de « bœufs achetés par lui le 22 mai dernier, et que, « faute de venir, il payerait à Christel, pour chaque « jour de retard, un florin comme dédommage- « ment de la nourriture des bœufs. » Est-ce cela?

— C'est cela, dirent Schmoûle et l'anabaptiste ensemble.

— Il ne s'agit donc plus que de savoir si Schmoûle consent à prêter serment.

— Je suis venu pour ça, dit Schmoûle tranquillement, et je suis prêt.

— Un instant, interrompit le vieux rebbe en levant la main, un instant ! Mon devoir, avant de recevoir un acte pareil, l'un des plus saints, des plus sacrés de notre religion, est d'en rappeler l'importance à Schmoûle. »

Alors, d'une voix grave, il se mit à lire :

« Tu ne prendras point le nom de l'Eternel, ton « Dieu, en vain. Tu ne diras point de faux témoi- « gnage ! »

Puis, plus loin, il lut encore du même ton solennel :

« Quand il sera question de quelque chose où il « y ait doute, touchant un bœuf, ou un âne, ou un « menu bétail, ou un habit, ou toute autre chose, « la cause des deux parties sera portée devant le « juge, et le serment de l'Éternel interviendra « entre les deux parties. »

Schmoûle, en cet instant, voulut parler ; mais, pour la seconde fois, David lui fit signe de se taire, et dit :

« Tu ne prendras point le nom de l'Éternel ton « Dieu en vain, tu ne porteras point de faux témoi- « gnage ! » Ce sont deux commandements de Dieu, que tout le peuple d'Israël entendit parmi les tonnerres et les éclairs, tremblant et se tenant au loin dans le désert de Sinaï.

« Et voici maintenant ce que l'Éternel dit à celui qui viole ses commandements :

« Si tu n'obéis pas à la voix de l'Éternel ton « Dieu, pour prendre garde à ce que je te prescris « aujourd'hui, les cieux qui sont sur ta tête seront « d'airain, et la terre qui est sous tes pieds sera « de fer.

« L'Éternel te donnera, au lieu de pluie, de la
« poussière et de la cendre; l'Éternel te frappera,
« toi et ta postérité, de plaies étranges, de plaies
« grandes et de durée, de maladies malignes et
« de durée.

« L'étranger montera au-dessus de toi fort haut,
« et tu descendras fort bas; il te prêtera, et tu ne
« lui prêteras point.

« L'Éternel enverra sur toi la malédiction et la
« ruine de toutes les choses où tu mettras la main
« et que tu feras, jusqu'à ce que tu sois détruit.
« Tes filles et tes fils seront livrés à l'étranger, et
« tes yeux le verront et se consumeront tout le
« jour en regardant vers eux, et ta main n'aura
« aucune force pour les délivrer.

« Ta vie sera comme pendante devant toi, et tu
« seras dans l'effroi nuit et jour. Tu diras le matin :
« Qui me fera voir le soir? » Et le soir, tu diras :
« Qui me fera voir le matin? ».

« Et toutes ces malédictions t'arriveront et te
« poursuivront, et reposeront sur toi, jusqu'à ce
« que tu sois exterminé, parce que tu n'auras pas
« obéi à la voix de l'Éternel ton Dieu, pour gar-
« der ses commandements et ses statuts qu'il t'a
« donnés! »

« Ce sont ici les paroles de l'Éternel! » reprit David en levant la tête.

Il regardait Schmoûle, qui restait les yeux fixés sur la Bible, et paraissait rêver profondément.

« Maintenant, Schmoûle, poursuivit-il, tu vas prêter serment sur ce livre, en présence de l'Éternel qui t'écoute ; tu vas jurer qu'il n'a rien été convenu entre Christel et toi, ni pour le délai, ni pour les jours de retard, ni pour le prix de la nourriture des bœufs pendant ces jours. Mais garde-toi de prendre des détours dans ton cœur, pour t'autoriser à jurer, si tu n'es pas sûr de la vérité de ton serment ; garde-toi de te dire, par exemple, en toi-même : « Ce Christel m'a fait tort, « il m'a causé des pertes, il m'a empêché de ga- « gner dans telle circonstance. » Ou bien : « Il a « fait tort à mon père, à mes proches, et je rentre « ainsi dans ce qui me serait revenu naturelle- « ment. » Ou bien : « Les paroles de notre conven- « tion avaient un double sens, il me plaît à moi « de les tourner dans le sens qui me convient ; « elles n'étaient pas assez claires, et je puis les « nier. » Ou bien : « Ce Christel m'a pris trop cher, « ses bœufs valent moins que le prix convenu, et « je reste de cette façon dans la vraie justice, qui « veut que la marchandise et le prix soient égaux, « comme les deux côtés d'une balance. » Ou bien encore : « Aujourd'hui, je n'ai pas la somme en-

« tière, plus tard je réparerai le dommage, » ou toute autre pensée de ce genre.

« Non, tous ces détours ne trompent point l'œil de l'Éternel ; ce n'est point dans ces pensées, ni dans d'autres semblables que tu dois jurer, ce n'est pas d'après ton propre esprit, qui peut être entraîné vers le mal par l'intérêt, qu'il faut prêter serment, *ce n'est pas sur ta pensée, c'est sur la mienne qu'il faut te régler*, et tu ne peux rien ajouter ni rien retrancher, par ruse ou autrement, à ce que je pense.

« Donc, moi, David Sichel, j'ai cette pensée simple et claire : — Schmoûle a-t-il promis un florin à Christel pour la nourriture des bœufs qu'il a achetés, et, pour chaque jour de retard après la huitaine, l'a-t-il promis ? S'il ne l'a pas promis à Christel, qu'il pose la main sur le livre de la loi, et qu'il dise : « Je jure non ! je n'ai rien promis ! » Schmoûle, approche, étends la main, et jure ! »

Mais Schmoûle, levant alors les yeux, dit :

« Trente florins ne sont pas une somme pour prêter un serment pareil. Puisque Christel est sûr que j'ai promis, — moi, je ne me rappelle pas bien, — je les payerai, et j'espère que nous resterons bons amis. Plus tard, il me fera regagner cela, car ses bœufs sont réellement trop chers. Enfin, ce qui est dû est dû, et jamais Schmoûle ne prêtera ser-

ment pour une somme encore dix fois plus forte, à moins d'être tout à fait sûr. »

Alors David, regardant Kobus d'un œil extrêmement fin, répondit :

« Et tu feras bien, Schmoûle ; dans le doute, il vaut mieux s'abstenir. »

Le greffier avait inscrit le refus de serment, il se leva, salua l'assemblée et sortit avec Schmoûle, qui, sur le seuil, se retourna et dit d'un ton brusque :

« Je viendrai prendre les bœufs demain à huit heures, et je payerai.

— C'est bon, » répondit Christel en inclinant la tête.

Quand ils furent seuls, le vieux rebbe se mit à sourire.

« Schmoûle est fin, dit-il, mais nos vieux talmudistes étaient encore plus fins que lui ; je savais bien qu'il n'irait pas jusqu'au bout : voilà pourquoi je ne me suis pas habillé.

— Eh ! s'écria Fritz, oui, je le vois, vous avez du bon tout de même dans votre religion.

— Tais-toi, *épicaures*, répondit David en refermant la porte et reportant la Bible dans l'armoire ; sans nous, vous seriez tous des païens, c'est par nous que vous pensez depuis deux mille ans ; vous n'avez rien inventé, rien découvert. Réfléchis seulement un peu combien de fois vous vous êtes di-

visés et combattus depuis ces deux mille ans, combien de sectes et de religions vous avez formées! Nous, nous sommes toujours les mêmes depuis Moïse, nous sommes toujours les fils de l'Éternel, vous êtes les fils du temps et de l'orgueil; avec le moindre intérêt on vous fait changer d'opinion, et nous, pauvres misérables, tout l'univers réuni n'a pu nous faire abandonner une seule de nos lois.

— Ces paroles montrent bien l'orgueil de ta race, dit Fritz; jusqu'à présent, je te croyais un homme modeste en ses pensées, mais je vois maintenant que tu respires l'orgueil dans le fond de ton âme.

— Et pourquoi serais-je modeste? s'écria David en nasillant. Si l'Éternel nous a choisis, n'est-ce point parce que nous valons mieux que vous?

— Tiens, tais-toi, fit Kobus en riant, cette vanité m'effraye; je serais capable de me fâcher.

— Fâche-toi donc à ton aise, dit le vieux rebbe, il ne faut pas te gêner.

— Non, j'aime mieux t'inviter à prendre le café chez moi, vers une heure; nous causerons, nous rirons, et ensuite nous irons goûter la bière de mars; cela te convient-il?

— Soit, fit David, j'y consens, le chardon gagne toujours à fréquenter la rose. »

Kobus allait s'écrier : « Ah ! décidément, c'est trop fort ! » mais il s'arrêta et dit avec finesse : « C'est moi qui suis la rose ! »

Alors tous trois ne purent s'empêcher de rire.

Christel et Fritz sortirent bras dessus bras dessous, se disant entre eux :

« Est-il fin ce rebbe David ! Il a toujours quelque vieux proverbe qui vient à propos pour vous réjouir. C'est un brave homme. »

Tout se passa comme il avait été convenu : Christel et Kobus dînèrent ensemble, David vint au dessert prendre le café, puis ils se rendirent à la brasserie du *Grand-Cerf*.

Fritz était dans un état de jubilation extraordinaire, non-seulement parce qu'il marchait entre son vieil ami David et le père de Sûzel, mais encore parce qu'il avait une bouteille de *steinberg* dans la tête, sans parler du bordeaux et du kirschenwasser. Il voyait les choses de ce bas monde comme à travers un rayon de soleil : sa face charnue était pourpre, et ses grosses lèvres se retroussaient par un joyeux sourire. Aussi quel enthousiasme éclata lorsqu'il parut ainsi sous la toile grise en auvent, à la porte du *Grand-Cerf*.

« Le voilà ! le voilà ! criait-on de tous les côtés, la chope haute, voici Kobus ! »

Et lui, riant, répétait :

« Oui, le voilà ! ha ! ha ! ha ! »

Il entrait dans les bancs et donnait des poignées de main à tous ses vieux camarades.

Durant les huit jours qui venaient de se passer, on se demandait partout :

« Qu'est-il devenu ? quand le reverrons-nous? »

Et le vieux Krautheimer se désolait, car toutes ses pratiques trouvaient la bière mauvaise.

Enfin, il s'assit au milieu de la jubilation universelle, et fit asseoir le père Christel à sa droite. David alla regarder Frédéric Schoultz, le gros Hâan, Speck et cinq ou six autres qui faisaient une partie de *rams* à deux kreutzer la marque.

On se mit à boire de cette fameuse bière de mars, qui vous monte au nez comme le vin de Champagne.

En face, à la brasserie des *Deux-Clefs*, les hussards de Frédéric-Wilhelm buvaient de la bière en cruchons, les bouchons partaient comme des coups de pistolet; on se saluait d'un côté de la rue à l'autre, car les bourgeois de Hunebourg sont toujours bien avec les militaires, sans frayer pourtant ensemble, ni les recevoir dans leurs familles, chose toujours dangereuse.

A chaque instant le père Christel disait :

« Il est temps que je parte, monsieur Kobus;

faites excuse, je devrais déjà être depuis deux heures à la ferme.

— Bah ! s'écriait Fritz en lui posant la main sur l'épaule, ceci n'arrive pas tous les jours, père Christel; il faut bien de temps en temps s'égayer et se dégourdir l'esprit. Allons, encore une chope ! »

Et le vieil anabaptiste, un peu gris, se rasseyait en pensant : « Cela fera la sixième ! Pourvu que je ne verse pas en route ! »

Puis il disait :

« Mais, monsieur Kobus, qu'est-ce que pensera ma femme si je rentre à moitié gris ? Jamais elle ne m'aura vu dans cet état !

— Bah ! bah ! le grand air dissipe tout, père Christel, et puis vous n'aurez qu'à dire : « M. Kobus l'a voulu ! » Sûzel prendra votre défense.

— Ça, c'est vrai, s'écriait alors Christel en riant, c'est vrai : tout ce que dit et fait M. Kobus est bien ! Allons, encore une chope ! »

Et la chope arrivait, elle se vidait ; la servante en apportait une autre, ainsi de suite.

Or, sur le coup de trois heures, à l'église Saint-Sylvestre, et comme on ne pensait à rien, une troupe d'enfants tourna le coin de l'auberge du *Cygne*, en courant vers la porte de Landau ; puis quelques soldats parurent, portant un de leurs camarades sur un brancard ; puis d'autres enfants

en foule; c'était un roulement de pas sur le pavé, qui s'entendait au loin.

Tout le monde se penchait aux fenêtres et sortait des maisons pour voir. Les soldats remontaient la rue de la Forge, du côté de l'hôpital, et devaient passer devant la brasserie du *Grand-Cerf*.

Aussitôt les parties furent abandonnées; on se dressa sur les bancs : Hâan, Schoultz, David, Kobus, les servantes, Krautheimer, enfin tous les assistants. D'autres accouraient de la salle, et l'on se disait à voix basse : « C'est un duel! c'est un duel! »

Cependant le brancard approchait lentement; deux hommes le portaient : c'était une civière pour sortir le fumier des écuries de la caserne de cavalerie; le soldat couché dessus, les jambes pendant entre les bras du brancard, la tête de côté sur sa veste roulée, était extrêmement pâle; il avait les yeux fermés, les lèvres entr'ouvertes et le devant de la chemise plein de sang. Derrière venaient les témoins, un vieux hussard à sourcils jaunâtres et grosses moustaches rousses en paraphe sur ses joues brunes; il portait le sabre du blessé sous le bras, le baudrier jeté sur l'épaule, et semblait tout à fait calme. L'autre, plus jeune et tout blond, était comme abattu, il tenait le shako; puis arrivaient deux sous-officiers, se re-

tournant à chaque pas, comme indignés de voir tout ce monde.

Quelques hussards, devant la brasserie des *Deux-Clefs*, criaient au vieux qui portait le sabre : « Rappel! eh! Rappel! » C'était sans doute leur maître d'armes; mais il ne répondit pas et ne tourna pas même la tête.

Au passage des deux derniers, Frédéric Schoultz, en sa qualité d'ancien sergent de la landwehr, s'écria du haut de sa chaise :

« Hé! camarades.... camarades! »

Un d'eux s'arrêta.

« Qu'est-ce qui se passe donc, camarade?

— Ça, mon ancien, c'est un coup de sabre en l'honneur de Mlle Grédel, la cuisinière du *Bœuf-Rouge*.

— Ah!

— Oui! un coup de pointe en riposte et sans parade; elle est venue trop tard.

— Et le coup a porté?

— A deux lignes au-dessous du teton droit. »

Schoultz allongea la lèvre; il semblait tout fier de recevoir une réponse. On écoutait, penchés autour d'eux.

« Un vilain coup, fit-il, j'ai vu ça dans la campagne de France. »

Mais le hussard, voyant ses camarades entrer

dans la ruelle de l'hôpital, porta la main à son oreille et dit :

« Faites excuse ! »

Alors il rejoignit sa troupe, et Schoultz promenant un regard satisfait sur l'assistance, se rassit en disant :

« Quand on est soldat, il faut tirer le sabre ; ce n'est pas comme les bourgeois, qui s'assomment à coups de poings. »

Il avait l'air de dire : « Voilà ce que j'ai fait cent fois ! »

Et plus d'un l'admirait.

Mais d'autres, en grand nombre, gens raisonnables et pacifiques, murmuraient entre eux :

« Est-il possible que des hommes se tuent pour une cuisinière ! C'est tout à fait contre nature. Cette Grédel mériterait d'être chassée de la ville, à cause des passions funestes qu'elle excite entre les hussards. »

Fritz ne disait rien, il semblait méditatif, et ses yeux brillaient d'un éclat singulier. Mais le vieux rebbe, à son tour, s'étant mis à dire : « Voilà comment des êtres créés par Dieu se massacrent pour des choses de rien ! » Tout à coup il s'emporta d'une façon étrange.

« Qu'appelles-tu des choses de rien, David ? s'écria-t-il d'une voix retentissante. L'amour n'a-t-il

pas inspiré, dans tous les temps et dans tous les lieux, les plus belles actions et les plus hautes pensées? N'est-il pas le souffle de l'Éternel lui-même, le principe de la vie, de l'enthousiasme, du courage et du dévouement? Il t'appartient bien de profaner ainsi la source de notre bonheur et de la gloire du genre humain. Ote l'amour à l'homme, que lui reste-t-il? l'égoïsme, l'avarice, l'ivrognerie, l'ennui et les plus misérables instincts; que fera-t-il de grand, que dira-t-il de beau? Rien; il ne songera qu'à se remplir la panse! »

Tous les assistants s'étaient retournés ébahis de son emportement; Hâan le regardait de ses gros yeux par-dessus l'épaule de Schoultz, qui lui-même se tordait le cou pour voir si c'était bien Kobus qui parlait, car il ne pouvait en croire ses oreilles.

Mais Fritz ne faisait nulle attention à ces choses.

« Voyons, David, reprit-il en s'animant de plus en plus, quand le grand Homérus, le poëte des poëtes, nous montre les héros de la Grèce qui s'en vont par centaines sur leurs petits bateaux pour réclamer une belle femme qui s'est sauvée de chez eux, traversent les mers et s'exterminent pendant dix ans avec ceux d'Asie pour la ravoir, crois-tu qu'il ait inventé cela? Crois-tu que ce n'était pas la vérité qu'il disait? Et s'il est le plus grand des poëtes, n'est-ce pas parce qu'il a célébré la plus

grande chose et la plus sublime qui soit sous le ciel : l'amour! Et si l'on appelle le chant de votre roi Salomon, le Cantique des cantiques, n'est-ce pas aussi parce qu'il chante l'amour, plus noble, plus grand, plus profond que tout le reste dans le cœur de l'homme? Quand il dit dans ce Cantique des cantiques : « Ma bien-aimée, tu es belle comme la « voûte des étoiles, agréable comme Jérusalem, « redoutable comme les armées qui marchent, leurs « enseignes déployées. » Est-ce qu'il ne veut pas dire que rien n'est plus beau, plus invincible et plus doux que l'amour? Et tous vos prophètes n'ont-ils pas dit la même chose? Et depuis le Christ, l'amour n'a-t-il pas converti les peuples barbares? n'est-ce pas avec un simple ruban rose, qu'il faisait d'une espèce sauvage un chevalier?

« Si de nos jours tout est moins grand, moins beau, moins noble qu'autrefois, n'est-ce pas parce que les hommes ne connaissent plus l'amour véritable, et qu'ils se marient pour de l'argent? Eh bien! moi, David, entends-tu, je dis et soutiens que l'amour vrai, l'amour pur est la seule chose qui change le cœur de l'homme, la seule qui l'élève et qui mérite qu'on donne sa vie pour elle : Je trouve que ces hommes ont bien fait de se battre, puisque chacun ne pouvait renoncer à son amour, sans s'en reconnaître lui-même indigne.

— Hé ! s'écria Hâan à l'autre table, comment peux-tu parler de cela, toi ? Tu n'as jamais été amoureux ; tu raisonnes de ces choses comme un aveugle des couleurs. »

Fritz, à cette apostrophe, resta tout interdit ; il regarda Hâan d'un œil terne, ayant l'air de vouloir lui répondre, et bredouilla quelques mots confus en avalant sa chope.

Plusieurs alors se mirent à rire. Aussitôt Kobus, relevant sa grosse tête, dont les cheveux s'ébouriffaient comme s'ils eussent été vivants, s'écria d'un air étrange :

« C'est vrai, je n'ai jamais été amoureux ! Mais si j'avais eu le bonheur de l'être, je me serais fait massacrer, plutôt que de renoncer à mon amoureuse, ou j'aurais exterminé l'autre.

— Oh ! oh ! fit Hâan d'un ton un peu moqueur, en battant les cartes, oh ! Kobus, tu n'aurais pas été si féroce.

— Pas si féroce ! dit-il les deux mains écarquillées. Nous sommes deux vieux amis, n'est-ce pas, Hâan ? Eh bien ! si j'étais amoureux, et si tu me paraissais seulement convoiter par la pensée celle que j'aurais choisie.... je t'étranglerais ! »

En disant cela, ses yeux étaient rouges, il n'avait pas l'air de plaisanter ; les autres non plus ne riaient pas.

« Et, ajouta-t-il en levant le doigt, je voudrais que toute la ville et le pays à la ronde eussent un grand respect pour mon amoureuse; quand même elle ne serait pas de mon rang, de ma condition et de ma fortune : le moindre blâme sur elle deviendrait la cause d'une terrible bataille.

— Alors, dit Hâan, Dieu fasse que tu ne tombes jamais amoureux, car tous les hussards de Frédéric-Wilhelm ne sont pas morts, plus d'un courrait la chance de mourir si ton amoureuse était jolie. »

Les sourcils de Fritz tressaillirent.

« C'est possible, fit-il en se rasseyant, car il s'était dressé. Moi je serais fier, je serais glorieux de me battre pour une si belle cause ! N'ai-je pas raison, Christel ?

—Tout à fait, monsieur Kobus, dit l'anabaptiste un peu gris; notre religion est une religion de paix, mais dans le temps, lorsque j'étais amoureux d'Orchel, oui, Dieu me le pardonne ! j'aurais été capable de me battre à coup de faux pour l'avoir. Grâce au ciel, il n'a pas fallu répandre de sang; j'aime bien mieux n'avoir rien à me reprocher. »

Fritz voyant que tout le monde l'observait, comprit l'imprudence qu'il venait de commettre. Le vieux rebbe David surtout ne le quittait pas de

l'œil, et semblait vouloir lire au fond de son âme. Quelques instants après, le père Christel s'étant écrié pour la vingtième fois :

« Mais, monsieur Kobus, il se fait tard, on m'attend ; Orchel et Sûzel doivent être inquiètes. »

Il lui répondit enfin :

« Oui, maintenant il est temps ; je vais vous reconduire à la voiture. »

C'était un prétexte qu'il prenait pour se retirer. L'anabaptiste se leva donc, disant :

« Oh ! si vous aimez mieux rester, je trouverai bien le chemin de l'auberge tout seul.

— Non, je vous accompagne. »

Ils sortirent du banc et traversèrent la place. Le vieux David partit presque aussitôt qu'eux. Fritz, ayant mis le père Christel en route, rentra chez lui prudemment.

Ce jour-là, au moment de se coucher, Sourlé, voyant le vieux rebbe murmurer des paroles confuses, cela lui parut étrange.

« Qu'as-tu donc, David, lui demanda-t-elle, je te vois parler tout bas depuis le soupé, à quoi penses-tu ?

— C'est bon, c'est bon, fit-il en se tirant la couverture sur la barbiche, je rêve à ces paroles du prophète : « J'ai été jaloux pour Héva d'une grande « jalousie ! » et à celles-ci : « En ces temps arri-

« veront des choses extrordinaires, des choses « nouvelles et heureuses ! »

— Pourvu que ce soit à nous qu'il ait songé en disant cela, répliqua Sourlé.

— *Amen!* fit le vieux rebbe ; tout vient à point à qui sait attendre. Dormons en paix ! »



XIV

Kobus aurait dû se repentir le lendemain, de ses discours inconsidérés à la brasserie du *Grand-Cerf;* il aurait dû même en être désolé, car, peu de jours avant, s'étant aperçu que le vin lui déliait la langue, et qu'il trahissait les pensées secrètes de son âme, il s'était dit : « La vigne est un plant de Gomorrhe ; ses grappes sont pleines de fiel, et ses pepins sont amers : tu ne boiras plus le jus de la treille. »

Voilà ce qu'il s'était dit; mais le cœur de l'homme est entre les mains de l'Éternel, il en fait ce qu'il lui plaît : il le tourne au nord, il le tourne au midi. C'est pourquoi Fritz, en s'éveillant, ne songea même point à ce qui s'était passé à la brasserie.

Sa première pensée fut que Sûzel était agréable en sa personne ; il se mit à la contempler en lui-même, croyant entendre sa voix et voir son sourire.

Il se rappela l'enfant pauvre de Wildland, et s'applaudit de l'avoir secourue, à cause de sa ressemblance avec la fille de l'anabaptiste ; il se rappela aussi le chant de Sûzel au milieu des faneuses et des faucheurs ; et cette voix douce, qui s'élevait comme un soupir dans la nuit, lui sembla celle d'un ange du ciel.

Tout ce qui s'était accompli depuis le premier jour du printemps lui revint en mémoire comme un rêve : il revit Sûzel paraître au milieu de ses amis Hâan, Schoultz, David et Iôsef, simple et modeste, les yeux baissés, pour embellir la dernière heure du festin ; il la revit à la ferme, avec sa petite jupe de laine bleue, lavant le linge de la famille, et, plus tard, assise auprès de lui, toute timide et tremblante, tandis qu'il chantait, et que le clavecin accompagnait d'un ton nasillard le vieil air :

« Rosette,
« Si bien faite,
« Donne-moi ton cœur, ou je vas mourir !

Et songeant à ces choses avec attendrissement, son plus grand désir était de revoir Sûzel.

« Je vais aller au Meisenthâl, se disait-il ; oui, je

partirai après le déjeuné.... il faut absolument que je la revoie! »

Ainsi s'accomplissaient les paroles du rebbe David à sa femme : « En ces temps arriveront des choses extraordinaires! »

Ces paroles se rapportaient au changement de Kobus, et montraient aussi la grande finesse du vieux rabbin.

Tout en mettant ses bas, l'idée revint à Fritz, que le père Christel lui avait dit la veille que Sûzel irait à la fête de Bischem, aider sa grand'mère à faire la tarte. Alors il ouvrit de grands yeux, et se dit au bout d'un instant :

« Sûzel doit être déjà partie ; la fête de Bischem, qui tombe le jour de la Saint-Pierre, est pour demain dimanche. »

Cela le rendit tout méditatif.

Katel vint servir le déjeuné; il mangea d'assez bon appétit, et, aussitôt après, se coiffant de son large feutre, il sortit faire un tour sur la place, où se promenaient d'habitude le gros Hâan et le grand Schoultz, entre neuf et dix heures. Mais ils ne s'y trouvaient pas, et Fritz en fut contrarié, car il avait résolu de les emmener avec lui, le lendemain, à la fête de Bischem. .

« Si j'y vais tout seul, pensait-il, après ce que j'ai dit hier à la brasserie, on pourrait bien se

douter de quelque chose ; les gens sont si malins, et surtout les vieilles, qui s'inquiètent tant de ce qui ne les regarde pas ! Il faut que j'emmène deux ou trois camarades, alors ce sera une partie de plaisir pour manger du pâté de veau et boire du petit vin blanc, une simple distraction à la monotonie de l'existence. »

Il monta donc sur les remparts, et fit le tour de la ville, pour voir ce que Hâan et Schoultz étaient devenus ; mais il ne les vit pas dans les rues, et supposa qu'ils devaient se trouver dehors, à faire une partie de quilles au *Panier-Fleuri*, chez le père Baumgarten, au bord du Losser.

Sur cette pensée, Fritz s'avança jusque près de la porte de Hildebrant, et, regardant du côté du bouchon, qui se trouve à une demi-portée de canon de Hunebourg, il crut remarquer en effet des figures derrière les grands saules.

Alors, tout joyeux, il descendit du talus, passa sous la porte, et se mit en route, en suivant le sentier de la rivière. Au bout d'un quart d'heure, il entendait déjà les grands éclats de rire de Hâan, et la voix forte de Schoultz criant : « Deux ! pas de chance !... »

Et, se penchant sur le feuillage, il découvrit devant la maisonnette, — dont la grande toiture descendait sur le verger à deux ou trois pieds du

sol, tandis que la façade blanche était tapissée d'un magnifique cep de vigne, — il découvrit ses deux camarades en manches de chemise, leurs habits jetés sur les haies, et deux autres, le secrétaire de la mairie, Hitzig, sa perruque posée sur sa canne fichée en terre, et le professeur Speck, tous les quatre en train d'abattre des quilles au bout du treillage d'osier qui longe le pignon.

Le gros Hâan se tenait solidement établi, la boule sous le nez, la face pourpre, les yeux à fleur de tête, les lèvres serrées et ses trois cheveux droits sur la nuque comme des baguettes : il visait! Schoultz et le vieux secrétaire regardaient à demi courbés, abaissant l'épaule et se balançant, les mains croisées sur le dos; le petit Sépel Baumgarten, plus loin, à l'autre bout, redressait les quilles.

Enfin Hâan, après avoir bien calculé, laissa descendre son gros bras en demi-cercle, et la boule partit en décrivant une courbe imposante.

Aussitôt de grands cris s'élevèrent : « Cinq ! » et Schoultz se baissa pour ramasser une boule, tandis que le secrétaire prenait Hâan par le bras et lui parlait, levant le doigt d'un geste rapide, sans doute pour lui démontrer une faute qu'il avait commise. Mais Hâan ne l'écoutait pas et regardait vers les quilles; puis il alla se rasseoir

au bout du banc, sous la charmille transparente, et remplit son verre gravement.

Cette petite scène champêtre réjouit Fritz.

« Les voilà dans la joie, pensa-t-il; c'est bon, je vais leur poser la chose avec finesse, cela marchera tout seule. »

Il s'avança donc.

Le grand Frédéric Schoultz, maigre, décharné, après avoir bien balancé sa boule, venait de la lancer; elle roulait comme un lièvre qui déboule dans les broussailles, et Schoultz, les bras en l'air, s'écriait : « *Der Kœnig! der Kœnig!*[1] » lorsque Fritz, arrêté derrière lui, partit d'un éclat de rire, en disant :

« Ah! le beau coup! approche, que je te mette une couronne sur la tête. »

Tous les autres se retournant alors, s'écrièrent:

« Kobus! à la bonne heure.... à la bonne heure.... on le voit donc une fois par ici!

— Kobus, dit Hâan, tu vas entrer dans la partie; nous avons commandé une bonne friture, et ma foi, il faut que tu la payes!

—Hé! dit Fritz en riant, je ne demande pas mieux; je ne suis pas de force, mais c'est égal, j'essayerai de vous battre tout de même.

1. La maîtresse quille.

— Bon ! s'écria Schoultz, la partie était en train ; j'en ai quinze, on te les donne ! Cela te convient-il ?

— Soit, dit Kobus, en ôtant sa capote et ramassant une boule ; je suis curieux de savoir si je n'ai pas oublié depuis l'année dernière.

— Père Baumgarten ! criait le professeur Speck, père Baumgarten ! »

L'aubergiste parut.

« Apportez un verre pour M. Kobus, et une autre bouteille. Est-ce que la friture avance ?

— Oui, monsieur Speck.

— Vous la ferez plus forte, puisque nous sommes un de plus. »

Baumgarten, le dos courbé comme un furet, rentra chez lui en trottinant ; et dans le même instant Fritz lançait sa boule avec tant de force, qu'elle tombait comme une bombe de l'autre côté du jeu, dans le verger de la poste aux chevaux.

Je vous laisse à penser la joie des autres ; ils se balançaient sur leurs bancs, les jambes en l'air, et riaient tellement, que Hâan dut ouvrir plusieurs boutons de sa culotte pour ne pas étouffer.

Enfin, la friture arriva, une magnifique friture de goujons tout croustillants et scintillants de graisse, comme la rosée matinale sur l'herbe, et répandant une odeur délicieuse.

Fritz avait perdu la partie; Hâan, lui frappant sur l'épaule, s'écria tout joyeux :

« Tu es fort, Kobus, tu es très-fort ! Prends seulement garde, une autre fois, de ne pas défoncer le ciel, du côté de Landau. »

Alors ils s'assirent, en manches de chemise, autour de la petite table moisie. On se mit à l'œuvre. Tout en riant, chacun se dépêchait de prendre sa bonne part de la friture; les fourchettes d'étain allaient et venaient comme la navette d'un tisserand; les mâchoires galopaient, l'ombre de la charmille tremblotait sur les figures animées, sur le grand plat fleuronné, sur les gobelets moulés à facettes et sur la haute bouteille jaune, où petillait le vin blanc du pays.

Près de la table, sur sa queue en panache était assis Mélac, un petit chien-loup appartenant au *Panier-Fleuri,* blanc comme la neige, le nez noir comme une châtaigne brûlée, l'oreille droite et l'œil luisant. Tantôt l'un, tantôt l'autre, lui jetait une bouchée de pain ou une queue de poisson, qu'il happait au vol.

C'était un joli coup d'œil.

« Ma foi, dit Fritz, je suis content d'être venu ce matin, je m'ennuyais, je ne savais que faire; d'aller toujours à la brasserie, c'est terriblement monotone.

— Hé! s'écria Hâan, si tu trouves la brasserie monotone, toi, ce n'est pas ta faute, car, Dieu merci! tu peux te vanter de t'y faire du bon sang; tu t'es joliment moqué du monde, hier, avec tes citations du Cantique des cantiques. Ha! ha! ha!

— Maintenant, ajouta le grand Schoultz en levant sa fourchette, nous connaissons cet homme grave : quand il est sérieux, il faut rire, et quand il rit, il faut se défier. »

Fritz se mit à rire de bon cœur.

« Ah! vous avez donc éventé la mèche, fit-il, moi qui croyais....

—Kobus, interrompit Hâan, nous te connaissons depuis longtemps, ce n'est pas à nous qu'il faut essayer d'en faire accroire. Mais, pour en revenir à ce que tu disais tout à l'heure, il est malheureusement vrai que cette vie de brasserie peut nous jouer un mauvais tour. Si l'on voit tant d'hommes gras avant l'âge, des êtres asthmatiques, boursoufflés et poussifs, des goutteux, des graveleux, des hydropiques par centaines, cela vient de la bière de Francfort, de Strasbourg, de Munich, ou de partout ailleurs; car la bière contient trop d'eau, elle rend l'estomac paresseux, et quand l'estomac est paresseux, cela gagne tous les membres.

— C'est très-vrai, monsieur Hâan, dit alors le professeur Speck, mieux vaut boire deux bouteilles de bon vin, qu'une seule chope de bière; elles contiennent moins d'eau, et, par suite, disposent moins à la gravelle : l'eau dépose des graviers dans la vessie, chacun sait cela; et, d'un autre côté, la graisse résulte également de l'eau. L'homme qui ne boit que du vin, a donc la chance de rester maigre très-longtemps, et la maigreur n'est pas aussi difficile à porter que l'obésité.

— Certainement, monsieur Speck, certainement, répondit Hâan, quand on veut engraisser le bétail, on lui fait boire de l'eau avec du son : si on lui faisait boire du vin il n'engraisserait jamais. Mais, outre cela, ce qu'il faut à l'homme, c'est du mouvement; le mouvement entretient nos articulations en bon état, de sorte qu'on ne ressemble pas à ces charrettes qui crient chaque fois que les roues tournent; chose fort désagréable. Nos anciens, doués d'une grande prévoyance, pour éviter cet inconvénient, avaient le jeu de quilles, les mâts de cocagne, les courses aux sacs, les parties de patins et de glissades, sans compter la danse, la chasse et la pêche; maintenant, les jeux de cartes de toute sorte ont prévalu, voilà pourquoi l'espèce dégénère.

— Oui, c'est déplorable, s'écria Fritz en vidant

son gobelet, déplorable ! Je me rappelle que, dans mon enfance, tous les bons bourgeois allaient aux fêtes de villages avec leurs femmes et leurs enfants; maintenant on croupit chez soi, c'est un événement quand on sort de la ville. Aux fêtes de village, on chantait, on dansait, on tirait à la cible, on changeait d'air; aussi nos anciens vivaient cent ans; ils avaient les oreilles rouges, et ne connaissaient pas les infirmités de la vieillesse. Quel dommage que toutes ces fêtes soient abandonnées !

— Ah ! cela, s'écria Hâan, très-fort sur les vieilles mœurs, cela, Kobus, résulte de l'extension des voies de communication. Autrefois, quand les routes étaient rares, quand il n'existait pas de chemins vicinaux, on ne voyait pas circuler tant de commis voyageurs, pour offrir dans chaque village, les uns leur poivre et leur canelle, les autres leurs étrilles et leurs brosses, les autres leurs étoffes de toutes sortes. Vous n'aviez pas à votre porte l'épicier, le quincaillier, le marchand de drap. On attendait, dans chaque famille, telle fête pour faire les provisions du ménage. Aussi les fêtes étaient plus riches et plus belles; les marchands étant sûrs de vendre, arrivaient de fort loin. C'était le bon temps des foires de Francfort, de Leipzig, de Hambourg, en Allemagne; de

Liége et de Gand, dans les Flandres; de Beaucaire, en France. Aujourd'hui, la foire est perpétuelle, et jusque dans nos plus petits villages, on trouve de tout pour son argent. Chaque chose à son bon et son mauvais côté; nous pouvons regretter les courses au sac et le tir au mouton, sans blâmer les progrès naturels du commerce.

— Tout cela n'empêche pas que nous sommes des ânes de croupir au même endroit, répliqua Fritz, lorsque nous pourrions nous amuser, boire de bon vin, danser, rire et nous goberger de toutes les façons. S'il fallait aller à Beaucaire ou dans les Flandres, on pourrait trouver que c'est un peu loin; mais quand on a tout près de soi des fêtes agréables, et tout à fait dans les vieilles mœurs, il me semble qu'on ferait bien d'y aller.

— Où cela? s'écria Hâan.

— Mais à Hartzwiller, à Rorbach, à Klingenthâl. Et tenez, sans aller si loin, je me rappelle que mon père me conduisait tous les ans à la fête de Bischem, et qu'on servait là des pâtés délicieux.... délicieux! »

Il se baisait le bout des doigts; Hâan le regardait comme émerveillé.

« Et qu'on y mangeait des écrevisses grosses comme le poing, poursuivit-il, des écrevisses beaucoup meilleures que celles du Losser, et qu'on y

buvait du petit vin blanc très.... très-passable; ce n'était pas du *johannisberg*, ni du *steinberg*, sans doute, mais cela vous réjouissait le cœur tout de même!

— Eh! s'écria Hâan, pourquoi ne nous as-tu pas dit cela depuis longtemps; nous aurions été là! Parbleu, tu as raison, tout a fait raison.

— Que voulez-vous, je n'y ai pas pensé!

— Et quand arrive cette fête? demanda Schoultz.

— Attends, attends, c'est le jour de la Saint-Pierre.

— Mais, s'écria Hâan, c'est demain!

— Ma foi, je crois que oui, dit Fritz. Comme cela se rencontre! Voyons, êtes-vous décidés, nous irons à Bischem?

— Cela va sans dire! cela va sans dire! s'écrièrent Hâan et Schoultz.

— Et ces messieurs? »

Speck et Hitzig s'excusèrent sur leurs fonctions.

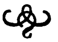
« Eh bien, nous irons nous trois, dit Fritz en se levant. Oui, j'ai toujours gardé le meilleur souvenir des écrevisses, du pâté et du petit vin blanc de Bischem.

— Il nous faut une voiture? fit observer Hâan.

— C'est bon, c'est bon, répondit Kobus en payant la note, je me charge de tout. »

Quelques instants après, ces bons vivants étaient en route pour Hunebourg, et on pouvait les entendre d'une demi-lieue célébrer les pâtés de village, les *kougelhof* et les *küchlen*, qu'ils disaient leur rappeler le bon temps de leur enfance. L'un parlait de sa tante, l'autre de sa grand'mère; on aurait dit qu'ils allaient les revoir et les faire ressusciter, en buvant du petit vin à la fête de Bischem.

C'est ainsi que l'ami Fritz eut la satisfaction de pouvoir rencontrer Sûzel, sans donner l'éveil à personne.



XV

On peut se figurer si Kobus était content. Des idées de magnificence et de grandeur se débattaient alors dans sa tête; il voulait voir Sûzel, et se montrer à elle dans une splendeur inaccoutumée; il voulait en quelque sorte l'éblouir; il ne trouvait rien d'assez beau pour la frapper d'admiration.

Dans un temps ordinaire, il aurait loué la voiture et la vieille rosse d'un Hans Nickel pour faire le voyage; mais alors, cela lui parut indigne de Kobus. Immédiatement après le dîner, il prit sa canne derrière la porte et se rendit à la poste aux chevaux, sur la route de Kaiserslautern, chez maître Johann Fânen, lequel avait dix chaises de

poste sous ses hangars, et quatre-vingts chevaux dans ses écuries.

Fânen était un homme de soixante ans, propriétaire des grandes prairies qui longent le Losser, un homme riche et pourtant simple dans ses mœurs; gros, court, revêtu d'une souquenille de toile, coiffé d'un large chapeau de crin, ayant la barbe longue de huit jours toute grisonnante, et ses joues rondes et jaunes sillonnées de grosses rides circulaires.

C'est ainsi que le trouva Fritz, en train de faire étriller des chevaux dans la cour de la poste.

Fânen, le reconnaissant de loin, vint à sa rencontre jusqu'à la porte cochère, et, levant son chapeau, le salua disant :

« Hé! bonjour, monsieur Kobus; qu'est-ce qui me procure le plaisir et l'honneur de votre visite?

— Monsieur Fânen, répondit Fritz en souriant, j'ai résolu de faire une partie de plaisir à la fête de Bischem, avec mes amis Hâan et Schoultz. Toutes les voitures de la ville sont en route, à cause de la rentrée des foins; il n'y a pas moyen de trouver un char à bancs. Ma foi, me suis-je dit, allons voir M. Fânen, et prenons une voiture de poste; vingt ou trente florins ne sont pas la mort d'un homme, et quand on veut s'amuser, il faut faire les choses grandement. Voilà mon caractère. »

Le maître de poste trouva ce raisonnement très-juste.

« Monsieur Kobus, dit-il, vous faites bien, et je vous approuve; quand j'étais jeune, j'aimais à rouler rondement et à mon aise; maintenant je suis vieux, mais j'ai toujours les mêmes idées: ces idées sont bonnes, quand on a le moyen de les avoir comme vous et moi. »

Il conduisit Fritz sous son hangar. Là se trouvaient des calèches à la nouvelle mode de Paris, légères comme des plumes, ornées d'écussons, et si belles, si gracieuses, qu'on aurait pu les mettre dans un salon, comme des meubles remarquables par leur élégance.

Kobus les trouva fort jolies; et malgré cela, un goût naturel pour la somptuosité cossue lui fit choisir une grande berline rembourrée de soie intérieurement, un peu lourde, il est vrai, mais que Fânen lui dit être la voiture des personnages de distinction.

Il la choisit donc, et alors le maître de poste l'introduisit dans ses vastes écuries.

Sous un plafond blanchi à la chaux, long de cent vingt pas, large de soixante, et soutenu par douze piliers en cœur de chêne, étaient rangés sur deux lignes, et séparés l'un de l'autre par des barrières, soixante chevaux, gris, noirs, bruns,

pommelés, la croupe ronde et luisante, la queue nouée en flot, le jarret solide, la tête haute : les uns hennissant et piétinant, les autres tirant le fourrage du râtelier, d'autres se tournant à demi pour voir. La lumière, arrivant du fond par deux hautes fenêtres, éclairait cette écurie de longues traînées d'or. Les grandes ombres des piliers s'allongeaient sur le pavé, propre comme un parquet, sonore comme un roc. Cet ensemble avait quelque chose de vraiment beau, et même de grand.

Les garçons d'écurie étrillaient et bouchonnaient; un postillon, en petite veste bleue brodée d'argent, son chapeau de toile cirée sur la nuque, conduisait un cheval vers la porte; il allait sans doute partir en estafette.

Le père Fânen et Fritz passèrent lentement derrière les chevaux.

« Il vous en faut deux, dit le maître de poste, choisissez. »

Kobus, après avoir passé son inspection, choisit deux vigoureux roussins gris pommelés, qui devaient aller comme le vent. Puis il entra dans le bureau avec M. Fânen, et tirant de sa poche une longue bourse de soie verte à glands d'or, il solda de suite le compte, disant qu'il voulait avoir la voiture à sa porte le lendemain vers

neuf heures, et demandant pour postillon le vieux Zimmer, qui avait conduit autrefois l'empereur Napoléon Ier.

Cela fait, entendu, arrêté, le père Fânen le reconduisit jusque hors la cour; ils se serrèrent la main, et Fritz, satisfait, se remit en route vers la ville.

Tout en marchant, il se figurait la surprise de Sûzel, du vieux Christel et de tout Bischem, lorsqu'on les verrait arriver, claquant du fouet et sonnant du cor. Cela lui procurait une sorte d'attendrissement étrange, surtout en songeant à l'admiration de la petite Sûzel.

Le temps ne lui durait pas. Comme il se rapprochait ainsi de Hunebourg, tout rêveur, le vieux rebbe David, revêtu de sa belle capote marron, et Sourlé, coiffée de son magnifique bonnet de tulle à larges rubans jaunes, attirèrent ses regards dans le petit sentier qui longe les jardins au pied des glacis. C'était leur habitude de faire un tour hors de la ville tous les jours de sabbat; ils se promenaient bras dessus bras dessous, comme de jeunes amoureux, et chaque fois David disait à sa femme :

« Sourlé, quand je vois cette verdure, ces blés qui se balancent, et cette rivière qui coule lentement, cela me rend jeune, il me semble encore te

promener comme à vingt pas, et je loue le Seigneur de ses grâces. »

Alors la bonne vieille était heureuse, car David parlait sincèrement et sans flatterie.

Le rebbe avait aussi vu Fritz par-dessus la haie, quand il fut à l'entrée des chemins couverts, il lui cria :

« Kobus !... Kobus !... arrive donc ici ! »

Mais Fritz, craignant que le vieux rabbin ne voulût se moquer de son discours à la brasserie du *Grand-Cerf*, poursuivit son chemin en hochant la tête.

« Une autre fois, David, une autre fois, dit-il, je suis pressé. »

Et le rebbe souriant avec finesse dans sa barbiche, pensa :

« Sauve-toi, je te rattraperai tout de même. »

Enfin Kobus rentra chez lui vers quatre heures. Quoique les fenêtres fussent ouvertes, il faisait très-chaud, et ce n'est pas sans un véritable bonheur qu'il se débarrassa de sa capote.

« Maintenant, nous allons choisir nos habits et notre linge, se disait-il tout joyeux, en tirant les clefs du secrétaire. Il faut que Sûzel soit émerveillée, il faut que j'efface les plus beaux garçons de Bischem, et qu'elle rêve de moi. Dieu du ciel, viens à mon aide, que j'éblouisse tout le monde ! »

Il ouvrit les trois grands placards, qui descendaient du plafond jusqu'au parquet. Mme Kobus la mère, et la grand'mère Nicklausse avaient eu l'amour du beau linge, comme le père et le grand-père avaient eu l'amour du bon vin. On peut se figurer, d'après cela, quelle quantité de nappes damassées, de serviettes à filets rouges, de mouchoirs, de chemises et de pièces de toile se trouvaient entassés là dedans; c'était incroyable. La vieille Katel passait la moitié de son temps à plier et déplier tout cela pour renouveler l'air; à le saupoudrer de réséda, de lavande et de mille autres odeurs, pour en écarter les mites. On voyait même tout au haut, pendus par le bec, deux martins-pêcheurs au plumage vert et or, et tout desséchés : ces oiseaux ont la réputation d'écarter les insectes.

L'une des armoires était pleine d'antiques défroques, de tricornes à cocarde, de perruques, d'habits de peluche à boutons d'argent larges comme des cymbales, de cannes à pomme d'or et d'ivoire, de boîtes à poudre, avec leurs gros pinceaux de cygne; cela remontait au grand-père Nicklausse, rien n'était changé; ces braves gens auraient pu revenir et se rhabiller au goût du dernier siècle, sans s'apercevoir de leur long sommeil.

Dans l'autre compartiment se trouvaient les vêtements de Fritz. Tous les ans, il se faisait prendre mesure d'un habillement complet, par le tailleur Herculès Schneider, de Landau; il ne mettait jamais ces habits, mais c'était une satisfaction pour lui de se dire : « Je serais à la mode comme le gros Hâan si je voulais, heureusement j'aime mieux ma vielle capote; chacun son goût. »

Fritz se mit donc à contempler tout cela dans un grand ravissement. L'idée lui vint que Sûzel pourrait avoir le goût du beau linge, comme la mère et la grand'mère Kobus; qu'alors elle augmenterait les trésors du ménage, qu'elle aurait le trousseau de clefs, et qu'elle serait en extase matin et soir devant ces armoires.

Cette idée l'attendrit, et il souhaita que les choses fussent ainsi, car l'amour du bon vin et du beau linge fait les bons ménages.

Mais, pour le moment il s'agissait de trouver la plus belle chemise, le plus beau mouchoir, la plus belle paire de bas et les plus beaux habits. Voilà le difficile.

Après avoir longtemps regardé, Kobus, fort embarrassé, s'écria :

« Katel! Katel! »

La vieille servante, qui tricotait dans la cuisine, ouvrit la porte.

« Entre donc, Katel, lui dit Fritz, je suis dans un grand embarras : Hâan et Schoultz veulent absolument que j'aille avec eux à la fête de Bischem ; ils m'ont tant prié, que j'ai fini par accepter. Mais à cette fête arrivent des centaines de Prussiens, des juges, des officiers, un tas de gens glorieux, mis à la dernière mode de France, et qui nous regardent par-dessus l'épaule, nous autres Bavarois. Comment m'habiller? Je ne connais rien à ces choses-là, moi, ce n'est pas mon affaire. »

Les petits yeux de Katel se plissèrent ; elle était heureuse de voir qu'on avait besoin d'elle dans une circonstance aussi grave, et déposant son tricot sur la table, elle dit :

« Vous avez bien raison de m'appeler, monsieur. Dieu merci, ce ne sera pas la première fois que j'aurai donné des conseils pour se bien vêtir selon le temps et les personnes. M. le juge de paix, votre père, avait coutume de m'appeler quand il allait en visite de cérémonie ; c'est moi qui lui disais : « Sauf votre respect, monsieur le juge, il vous manque encore ceci ou cela. » Et c'était toujours juste ; chacun devait reconnaître en ville, que, pour la belle et bonne tenue, M. Kobus n'avait pas son pareil.

— Bon ! bon ! je te crois, dit Fritz, et je suis

content de savoir cela, quoique les modes soient bien changées depuis.

—Les modes peuvent changer tant qu'on voudra, répondit Katel en approchant l'échelle de l'armoire, le bon sens ne change jamais. Nous allons d'abord vous chercher une chemise. C'est dommage qu'on ne porte plus de culotte, car vous avez la jambe bien faite, comme monsieur votre père; et la perruque vous aurait aussi bien convenu, une belle perruque poudrée à la française; c'était magnifique! Mais aujourd'hui les gens comme il faut et les paysans sont tous pareils. Il faudra pourtant que les vieilles modes reviennent tôt ou tard, pour faire la différence; on ne s'y reconnaît plus! »

Katel était alors sur l'échelle, et choisissait une chemise avec soin. Fritz, en bas, attendait en silence. Elle redescendit enfin, portant une chemise et un mouchoir sur ses mains étendues d'un air de vénération; et les déposant sur la table, elle dit :

« Voici d'abord le principal; nous verrons si vos Prussiens ont des chemises et des mouchoirs pareils. Ceci, monsieur Kobus, étaient les chemises et les mouchoirs de grande cérémonie de M. le juge de paix. Regardez-moi la finesse de cette toile, et la magnificence de ce jabot à six rangées

de dentelles; et ces manchettes, les plus belles qu'on ait jamais vues à Hunebourg; regardez ces oiseaux à longues queues et ces feuilles brodées dans les jours, quel travail, seigneur Dieu, quel travail! »

Fritz, qui ne s'était jamais plus occupé de choses semblables que des habitants de la lune, passait les doigts sur les dentelles, et les contemplait d'un air d'extase, tandis que la vieille servante, les mains croisées sur son tablier, exprimait tout haut son enthousiasme :

« Peut-on croire, monsieur, que des mains de femmes aient fait cela! disait-elle, n'est-ce pas merveilleux?

— Oui, c'est beau! répondait Kobus, songeant à l'effet qu'il allait produire sur la petite Sûzel, avec ce superbe jabot étalé sur l'estomac, et ces manchettes autour des poignets; crois-tu, Katel, que beaucoup de personnes soient capables d'apprécier un tel ouvrage?

— Beaucoup de personnes! D'abord toutes les femmes, monsieur, toutes; quand elles auraient gardé les oies jusqu'a cinquante ans, toutes savent ce qui est riche, ce qui est beau, ce qui convient. Un homme avec une chemise pareille, quand ce serait le plus grand imbécile du monde, aurait la place d'honneur dans leur esprit; et c'est juste,

car s'il manquait de bon sens, ses parents en auraient eu pour lui. »

Fritz partit d'un éclat de rire :

« Ha! ha! ha! tu as de drôles d'idées, Katel, fit-il; mais c'est égal, je crois que tu n'as pas tout à fait tort. Maintenant il nous faudrait des bas.

— Tenez, les voici, monsieur, des bas de soie; voyez comme c'est souple, moelleux! Mme Kobus elle-même, les a tricotés avec des aiguilles aussi fines que des cheveux : c'était un grand travail. Maintenant on fait tout au métier, aussi quels bas! On a bien raison de les cacher sous des pantalons. »

Ainsi s'exprima la vieille servante, et Kobus, de plus en plus joyeux, s'écria :

« Allons, allons, tout cela prend une assez bonne tournure; et si nous avons des habits un peu passables, je commence à croire que les Prussiens auront tort de se moquer de nous.

—Mais, au nom du ciel, dit Katel, ne me parlez donc pas toujours de vos Prussiens! de pauvres diables qui n'ont pas dix thalers en poche, et qui se mettent tout sur le dos, pour avoir l'air de quelque chose. Nous sommes d'autres gens! nous savons où reposer notre tête le soir, et ce n'est pas sur un caillou, Dieu merci! Et nous savons aussi où trouver une bouteille de bon vin, quand il nous

plaît d'en boire une. Nous sommes des gens connus, établis; quand on parle de M. Kobus, on sait que sa ferme est à Meisenthâl, son bois de hêtres à Michelsberg....

— Sans doute, sans doute; mais ce sont de beaux hommes ces officiers prussiens, avec leurs grandes moustaches, et plus d'une jeune fille, en les voyant....

— Ne croyez donc pas les filles si bêtes, interrompit Katel, qui tirait alors de l'armoire plusieurs habits, et les étalait sur la commode; les filles savent aussi faire la différence d'un oiseau qui passe dans le ciel, et d'un autre qui tourne à la broche; le plus grand nombre aiment à se tenir au coin du feu, et celles qui regardent les Prussiens, ne valent pas la peine qu'on s'en occupe. Mais tenez, voici vos habits, il n'en manque pas. »

Fritz se mit à contempler sa garde-robe, et, au bout d'un instant, il dit :

« Cette capote à collet de velours noir me donne dans l'œil, Katel.

— Que pensez-vous, monsieur? s'écria la vieille en joignant les mains, une capote pour aller avec une chemise à jabot!

— Et pourquoi pas? l'étoffe en est magnifique.

— Vous voulez être habillé, monsieur?

— Sans doute.

— Eh bien prenez donc cet habit bleu de ciel, qui n'a jamais été mis. Regardez! »

Elle découvrait les boutons dorés, encore garnis de leur papier de soie:

« Je ne me connais pas aux nouvelles modes; mais cet habit m'a l'air beau; c'est simple, bien découpé, c'est aussi léger pour la saison, et puis le bleu de ciel va bien aux blonds. Il me semble, monsieur, que cet habit vous irait tout à fait bien.

— Voyons, » dit Kobus.

Il mit l'habit.

« C'est magnifique.... Regardez-vous un peu.

— Et derrière, Katel?

— Derrière, il est admirable, monsieur, il vous fait une taille de jeune homme. »

Fritz, qui se regardait dans la glace, rougit de plaisir.

« Est-ce bien vrai?

— C'est tout à fait sûr, monsieur, je ne l'aurais jamais cru; ce sont vos grosses capotes qui vous donnent dix ans de plus, c'est étonnant. »

Elle lui passait la main sur le dos :

« Pas un pli ! »

Kobus, pirouettant alors sur les talons, s'écria :

« Je prends cet habit. Maintenant un gilet, là

tu comprends, quelque chose de superbe, dans le genre de celui-ci, mais plus de rouge. »

Katel ne put s'empêcher de rire :

« Vous êtes donc comme les paysans du Kokesberg, qui se mettent du rouge depuis le menton jusqu'aux cuisses ! du rouge avec un habit bleu de ciel, mais on en rirait jusqu'au fond de la Prusse, et cette fois les Prussiens auraient raison.

— Que faut-il donc mettre ? demanda Fritz, riant lui-même de sa première idée.

— Un gilet blanc, monsieur, une cravate blanche brodée, votre beau pantalon noisette. Tenez, regardez vous-même. »

Elle disposait tout à l'angle de la commode :

« Toutes ces couleurs sont faites l'une pour l'autre, elles vont bien ensemble ; vous serez léger, vous pourrez danser, si cela vous plaît, vous aurez dix ans de moins. Comment ! vous ne voyez pas cela ? Il faut qu'une pauvre vieille comme moi vous dise ce qui convient ! »

Elle se prit à rire, et Kobus, la regardant avec surprise, dit :

« C'est vrai. Je pense si rarement aux habits....

— Et c'est votre tort, monsieur ; l'habit vous fait un homme. Il faut encore que je cire vos bottes

fines, et vous serez tout à fait beau : toutes les filles tomberont amoureuses de vous.

— Oh ! s'écria Fritz, tu veux rire?

— Non, depuis que j'ai vu votre vraie taille, ça m'a changé les idées, hé ! hé ! hé ! mais il faudra bien serrer votre boucle. Et dites donc, monsieur, si vous alliez trouver à cette fête une jolie fille qui vous plaise bien, et que finalement.... hé ! hé ! hé ! »

Elle riait de sa bouche édentée en le regardant, et lui, tout rouge, ne savait que répondre.

« Et toi, fit-il à la fin, que dirais-tu ?

— Je serais contente.

— Mais tu ne serais plus la maîtresse à la maison.

— Eh ! mon Dieu, la maîtresse de tout faire, de tout surveiller, de tout conserver. Ah ! qu'il nous en vienne seulement, qu'il nous en vienne une jeune maîtresse, bonne et laborieuse, qui me soulage de tout cela, je serai bien heureuse, pourvu qu'on me laisse bercer les petits enfants.

— Alors, tu ne serais pas fâchée, là, sérieusement !

— Au contraire ! Comment voulez-vous.... tous les jours je me sens plus roide, mes jambes ne vont plus ; cela ne peut pas durer toujours. J'ai soixante-quatre ans, monsieur, soixante-quatre ans bien sonnés....

— Bah! tu te fais plus vieille que tu n'es, dit Fritz, — intérieurement satisfait de ce désir, qui s'accordait si bien avec le sien ; — je ne t'ai jamais vue plus vive, plus alerte.

— Oh! vous n'y regardez pas de près.

— Enfin, dit-il en riant, le principal, c'est que tout soit en ordre pour demain. »

Il examina de nouveau son bel habit, son gilet blanc, sa cravate à coins brodés, son pantalon noisette et sa chemise à jabot. Puis, regardant Katel qui attendait.

« C'est tout? fit-il.

— Oui monsieur,

— Eh bien! maintenant, je vais boire une bonne chope.

— Et moi, préparer le souper. »

Il décrocha sa grosse pipe d'écume de la muraille, et sortit en sifflant comme un merle.

Katel rentra dans la cuisine.

XVI

Le lendemain, dès huit heures et demie, le grand Schoûltz, tout fringant, vêtu de nankin des pieds à la tête, la petite canne de baleine à la main, et la casquette de chasse en cuir bouilli carrément plantée sur sa longue figure brune un peu vineuse, montait l'escalier de Kobus quatre à quatre. Hâan, en petite redingote verte, gilet de velours noir à fleurs jaunes tout chargé de breloques, et coiffé d'un magnifique castor blanc à longs poils, le suivait lentement, sa main grassouillette sur la rampe, et faisant craquer ses escarpins à chaque pas. Ils semblaient joyeux, et s'attendaient sans doute à trouver leur ami Kobus en capote grise et pantalon couleur de rouille, comme d'habitude.

« Eh bien, Katel, s'écria Schoûltz, regardant dans la cuisine entr'ouverte. Eh bien ! est-il prêt?

— Entrez, messieurs, entrez, » dit la vieille servante en souriant.

Ils traversèrent l'allée et restèrent stupéfaits sur le seuil de la grande salle; Fritz était là, devant la glace, vêtu comme un mirliflore : il avait la taille cambrée dans son habit bleu de ciel, la jambe tendue et comme dessinée en parafe dans son pantalon noisette, le menton rose, frais, luisant, l'oreille rouge, les cheveux arrondis sur la nuque, et les gants beurre frais boutonnés avec soin sous des manchettes à trois rangs de dentelles. Enfin c'était un véritable Cupido qui lance des flèches.

« Oh ! oh ! oh ! s'écria Hâan, oh ! oh ! oh ! Kobus.... Kobus !... »

Et sa voix se renflait, de plus en plus ébahie.

Schoûltz, lui, ne disait rien; il restait le cou tendu, les mains appuyées sur sa petite canne; finalement, il dit aussi :

« Ça, c'est une trahison, Fritz, tu veux nous faire passer pour tes domestiques.... Cela ne peut pas aller.... je m'y oppose. »

Alors Kobus, se retournant, les yeux troubles d'attendrissement, car il pensait à la petite Sûzel, demanda :

« Vous trouvez donc que cela me va bien?

— C'est-à-dire, s'écria Hâan, que tu nous écrases, que tu nous anéantis! Je voudrais bien savoir pourquoi tu nous as tendu ce guet-apens.

— Hé! fit Kobus en riant, c'est à cause des Prussiens.

— Comment! à cause des Prussiens?

— Sans doute; ne savez-vous pas que des centaines de Prussiens vont à la fête de Bischem; des gens glorieux, mis à la dernière mode, et qui nous regardent de haut en bas, nous autres Bavarois.

— Ma foi non, je n'en savais rien, dit Hâan.

— Et moi, s'écria Schoûltz, si je l'avais su, j'aurais mis mon habit de landwehr, cela m'aurait mieux posé qu'une camisole de nankin; on aurait vu notre esprit national.... un représentant de l'armée.

— Bah! tu n'es pas mal comme cela, » dit Fritz.

Ils se regardaient tous les trois dans la glace, et se trouvaient fort bien, chacun à part soi; de sorte que Hâan s'écria :

« Toute réflexion faite, Kobus a raison; s'il nous avait prévenus, nons serions mieux; mais cela ne nous empêchera pas de faire assez bonne figure. »

Schoûltz ajouta :

« Moi, voyez-vous, je suis en négligé; je vais à

Bischem sans prétention, pour voir, pour m'amuser....

— Et nous donc? dit Hâan.

— Oui, mais je suis plus dans la circonstance ; un habit de nankin est toujours plus simple, plus naturel à la fête que des jabots et des dentelles. »

Se retournant alors, ils virent sur la table une bouteille de *forstheimer*, trois verres et une assiette de biscuits.

Fritz jetait un dernier regard sur sa cravate, dont le flot avait été fait avec art par Katel, et trouvait que tout était bien.

« Buvons! dit-il, la voiture ne peut tarder à venir. »

Ils s'assirent, et Schoûltz, en buvant un verre de vin, dit judicieusement :

« Tout serait très-bien; mais d'arriver là-bas, habillés comme vous êtes, sur un vieux char à bancs et des bottes de paille, vous reconnaîtrez que ce n'est pas très-distingué; cela jure, c'est même un peu vulgaire.

— Eh! s'écria le gros percepteur, si l'on voulait tout au mieux, on irait en blouse sur un âne. On sait bien que des gentilshommes campagnards n'ont pas toujours leur équipage sous la main. Ils se rendent à la fête en passant; est-ce qu'on se gêne pour aller rire? »

Ils causaient ainsi depuis vingt minutes, et Fritz, voyant l'heure approcher à la pendule, prêtait de temps en temps l'oreille. Tout à coup il dit :

« Voici la voiture ! »

Les deux autres écoutèrent, et n'entendirent, au bout de quelques secondes, qu'un roulement lointain, accompagné de grands coups de fouet.

« Ce n'est pas cela, dit Hâan ; c'est une voiture de poste qui roule sur la grande route. »

Mais le roulement se rapprochait, et Kobus souriait. Enfin la voiture déboucha dans la rue, et les coups de fouet retentirent comme des pétards sur la place des Acacias, avec le piétinement des chevaux et le frémissement du pavé.

Alors tous trois se levèrent, et, se penchant à la fenêtre, ils virent la berline que Fritz avait louée, s'approchant au trot, et le vieux postillon Zimmer, avec sa grosse perruque de chanvre tressée autour des oreilles, son gilet blanc, sa veste brodée d'argent, sa culotte de daim et ses grosses bottes remontant au-dessus des genoux, qui regardait en l'air en claquant du fouet à tour de bras.

« En route ! » s'écria Kobus.

Il se coiffa de son feutre, tandis que les deux autres se regardaient ébahis ; ils ne pouvaient croire que la berline fût pour eux, et seulement

lorsqu'elle s'arrêta devant la porte, Hâan partit d'un immense éclat de rire, et se mit à crier.

« A la bonne heure, à la bonne heure! Kobus fait les choses en grand, ha! ha! ha! la bonne farce! »

Ils descendirent, suivis de la vieille servante qui souriait; et Zimmer, les voyant approcher dans le vestibule, se tourna sur son cheval, disant:

« A la minute, monsieur Kobus, vous voyez, à la minute.

— Oui, c'est bon, Zimmer, répondit Fritz en ouvrant la berline. Allons, montez, vous autres. Est-ce qu'on ne peut pas rabattre le manteau!

— Pardon, monsieur Kobus, vous n'avez qu'à tourner le bouton, cela descend tout seul. »

Ils montèrent donc, heureux comme des princes. Fritz s'assit et rabattit la capote. Il était à droite, Hâan à gauche, Schoûltz au milieu.

Plus de cent personnes les regardaient sur les portes et le long des fenêtres, car les voitures de poste ne passent pas d'habitude par la rue des Acacias, elles suivent la grande route ; c'était quelque chose de nouveau d'en voir une sur la place.

Je vous laisse à penser la satisfaction de Schoûltz et de Hâan .

« Ah! s'écria Schoûltz en se tâtant les poches, ma pipe est restée sur la table.

— Nous avons des cigares, » dit Fritz en leur passant des cigares qu'ils allumèrent aussitôt, et qu'ils se mirent à fumer, renversés sur leur siége, les jambes croisées, le nez en l'air et le bras arrondi derrière la tête.

Katel paraissait aussi contente qu'eux.

« Y sommes-nous, monsieur Kobus? demanda Zimmer.

— Oui, en route, et doucement, dit-il, doucement jusqu'à la porte de Hildebrandt. »

Zimmer, alors, claquant du fouet, tira les rênes, et les chevaux repartirent au petit trot, pendant que le vieux postillon embouchait son cornet et faisait retentir l'air de ses fanfares.

Katel, sur le seuil, les suivit du regard jusqu'au détour de la rue. C'est ainsi qu'ils traversèrent Hunebourg d'un bout à l'autre; le pavé résonnait au loin, les fenêtres se remplissaient de figures ébahies, et eux, nonchalamment renversés comme de grands seigneurs, ils fumaient sans tourner la tête, et semblaient n'avoir fait autre chose toute leur vie que rouler en chaise de poste.

Enfin, au frémissement du pavé succéda le bruit moins fort de la route; ils passèrent sous la porte de Hildebrandt, et Zimmer, remettant son cor en sautoir, reprit son fouet. Deux minutes après, ils filaient comme le vent sur la route de Bischem :

les chevaux bondissaient, la queue flottante, le clic-clac du fouet s'entendait au loin sur la campagne ; les peupliers, les champs, les prés, les buissons, tout courait le long de la route.

Fritz, la face épanouie et les yeux au ciel, rêvait à Sûzel. Il la voyait d'avance, et, rien qu'à cette pensée, ses yeux se remplissaient de larmes.

« Va-t-elle être étonnée de me voir ! pensait-il. Se doute-t-elle de quelque chose ? Non, mais bientôt, bientôt elle saura tout.... Il faut que tout se sache ! »

Le gros Hâan fumait gravement, et Schoûltz avait posé sa casquette derrière lui, dans les plis du manteau, pour écarter ses longs cheveux grisonnants, où passait la brise.

« Moi, disait Hâan, voilà comment je comprends les voyages ! Ne me parlez pas de ces vieilles pataches, de ces vieux paniers à salade qui vous éreintent, j'en ai par-dessus le dos ; mais aller ainsi, c'est autre chose. Tu le croiras si tu veux, Kobus, il ne me faudrait pas quinze jours pour m'habituer à ce genre de voitures.

— Ha ! ha ! ha ! criait Schoûltz, je le crois bien, tu n'es pas difficile. »

Fritz rêvait.

« Pour combien de temps en avons-nous ? demandait-il à Zimmer.

— Pour deux heures, monsieur. »

Alors il pensait :

« Pourvu qu'elle soit là-bas, pourvu que le vieux Christel ne se soit pas ravisé? »

Cette crainte l'assombrissait; mais, un instant après, la confiance lui revenait, un flot de sang lui colorait les joues.

« Elle est là, pensait-il, j'en suis sûr. C'est impossible autrement. »

Et tandis que Hâan et Schoûltz se laissaient bercer, qu'ils s'étendaient, riant en eux-mêmes, et laissant filer la fumée tout doucement de leurs lèvres, pour mieux la savourer, lui se dressait à chaque seconde, regardant en tout sens, et trouvant que les chevaux n'allaient pas assez vite.

Deux ou trois villages passèrent en une heure, puis deux autres encore, et enfin la berline descendit au vallon d'Altenbruck. Kobus se rappela tout de suite que Bischem était sur l'autre versant de la côte. Le temps de monter au pas lui parut bien long; mais enfin ils s'avancèrent sur le plateau, et Zimmer, claquant du fouet, s'écria :

« Voici Bischem ! »

En effet, ils découvrirent presque au même instant l'antique bourgade autour de la vallée en face; sa grande rue tortueuse, ses façades décrépites sillonnées de poutrelles sculptées, ses gale-

ries de planches, ses escaliers extérieurs, ses portes cochères, où sont clouées des chouettes déplumées, ses toits de tuiles, d'ardoises et de bardeaux, rappelant les guerres des margraves, des landgraves, des Armléders, des Suédois, des Républicains; tout cela bâti, brûlé, rebâti vingt fois de siècle en siècle: une maison à droite du temps de Hoche, une autre à gauche du temps de Mélac, une autre plus loin du temps de Barberousse.

Et les grands tricornes, les bavolets à deux pièces, les gilets rouges, les corsets à bretelles, allant, venant, se retournant et regardant; les chiens accourant, les oies et les poules se dispersant avec des cris qui n'en finissaient plus : voilà ce qu'ils virent, tandis que la berline descendait au triple galop la grande rue, et que Zimmer, le coude en équerre, sonnait une fanfare à réveiller les morts.

Hâan et Schoûltz observaient ces choses et jouissaient de l'admiration universelle. Ils virent au détour d'une rue, sur la place des Deux-Boucs, l'antique fontaine, la *Madame-Hütte* en planches de sapin, les baraques des marchands, et la foule tourbillonnante : cela passa comme l'éclair. Plus loin, ils aperçurent la vieille église Saint-Ulrich et ses deux hautes tours carrées, surmontées de la calotte d'ardoises, avec leurs grandes baies en

plein cintre du temps de Charlemagne. Les cloches sonnaient à pleine volée, c'était la fin de l'office; la foule descendait les marches du péristyle, regardant ébahie : tout cela disparut aussi d'un bond.

Fritz, lui, n'avait qu'une idée : « Où est-elle? »

A chaque maison il se penchait, comme si la petite Sûzel eût dû paraître à la même seconde. Sur chaque balcon, à chaque escalier, à chaque fenêtre, devant chaque porte, qu'elle fût ronde ou carrée, entourée d'un cep de vigne ou toute nue, il arrêtait un regard, pensant : « Si elle était là! »

Et quelque figure de jeune fille se dessinait-elle dans l'ombre d'une allée, derrière une vitre, au fond d'une chambre, il l'avait vue! il aurait reconnu un ruban de Suzel au vol. Mais il ne la vit nulle part, et finalement la berline déboucha sur le place des Vieilles-Boucheries, en face du *Mouton-d'or*.

Fritz se rappela tout de suite la vieille auberge; c'est là que s'arrêtait son père vingt-cinq ans avant. Il reconnut la grande porte cochère ouverte sur la cour au pavé concassé, la galerie de bois aux piliers massifs, les douze fenêtres à persiennes vertes, la petite porte voûtée et ses marches usées.

Quelques minutes plus tôt, cette vue aurait éveillé

mille souvenirs attendrissants dans son âme, mais en ce moment il craignait de ne pas voir la petite Sûzel, et cela le désolait.

L'auberge devait être encombrée de monde; car à peine la voiture eut-elle paru sur la place, qu'un grand nombre de figures se penchèrent aux fenêtres, des figures prussiennes à casquettes plates et grosses moustaches, et d'autres aussi. Deux chevaux étaient attachés aux anneaux de la porte; leurs maîtres regardaient de l'allée.

Dès que la berline se fut arrêtée, le vieil aubergiste Lœrich, grand, calme et digne, sa tête blanche coiffée du bonnet de coton, vint abattre le marchepied d'un air solonnel, et dit:

« Si messeigneurs veulent se donner la peine de descendre.... »

Alors Fritz s'écria :

« Comment, père Lœrich, vous ne me reconnaissez pas? »

Et le vieillard se mit à le regarder, tout surpris.

« Ah! mon cher monsieur Kobus, dit-il au bout d'un instant, comme vous ressemblez à votre père! pardonnez-moi, j'aurais dû vous reconnaître. »

Fritz descendit en riant, et répondit :

« Père Lœrich, il n'y a pas de mal, vingt ans changent un homme. Je vous présente mon feld-

maréchal Schoûltz, et mon premier ministre Hâan; nous voyageons incognito. »

Ceux des fenêtres ne purent s'empêcher de sourire, surtout les Prussiens, ce qui vexa Schoûltz.

« Feld-maréchal, dit-il, je le serais aussi bien que beaucoup d'autres ; j'ordonnerais l'assaut où la bataille, et je regarderais de loin avec calme. »

Hâan était de trop bonne humeur pour se fâcher.

« A quelle heure le dîner? demanda-t-il.

— A midi, monsieur. »

Ils entrèrent dans le vestibule, pendant que Zimmer dételait ses chevaux et les conduisait à l'écurie. Le vestibule s'ouvrait au fond sur un jardin ; à gauche était la cuisine : on entendait le tic-tac du tournebroche, le petillement du feu, l'agitation des casseroles. Les servantes traversaient l'allée en courant, portant l'une des assiettes, l'autre des verres; le sommelier remontait de la cave avec un panier de vin.

« Il nous faut une chambre, dit Fritz à l'aubergiste, je voudrais celle de Hoche.

— Impossible, monsieur Kobus, elle est prise, les Prussiens l'ont retenue.

— Eh bien, donnez-nous la voisine. »

Le père Lœrich les précéda dans le grand esca-

lier. Schoûltz ayant entendu parler de la chambre du général Hoche, voulut savoir ce que c'était.

« La voici, monsieur, dit l'aubergiste en ouvrant une grande salle au premier. C'est là que les généraux républicains ont tenu conseil le 23 décembre 1793, trois jours avant l'attaque des lignes de Wissembourg. Tenez, Hoche était là. »

Il montrait le grand fourneau de fonte dans une niche ovale, à droite.

« Vous l'avez vu?

— Oui, monsieur, je m'en souviens comme d'hier ; j'avais quinze ans. Les Français campaient autour du village, les généraux ne dormaient ni jour ni nuit. Mon père me fit monter un soir, en me disant : « Regarde bien! » Les généraux français, avec leur écharpe tricolore autour des reins, leurs grands chapeaux à cornes en travers de la tête, et leurs sabres traînants, se promenaient dans cette chambre.

« A chaque instant des officiers, tout couverts de neige, venaient prendre leurs ordres. Comme tout le monde parlait de Hoche, j'aurais bien voulu le connaître, et je me glissai contre le mur, regardant, le nez en l'air, ces grands hommes qui faisaient tant de bruit dans la maison.

« Alors mon père, qui venait aussi d'entrer, me

tira par ma manche, tout pâle, et me dit à l'oreille : « Il est près de toi ! » Je me retournai donc, et je vis Hoche debout devant le poêle, les mains derrière le dos et la tête penchée en avant. Il n'avait l'air de rien auprès des autres généraux, avec son habit bleu à large collet rabattu et ses bottes à éperons de fer. Il me semble encore le voir, c'était un homme de taille moyenne, brun, la figure assez longue ; ses grands cheveux, partagés sur le front, lui pendaient sur les joues ; il rêvait au milieu de ce vacarme, rien ne pouvait le distraire. Cette nuit même, à onze heures, les Français partirent ; on n'en vit plus un seul le lendemain dans le village, ni dans les environs. Cinq ou six jours après, le bruit se répandit que la bataille avait eu lieu, et que les Impériaux étaient en déroute. C'est peut-être là que Hoche a ruminé son coup. »

Le père Lœrich racontait cela simplement, et les autres écoutaient émerveillés. Il les conduisit ensuite dans la chambre voisine, leur demandant s'ils voulaient être servis chez eux ; mais ils préférèrent manger à la table d'hôte.

Ils redescendirent donc.

La grande salle était pleine de monde : trois ou quatre voyageurs, leurs valises sur des chaises, attendaient la patache pour se rendre à Landau ;

des officiers prussiens se promenaient deux à deux, de long en large ; quelques marchands forains mangeaient dans une pièce voisine ; des bourgeois étaient assis à la grande table, déjà couverte de sa nappe, de ses carafes étincelantes et de ses assiettes bien alignées.

A chaque instant, de nouveaux venus paraissaient sur le seuil. Ils jetaient un coup d'œil dans la salle, puis s'en allaient, ou bien entraient.

Fritz fit apporter une bouteille de *rudesheim* en attendant le dîner. Il regardait d'un air ennuyé la magnifique tapisserie bleu indigo et jaune d'ocre, représentant la Suisse et ses glaciers, Guillaume Tell visant la pomme sur la tête de son fils, puis repoussant du pied, dans le lac, la barque de Gessler. Il songeait toujours à Sûzel.

Hâan et Schoultz trouvaient le vin bon.

En ce moment un chant s'éleva dehors, et presque aussitôt les vitres furent obscurcies par l'ombre d'une grande voiture, puis d'une autre qui la suivait.

Tout le monde se mit aux fenêtres.

C'étaient des paysans qui partaient pour l'Amérique. Leurs voitures étaient chargées de vieilles armoires, de bois de lit, de matelas, de chaises, de commodes. De grandes toiles, étendues sur des cerceaux, couvraient le tout. Sous ces toiles, de

petits enfants assis sur des bottes de paille, et de pauvres vieilles toutes décrépites, les cheveux blancs comme du lin, regardaient d'un air calme; tandis que cinq ou six rosses, la croupe couverte de peaux de chien, tiraient lentement. Derrière arrivaient les hommes, les femmes, et trois vieillards, les reins courbés, la tête nue, appuyés sur des bâtons. Ils chantaient en cœur :

Quelle est la patrie allemande?
Quelle est la patrie allemande?

Et les vieux répondaient :

Amérika! Amérika![1]

Les officiers prussiens se disaient entre eux : « On devrait arrêter ces gens-là! »

Hâan, entendant ces propos, ne put s'empêcher de répondre d'un ton ironique :

« Ils disent que la Prusse est la patrie allemande; on devrait leur tordre le cou! »

Les officiers prussiens le regardèrent d'un œil louche; mais il n'avait pas peur, et Schoûltz lui-même relevait le front d'un air digne.

Kobus venait de se lever tranquillement et de sortir, comme pour s'informer de quelque chose

1. L'Amérique! l'Amérique!

à la cuisine. Au bout d'un quart d'heure, Hâan et Schoûltz, ne le voyant pas rentrer, s'en étonnèrent beaucoup, d'autant plus qu'on apportait les soupières, et que tout le monde prenait place à table.

Fritz s'était souvenu qu'au fond de la ruelle des Oies, derrière Bischem, vivaient deux ou trois familles d'anabaptistes, et que son père avait l'habitude de s'arrêter à leur porte, pour charger un sac de pruneaux secs en retournant à Hunebourg. Et, songeant que Sûzel pouvait être chez eux, il était descendu sans rien dire dans le jardin du *Mouton-d'Or*, et du jardin dans la petite allée des Houx, qui longe le village.

Il courait dans cette allée comme un lièvre, tant la fureur de revoir Sûzel le possédait. C'est lui qui se serait étonné, trois mois avant, s'il avait pu se voir en cet état!

Enfin, apercevant le grand toit de tuiles grises des anabaptistes par-dessus les vergers, il se glissa tout doucement le long des haies, jusqu'auprès de la cour, et là, fort heureusement, il découvrit entre le grand fumier carré et la façade décrépite tapissée de lierre, la voiture du père Christel, ce qui lui gonfla le cœur de satisfaction.

« Elle y est! se dit-il, c'est bon.... c'est bon! Maintenant je la reverrai, coûte que coûte; il fau-

drait rester ici trois jours, que cela me serait bien égal! »

Il ne pouvait rassasier ses yeux de voir cette voiture. Tout à coup Mopsel s'élança de l'allée, aboyant comme aboient les chiens lorsqu'ils retrouvent une vieille connaissance. Alors il n'eut que le temps de s'échapper dans la ruelle, le dos courbé derrière les haies, comme un voleur; car, malgré sa joie, il éprouvait une sorte de honte à faire de pareilles démarches : il en était heureux et tout confus à la fois.

« Si l'on te voyait, se disait-il; si l'on savait ce que tu fais. Dieu de Dieu! comme on rirait de toi, Fritz! Mais c'est égal, tout va bien; tu peux te vanter d'avoir de la chance. »

Il prit les mêmes détours qu'il avait faits en venant, pour retourner au *Mouton-d'Or*. On était au second service quand il entra dans la salle. Hâan et Schoûltz avaient eu soin de lui garder une place entre eux.

« Où diable es-tu donc allé? lui demanda Hâan.

— J'ai voulu voir le docteur Rubeneck, un ami de mon père, dit-il en s'attachant la serviette au menton; mais je viens d'apprendre qu'il est mort depuis deux ans. »

Il se mit ensuite à manger de bon appétit; et

comme on venait de servir une superbe anguille à la moutarde, le gros Hâan ne jugea pas à propos de faire d'autres questions.

Pendant tout le dîner, Fritz, la face épanouie, ne fit que se dire en lui même : « Elle est ici! »

Ses gros yeux à fleur de tête se plissaient parfois d'un air tendre, puis s'ouvraient tout grands, comme ceux d'un chat qui rêve en regardant un moucheron tourbillonner au soleil.

Il buvait et mangeait avec enthousiasme, sans même s'en apercevoir.

Dehors le temps était superbe; la grande rue bourdonnnait au loin de chants joyeux, de nasillements de trompettes de bois et d'éclats de rire;les gens en habit de fête, le chapeau garni de fleurs et les bonnets éblouissants de rubans, montaient bras dessus bras dessous vers la place des Deux-Boucs. Et tantôt l'un, tantôt l'autre des convives se levait, jetait sa serviette au dos de sa chaise et sortait se mêler à la foule.

A deux heures, Hâan, Schoûltz, Kobus et deux ou trois officiers prusssiens restaient seuls à table, en face du dessert et des bouteille vides.

En ce moment, Fritz fut éveillé de son rêve par les sons éclatants de la trompette et du cor, annonçant que la danse était en train.

« Sûzel est peut-être déjà là-bas? » pensa-t-il.

Et, frappant sur la table du manche de son couteau, il s'écria d'une voix retentissante :

« Père Lœrich ! père Lœrich ! »

Le vieil aubergiste parut.

Alors Fritz, souriant avec finesse, demanda :

« Avez-vous encore de ce petit vin blanc, vous savez, de ce petit vin qui petille et que M. le juge de paix Kobus aimait !

— Oui, nous en avons encore, répondit l'aubergiste du même ton joyeux.

— Eh bien ! apportez-nous-en deux bouteilles, fit-il en clignant des yeux. Ce vin-là me plaisait, je ne serais pas fâché de le faire goûter à mes amis. »

Le père Lœrich sortit, et quelques instants après il rentrait, tenant sous chaque bras une bouteille solidement encapuchonnée et ficelée de fil d'archal. Il avait aussi des pincettes pour forcer le fil, et trois verres minces, étincelants, en forme de cornet, sur un plateau.

Hâan et Schoûltz comprirent alors quel était ce petit vin et se regardèrent l'un l'autre en souriant.

« Hé ! hé ! hé ! fit Hâan, ce Kobus a parfois de bonnes plaisanteries ; il appelle cela du petit vin ! »

Et Schoûltz, observant les Prussiens du coin de l'œil, ajouta :

« Oui, du petit vin de France ; ce n'est pas la première fois que nous en buvons ; mais là-bas, en Champagne, on faisait sauter le cou des bouteilles avec le sabre. »

En disant ces choses il retroussait le coin de ses petites moustaches grisonnantes, et se mettait la casquette sur l'oreille.

Le bouchon partit au plafond comme un coup de pistolet, les verres furent remplis de la rosée céleste.

« A la santé de l'ami Fritz ! » s'écria Schoûltz en levant son verre.

Et la rosée céleste fila d'un trait dans son long cou de cigogne.

Hâan et Fritz avaient imité son geste ; trois fois de suite ils firent le même mouvement, en s'extasiant sur le bouquet du petit vin.

Les Prussiens se levèrent alors d'un air digne et sortirent.

Kobus, crochetant la seconde bouteille, dit :

« Schoûltz, tu te vantes pourtant quelquefois d'une façon indigne ; je voudrais bien savoir si ton bataillon de landwehr a dépassé la petite forteresse de Phalsbourg en Lorraine, et si vous avez bu là-bas autre chose que du vin blanc d'Alsace ?

— Bah ! laisse donc, s'écria Schoûltz, avec ces Prussiens, est-ce qu'il faut se gêner ? Je représente

ici l'armée bavaroise, et tout ce que je puis te dire, c'est que si nous avions trouvé du vin de Champagne en route, j'en aurais bu ma bonne part. Est-ce qu'on peut me reprocher à moi d'être tombé dans un pays stérile? N'est-ce pas la faute du feld-maréchal Schwartzenberg, qui nous sacrifiait, nous autres, pour engraisser ses Autrichiens? Ne me parle pas de cela, Kobus, rien que d'y penser, j'en frémis encore : durant deux étapes nous n'avons trouvé que des sapins, et finalement un tas de gueux qui nous assommaient à coups de pierres du haut de leurs rochers, des va-nu-pieds, de véritables sauvages; je te réponds qu'il était plus agréable d'avaler de bon vin en Champagne, que de se battre contre ces enragés montagnards de la chaîne des Vosges!

— Allons, calme-toi, dit Hâan en riant, nous sommes de ton avis, quoique des milliers d'Autrichiens et de Prussiens aient laissé leurs os en Champagne.

— Qui sait? nous buvons peut-être en ce moment la quintessence d'un caporal *schlague!* » s'écria Fritz.

Tous trois se prirent à rire comme des bienheureux ; ils étaient à moitié gris.

« Ha! ha! ha! maintenant à la danse, dit Kobus en se levant.

— A la danse! » répétèrent les autres.

Ils vidèrent leurs verres debout et sortirent enfin, vacillant un peu, et riant si fort que tout le monde se retournait dans la grande rue pour les voir.

Schoûltz levait ses grandes jambes de sauterelle jusqu'au menton, et les bras en l'air :

« Je défie la Prusse, s'écriait-il d'un ton de *Hans-Wurst*, je défie tous les Prussiens, depuis le caporal *schlague* jusqu'au feld-maréchal! »

Et Hâan, le nez rouge comme un coquelicot, les joues vermeilles, ses gros yeux pleins de douces larmes, bégayait :

« Schoûltz! Schoûltz! au nom du ciel, modère ton ardeur belliqueuse; ne nous attire pas sur les bras l'armée de Frédéric-Wilhelm ; nous sommes des gens de paix, des hommes d'ordre, respectons la concorde de notre vieille Allemagne.

— Non! non! je les défie tous, s'écriait Schoûltz; qu'ils se présentent; on verra ce que vaut un ancien sergent de l'armée bavaroise : Vive la patrie allemande! »

Plus d'un Prussien riait dans ses longues moustaches en les voyant passer.

Fritz songeant qu'il allait revoir la petite Sûzel, était dans un état de béatitude inexprimable.

« Toutes les jeunes filles sont à la *Madame-*

Hütte, se disait-il, surtout le premier jour de la fête : Sûzel est là ! »

Cette pensée l'élevait au septième ciel ; il se délectait en lui-même et saluait les gens d'un air attendri. Mais une fois sur la place des Deux-Boucs, quand il vit le drapeau flotter sur la baraque et qu'il reconnut aux dernières notes d'un *hopser*, le coup d'archet de son ami Iôsef, alors il éprouva l'enivrement de la joie, et, traînant ses camarades, il se mit à crier :

« C'est la troupe de Iôsef!... C'est la troupe de Iôsef!... Maintenant, il faut reconnaître que le Seigneur Dieu nous favorise! »

Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la *Hütte*, le *hopser* finissait, les gens sortaient, le trombone, la clarinette et le fifre s'accordaient pour une autre danse ; la grosse caisse rendait un dernier grondement dans la baraque sonore.

Ils entrèrent, et les estrades tapissées de jeunes filles, de vieux papas, de grand'mères, les guirlandes de chêne, de hêtre et de mousse, suspendues autour des piliers, s'offrirent à leurs regards.

L'animation était grande ; les danseurs reconduisaient leurs danseuses. Fritz, apercevant de loin la grosse toison de son ami Iôsef au milieu de l'orchestre olivâtre, ne se possédait plus d'en-

thousiasme, et les deux mains en l'air, agitant son feutre, il criait :

« Iôsef! Iôsef! »

Tandis que la foule se dressait à droite et à gauche, et se penchait pour voir quel bon vivant était capable de pousser des cris pareils. Mais quand on vit Hâan, Schoûltz et Kobus s'avancer riant, jubilant, la face pourpre et se dandinant au bras l'un de l'autre, comme il arrive après boire, un immense éclat de rire retentit dans la baraque, car chacun pensait : « Voilà des gaillards qui se portent bien et qui viennent de bien dîner. »

Cependant Iôsef avait tourné la tête, et reconnaissant de loin Kobus, il étendait les bras en croix, l'archet dans une main et le violon dans l'autre. C'est ainsi qu'il descendit de l'estrade, pendant que Fritz montait; ils s'embrassèrent à mi-chemin, et tout le monde fut émerveillé.

« Qui diable cela peut-il être? disait-on. Un homme si magnifique qui se laisse embrasser par le Bohémien.... »

Et Bockel, Andrès, tout l'orchestre penché sur la rampe, applaudissait à ce spectacle.

Enfin Iôsef, se redressant, leva son archet et dit :

« Écoutez! voici M. Kobus, de Hunebourg, mon ami, qui va danser un *treieleins* avec ses deux camarades. Quelqu'un s'oppose-t-il à cela?

— Non, non, qu'il danse! cria-t-on de tous les coins.

— Alors, dit Iôsef, je vais donc jouer une valse, la valse de Iôsef Almâni, composée en rêvant à celui qui l'a secouru un jour de grande détresse. Cette valse, Kobus, personne ne l'a jamais entendue jusqu'à ce moment, excepté Bockel, Andrès et les arbres du Tannewald; choisis-toi donc une belle danseuse selon ton cœur; et vous, Hâan et Schoûltz, choisissez également les vôtres: personne que vous ne dansera la valse d'Almâni. »

Fritz s'étant retourné sur les marches de l'estrade, promena ses regards autour de la salle, et il eut peur un instant de ne pas trouver Sûzel. Les belles filles ne manquaient pas : des noires et des brunes, des rousses et des blondes, toutes se redressaient, regardant vers Kobus, et rougissant lorsqu'il arrêtait la vue sur elles; car c'est un grand honneur d'être choisie par un si bel homme, surtout pour danser le *treieleins*. Mais Fritz ne les voyait pas rougir; il ne les voyait pas se redresser comme les hussards de Frédéric-Wilhelm à la parade, effaçant leurs épaules et se mettant la bouche en

cœur; il ne voyait pas cette brillante fleur de jeunesse épanouie sous ses regards; ce qu'il cherchait c'était une toute petite *vergissmeinnicht*, la petite fleur bleue des souvenirs d'amour.

Longtemps il la chercha, de plus en plus inquiet; enfin il la découvrit au loin, cachée derrière une guirlande de chêne tombant du pilier à droite de la porte. Sûzel, à demi effacée derrière cette guirlande, inclinait la tête sous les grosses feuilles vertes, et regardait timidement, à la fois craintive et désireuse d'être vue.

Elle n'avait que ses beaux cheveux blonds tombant en longues nattes sur ses épaules pour toute parure; un fichu de soie bleue voilait sa gorge naissante; un petit corset de velours, à bretelles blanches, dessinait sa taille gracieuse; et près d'elle se tenait, droite comme un I, la grand'mère Annah, ses cheveux gris fourrés sous le béguin noir, et les bras pendants. Ces gens n'étaient pas venus pour danser, ils étaient venus pour voir, et se tenaient au dernier rang de la foule

Les joues de Fritz s'animèrent; il descendit de l'estrade et traversa la hutte au milieu de l'attention générale. Sûzel, le voyant venir, devint toute pâle et dut s'appuyer contre le pilier; elle n'osait plus le regarder. Il monta quatre marches, écarta la guirlande, et lui prit la main en disant tout bas:

« Sûzel, veux-tu danser avec moi le *treieleins?* »

Elle alors, levant ses grands yeux bleus comme en rêve, de pâle qu'elle était, devint toute rouge :

« Oh! oui, monsieur Kobus! » fit-elle en regardant la grand'mère.

La vieille inclina la tête au bout d'une seconde, et dit : « C'est bien.... tu peux danser. » Car elle connaissait Fritz, pour l'avoir vu venir à Bischem dans le temps, avec son père.

Ils descendirent donc dans la salle. Les valets de danse, le chapeau de paille couvert de banderolles, faisaient le tour de la baraque au pied de la rampe, agitant d'un air joyeux leurs martinets de rubans, pour faire reculer le monde. Hâan et Schoûltz se promenaient encore, à la recherche de leurs danseuses; Iôsef, debout devant son pupitre, attendait; Bockel, sa contre-basse contre la jambe tendue, et Andrès, son violon sous le bras, se tenaient à ses côtés; ils devaient seuls l'accompagner.

La petite Sûzel, au bras de Fritz au milieu de cette foule, jetait des regards furtifs, pleins de ravissement intérieur et de trouble; chacun admirait les longues nattes de ses cheveux, tombant derrière elle jusqu'au bas de sa petite jupe bleu clair bordée de velours, ses petits souliers ronds,

dont les rubans de soie noire montaient en se croisant autour de ses bas d'une blancheur éblouissante; ses lèvres roses, son menton arrondi, son cou flexible et gracieux.

Plus d'une belle fille l'observait d'un œil sévère, cherchant quelque chose à reprendre, tandis que son joli bras, nu jusqu'au coude suivant la mode du pays, reposait sur le bras de Fritz avec une grâce naïve; mais deux ou trois vieilles, les yeux plissés, souriaient dans leurs rides et disaient sans se gêner : « Il a bien choisi! »

Kobus, entendant cela, se retournait vers elles avec satisfaction. Il aurait voulu dire aussi quelque galanterie à Sûzel; mais rien ne lui venait à l'esprit : il était trop heureux.

Enfin Hâan tira du troisième banc à gauche une femme haute de six pieds, noire de cheveux, avec un nez en bec d'aigle et des yeux perçants, laquelle se leva toute droite et sortit d'un air majestueux. Il aimait ce genre de femmes; c'était la fille du bourgmestre. Hâan semblait tout glorieux de son choix; il se redressait en arrangeant son jabot, et la grande fille, qui le dépassait de la moitié de la tête, avait l'air de le conduire.

Au même instant, Schoûltz amenait une petite femme rondelette, du plus beau roux qu'il soit possible de voir, mais gaie, souriante, et qui lui

sauta brusquement au coude, comme pour l'empêcher de s'échapper.

Ils prirent donc leurs distances, pour se promener autour de la salle, comme cela se fait d'habitude. A peine avaient-ils achevé le premier tour, que Iôsef s'écria :

« Kobus, y es-tu? »

Pour toute réponse, Fritz prit Sûzel à la taille du bras gauche, et lui tenant la main en l'air, à l'ancienne mode galante du dix-huitième siècle, il l'enleva comme une plume. Iôsef commença sa walse par trois coups d'archet. On comprit aussitôt que ce serait quelque chose d'étrange; la walse des esprits de l'air, le soir, quand on ne voit plus au loin sur la plaine qu'une ligne d'or, que les feuilles se taisent, que les insectes descendent, et que le chantre de la nuit prélude par trois notes: la première grave, la seconde tendre, et la troisième si pleine d'enthousiasme qu'au loin le silence s'établit pour entendre.

Ainsi débuta Iôsef, ayant bien des fois, dans sa vie errante, pris des leçons du chantre de la nuit, le coude dans la mousse, l'oreille dans la main, et les yeux fermés, perdu dans les ravissements célestes. Et s'animant ensuite, comme le grand maître aux ailes frémissantes, qui laisse tomber chaque soir, autour du nid où repose sa bien-aimée,

plus de notes mélodieuses que la rosée ne laisse tomber de perles sur l'herbe des vallons, sa walse commença rapide, folle, étincelante : les esprits de l'air se mirent en route, entraînant Fritz et Sûzel, Hâan et la fille du bourgmestre, Schoûltz et sa danseuse dans des tourbillons sans fin. Bockel soupirait la basse lointaine des torrents, et le grand Andrès marquait la mesure de traits rapides et joyeux, comme des cris d'hirondelles fendant l'air; car si l'inspiration vient du ciel et ne connaît que sa fantaisie, l'ordre et la mesure doivent régner sur la terre !

Et maintenant, représentez-vous les cercles amoureux de la walse qui s'enlacent, les pieds qui voltigent, les robes qui flottent et s'arrondissent en éventail; Fritz, qui tient la petite Sûzel dans ses bras, qui lui lève la main avec grâce, qui la regarde enivré, tourbillonnant tantôt comme le vent et tantôt se balançant en cadence, souriant, rêvant, la contemplant encore, puis s'élançant avec une nouvelle ardeur; tandis qu'à son tour, les reins cambrés, ses deux longues tresses flottant comme des ailes, et sa charmante petite tête rejetée en arrière, elle le regarde en extase, et que ses petits pieds effleurent à peine le sol.

Le gros Hâan, les deux mains sur les épaules de sa grande danseuse, tout en galopant, se balançant

et frappant du talon, la contemplait de bas en haut d'un air d'admiration profonde; elle, avec son grand nez, tourbillonnait comme une girouette.

Schoûltz, à demi courbé, ses grandes jambes pliées, tenait sa petite rousse sous les bras, et tournait, tournait, tournait sans interruption avec une régularité merveilleuse, comme une bobine dans son dévidoir; il arrivait si juste à la mesure, que tout le monde en était ravi.

Mais c'est Fritz et la petite Sûzel qui faisaient l'admiration universelle, à cause de leur grâce et de leur air bienheureux. Ils n'étaient plus sur la terre, ils se berçaient dans le ciel; cette musique qui chantait, qui riait, qui célébrait le bonheur, l'enthousiasme, l'amour, semblait avoir été faite pour eux: toute la salle les contemplait, et eux ne voyaient plus qu'eux-mêmes. On les trouvait si beaux, que parfois un murmure d'admiration courait dans la *Madame Hütte;* on aurait dit que tout allait éclater; mais le bonheur d'entendre la walse forçait les gens de se taire. Ce n'est qu'au moment où Hâan, devenu comme fou d'enthousiasme en contemplant la grande fille du bourgmestre, se dressa sur la pointe des pieds et la fit pirouetter deux fois en criant d'une voix retentissante: « *You!* » et qu'il retomba d'aplomb après ce tour de force; et qu'au même instant Schoûltz levant

sa jambe droite, la fit passer, sans manquer la mesure, au-dessus de la tête de sa petite rousse, et que d'une voix rauque, en tournant comme un véritable possédé, il se mit à crier : « *You! you! you! you! you! you!* » ce n'est qu'à ce moment que l'admiration éclata par des trépignements et des cris qui firent trembler la baraque.

Jamais, jamais on n'avait vu danser si bien; l'enthousiasme dura plus de cinq minutes; et quand il finit par s'apaiser, on entendit avec satisfaction la walse des esprits de l'air reprendre le dessus, comme le chant du rossignol après un coup de vent dans les bois.

Alors Schoûltz et Hâan n'en pouvaient plus; la sueur leur coulait le long des joues; ils se promenaient, l'un la main sur l'épaule de sa danseuse, l'autre portant en quelque sorte la sienne pendue au bras.

Sûzel et Fritz tournaient toujours: les cris, les trépignements de la foule ne leur avaient rien fait; et quand Iôsef, lui-même épuisé, jeta de son violon le dernier soupir d'amour, ils s'arrêtèrent juste en face du père Christel et d'un autre vieil anabaptiste qui venaient d'entrer dans la salle, et qui les regardaient comme émerveillés.

« Hé! c'est vous, père Christel, s'écria Fritz

tout joyeux ; vous le voyez, Sûzel et moi nous dansons ensemble.

— C'est beaucoup d'honneur pour nous, monsieur Kobus, répondit le fermier en souriant, beaucoup d'honneur ; mais la petite s'y connaît donc ? Je croyais qu'elle n'avait jamais fait un tour de walse.

— Père Christel, Sûzel est un papillon, une véritable petite fée ; elle a des ailes ! »

Sûzel se tenait à son bras, les yeux baissés, les joues rouges ; et le père Christel, la regardant d'un air heureux, lui demanda :

« Mais, Sûzel, qui donc t'a montré la danse ? Cela m'étonne !

— Mayel et moi, dit la petite, nous faisons quelquefois deux ou trois tours dans la cuisine pour nous amuser. »

Alors les gens penchés autour d'eux se mirent à rire, et l'autre anabaptiste s'écria :

« Christel, à quoi penses-tu donc ?... Est-ce que les filles ont besoin d'apprendre à walser ?... est-ce que cela ne leur vient pas tout seul ? Ha ! ha ! ha ! »

Fritz, sachant que Sûzel n'avait jamais dansé qu'avec lui, sentait comme de bonnes odeurs lui monter au nez ; il aurait voulu chanter, mais se contenant :

« Tout cela, dit-il, n'est que le commencement

de la fête. C'est maintenant que nous allons nous en donner! Vous resterez avec nous, père Christel; Hâan et Schoûltz sont aussi là-bas, nous allons danser jusqu'au soir, et nous souperons ensemble au *Mouton-d'Or*.

— Ça, dit Christel, sauf votre respect, monsieur Kobus, et malgré tout le plaisir que j'aurais à rester, je ne puis le prendre sur moi ; il faut que je parte.... et je venais justement chercher Sûzel.

— Chercher Sûzel ?

— Oui, monsieur Kobus.

— Et pourquoi ?

— Parce que l'ouvrage presse à la maison ; nous sommes au temps des récoltes.... le vent peut tourner du jour au lendemain. C'est déjà beaucoup d'avoir perdu deux jours dans cette saison ; mais je ne m'en fais pas de reproche, car il est dit : « Honore ton père et ta mère ! » Et de venir voir sa mère deux ou trois fois l'an, ce n'est pas trop. Maintenant, il faut partir. Et puis, la semaine dernière, à Hunebourg, vous m'avez tellement réjoui, que je ne suis rentré que vers dix heures. Si je restais, ma femme croirait que je prends de mauvaises habitudes ; elle serait inquiète. »

Fritz était tout déconcerté. Ne sachant que répondre, il prit Christel par le bras, et le conduisit

dehors, ainsi que Sûzel; l'autre anabaptiste les suivait.

« Père Christel, reprit-il en le tenant par une agrafe de sa souquenille, vous n'avez pas tout à fait tort en ce qui vous concerne; mais à quoi bon emmener Sûzel? Vous pourriez bien me la confier; l'occasion de prendre un peu de plaisir n'arrive pas si souvent, que diable!

— Hé, mon Dieu, je vous la confierais avec plaisir! s'écria le fermier en levant les mains; elle serait avec vous comme avec son propre père, monsieur Kobus; seulement, ce serait une perte pour nous. On ne peut pas laisser les ouvriers seuls.... ma femme fait la cuisine, moi, je conduis la voiture.... Si le temps changeait, qui sait quand nous rentrerions les foins? Et puis, nous avons une affaire de famille à terminer, une affaire très-sérieuse. »

En disant cela, il regardait l'autre anabaptiste, qui inclina gravement la tête.

« Monsieur Kobus, je vous en prie, ne nous retenez pas, vous auriez réellement tort; n'est-ce pas, Sûzel? »

Sûzel ne répondit pas; elle regardait à terre, et l'on voyait bien qu'elle aurait voulu rester.

Fritz comprit qu'en insistant davantage, il pourrait donner l'éveil à tout le monde; c'est pourquoi

prenant son parti, tout à coup il s'écria d'un ton assez joyeux :

« Eh bien donc, puisque c'est impossible, n'en parlons plus. Mais au moins vous prendrez un verre de vin avec nous au *Mouton-d'Or*.

— Oh ! quant à cela, monsieur Kobus, ce n'est pas de refus. Je m'en vais de suite avec Sûzel embrasser la grand'mère, et, dans un quart d'heure, notre voiture s'arrêtera devant l'auberge.

— Bon, allez ! »

Fritz serra doucement la main de Sûzel, qui paraissait bien triste, et, les regardant traverser la place, il rentra dans la *Madame Hütte*.

Hâan et Schoûltz, après avoir reconduit leurs danseuses, étaient montés sur l'estrade; il les rejoignit :

« Tu vas charger Andrès de diriger ton orchestre, dit-il à Iôsef, et tu viendras prendre quelques verres de bon vin avec nous. »

Le bohémien ne demandait pas mieux. Andrès s'étant mis au pupitre, ils sortirent tous quatre, bras dessus bras dessous.

A l'auberge du *Mouton-d'Or*, Fritz fit servir un dessert dans la grande salle alors déserte, et le père Lœrich descendit à la cave, chercher trois bouteilles de champagne, qu'on mit rafraîchir

dans une cuvette d'eau de source. Cela fait, on s'installa près des fenêtres, et presque aussitôt le char à bancs de l'anabaptiste parut au bout de la rue. Christel était assis devant, et Sûzel derrière sur une botte de paille, au milieu des *kougelhof* et des tartes de toute sorte, qu'on rapporte toujours de la fête.

Fritz, voyant Sûzel venir, se dépêcha de casser le fil de fer d'une bouteille, et au moment où la voiture s'arrêtait, il se dressa devant la fenêtre, et laissa partir le bouchon comme un pétard, en s'écriant:

« A la plus gentille danseuse du *treieleins !* »

On peut se figurer si la petite Sûzel fut heureuse; c'était comme un coup de pistolet qu'on lâche à la noce. Christel riait de bon cœur et pensait: « Ce bon monsieur Kobus est un peu gris, il ne faut pas s'en étonner un jour de fête! »

Et entrant dans la chambre, il leva son feutre en disant:

« Ça, ce doit être du champagne, dont j'ai souvent entendu parler, de ce vin de France qui tourne la tête à ces hommes batailleurs, et les porte à faire la guerre contre tout le monde! Est-ce que je me trompe?

— Non, père Christel, non; asseyez-vous, répondit Fritz. Tiens, Sûzel, voici ta chaise à côté de

moi. Prends un de ces verres. — A la santé de ma danseuse ! »

Tous les amis frappèrent sur la table en criant: « *Das soll gülden*[1] *!* »

Et, levant le coude, ils claquèrent de la langue, comme une bande de grives à la cueillette des myrtiles.

Sûzel, elle, trempait ses lèvres roses dans la mousse, ses deux grands yeux levés sur Kobus, et disait tout bas :

« Oh ! que c'est bon ! ce n'est pas du vin, c'est bien meilleur ! »

Elle était rouge comme une framboise, et Fritz, heureux comme un roi, se redressait sur sa chaise. « Hum ! hum ! faisait-il en se rengorgeant ; oui, oui, ce n'est pas mauvais. »

Il aurait donné tous les vins de France et d'Allemagne pour danser encore une fois le *treielens*.

Comme les idées d'un homme changent en trois mois !

Christel, assis en face de la fenêtre, son grand chapeau sur la nuque, la face rayonnante, le coude sur la table et le fouet entre les genoux, regardait le magnifique soleil au dehors ; et, tout en songeant à ses récoltes, il disait :

1. Ceci doit compter.

« Oui.... oui.... c'est un bon vin ! »

Il ne faisait pas attention à Kobus et à Sûzel, qui se souriaient l'un l'autre comme deux enfants, sans rien dire, heureux de se voir. Mais Iôsef les contemplait d'un air rêveur.

Schoûltz remplit de nouveau les verres en s'écriant :

« On a beau dire, ces Français ont de bonnes choses chez eux ! Quel dommage que leur Champagne, leur Bourgogne et leur Bordelais ne soient pas sur la rive droite du Rhin !

— Schoûltz, dit Hâan gravement, tu ne sais pas ce que tu demandes ; songe que si ces pays étaient chez nous, ils viendraient les prendre. Ce serait bien une autre extermination que pour leur Liberté et leur Égalité : ce serait la fin du monde ! car le vin est quelque chose de solide, et ces Français, qui parlent sans cesse de grands principes, d'idées sublimes, de sentiments nobles, tiennent au solide. Pendant que les Anglais veulent toujours protéger le genre humain, et qu'ils ont l'air de ne pas s'inquiéter de leur sucre, de leur poivre, de leur coton, les Français, eux, ont toujours à rectifier une ligne ; tantôt elle penche trop à droite, tantôt trop à gauche : ils appellent cela leurs limites naturelles.

« Quant aux gras pâturages, aux vignobles, aux

prés, aux forêts qui se trouvent entre ces lignes, c'est le moindre de leurs soucis : ils tiennent seulement à leurs idées de justice et de géométrie. Dieu nous préserve d'avoir un morceau de Champagne en Saxe ou dans le Mecklembourg, leurs limites naturelles passeraient bientôt de ce côté-là! Achetons-leur plutôt quelques bouteilles de bon vin, et conservons notre équilibre. La vieille Allemagne aime la tranquillité, elle a donc inventé l'équilibre. Au nom du ciel, Schoûltz, ne faisons pas de vœux téméraires! »

Ainsi s'exprima Hâan avec éloquence, et Schoûltz, vidant son verre brusquement, lui répondit :

« Tu parles comme un être pacifique, et moi comme un guerrier : chacun selon son goût et sa profession. »

Il fronça le sourcil en décoiffant une seconde bouteille de vin.

Christel, Iôsef, Fritz et Sûzel ne faisaient nulle attention à ces discours.

« Quel temps magnifique ! s'écriait Christel comme se parlant à lui-même ; voici bientôt un mois que nous n'avons pas eu de pluie, et chaque soir de la rosée en abondance ; c'est une véritable bénédiction du ciel. »

Iôsef remplissait les verres.

« Depuis l'an 22, reprit le vieux fermier, je ne

me rappelle pas avoir vu d'aussi beau temps pour la rentrée des foins. Et cette année-là le vin fut aussi très-bon, c'était un vin tendre; il y eut pleine récolte et pleines vendanges.

— Tu t'es bien amusée, Sûzel? demandait Fritz.

— Oh! oui, monsieur Kobus, faisait la petite, je ne me suis jamais tant amusée qu'aujourd'hui.... Je m'en souviendrai longtemps! »

Elle regardait Fritz, dont les yeux étaient troubles.

« Allons, encore un verre, » disait-il.

Et en versant il lui touchait la main, ce qui la faisait frissonner des pieds à la tête.

« Aimes-tu le *treieleins*, Sûzel?

— C'est la plus belle danse, monsieur Kobus, comment ne l'aimerais-je pas! Et puis, avec une si belle musique!... Ah! que cette musique était belle!

— Tu l'entends, Iôsef, murmurait Fritz!

— Oui, oui, répondait le bohémien tout bas, je l'entends, Kobus, ça me fait plaisir.... je suis content! »

Il regardait Fritz jusqu'au fond de l'âme, et Kobus se trouvait tellement heureux qu'il ne savait que dire.

Cependant les trois bouteilles étaient vides; Fritz, se tournant vers l'aubergiste, lui dit :

« Père Lœrich, encore deux autres! »

Mais alors Christel se réveillant, s'écria :

« Monsieur Kobus, monsieur Kobus, à quoi pensez-vous donc? Je serais capable de verser!... non.... non.... voici cinq heures et demie, il est temps de se mettre en route.

— Puisque vous le voulez, père Christel, ce sera pour une autre fois. Ce vin-là ne vous plaît donc pas?

— Au contraire, monsieur Kobus, il me plaît beaucoup, mais sa douceur est pleine de force. Je pourrais me tromper de chemin, hé! hé! hé! — Allons, Sûzel, nous partons! »

Sûzel se leva tout émue, et Fritz la retenant par le bras, lui fourra le dessert dans les poches de son tablier : les macarons, les amandes, enfin tout.

« Oh! monsieur Kobus, faisait-elle de sa petite voix douce, c'est assez.

— Croque-moi cela, lui disait-il; tu as de belles dents, Sûzel, c'est pour croquer de ces bonnes choses, que le Seigneur les a faites. Et nous boirons encore de ce bon petit vin blanc, puisqu'il te plaît.

— Oh! mon Dieu.... où voulez-vous donc que j'en boive? un vin si cher! faisait-elle.

— C'est bon.... c'est bon.... je sais ce que je

dis, murmurait-il ; tu verras que nous en boirons ! »

Et le père Christel, un peu gris, les regardait, se disant en lui-même :

« Ce bon monsieur Kobus, quel brave homme ! Ah ! le Seigneur a bien raison de répandre ses bénédictions sur des gens pareils : c'est comme la rosée du ciel, chacun en a sa part. »

Enfin tout le monde sortit, Fritz en tête, le bras de Sûzel sous le sien, disant :

« Il faut bien que je reconduise ma danseuse. »

En bas, près de la voiture, il prit Sûzel sous les bras en s'écriant : « Hop, Sûzel ! » Et la plaça comme une plume sur la paille, qu'il se mit à relever autour d'elle.

« Enfonce bien tes petits pieds, disait-il, les soirées sont fraîches. »

Puis, sans attendre de réponse, il alla droit à Christel et lui serra la main vigoureusement :

« Bon voyage, père Christel, dit-il, bon voyage !

— Amusez-vous bien, messieurs, » répondit le vieux fermier en s'asseyant près du timon.

Sûzel était devenue toute pâle ; Fritz lui prit la main, et, le doigt levé :

« Nous boirons encore du bon petit vin blanc ! » dit-il, ce qui la fit sourire.

Christel allongea son coup de fouet et les chevaux partirent au galop. Hâan et Schoûltz étaient rentrés dans l'auberge. Fritz et Iôsef, debout sur le seuil, regardaient la voiture; Fritz surtout ne la quittait pas des yeux; elle allait disparaître au détour de la grande rue, quand Sûzel tourna vivement la tête.

Alors Kobus entourant Iôsef de ses deux bras, se mit à l'embrasser les larmes aux yeux.

« Oui... oui, faisait le bohémien d'une voix douce et profonde, c'est bon d'embrasser un vieil ami! Mais celle qu'on aime et qui vous aime.... ah! Fritz.... c'est encore autre chose! »

Kobus comprit que Iôsef avait tout deviné! Il aurait voulu répandre des larmes; mais, tout à coup, il se mit à sauter en criant :

« Allons, mon vieux, allons, il faut rire.... il faut s'amuser.... En route pour la *Madame Hütte!* Ah! le beau jour! Ah! le beau soleil! »

Zimmer, le postillon, se tenait debout sous la porte cochère, la figure pourpre; Kobus, lui remit deux florins :

« Allez boire un bon coup, Zimmer, lui dit-il, faites-vous du bon sens! Nous partirons après souper, vers neuf heures.

— C'est bon, monsieur Kobus, la voiture sera prête. Nous irons comme un éclair. »

Puis, les regardant s'éloigner bras dessus bras dessous, le vieux postillon sourit d'un air de bonne humeur et entra dans le cabaret de l'*Ours-Noir*, en face.

XVII

Le lendemain Fritz se leva dans une heureuse disposition d'esprit; il avait rêvé toute la nuit de Sûzel et se proposait d'aller passer six semaines au Meisenthâl, pour la voir à son aise.

« Que Hâan, Schoûltz et le vieux David rient tant qu'ils voudront, pensait-il, moi, je vais tranquillement là-bas; il faut que je voie la petite, et si les choses doivent aller plus loin, eh bien! à la grâce de Dieu : ce qui doit arriver arrive! »

En déjeunant il se représentait d'avance le sentier du Postthâl, la roche des Tourterelles, la côte des Genêts, la ferme; puis l'étonnement de Christel, la joie de Sûzel, et tout cela le réjouissait. Il aurait voulu chanter comme Salomon : « Te voilà,

ma belle amie, ma parfaite; tes yeux sont comme ceux des colombes! » Enfin il se coiffa de son feutre et prit son bâton, plein d'ardeur.

Mais comme il sortait prévenir Katel de ne pas l'attendre le soir ni le lendemain, qu'est-ce qu'il vit? La mère Orchel au bas de l'escalier; elle montait lentement, le dos arrondi et son casaquin de toile bleue sur le bras, comme il arrive aux gens qui viennent de marcher vite à la chaleur.

Je vous laisse à penser sa surprise, lui qui partait justement pour la ferme.

« Comment, c'est vous, mère Orchel? s'écria-t-il; qu'est-ce qui vous amène de si grand matin? »

Katel s'avançait en même temps sur le seuil de la cuisine, et disait :

« Eh! bonjour, Orchel. Seigneur, que vous avez marché vite! vous êtes tout en nage.

— C'est vrai, Katel, répondit la bonne femme en reprenant haleine, je me suis dépêchée. »

Et se tournant vers Fritz :

« J'arrive pour l'affaire dont Christel vous a parlé hier à la fête de Bischem, monsieur Kobus. Je suis partie de bonne heure. C'est une grande affaire; Christel ne veut rien décider sans vous.

— Mais, dit Fritz, je ne sais pas ce dont il s'agit. Christel m'a seulement dit qu'il avait une affaire de famille qui le forçait de retourner au Meisen-

thâl, et, naturellement, je ne lui en ai pas demandé davantage.

— Voilà pourquoi je viens, monsieur Kobus.

— Eh bien ! entrez, asseyez-vous, mère Orchel, dit-il en rouvrant la porte, vous déjeunerez ensuite.

— Oh ! je vous remercie, monsieur Kobus, j'ai déjeuné avant de partir. »

Orchel entra donc dans la chambre et s'assit au coin de la table, en mettant son gros bonnet rond qui pendait à son coude; elle fourra ses cheveux dessous avec soin, puis arrangea son casaquin sur ses genoux. Fritz la regardait tout intrigué; il finit par s'asseoir en face d'elle en disant :

« Christel et Sûzel sont bien arrivés hier soir?

— Très-bien, monsieur Kobus, très-bien; à huit heures, ils étaient à la maison. »

Enfin, ayant tout arrangé, elle commença, les mains jointes et la tête penchée, comme une commère qui raconte quelque chose à sa voisine :

« Vous saurez d'abord, monsieur Kobus, que nous avons un cousin à Bischem, un anabaptiste comme nous, et qui s'appelle Hans-Christian Pelsly; c'est le petit-fils de Frentzel-Débora Rupert, la propre sœur de Anna-Christina-Carolina Rupert, la grand'mère de Christel, du côté des femmes. De sorte que nous sommes cousins.

— C'est très-bien, fit Kobus, se demandant où tout cela devait les mener.

— Oui, dit-elle, Hans-Christian est notre cousin; Christel m'a raconté que vous l'avez vu hier à Bischem. C'est un homme de bien, il a de bonnes terres du côté de Bieverkirch, et un garçon qui s'appelle Jacob, un brave garçon, monsieur Kobus, rangé, soigneux, et qui maintenant approche de ses vingt-six ans: personne n'a jamais rien entendu dire sur son compte. »

Fritz était devenu fort grave :

« Où diable veut-elle en venir avec son Jacob? se dit-il tout inquiet.

— Sûzel, reprit la fermière, n'est pas loin de ses dix-huit ans; c'est en octobre, après les vendanges, qu'elle est venue au monde; ça fait qu'elle aura dix-huit ans dans cinq mois : c'est un bon âge pour se marier. »

Les joues de Fritz tressaillirent, un frisson passa dans ses cheveux, et je ne sais quelle angoisse inexprimable lui serra le cœur.

Mais la grosse fermière, calme et paisible de sa nature, ne vit rien et continua tranquillement:

« Je me suis aussi mariée à dix-huit ans, monsieur Kobus; cela ne m'a pas empêchée de bien me porter, Dieu merci!

« Pelsly, connaissant nos biens, avait pensé de-

puis la Saint-Michel à Sûzel pour son garçon. Mais avant de rien dire et de rien faire, il est venu lui-même, comme pour acheter notre petit bœuf. Il a passé la journée de la Saint-Jean chez nous; il a bien regardé Sûzel, il a vu qu'elle n'avait pas de défauts, qu'elle n'était ni bossue, ni boiteuse, ni contrefaite d'aucune manière; qu'elle s'entendait à toute sorte d'ouvrages, et qu'elle aimait le travail. »

« Alors il a dit à Christel de venir à la fête de Bischem, et Christel a vu hier le garçon; il s'appelle Jacob, il est grand et bien bâti, laborieux; c'est tout ce que nous pouvons souhaiter de mieux pour Sûzel. Pelsly a donc demandé hier Sûzel en mariage pour son fils. »

Depuis quelques instants Fritz n'entendait plus: ses joies, ses espérances, ses rêves d'amour, tout s'envolait; la tête lui tournait. Il était comme une chandelle des prés, dont un coup de vent disperse le duvet dans les airs, et qui reste seule, nue, désolée, avec son pauvre lumignon.

La mère Orchel, qui ne se doutait de rien, tira le coin de son mouchoir de sa poche, et baissant la tête, se moucha; puis elle reprit :

« Nous avons causé de cela toute la nuit, Christel et moi. C'est un beau mariage pour Sûzel, et Christel a dit : « Tout est bien; seulement, M. Ko-

bus est un homme si bon, qui nous aime tant, et qui nous a rendu de si grands services, que nous serions de véritables ingrats, si nous terminions une pareille affaire sans le consulter. Je ne peux pas aller moi-même à Hunebourg aujourd'hui, puisque nous avons cinq voitures de foin à rentrer ; mais toi, tu partiras tout de suite après le déjeuner, et tu seras encore de retour avant onze heures, pour préparer le dîner de nos gens. » Voilà ce que m'a dit Christel. Nous espérons tous les deux que cela vous conviendra, surtout quand vous aurez vu le garçon ; Christel veut le faire venir exprès pour vous l'amener. Et si vous êtes content de lui, eh bien ! nous ferons le mariage ; et je pense que vous serez aussi de la noce : vous ne pouvez nous refuser cet honneur. »

Ces mots de « noce, » de « mariage, » de « garçon, » bourdonnaient aux oreilles de Fritz.

Orchel, après avoir fini son histoire, étonnée de ne recevoir aucune réponse, lui demanda :

« Qu'est-ce que vous pensez de cela, monsieur Kobus ?

— De quoi ? fit-il.

— De ce mariage. »

Alors il passa lentement la main sur son front, où brillaient des gouttes de sueur, et la mère Orchel, surprise de sa pâleur, lui dit :

« Vous avez quelque chose, monsieur Kobus?

— Non, ce n'est rien, » fit-il en se levant.

L'idée qu'un autre allait épouser Sûzel lui déchirait le cœur. Il voulait aller prendre un verre d'eau pour se remettre; mais cette secousse était trop forte, ses genoux tremblaient, et comme il étendait la main pour saisir la carafe, il s'affaissa et tomba sur le plancher tout de son long.

C'est alors que la mère Orchel fit entendre des cris:

« Katel! Katel! votre monsieur se trouve mal! Seigneur, ayez pitié de nous! »

Et Katel donc, lorsqu'elle entra tout effarée, et qu'elle vit ce pauvre Fritz étendu là, pâle comme un mort, c'est elle qui leva les mains au ciel, criant:

« Mon Dieu! mon Dieu! mon pauvre maître! Comment cela s'est-il fait, Orchel? Je ne l'ai jamais vu dans cet état!

— Je ne sais pas, mademoiselle Katel; nous étions tranquillement à causer de Sûzel... il a voulu se lever pour prendre un verre d'eau, et il est tombé!

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! pourvu que ce ne soit pas un coup de sang! »

Et les deux pauvres femmes, criant, gémissant et se désolant, le soulevèrent, l'une par les

épaules, l'autre par les pieds, et le déposèrent sur son lit.

Voilà pourtant à quelles extrémités peut nous porter l'amour! Un homme si raisonnable, un homme qui s'était si bien arrangé pour être tranquille toute sa vie, un homme qui voyait les choses de si loin, qui s'était pourvu de si bon vin avec sagesse, et qui semblait n'avoir rien à craindre ni du ciel ni de la terre.... voilà où le regard d'une simple enfant, d'une petite fille sans ruse et sans malice l'avait réduit! Qu'on dise encore après cela que l'amour est la plus douce, la plus agréable des passions.

Mais on pourrait faire des réflexions judicieuses sur ce chapitre jusqu'à la fin des siècles; — c'est pourquoi, plutôt que de commencer, j'aime mieux laisser chacun tirer de là les conclusions qui lui plairont davantage.

Orchel et Katel se désolaient donc et ne savaient plus où donner de la tête. Mais Katel, dans les grandes circonstances, montrait ce qu'elle était.

« Orchel, dit-elle en défaisant la cravate de son maître, descendez tout de suite sur la place des Acacias; vous verrez, à droite de l'église, une ruelle, et, à gauche de la ruelle, une rangée de palissades vertes sur un petit mur. C'est là que demeure le docteur Kipert; il doit être en train de

tailler ses œillets et ses rosiers, comme tous les jours. Vous lui direz que M. Kobus est malade et qu'on l'attend.

— C'est bien, » fit la grosse fermière en ouvrant la porte ; elle sortit, et Katel, après avoir ôté les souliers de Fritz, courut dans la cuisine faire chauffer de l'eau ; car, pour tous les remèdes, il est bon d'avoir de l'eau chaude.

Tandis qu'elle se livrait à ce soin, et que le feu se remettait à pétiller sur l'âtre, Orchel revint :

« Le voici, mademoiselle Katel ! » dit-elle, tout essoufflée.

Et presque aussitôt, le docteur, un petit homme maigre en tricot de laine verte, la culotte de nankin tirée par les bretelles dans la raie du dos, les cinq ou six mèches de ses cheveux gris tombant en touffes autour de son front rouge, parut dans l'allée, sans rien dire, et entra tout de suite dans la chambre.

Orchel et Katel le suivaient.

Il regarda d'abord Fritz, puis il lui prit le pouls, les yeux fixés au pied du lit, comme un vieux chien de chasse en arrêt devant une caille, et au bout d'une minute il dit :

« Ce n'est rien, le cœur galope, mais le pouls est égal.... ce n'est pas dangereux.... Il lui faut une potion calmante, voilà tout. »

Seulement alors la vieille servante se mit à sangloter dans son tablier.

Kipert se retournant, demanda :

« Qu'est-il donc arrivé? mademoiselle Katel.

— Rien, fit la grosse fermière; nous causions tranquillement, quand il est tombé. »

Le vieux médecin, regardant de nouveau Kobus, dit :

« Il n'a rien.... une émotion.... une idée! Allons.... du calme.... ne le dérangez pas.... il reviendra tout seul. Je vais faire préparer la potion moi-même chez Harwich. »

Mais comme il allait sortir et jetait un dernier regard au malade, Fritz ouvrit les yeux.

« C'est moi, monsieur Kobus, dit-il en revenant; vous avez quelque chose.... un chagrin.... une douleur.... n'est-ce pas? »

Fritz referma les yeux, et Kipert vit deux larmes dans les coins.

« Votre maître a des chagrins, » dit-il à Katel tout bas.

Dans le même instant Kobus murmurait :

« Le rebbe!... le vieux rebbe!

— Vous voulez voir le vieux David? »

Il inclina la tête.

« Allons, c'est bon! le danger est passé, dit Kipert en souriant. Il arrive des choses drôles

dans ce monde. » Et, sans s'arrêter devantage, il sortit.

Katel, à l'une des fenêtres, criait déjà :

« Yéri! Yéri!

Et le petit Yéri Koffel, le fils du tisserand, levait son nez barbouillé dans la rue.

« Cours chercher le vieux rebbe Sichel, cours; dis-lui qu'il arrive tout de suite. »

L'enfant se mettait en route, lorsqu'il s'arrêta criant :

« Le voici!

Katel, regardant dans la rue, vit le rebbe David, son chapeau sur la nuque, sa longue capote flottant sur ses maigres mollets, qui venait la chemise ouverte, tenant sa cravate à la main, et courant aussi vite que ses vieilles jambes pouvaient aller.

On savait déjà dans toute la ville que M. Kobus avait une attaque. Qu'on se figure l'émotion de David à cette nouvelle; il ne s'était pas donné le temps de boutonner ses habits, et venait dans une désolation inexprimable.

« Puisque ce n'est rien, dit la mère Orchel, je peux m'en aller.... Je reviendrai demain ou après, savoir la réponse de M. Kobus.

— Oui, vous pouvez partir, » lui répondit Katel en la reconduisant.

La fermière descendit, et se croisa au pied de l'escalier avec le vieux rebbe qui montait. David, voyant Katel dans l'ombre de l'allée, se mit à bredouiller tout bas : « Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a?... Il est malade.... il est tombé, Kobus! »

On entendait les battements de son cœur.

« Oui, entrez, dit la vieille servante; il demande après vous. »

Alors il entra tout pâle, sur la pointe de ses gros souliers, allongeant le cou et regardant de loin, d'un air tellement effrayé que cela faisait de la peine à voir.

« Kobus! Kobus! » fit-il tout bas d'une voix douce, comme lorsqu'on parle à un petit enfant.

Fritz ouvrit les yeux.

« Tu es malade, Kobus, reprit le vieux rebbe, toujours de la même voix tremblante; il est arrivé quelque chose? »

Fritz, les yeux humides, regarda vers Katel, et David comprit aussitôt ce qu'il voulait dire :

« Tu veux me parler seul? fit-il.

— Oui, » murmura Kobus.

Katel sortit le tablier sur la figure, et David se penchant demanda :

« Tu as quelque chose.... tu es malade?.... »

Fritz, sans répondre, lui entoura le cou de ses deux bras, et ils s'embrassèrent :

« Je suis bien malheureux ! dit-il.

— Toi, malheureux?

— Oui, le plus malheureux des hommes.

— Ne dis pas cela, fit le vieux David, ne dis pas cela.... tu me déchires le cœur ! Que t'est-il donc arrivé?

— Tu ne te moqueras pas de moi, David.... je t'ai bien manqué.... j'ai souvent ri de toi.... je n'ai pas eu les égards que je devais au plus vieil ami de mon père.... Tu ne te moqueras pas de moi, n'est-ce pas?

— Mais, Kobus, au nom du ciel ! s'écria le vieux rebbe prêt à fondre en larmes, ne parle pas de ces choses.... Tu ne m'as jamais fait que du plaisir.... tu ne m'as jamais chagriné.... au contraire.... au contraire.... Ça me réjouissait de te voir rire.... dis-moi seulement....

— Tu me promets de ne pas te moquer de moi?

— Me moquer de toi ! ai-je donc si mauvais cœur, de me moquer des chagrins véritables de mon meilleur ami? Ah ! Kobus ! »

Alors Fritz éclata :

« C'était ma seule joie, David ; je ne pensais plus qu'à elle.... et voilà qu'on la donne à un autre !

— Qui donc.... qui donc?

— Sûzel, fit-il en sanglotant.

— La petite Sûzel.... la fille de ton fermier?... tu l'aimes?

— Oui!

— Ah!... fit le vieux rebbe en se redressant, les yeux écarquillés d'admiration, c'est la petite Sûzel, il aime la petite Sûzel!... Tiens.... tiens.... tiens.... j'aurais dû m'en douter!... Mais je ne vois pas de mal à cela, Kobus.... cette petite est très-gentille.... C'est ce qu'il te faut.... tu seras heureux, très-heureux avec elle....

— Ils veulent la donner à un autre! interrompit Fritz désespéré.

— A qui?

— A un anabaptiste.

— Qui est-ce qui t'a dit cela?

— La mère Orchel.... tout à l'heure.... elle est venue exprès....

— Ah! ah! bon.... maintenant je comprends: elle est venue lui dire cela tout simplement, sans se douter de rien.... et il s'est trouvé mal.... Bon, c'est clair.... c'est tout naturel. »

Ainsi se parlait David, en faisant deux ou trois tours dans la chambre, les mains sur le dos.

Puis, s'arrêtant au pied du lit :

« Mais si tu l'aimes, s'écria-t-il, Sûzel doit le savoir.... tu n'as pas manqué de le lui dire.

— Je n'ai pas osé.

— Tu n'as pas osé!... C'est égal, elle le sait. Cette petite est pleine d'esprit.... elle a vu cela d'abord.... Elle doit être contente de te plaire, car tu n'es pas le premier anabaptiste venu, toi.... Tu représentes quelque chose de comme il faut; je te dis que cette petite doit être flattée, qu'elle doit s'estimer heureuse de penser qu'un monsieur de la ville a jeté les yeux sur elle, un beau garçon, frais, bien nourri, riant, et même majestueux, quand il a sa redingote noire, et ses chaînes d'or sur le ventre; je soutiens qu'elle doit t'aimer plus que tous les anabaptistes du monde. Est-ce que le vieux rebbe Sichel ne connaît pas les femmes? Tout cela tombe sous le bon sens! Mais, dis donc, as-tu seulement demandé si elle consent à prendre l'autre?

— Je n'y ai pas pensé; j'avais comme une meule qui me tournait dans la tête.

— Hé! s'écria David en haussant les épaules avec une grimace bizarre, la tête penchée et les mains jointes d'un air de pitié profonde, comment, tu n'y as pas pensé! Et tu te désoles, et tu tombes le nez à terre, tu cries, tu pleures! Voilà.... voilà bien les amoureux! Attends, attends, si la mère Orchel est encore là, tu vas voir! »

Il ouvrit la porte en criant dans l'allée :

« Katel, est-ce que la mère Orchel est là?

— Non, monsieur David. »

Alors il referma.

Fritz semblait un peu remis de sa désolation.

« David, fit-il, tu me rends la vie.

— Allons, *schaude*, dit le vieux rebbe, lève-toi, remets tes souliers et laisse-moi faire. Nous allons ensemble là-bas, demander Sûzel en mariage. Mais peux-tu te tenir sur tes jambes?

— Ah! pour aller demander Sûzel, s'écria Fritz, je marcherais jusqu'au bout du monde!

— Hé! hé! hé! fit le vieux Sichel, dont tous les traits se contractèrent, et dont les petits yeux se plissaient, hé! hé! hé! quelle peur tu m'as faite!... J'ai pourtant traversé la ville comme cela; c'est encore bien heureux que je n'aie pas oublié de mettre ma culotte. »

Il riait en boutonnant son gilet de finette et sa grosse capote verte. Mais Fritz n'osait pas encore rire, il remettait ses souliers, tout pâle d'inquiétude; puis il se coiffa de son feutre et prit son bâton, en disant d'une voix émue :

« Maintenant, David, je suis prêt; que le Seigneur nous soit en aide!

— *Amen!* » répondit le vieux rebbe.

Ils sortirent.

Katel, de la cuisine, avait entendu quelque chose, et, les voyant passer, elle ne dit rien, s'étonnant et se réjouissant de ces événements étranges. Ils traversèrent la ville, perdus dans leurs réflexions, sans s'apercevoir que les gens les regardaient avec surprise. Une fois dehors, le grand air rétablit Fritz, et, tout en descendant le sentier du Postthâl, il se mit à raconter les choses qui s'étaient accomplies depuis trois mois : la manière dont il s'était aperçu de son amour pour Sûzel; comment il avait voulu s'en distraire; comment il avait entrepris un voyage avec Hâan; mais que cette idée le suivait partout, qu'il ne pouvait plus prendre un verre de vin sans radoter d'amour; et, finalement, comment il s'était abandonné lui-même à la grâce de Dieu.

David, la tête penchée, tout en trottant, riait dans sa barbiche grise, et, de temps en temps, clignant des yeux :

« Hé! hé! hé! faisait-il, je te le disais bien, Kobus, je te le disais bien, on ne peut résister! Vous étiez donc à faire de la musique, et tu chantais . *Rosette, si bien faite*.... Et puis? »

Fritz poursuivait son histoire.

« C'est bien ça.... c'est bien ça, reprenait le vieux David, hé! hé! hé! Ça te persécutait.... c'était plus fort que toi. Oui.... oui.... je me figure

tout cela comme si j'y étais. Alors donc, à la brasserie du *Grand-Cerf*, tu défiais le monde et tu célébrais l'amour.... Va, va toujours, j'aime à t'entendre parler de cela. »

Et Fritz, heureux de causer de ces choses, continuait son histoire. Il ne s'interrompait de temps en temps que pour s'écrier :

« Crois-tu sérieusement qu'elle m'aime, David?

— Oui.... oui.... elle t'aime, faisait le vieux rebbe, les yeux plissés.

— En es-tu bien sûr?

— Hé! hé! hé! ça va sans dire.... Mais alors donc, à Bischem, vous avez eu le bonheur de danser le *treielens* ensemble. Tu devais être bien heureux, Kobus?

— Oh! » s'écriait Fritz.

Et tout l'enthousiasme du *treielens* lui remontait à la tête. Jamais le vieux Sichel n'avait été plus content; il aurait écouté Kobus raconter la même chose durant un siècle, sans se fatiguer ; et, parfois, il remplissait les silences par quelque réflexion tirée de la Bible, comme : « Je t'ai réveillé sous un pommier, là où ta mère t'a enfanté, là où t'a enfanté celle qui t'a donné le jour. » Ou bien : « Beaucoup d'eau ne pourrait pas éteindre cet amour-là, et les fleuves mêmes ne le pourraient pas noyer. » Ou bien encore :

« Tu m'as ravi le cœur par l'un de tes yeux; tu « m'as ravi le cœur par un des grains de ton « collier. »

Fritz trouvait ces réflexions très-belles. Pour la troisième fois, il rentrait dans de nouveaux détails, lorsque le vieux rebbe, s'arrêtant au coin du bois, près de la roche des Tourterelles, à dix minutes de la ferme, lui dit :

« Voici le Meisenthâl. Tu me raconteras le reste plus tard. Maintenant, je vais descendre, et toi, tu m'attendras ici.

— Comment! il faut que je reste? demanda Kobus.

— Oui, c'est une affaire délicate; je serai sans doute forcé de parlementer avec ces gens; qui sait? ils ont peut-être fait des promesses à l'anabaptiste. Il vaut mieux que tu n'y sois pas. Reste ici, je vais descendre seul; si les choses vont bien, tu me verras reparaître au coin du hangar; je lèverai mon mouchoir, et tu sauras ce que cela veut dire.»

Fritz, malgré sa grande impatience, dut reconnaître que ces raisons étaient bonnes. Il fit donc halte sur la lisière du bois, et David descendit, en trottinant comme un vieux lièvre dans les bruyères, la tête penchée et le bâton de Kobus, qu'il avait pris, en avant.

Il pouvait être alors une heure; le soleil, dans

toute sa force, chauffait le Meisenthâl, et brillait sur la rivière à perte de vue. Pas un souffle n'agitait l'air, pas un grillon n'élevait son cri monotone; les oiseaux dormaient la tête sous l'aile, et, seulement de loin en loin, les bœufs de Christel, couchés à l'ombre du pignon, les genoux ployés sous le ventre, étendaient un mugissement solennel dans la vallée silencieuse.

On peut s'imaginer les réflexions de Fritz, après le départ du vieux rebbe. Il le suivit des yeux jusque près de la ferme. Au delà des bruyères, David prit le sentier sablonneux qui tourne à l'ombre des pommiers, au pied de la côte. Kobus ne voyait plus que son chapeau s'avancer derrière le talus; puis il le vit longer les étables, et au même instant les aboiements de Mopsel retentirent au loin comme les jappements d'un bébé de Nuremberg. David alors se pencha, le bâton devant lui, et Mopsel, ébouriffé, redoubla ses cris. Enfin, le vieux rebbe disparut à l'angle de la ferme.

C'est alors que le temps parut long à Fritz, au milieu de ce grand silence. Il lui semblait que cela n'en finirait plus. Les minutes se suivaient depuis un quart d'heure, lorsqu'il y eut un éclair dans la basse-cour; il crut que c'était le mouchoir de David et tressaillit; mais c'était la petite fenêtre

de la cuisine qui venait de tourner au soleil, la servante Mayel vidait son baquet de pelures au dehors; quelques cris de poules et de canards s'entendirent, et le temps parut s'allonger de nouveau.

Kobus se forgeait mille idées; il croyait voir Christel et Orchel refuser.... le vieux rebbe supplier.... Que sais-je? Ces pensées se pressaient tellement, qu'il en perdait la tête.

Enfin, David reparut au coin de l'étable; il n'agitait rien, et Fritz, le regardant, sentit ses genoux trembler. Le vieux rebbe, au bout d'un instant, fourra la main dans la poche de sa longue capote jusqu'au coude; il en tira son mouchoir, se moucha comme si de rien n'était, et, finalement, levant le mouchoir, il l'agita. Aussitôt Kobus partit, ses jambes galopaient toutes seules: c'était un véritable cerf. En moins de cinq minutes il fut près de la ferme; David, les joues plissées de rides innombrables et les yeux petillants, le reçut par un sourire:

« Hé! hé! hé! fit-il tout bas, ça va bien.... ça va bien.... On t'accepte.... attends donc.... écoute! »

Fritz ne l'écoutait plus; il courait à la porte, et le rebbe le suivait tout réjoui de son ardeur. Cinq ou six journaliers en blouse, coiffés du chapeau de paille, allaient repartir pour l'ouvrage; les uns

remettaient les bœufs sous le joug garni de feuilles, les autres, la fourche ou le râteau sur l'épaule, regardaient. Ces gens tournèrent la tête et dirent:

« Bonjour, monsieur Kobus! »

Mais il passa sans les entendre, et entra dans l'allée comme effaré, puis dans la grande salle, suivi du vieux David, qui se frottait les mains et riait dans sa barbiche.

On venait de dîner; les grandes écuelles de faïence rouge, les fourchettes d'étain, et les cruches de grès étaient encore sur la table. Christel, assis au bout, son chapeau sur la nuque, regardait ébahi; la mère Orchel, avec sa grosse face rouge, se tenait debout sous la porte de la cuisine, la bouche béante; et la petite Sûzel, assise dans le vieux fauteuil de cuir, entre le grand fourneau de fonte et la vieille horloge, qui battait sa cadence éternelle, Sûzel, en manches de chemise, et petit corset de toile bleue, était là, sa douce figure cachée dans son tablier sur les genoux. On ne voyait que son joli cou bruni par le soleil, et ses bras repliés.

Fritz, à cette vue, voulut parler; mais il ne put dire un mot, et c'est le père Christel qui commença :

« Monsieur Kobus! s'écria-t-il d'un accent de stupéfaction profonde, ce que le rebbe David vient

de nous dire est-il possible : vous aimez Sûzel et vous nous la demandez en mariage? Il faut que vous nous le disiez vous-même, sans cela nous ne pourrons jamais le croire.

— Père Christel, répondit alors Fritz avec une sorte d'éloquence, si vous ne m'accordez pas la main de Sûzel, ou si Sûzel ne m'aime pas, je ne puis plus vivre ; je n'ai jamais aimé que Sûzel et je ne veux jamais aimer qu'elle. Si Sûzel m'aime, et si vous me l'accordez, je serai le plus heureux des hommes, et je ferai tout aussi pour la rendre heureuse. »

Christel et Orchel se regardèrent comme confondus, et Sûzel se mit à sangloter ; si c'était de bonheur, on ne pouvait le savoir, mais elle pleurait comme une Madeleine.

« Père Christel, reprit Fritz, vous tenez ma vie entre vos mains....

— Mais, monsieur Kobus, s'écria le vieux fermier d'une voix forte et les bras étendus, c'est avec bonheur que nous vous accordons notre enfant en mariage. Quel honneur plus grand pourrait nous arriver en ce monde, que d'avoir pour gendre un homme tel que vous? Seulement, je vous en prie, monsieur Kobus, réfléchissez.... réfléchissez bien à ce que nous sommes et à ce que vous êtes.... Réfléchissez que vous êtes d'un autre rang que

nous; que nous sommes des gens de travail, des gens ordinaires, et que vous êtes d'une famille distinguée depuis longtemps non-seulement par la fortune, mais encore par l'estime que vos ancêtres et vous-même avez méritée. Réfléchissez à tout cela.... que vous n'ayez pas à vous repentir plus tard.... et que nous n'ayons pas non plus la douleur de penser que vous êtes malheureux par notre faute. Vous en savez plus que nous, monsieur Kobus, nous sommes de pauvres gens sans instruction; réfléchissez donc pour nous tous ensemble!

— Voilà un honnête homme! » pensa le vieux rebbe.

Et Fritz dit avec attendrissement:

« Si Sûzel m'aime, tout sera bien! Si par malheur elle ne m'aime pas, la fortune, le rang, la considération du monde, tout n'est plus rien pour moi! J'ai réfléchi, et je ne demande que l'amour de Sûzel.

—Eh bien! donc, s'écria Christel, que la volonté du Seigneur s'accomplisse. Sûzel, tu viens de l'entendre, réponds toi-même. Quant à nous, que pouvons-nous désirer de plus pour ton bonheur? Sûzel, aimes-tu M. Kobus? »

Mais Sûzel ne répondait pas, elle sanglotait plus fort.

Cependant, à la fin, Fritz s'étant écrié d'une voix tremblante :

« Sûzèl, tu ne m'aimes donc pas, que tu refuses de répondre ? »

Tout à coup, se levant comme une désespérée, elle vint se jeter dans ses bras en s'écriant :

« Oh ! si, je vous aime ! »

Et elle pleura, tandis que Fritz la pressait sur son cœur, et que de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Tous les assistants pleuraient avec eux : Mayel, son balai à la main, regardait, le cou tendu, dans l'embrasure de la cuisine ; et, tout autour des fenêtres, à cinq ou six pas, on apercevait des figures curieuses, les yeux écarquillés, se penchant pour voir et pour entendre.

Enfin le vieux rebbe se moucha, et dit :

« C'est bon.... c'est bon.... Aimez-vous.... aimez-vous ! »

Et il allait sans doute ajouter quelque sentence, lorsque tout à coup Fritz, poussant un cri de triomphe, passa la main autour de la taille de Sûzel, et se mit à walser avec elle, en criant : « You ! houpsa, Sûzel ! You ! you ! you ! you ! you ! »

Alors tous ces gens qui pleuraient se mirent à rire, et la petite Sûzel, souriant à travers ses

larmes, cacha sa jolie figure dans le sein de Kobus.

La joie se peignait sur tous les visages; on aurait dit un de ces magnifiques coups de soleil, qui suivent les chaudes averses du printemps.

Deux grosses filles, avec leurs immenses chapeaux de paille en parasol, la figure pourpre et les yeux écarquillés, s'étaient enhardies jusqu'à venir croiser leurs bras au bord d'une fenêtre, regardant et riant de bon cœur. Derrière elles, tous les autres se penchaient l'oreille tendue.

Orchel, qui venait de sortir en essuyant ses joues avec son tablier, reparut apportant une bouteille et des verres :

« Voici la bouteille de vin que vous nous avez envoyée par Sûzel, il y a trois mois, dit-elle à Fritz; je la gardais pour la fête de Christel; mais nous pouvons bien la boire aujourd'hui. »

On entendit au même instant le fouet claquer dehors, et Zaphéri, le garçon de ferme, s'écrier : « En route ! »

Les fenêtres se dégarnirent, et comme l'anabaptiste remplissait les verres, le vieux rebbe tout joyeux, lui dit :

« Eh bien! Christel, à quand les noces? »

Ces paroles rendirent Sûzel et Fritz attentifs.

« Hé! qu'en penses-tu, Orchel? demanda le fermier à sa femme.

— Quand M. Kobus voudra, répondit la grosse mère en s'asseyant.

— A votre santé, mes enfants! dit Christel. Moi, je pense qu'après la rentrée des foins.... »

Fritz regarda le vieux rebbe, qui dit:

« Écoutez, Christel, les foins sont une bonne chose, mais le bonheur vaut encore mieux. Je représente le père de Kobus, dont j'ai été le meilleur ami.... Eh bien! moi, je dis que nous devons fixer cela d'ici huit jours, juste le temps des publications. A quoi bon faire languir ces braves enfants? A quoi bon attendre davantage? N'est-ce pas ce que tu penses, Kobus?

— Comme Sûzel voudra, je voudrai, » dit-il en la regardant.

Elle, baissant les yeux, pencha la tête contre l'épaule de Fritz sans répondre.

« Qu'il en soit donc fait ainsi, dit Christel.

— Oui, répondit David, c'est le meilleur, et vous viendrez demain à Hunebourg, dresser le contrat. »

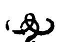
Alors on but, et le vieux rebbe, souriant, ajouta:

« J'ai fait bien des mariages dans ma vie; mais celui-ci me cause plus de plaisir que les autres, et j'en suis fier. Je suis venu chez vous, Christel,

comme le serviteur d'Abraham, Éléazar, chez Laban : cette affaire est procédée de l'Éternel.

— Bénissons la volonté de l'Éternel, » répondirent Christel et Orchel d'une seule voix.

Et depuis cet instant, il fut entendu que le contrat serait fait le lendemain à Hunebourg, et que le mariage aurait lieu huit jours après.



XVIII

Or, le bruit de ces événements se répandit le soir même à Hunebourg, et toute la ville en fut étonnée ; chacun se disait : « Comment se fait-il que M. Kobus, cet homme riche, cet homme considérable, épouse une simple fille des champs, la fille de son propre fermier, lui qui, depuis quinze ans, a refusé tant de beaux partis ? »

On s'arrêtait au milieu des rues pour se raconter cette nouvelle étrange ; on en parlait sur le seuil des maisons, dans les chambres et jusqu'au fond des cours ; l'étonnement ne finissait pas.

C'est ainsi que Schoûltz, Hâan, Speck et les autres amis de Fritz apprirent ces choses merveilleuses ; et le lendemain, réunis à la brasserie

du *Grand-Cerf*, ils en causaient entre eux, disant : « Que c'est une grande folie de se marier avec une femme d'une condition inférieure à la nôtre, que de là résultent les ennuis et les jalousies de toute sorte. Qu'il vaut mieux ne pas se marier du tout. Qu'on ne voit pas un seul mari sur la terre aussi content, aussi riant, aussi bien portant que les vieux garçons. »

« Oui, s'écriait Schoûltz, indigné de n'avoir pas été prévenu par Kobus, maintenant nous ne verrons plus le gros Fritz ; il va vivre dans sa coquille, et tâcher de retirer ses cornes à l'intérieur. Voilà comme l'âge alourdit les hommes; quand ils sont devenus faibles, une simple fille des champs les dompte et les conduit avec une faveur rose. Il n'y a que les vieux militaires qui résistent ! C'est ainsi que nous verrons le bon Kobus, et nous pouvons bien lui dire : « Adieu, adieu, repose en paix ! » comme lorsqu'on enterre le Mardi-Gras. »

Hâan regardait sous la table, tout rêveur, et vidait les cendres de sa grosse pipe entre ses genoux. Mais comme à force de parler, on avait fini par reprendre haleine, il dit à son tour :

« Le mariage est la fin de la joie, et, pour ma part, j'aimerais mieux me fourrer la tête dans un fagot d'épines, que de me mettre cette corde au cou. Malgré cela, puisque notre ami Kobus s'est

converti, chacun doit avouer que sa petite Sûzel était bien digne d'accomplir un tel miracle; pour la gentillesse, l'esprit, le bon sens, je ne connais qu'une seule personne qui lui soit comparable, et même supérieure, car elle a plus de dignité dans le port : c'est la fille du bourgmestre de Bischem, une femme superbe, avec laquelle j'ai dansé le *treieleins*. »

Alors Schoûltz s'écria « que ni Sûzel, ni la fille du bourgmestre, n'étaient dignes de dénouer les cordons des souliers de la petite femme rousse qu'il avait choisie; » et la discussion, s'animant de plus en plus, continua de la sorte jusqu'à minuit, moment où le wachtmann vint prévenir ces messieurs, que la conférence était close provisoirement.

Le même jour, on dressait le contrat de mariage chez Fritz. Comme le tabellion Müntz venait d'inscrire les biens de Kobus, et que Sûzel, elle, n'avait rien à mettre en ménage que les charmes de la jeunesse et de l'amour, le vieux David, se penchant derrière le notaire, lui dit :

« Mettez que le rebbe David Sichel donne à Sûzel, en dot, les trois arpents de vigne du Sonneberg, lesquels produisent le meilleur vin du pays. Mettez cela, Müntz. »

Fritz, s'étant redressé tout surpris, car ces trois

arpents lui appartenaient, le vieux rebbe levant le doigt, dit en souriant :

« Rappelle-toi, Kobus, rappelle-toi notre discussion sur le mariage, à la fin du dîner, il y a trois mois, dans cette chambre ! »

Alors Fritz se rappela leur pari :

« C'est vrai, dit-il en rougissant, ces trois arpents de vigne sont à David, il me les a gagnés ; mais puisqu'il les donne à Sûzel, je les accepte pour elle. Seulement, ajoutez qu'il s'en réserve la jouissance ; je veux qu'il puisse en boire le vin jusqu'à l'âge avancé de son grand-père Mathusalem, c'est indispensable à mon bonheur. Et mettez aussi, Müntz, que Sûzel apporte en dot la ferme de Meisenthâl, que je lui donne en signe d'amour ; Christel et Orchel la cultiveront pour leurs enfants, cela leur fera plus de plaisir. »

C'est ainsi que fut écrit le contrat de mariage.

Et quant au reste, quant à l'arrivée de Iôsef Almâni, de Bockel et d'Andrès, accourant de quinze lieues, faire de la musique à la noce de leur ami Kobus ; quant au festin, ordonné par la vieille Katel, selon toutes les règles de son art, avec le concours de la cuisinière du *Bœuf-Rouge* ; quant à la grâce naïve de Sûzel, à la joie de Fritz, à la dignité de Hâan et de Schoûltz, ses garçons d'honneur, à la belle allocution de M. le pasteur

Diemer, au grand bal, que le vieux rebbe David ouvrit lui-même avec Sûzel au milieu des applaudissements universels ; quant à l'enthousiasme de Iôsef, jouant du violon d'une façon tellement extraordinaire, que la moitié de Hunebourg se tint sur la place des Acacias pour l'entendre, jusqu'à deux heures du matin, quant à tout cela, ce serait une histoire aussi longue que la première.

Qu'il vous suffise donc de savoir qu'environ quinze jours après son mariage, Fritz réunit tous ses amis à dîner, dans la même salle où Sûzel était venue s'asseoir au milieu d'eux, trois mois avant, et qu'il déclara hautement, que le vieux rebbe avait eu raison de dire : « qu'en dehors de l'amour tout n'est que vanité; qu'il n'existe rien de comparable, et que le mariage avec la femme qu'on aime est le paradis sur la terre ! »

Et David Sichel, alors tout ému, prononça cette belle sentence, qu'il avait lue dans un livre hébraïque, et qu'il trouvait sublime, quoiqu'elle ne fût pas du Vieux Testament :

« Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les
« autres. Quiconque aime les autres, connaît Dieu.
« Celui qui ne les aime pas, ne connaît pas Dieu,
« car Dieu est amour ! »

FIN.

7990. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris.

MADAME THÉRÈSE

A NOTRE AMI

FERDINAND TALUET.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

MADAME THÉRÈSE

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

HUITIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE
Au coin de la rue Vivienne
J. HETZEL ET A. LACROIX, ÉDITEURS

MADAME THÉRÈSE

I

Nous vivions dans une paix profonde au village d'Anstatt, au milieu des Vosges allemandes, mon oncle le docteur Jacob Wagner, sa vieille servante Lisbeth & moi. Depuis la mort de sa sœur Christine, l'oncle Jacob m'avait recueilli chez lui. J'approchais de mes dix ans; j'étais blond, rose & frais comme un chérubin. J'avais un bonnet de coton, une petite veste de velours brun, provenant d'une ancienne

culotte de mon oncle, des pantalons de toile grise & des sabots garnis au-dessus d'un flocon de laine; on m'appelait le petit Fritzel au village; & chaque soir, en rentrant de ses courses, l'oncle Jacob me faisait asseoir sur ses genoux, pour m'apprendre à lire en français, dans l'*Histoire naturelle* de monsieur de Buffon.

Il me semble encore être dans notre chambre basse, le plafond rayé de poutres enfumées. Je vois, à gauche, la petite porte de l'allée & l'armoire de chêne; à droite, l'alcôve fermée d'un rideau de serge verte; au fond, l'entrée de la cuisine, près du poêle de fonte aux grosses moulures, représentant les douze mois de l'année, — le Cerf, les Poissons, le Capricorne, le Verseau, la Gerbe, etc., — &, du côté de la rue, les deux petites fenêtres, qui regardent à travers les feuilles de vigne sur la place de la Fontaine.

Je vois aussi l'oncle Jacob, élancé, le front haut, surmonté de sa belle chevelure

blonde dessinant ses larges tempes avec grâce, le nez légèrement aquilin, les yeux bleus, le menton arrondi, les lèvres tendres & bonnes. Il est en culotte de ratine noire, habit bleu de ciel à boutons de cuivre & bottes molles à retroussis jaune clair, devant lesquelles pend un gland de soie. Assis dans son fauteuil de cuir, les bras sur la table, il lit, & le soleil fait trembloter l'ombre des feuilles de vigne sur sa figure un peu longue & hâlée par le grand air.

C'était un homme sentimental, amateur de la paix; il approchait de la quarantaine & passait pour être le meilleur médecin du pays. J'ai su depuis qu'il se plaisait à faire des théories sur la fraternité universelle, & que les paquets de livres que lui apportait de temps en temps le messager Fritz, concernaient cet objet important.

Tout cela je le vois, sans oublier notre Lisbeth, une bonne vieille, souriante & ridée, en casaquin & jupe de toile bleue,

qui file dans un coin; ni le chat Roller qui rêve, assis sur sa queue, derrière le fourneau, ses gros yeux dorés ouverts dans l'ombre comme un hibou.

Il me semble que je n'ai qu'à traverser l'allée, pour me glisser dans le fruitier aux bonnes odeurs, que je n'ai qu'à grimper l'escalier de bois de la cuisine, pour monter dans ma chambre, où je lâchais les mésanges que le petit Hans Aden, le fils du sabotier, & moi, nous allions prendre à la pipée. Il y en avait de bleues & de vertes. La petite Élisa Meyer, la fille du bourgmestre, venait souvent les voir & m'en demander; & quand Hans Aden, Ludwig, Frantz Sépel, Karl Stenger & moi nous conduisions ensemble les vaches & les chèvres à la pâture, sur la côte du Birkenwald, elle s'accrochait toujours à ma veste en me disant :

« Fritzel, laisse-moi conduire votre vache... ne me chasse pas! »

Et je lui donnais mon fouet; nous al-

lions faire du feu dans le gazon, & cuire des pommes de terre sous la cendre.

Oh! le bon temps! Comme tout était calme, paisible autour de nous! Comme tout se faisait régulièrement! jamais le moindre trouble : le lundi, le mardi, le mercredi, tous les jours de la semaine se suivaient exactement pareils.

Chaque jour on se levait à la même heure, on s'habillait, on s'asseyait devant la bonne soupe à la farine apprêtée par Lisbeth. L'oncle partait à cheval; moi, j'allais faire des trébuchets & des lacets pour les grives, les moineaux ou les verdiers, selon la saison.

A midi nous étions de retour. On mangeait du lard au choux, des *noudels* ou des *knæpfels*. Puis j'allais pâturer, ou visiter mes lacets, ou bien me baigner dans la Queich quand il faisait chaud.

Le soir, j'avais bon appétit, l'oncle & Lisbeth aussi, & nous louions à table le Seigneur de ses grâces.

Tous les jours, vers la fin du souper, au moment où la nuit grisâtre commençait à s'étendre dans la salle, un pas lourd traversait l'allée, la porte s'ouvrait, & sur le seuil apparaissait un homme trapu, carré, large des épaules, coiffé d'un grand feutre, & qui disait :

« Bonsoir, monsieur le docteur.

— Asseyez-vous, *mauser* (1), répondait l'oncle. Lisbeth, ouvre la cuisine. »

Lisbeth poussait la porte, & la flamme rouge, dansant sur l'âtre, nous montrait le taupier en face de notre table, regardant de ses petits yeux gris ce que nous mangions. C'était une véritable mine de rat des champs : le nez long, la bouche petite, le menton rentrant, les oreilles droites, quatre poils de moustache jaunes, ébouriffés. Sa souquenille de toile grise lui descendait à peine au bas de l'échine; son grand gilet rouge, aux poches profondes,

(1) Taupier.

ballottait sur ses cuisses, & ses énormes souliers, tout jaunes de glèbe, avaient de gros clous, qui luisaient sur le devant en forme de griffes, jusqu'au haut des épaisses semelles.

Le mauser pouvait avoir cinquante ans; ses cheveux grisonnaient, de grosses rides sillonnaient son front rougeâtre, & des sourcils blancs, à reflets d'or, lui tombaient jusque sur le globe de l'œil.

On le voyait toujours aux champs en train de poser ses attrapes, ou bien à la porte de son rucher à mi-côte, dans les bruyères du Birkenwald, avec son masque de fil de fer, ses grosses moufles de toile & sa grande cuiller tranchante, pour dénicher le miel des ruches.

A la fin de l'automne, durant un mois, il quittait le village, son bissac en travers du dos, d'un côté le grand pot à miel, de l'autre la cire jaune en briques, qu'il allait vendre aux curés des environs, pour faire des cierges.

Tel était le mauser.

Après avoir bien regardé sur la table, il disait :

« Ça, c'est du fromage... ça, ce sont des noisettes.

— Oui, répondait l'oncle ; à votre service.

— Merci ; j'aime mieux fumer une pipe maintenant. »

Alors il tirait de sa poche une pipe noire, garnie d'un couvercle de cuivre à petite chaînette. Il la bourrait avec soin, continuant de regarder, puis il entrait dans la cuisine, prenait une braise dans le creux de sa main calleuse, & la plaçait sur le tabac. Je crois encore le voir, avec sa mine de rat, le nez en l'air, tirer de grosses bouffées en face de l'âtre pourpre ; puis rentrer & s'asseoir dans l'ombre, au coin du fourneau, les jambes repliées.

En dehors des taupes & des abeilles, du miel & de la cire, le mauser avait encore une autre occupation grave : il prédisait

l'avenir, moyennant le passage des oiseaux, l'abondance des sauterelles & des chenilles, & certaines traditions inscrites dans un gros livre à couvercle de bois, qu'il avait hérité d'une vieille tante de Héming, & qui l'éclairait sur les choses futures.

Mais pour entamer le chapitre de ses prédictions, il lui fallait la présence de son ami Koffel, le menuisier, le tourneur, l'horloger, le tondeur de chiens, le guérisseur de bêtes, bref, le plus beau génie d'Anstatt & des environs.

Koffel faisait de tout, il rafistolait la vaisselle fêlée avec du fil de fer, il étamait les casseroles, il réparait les vieux meubles détraqués, il remettait l'orgue en bon état, quand les flûtes ou les soufflets étaient dérangés; l'oncle Jacob avait même dû lui défendre de redresser les jambes & les bras cassés, car il se sentait aussi du talent pour la médecine. Le mauser l'admirait beaucoup & disait quelquefois : « Quel dommage que Koffel n'ait pas étudié... quel

dommage ! » Et toutes les commères du pays le regardaient comme un être universel.

Mais tout cela ne faisait pas bouillir sa marmite, & le plus clair de ses ressources était encore d'aller couper de la choucroute en automne, son tiroir à rabots sur le dos en forme de hotte, criant de porte en porte : « Pas de choux ? Pas de choux ? »

Voilà pourtant comment les grands esprits sont récompensés.

Koffel, petit, maigre, noir de barbe & de cheveux, le nez effilé, descendant tout droit en pointe comme le bec d'une sarcelle, ne tardait pas à paraître, les poings dans les poches de sa petite veste ronde, le bonnet de coton sur la nuque, la pointe entre les épaules, sa culotte & ses gros bas bleus, tachés de colle forte, flottant sur ses jambes minces comme des fils d'archal, & ses savates découpées en plusieurs endroits, pour faire place à ses oignons. Il entrait quelques instants après le mauser, & s'avançant à petits pas, il disait d'un air grave :

« Bon appétit, monsieur le docteur.

— Si le cœur vous en dit? répondait l'oncle.

— Bien des remercîments; nous avons mangé ce soir de la salade; c'est ce que j'aime le mieux. »

Après ces paroles, Koffel allait s'asseoir derrière le fourneau & ne bougeait pas jusqu'au moment où l'oncle disait :

« Allons, Lisbeth, allume la chandelle & lève la nappe. »

Alors, à son tour, l'oncle bourrait sa pipe & se rapprochait du fourneau. On se mettait à causer de la pluie & du beau temps, des récoltes, etc.; le taupier avait posé tant d'attrapes pendant la journée, il avait détourné l'eau de tel pré durant l'orage; ou bien il venait de retirer tant de miel de ses ruches; ses abeilles devaient bientôt essaimer, elles formaient barbe, & d'avance le mauser préparait des paniers pour recevoir les jeunes.

Koffel, lui, ruminait toujours quelque

invention; il parlait de son horloge sans poids, où les douze apôtres devaient paraître au coup de midi, pendant que le coq chanterait & que la mort faucherait; ou bien de sa charrue, qui devait marcher toute seule, en la remontant comme une pendule, ou de telle autre découverte merveilleuse.

L'oncle écoutait gravement; il approuvait d'un signe de tête, en rêvant à ses malades.

En été, les voisines, assises sur le banc de pierre, devant nos fenêtres ouvertes, s'entretenaient avec Lisbeth des choses de leurs ménages : l'une avait filé tant d'aunes de toile l'hiver dernier; les poules d'une autre avaient pondu tant d'œufs dans la journée.

Moi, je profitais d'un bon moment pour courir à la forge de Klipfel, dont la flamme brillait de loin, dans la nuit, au bout du village. Hans Aden, Frantz Sépel & plusieurs autres s'y trouvaient déjà réunis.

Nous regardions les étincelles partir comme des éclairs sous les coups de marteau; nous sifflions au bruit de l'enclume. Se présentait-il une vieille rosse à ferrer, nous aidions à lui lever la jambe. Les plus vieux d'entre nous essayaient de fumer des feuilles de noyer, ce qui leur retournait l'estomac; quelques autres se glorifiaient d'aller déjà tous les dimanches à la danse, c'étaient ceux de quinze à seize ans. Ils se plantaient le chapeau sur l'oreille & fumaient d'un air d'importance, les mains dans les poches.

Enfin, à dix heures, toute la bande se dispersait; chacun rentrait chez soi.

Ainsi se passaient les jours ordinaires de la semaine; mais les lundis & les vendredis l'oncle recevait la *Gazette de Francfort*, & ces jours-là les réunions étaient plus nombreuses à la maison. Outre le mauser & Koffel, nous voyions arriver notre bourgmestre Christian Meyer & monsieur Karolus Richter, le petit-fils

d'un ancien valet du comte de Salm-Salm. Ni l'un ni l'autre ne voulait s'abonner à la gazette, mais ils aimaient d'en entendre la lecture pour rien.

Que de fois je me suis rappelé depuis notre gros bourgmestre aux oreilles écarlates, avec sa camisole de laine & son bonnet de coton blanc, assis dans le fauteuil, à la place ordinaire de l'oncle! Il semblait songer à des choses profondes; mais sa grande préoccupation était de retenir les nouvelles, pour en faire part à sa femme, la vertueuse Barbara, qui gouvernait la commune sous son nom.

Et le grand Karolus donc, cette espèce de lévrier en habit de chasse & casquette de cuir bouilli, le plus grand usurier du pays, qui regardait tous les paysans du haut de sa grandeur, parce que son grand-père avait été laquais de Salm-Salm, qui s'imaginait vous faire des grâces en fumant votre tabac, & qui parlait sans cesse de parcs, de faisanderies, de grandes

chasses à courre, des droits & des privi-léges de monseigneur de Salm-Salm. Combien de fois je l'ai revu en rêve, allant, venant dans notre chambre basse, écoutant, fronçant le sourcil, plongeant tout à coup la main dans la grande poche de l'habit de l'oncle, pour lui prendre son paquet de tabac, bourrant sa pipe & l'allumant à la chandelle en disant : « Permettez ! »

Oui, toutes ces choses, je les revois.

Pauvre oncle Jacob, qu'il était bonhomme de se laisser fumer son tabac, mais il n'y prenait pas même garde; il lisait avec tant d'attention les nouvelles du jour: Les Républicains envahissaient le Palatinat, ils descendaient le Rhin, ils osaient regarder en face les trois électeurs, le roi Wilhelm de Prusse & l'empereur Joseph.

Tous les assistants s'étonnaient de leur audace.

Monsieur Richter disait que cela ne pouvait durer, & que tous ces mauvais

gueux seraient exterminés jusqu'au dernier.

L'oncle finissait toujours sa lecture par quelque réflexion judicieuse; tout en repliant la gazette, il disait :

« Louons le Seigneur de vivre au milieu des bois, plutôt que dans les vignobles, dans la montagne aride, plutôt que dans la plaine féconde. Ces Républicains n'espèrent rien pouvoir happer ici; voilà ce qui fait notre sécurité, nous pouvons dormir en paix sur les deux oreilles. Mais que d'autres sont exposés à leurs rapines! Ces gens-là veulent tout par la force; or la force n'a jamais rien produit de bon. Ils nous parlent d'amour, d'égalité, de liberté, mais ils n'appliquent point ces principes; ils se fient à leur bras, & non à la justice de leur cause. Avant eux, & bien longtemps, d'autres sont venus pour délivrer le monde; ceux-là ne frappaient point, ils n'immolaient point, ils périssaient par milliers, & furent représentés dans la suite des siècles

par l'agneau que les loups dévorent. On aurait cru que de ces hommes il ne devait plus même rester un souvenir; eh bien! ils ont conquis le monde; ils n'ont pas conquis la chair, mais ils ont conquis l'âme du genre humain, & l'âme, c'est tout! — Pourquoi ceux-ci ne suivent-ils pas le même exemple? »

Aussitôt Karolus Richter s'écriait d'un air dédaigneux :

« Pourquoi? C'est parce qu'ils se moquent bien des âmes, & qu'ils envient les puissants de la terre. Et d'abord tous ces Républicains sont des athées, depuis le premier jusqu'au dernier; ils ne respectent ni le trône ni l'autel; ils ont renversé des choses établies depuis l'origine des temps; ils ne veulent plus de noblesse, comme si la noblesse n'était pas l'essenee des choses sur la terre & dans le ciel, comme s'il n'était pas reconnu que, parmi les hommes, les uns naissent pour l'esclavage & les autres pour la domination, comme si l'on ne

voyait pas cet ordre établi même dans la nature : les mousses sont sous l'herbe, l'herbe sous les buissons, les buissons sous les arbres, & les arbres sous la voûte céleste. De même les paysans sont sous la bourgeoisie, la bourgeoisie sous la noblesse de robe, la noblesse de robe sous la noblesse d'épée, la noblesse d'épée sous le roi, & le roi sous le pape, représenté par ses cardinaux, ses archevêques & ses évêques. Voilà l'ordre naturel des choses.

« On aura beau faire, jamais un chardon ne pourra s'élever à la hauteur d'un chêne, & jamais un paysan ne pourra tenir le glaive, comme un descendant de l'illustre race des guerriers.

« Ces Républicains ont obtenu quelques succès éphémères, à cause de la surprise qu'ils ont causée à l'univers par leur audace vraiment incroyable & leur absence de sens commun. En niant toutes les doctrines & tous les principes établis, ils ont frappé les gens raisonnables de stupéfac-

tion; c'est là l'unique cause de ces bouleversements. De même qu'il arrive quelquefois de voir un bœuf & même un taureau s'arrêter tout à coup, & s'enfuir à la vue d'un rat qui sort subitement de dessous terre & se dresse devant lui, de même nous voyons nos soldats étonnés & même déroutés par une semblable audace. Mais tout cela ne peut durer longtemps, & la première surprise une fois passée, je suis bien sûr que nos vieux généraux de la guerre de Sept-Ans battront ce ramassis de va-nu-pieds à plate couture, & qu'il n'en rentrera pas un seul dans leur malheureux pays! »

Ayant dit cela, monsieur Karolus rallumait sa pipe, & continuait à se promener de long en large, les mains derrière le dos, d'un air satisfait de lui-même.

Tous les autres réfléchissaient à ce qu'ils venaient d'entendre, & le mauser prenait enfin la parole à son tour.

« Tout ce qui doit arriver arrive, fai-

sait-il. Puisque ces Républicains ont chassé leurs seigneurs & leurs religieux, c'était écrit dans le ciel depuis le commencement des temps : Dieu l'a voulu ! Maintenant, de savoir s'ils reviendront, cela dépend de ce que le Seigneur-Dieu voudra; s'il veut ressusciter les morts, cela dépend de lui. Mais l'année dernière, comme je regardais travailler mes abeilles, je vis que tout à coup ces petits êtres, doux & même jolis, se mettaient à tomber sur les frelons, à les piquer & à les traîner hors de la ruche. Cela revient tous les ans. Ces frelons font les jeunes, & les abeilles les entretiennent tant que la ruche a besoin d'eux; mais ensuite elles les tuent : c'est quelque chose d'abominable, et pourtant c'est écrit ! — En voyant cela, je pensais à ces Républicains : ils sont en train de tuer leurs frelons; mais soyez tranquilles, on ne peut jamais se passer d'eux; il en reviendra d'autres; il faudra les remplumer & les nourrir; après cela les abeilles

se fâcheront encore & les tueront par centaines. On croira que tout est fini, mais il en reviendra d'autres... ainsi de suite; il en faut... il en faut!... »

Le mauser alors hochait la tête, & monsieur Karolus, s'arrêtant au milieu de la chambre, s'écriait :

« Qu'est-ce que vous appelez frelons? Les vrais frelons sont les orgueilleux vermisseaux qui se croient capables de tout, & non les seigneurs & les religieux.

— Sauf votre respect, monsieur Richter, faisait le mauser, les frelons sont ceux qui ne veulent rien faire & jouir de tout; ceux qui, sans rendre aucun service que de bourdonner autour de la reine, veulent qu'on les entretienne grassement. On les entretient. Mais finalement, il est écrit qu'on les jette dehors. C'est arrivé mille & mille fois, & cela ne peut manquer d'arriver toujours. Les abeilles travailleuses, pleines d'ordre & d'économie, ne peuvent nourrir des êtres propres à rien. C'est mal-

heureux, c'est triste, mais voilà : quand on fait du miel, on aime à le garder pour soi.

— Vous êtes un jacobin ! s'écriait Karolus indigné.

— Non, au contraire, je suis un bourgeois d'Anstatt, taupier & éleveur d'abeilles; j'aime mon pays autant que vous; je me sacrifierais pour lui, peut-être plutôt que vous. Mais je suis bien forcé de dire que les vrais frelons sont ceux qui ne font rien, & que les abeilles sont celles qui travaillent, puisque je l'ai vu cent fois.

— Ah ! s'écriait Karolus Richter, je parierais que Koffel a les mêmes idées que vous ! »

Alors le petit menuisier, qui n'avait rien dit, répondait en clignant de l'œil :

« Monsieur Karolus, si j'avais le bonheur d'être le petit-fils d'un domestique de Yéri-Péter ou de Salm-Salm, & si j'en avais hérité de grands biens, qui m'entretiendraient dans l'abondance & la paresse, alors je dirais que les frelons sont

les travailleurs & les abeilles les fainéants. Mais de la façon dont je suis, j'ai besoin de tout le monde pour vivre, & je ne dis rien. Je me tais. Seulement je pense que chacun devrait obtenir ce qu'il mérite par son travail.

— Mes chers amis, reprenait alors l'oncle gravement, ne parlons pas de ces choses ; car nous ne pourrions nous entendre. La paix ! la paix ! voilà ce qu'il nous faut. C'est la paix qui fait prospérer les hommes, & qui remet tous les êtres à leur place véritable. Par la guerre on voit les mauvais instincts prévaloir : le meurtre, la rapine & le reste. Aussi tous les hommes de mauvaise vie aiment la guerre ; c'est le seul moyen pour eux de paraître quelque chose. En temps de paix ils ne seraient rien ; on verrait trop facilement que leurs pensées, leurs inventions & leurs désirs se rapportent à de pauvres génies. L'homme a été créé par Dieu pour la paix, pour le travail, l'amour de sa famille & de

ses semblables. Or, puisque la guerre va contre tout cela, c'est un véritable fléau. Maintenant voici dix heures qui sonnent, nous pourrions nous disputer jusqu'à demain sans nous entendre davantage. Je propose donc d'aller nous coucher. »

Tout le monde se levait alors, & le bourgmestre, appuyant ses deux gros poings aux bras de son fauteuil, s'écriait :

« Fasse le ciel que ni les Républicains, ni les Prussiens, ni les Impériaux ne passent par ici, car tous ces gens ont faim & soif ! Et comme il est plus agréable de boire son vin soi-même que de le voir avaler par les autres, j'aime beaucoup mieux apprendre ces choses par la gazette que d'en jouir par mes propres yeux. Voilà ce que je pense. »

Sur cette réflexion, il s'acheminait vers la porte ; les autres le suivaient.

« Bonne nuit ! criait l'oncle.

— Bonsoir ! » répondait le mauser en s'éloignant dans la rue sombre.

La porte se refermait, & l'oncle soucieux me disait :

« Allons, Fritzel, tâche de bien dormir.

— Pareillement, mon oncle, » lui répondais-je.

Lisbeth & moi nous montions l'escalier.

Un quart d'heure après, le plus profond silence régnait dans la maison.

II

Or, un vendredi soir du mois de novembre 1793, Lisbeth, après le souper, pétrissait la pâte pour cuire le pain du ménage, selon son habitude. Comme il devait en résulter aussi de la galette & de la tarte aux pommes, je me tenais près

d'elle dans la cuisine, & je la contemplais en me livrant aux réflexions les plus agréables.

La pâte faite, on y mit la levûre de bière, on gratta le pétrin tout autour, & l'on étendit dessus une grosse couverture en plumes, pour laisser fermenter. Après quoi Lisbeth répandit les braises de l'âtre à l'intérieur du four, & poussa dans le fond, avec la perche, trois gros fagots secs, qui se mirent à flamboyer sous la voûte sombre. Enfin, le feu bien allumé, elle plaça la plaque de tôle devant la bouche du four, & me dit :

« Maintenant, Fritzel, allons nous coucher; demain, quand tu te lèveras, il y aura de la tarte. »

Nous montâmes donc dans nos chambres. L'oncle Jacob ronflait depuis une heure au fond de son alcôve. Je me couchai, rêvant de bonnes choses, et ne tardai point à m'endormir comme un bienheureux.

Cela durait depuis assez longtemps, mais il faisait encore nuit, & la lune brillait en face de ma petite fenêtre, lorsque je fus éveillé par un tumulte étrange; on aurait dit que tout le village était en l'air : les portes s'ouvraient & se refermaient au loin, une foule de pas traversaient les mares boueuses de la rue. En même temps j'entendais aller & venir dans notre maison, & des reflets pourpres miroitaient sur mes vitres.

Qu'on se figure mon épouvante.

Après avoir écouté, je me levai doucement & j'ouvris une fenêtre. Toute la rue était pleine de monde, & non-seulement la rue, mais encore les petits jardins & les ruelles aux environs : rien que de grands gaillards, coiffés d'immenses chapeaux à cornes, revêtus de longs habits bleus à parements rouges, — de larges baudriers blancs en travers, — & la grande queue pendant sur le dos; sans parler des sabres & des gibernes, qui leur ballottaient au bas

des reins, & que je voyais pour la première fois. Ils avaient mis leurs fusils en faisceaux devant notre grange; deux sentinelles se promenaient autour; les autres entraient dans les maisons comme chez eux.

Au coin de l'écurie trois chevaux piaffaient. Plus loin, devant la boucherie de Sépel, de l'autre côté de la place, aux crocs du mur où l'on écorchait les veaux, était pendu tout un bœuf, à la lueur d'un grand feu qui montait & descendait, illuminant la place; sa tête & son dos traînaient à terre. Un de ces hommes, les manches de sa chemise retroussées autour de ses bras musculeux, le dépouillait; il l'avait fendu du haut en bas; les entrailles bleues coulaient sur la boue avec le sang. La figure de cet homme, avec son cou nu & sa tignasse, était terrible à voir.

Je compris aussitôt que les Républicains avaient surprisle village, &, tout en m'habillant, j'invoquai le secours de l'em-

pereur Joseph, dont monsieur Karolus Richter parlait si souvent.

Les Français étaient arrivés durant notre premier sommeil, & depuis deux heures au moins, car lorsque je me penchai pour descendre, j'en vis trois, également en manches de chemise comme le boucher, qui retiraient le pain de notre four avec notre pelle. Ils avaient épargné la peine de cuire à Lisbeth, comme l'autre avait épargné la peine de tuer à Sépel. Ces gens savaient tout faire, rien ne les embarrassait.

Lisbeth, assise dans un coin, les mains croisées sur les genoux, les regardait d'un air assez paisible; sa première frayeur était passée. Elle me vit au haut de la rampe & s'écria :

« Fritzel, descends... ils ne te feront pas de mal! »

Alors je descendis, & ces hommes continuèrent leur ouvrage sans s'inquiéter de moi. La porte de l'allée à gauche était ouverte & je voyais dans le fruitier deux

autres Républicains en train de brasser la pâte d'une seconde ou d'une troisième fournée. Enfin, à droite, par la porte de la salle entre-bâillée, je voyais l'oncle Jacob assis près de la table, sur une chaise, tandis qu'un homme vigoureux, à gros favoris roux, le nez court et rond, les sourcils saillants, les oreilles écartées de la tête & la tignasse couleur de chanvre, grosse comme le bras, pendant entre les deux épaules, était installé dans le fauteuil & déchiquetait un de nos jambons avec appétit. On ne voyait que ses gros poings bruns aller & venir, la fourchette dans l'un, le couteau dans l'autre, & ses grosses joues musculeuses trembloter. De temps en temps il prenait le verre, levait le coude, buvait un bon coup & poursuivait.

Il avait des épaulettes couleur de plomb, un grand sabre à fourreau de cuir, dont la coquille remontait derrière son coude, & des bottes tellement couvertes de boue, qu'on ne voyait plus que la

glèbe jaune qui commençait à sécher. Son chapeau, posé sur le buffet, laissait pendre un bouquet de plumes rouges, qui s'agitaient au courant d'air, car, malgré le froid, les fenêtres restaient ouvertes; une sentinelle passait derrière, l'arme au bras, & s'arrêtait de temps en temps pour jeter un coup d'œil sur la table.

Tout en déchiquetant, l'homme aux gros favoris parlait d'une voix brusque :

« Ainsi, tu es médecin? disait-il à l'oncle.

— Oui, monsieur le commandant.

— Appelle-moi « commandant » tout court, ou « citoyen commandant, » je te l'ai déjà dit; les « monsieur » & les « madame » sont passés de mode. Mais, pour en revenir à nos moutons, tu dois connaître le pays; un médecin de campagne est toujours sur les quatre chemins. A combien sommes-nous de Kaiserslautern?

— A sept lieues, commandant.

— Et de Pirmasens?

— A huit environ.

— Et de Landau?

— Je crois à cinq bonnes lieues.

— Je crois... à peu près... environ... est-ce ainsi qu'un homme du pays doit parler? Ecoute, tu m'as l'air d'avoir peur; tu crains que si les habits blancs passent par ici, on ne te pende pour les renseignements que tu m'auras donnés. Ote-toi cette idée de la tête : la République française te protége. »

Et regardant l'oncle en face, de ses yeux gris :

« A la santé de la République une & indivisible! » fit-il en levant son verre.

Ils trinquèrent ensemble, & l'oncle, tout pâle, but à la République.

« Ah çà, reprit l'autre, est-ce qu'on n'a pas vu d'Autrichiens par ici?

— Non, commandant.

— En es-tu bien sûr? Voyons, regarde-moi donc en face.

— Je n'en ai pas vu.

— Est-ce que tu n'aurais pas fait un tour à Réethâl ces jours derniers? »

L'oncle avait été trois jours avant à Réethâl; il crut le commandant informé par quelqu'un du village, & répondit :

« Oui, commandant.

— Ah! — Et il n'y avait pas d'Autrichiens?

— Non. »

Le républicain vida son verre, en jetant un coup d'œil oblique sur l'oncle Jacob; puis il étendit le bras, & le prit au poignet d'un air étrange.

« Tu dis que non?

— Oui, commandant.

— Eh bien, tu mens! »

Et d'une voix lente il ajouta :

« Nous ne pendons pas, nous autres, mais nous fusillons quelquefois ceux qui nous trompent! »

La figure de l'oncle devint encore plus pâle. Cependant, d'un ton assez ferme & la tête haute, il répéta :

« Commandant, je vous affirme sur l'honneur qu'il n'y avait pas d'Impériaux à Réethâl il y a trois jours.

— Et moi, s'écria le républicain, dont les petits yeux gris brillaient sous ses épais sourcils fauves, je te dis qu'il y en avait. Est-ce clair? »

Il y eut un silence. Tous ceux de la cuisine s'étaient retournés; la mine du commandant n'était pas rassurante. Moi, je me mis à pleurer, j'entrai même dans la chambre, comme pour secourir l'oncle Jacob, & je me plaçai derrière lui. Le républicain nous regardait tous deux les sourcils froncés, ce qui ne l'empêchait pas d'avaler encore une bouchée de jambon, comme pour se donner le temps de réfléchir. Dehors, Lisbeth sanglotait tout haut.

« Commandant, reprit l'oncle avec fermeté, vous ignorez peut-être qu'il y a deux Réethâl, l'un du côté de Kaiserslautern, & l'autre sur la Queich, à trois petites lieues de Landau. Les Autrichiens étaient

peut-être là-bas; mais de ce côté, mercredi soir, on n'en avait pas encore vu.

— Ça, dit le commandant en mauvais allemand lorrain, avec un sourire goguenard, ce n'est pas trop bête. Mais nous autres, entre Bitche et Sarreguemines, nous sommes aussi fins que vous. A moins que tu ne me prouves qu'il y a deux Réethâl, je ne te cache pas que mon devoir est de te faire arrêter & juger par un conseil de guerre.

— Commandant, s'écria l'oncle en étendant le bras, la preuve qu'il y a deux Réethâl, c'est qu'on les voit sur toutes les cartes du pays. »

Il montrait notre vieille carte accrochée au mur.

Alors le républicain se retourna dans son fauteuil & regarda en disant :

« Ah! c'est une carte du pays? Voyons un peu. »

L'oncle alla prendre la carte & l'étendit sur la table, en montrant les deux villages.

« C'est juste, dit le commandant, à la bonne heure; moi, je ne demande pas mieux que de voir clair! »

Il s'était posé les deux coudes sur la table, & sa grosse tête entre les mains il regardait.

« Tiens, tiens, c'est fameux cela! disait-il. D'où vient cette carte?

— C'est mon père qui l'a faite; il était géomètre. »

Le républicain souriait.

« Oui, les bois, les rivières, les chemins, tout est marqué, disait-il; je reconnais ça... nous avons passé là... c'est bon... c'est très-bon! »

Et se redressant :

« Tu ne te sers pas de cette carte, citoyen docteur, fit-il en allemand; moi, j'en ai besoin, & je la mets en réquisition pour le service de la République. Allons, allons, réparation d'honneur! Nous allons boire encore un coup pour cimenter les fêtes de la Concorde. »

On pense avec quel empressement Lisbeth descendit à la cave chercher une autre bouteille.

L'oncle Jacob avait repris son assurance. Le commandant, qui me regardait alors, lui demanda :

« C'est ton fils?

— Non, c'est mon neveu.

— Un petit gaillard solidement bâti. Quand je l'ai vu tout à l'heure arriver à ton secours, cela m'a fait plaisir. Allons, approche, » dit-il en m'attirant par le bras.

Il me passa la main dans les cheveux, & dit d'une voix un peu rude, mais bonne tout de même :

« Élève ce garçon-là dans l'amour des Droits de l'homme. Au lieu de garder les vaches, il peut devenir commandant ou général comme un autre. Maintenant toutes les portes sont ouvertes, toutes les places sont à prendre; il ne faut que du cœur & de la chance pour réussir. Moi, tel que tu me vois, je suis le fils d'un

3

forgeron de Sarreguemines; sans la République je taperais encore sur l'enclume; notre grand flandrin de comte, qui est avec les habits blancs, serait un aigle par la grâce de Dieu, & moi je serais un âne; au lieu que c'est tout le contraire par la grâce de la Révolution. »

Il vida brusquement son verre, & fermant à demi les yeux avec finesse :

« Ça fait une petite différence, » dit-il.

A côté du jambon se trouvait une de nos galettes, que les Républicains avaient cuites d'abord avec la première fournée; le commandant m'en coupa un morceau.

« Avale-moi ça hardiment, dit-il tout à fait de bonne humeur, & tâche de devenir un homme! »

Puis se tournant vers la cuisine :

« Sergent Laflèche! » s'écria-t-il de sa voix de tonnerre.

Un vieux sergent à monstaches grises, sec comme un hareng saur, parut sur le seuil.

« Combien de miches, sergent?

— Quarante.

— Dans une heure il nous en faut cinquante; avec nos dix fours, cinq cents : trois livres de pain par homme. »

Le sergent rentra dans la cuisine.

L'oncle & moi, nous observions tout cela sans bouger.

Le commandant s'accouda de nouveau sur la carte, la tête entre les mains.

Le jour grisâtre commençait à poindre dehors; on voyait l'ombre de la sentinelle se promener l'arme au bras devant nos fenêtres. Une sorte de silence s'était établi; bon nombre de Républicains dormaient sans doute, la tête sur le sac, autour des grands feux qu'ils avaient allumés, d'autres dans les maisons. La pendule allait lentement, le feu petillait toujours dans la cuisine.

Cela durait depuis quelques instants, lorsqu'un grand bruit s'éleva dans la rue; des vitres sautèrent, une porte s'ouvrit

avec fracas, & notre voisin, Joseph Spick, le cabaretier, se mit à crier :

« Au secours! au feu! »

Mais personne ne bougeait dans le village; chacun était bien content de se tenir tranquille chez soi. Le commandant écoutait.

« Sergent Laflèche! » dit-il.

Le sergent était allé voir, il ne parut qu'au bout d'un instant.

« Qu'est-ce qui se passe? lui demanda le commandant.

— C'est un aristocrate de cabaretier qui refuse d'obtempérer aux réquisitions de la citoyenne Thérèse, répondit le sergent d'un air grave.

— Eh bien! qu'on me l'amène. »

Le sergent sortit.

Deux minutes après, notre allée se remplissait de monde; la porte se rouvrit, & Joseph Spick, avec sa petite veste, sa culotte de toile & son bonnet de laine frisée, parut sur le seuil, entre

quatre soldats de la République l'arme au bras, la figure jaune comme du pain d'épice, les chapeaux usés, les coudes troués, de larges pièces aux genoux & les souliers en loques, recousus avec de la ficelle; ce qui ne les empêchait pas de se redresser & d'être fiers comme des rois.

Joseph, les mains dans les poches de sa veste, le dos rond, le front plat & les joues pendantes, ne se tenait plus sur ses longues jambes; il regardait à terre comme effaré.

Derrière, dans l'ombre, se voyait la tête d'une femme pâle & maigre, qui attira tout de suite mon attention; elle avait le front haut, le nez droit, le menton allongé & les cheveux d'un noir bleuâtre. Ces cheveux lui descendaient en larges bandeaux sur les joues & se relevaient en tresses derrière les oreilles, de sorte que sa figure, dont on ne voyait que la face sans les côtés, semblait extrêmement longue. Ses yeux étaient grands & noirs. Elle

portait un chapeau de feutre à cocarde tricolore, &, par-dessus le chapeau, un mouchoir rouge lié sous le menton. Comme je n'avais vu jusqu'alors dans notre pays que des femmes blondes ou brunes, celle-ci me produisit un effet d'étonnement & d'admiration extraordinaire, tout jeune que j'étais; je la regardais ébahi; l'oncle ne me paraissait pas moins étonné que moi, & quand elle entra, suivie de cinq ou six autres Républicains habillés comme les premiers, durant tout le temps qu'elle fut là, nous ne la quittâmes pas des yeux.

Une fois dans la chambre, nous vîmes qu'elle avait un grand manteau de drap bleu, à triple collet tombant jusqu'au-dessous des coudes, un petit tonneau, dont le cordon lui passait en sautoir sur l'épaule, enfin, autour du cou, une grosse cravate de soie noire à longues franges, quelque butin de la guerre sans doute, & qui relevait encore la beauté de sa tête calme & fière.

Le commandant attendait que tout le monde fût entré, regardant surtout Joseph Spick, qui semblait plus mort que vif. Puis, s'adressant à la femme, qui venait de relever son chapeau d'un mouvement de tête :

« Eh bien, Thérèse, fit-il, qu'est-ce qui se passe ?

— Vous savez, commandant, qu'à la dernière étape je n'avais plus une goutte d'eau-de-vie, dit-elle d'un ton ferme & net ; mon premier soin, en arrivant, fut de courir par tout le village pour en trouver, en la payant, bien entendu. Mais les gens cachent tout, & depuis une demi-heure seulement, j'ai découvert la branche de sapin à la porte de cet homme. Le caporal Merlot, le fusilier Cincinnatus & le tambour-maître Horatius Coclès me suivaient pour m'aider. Nous entrons ; nous demandons du vin, de l'eau-de-vie, n'importe quoi ; mais le *kaiserlick* n'avait rien, il ne comprenait pas, il faisait le sourd. On se

met donc à chercher, à regarder dans tous les coins, & finalement nous trouvons l'entrée de la cave au fond d'un bûcher, dans la cour, derrière un tas de fagots qu'il avait mis devant.

« Nous aurions pu nous fâcher; au lieu de cela, nous descendons & nous trouvons du vin, du lard, de la choucroute, de l'eau-de-vie; nous remplissons nos tonneaux, nous prenons du lard, & puis nous remontons sans esclandre. Mais en nous voyant revenir chargés, cet homme, qui se tenait tranquillement dans la chambre, se mit à crier comme un aveugle, & au lieu d'accepter mes assignats, il les déchira & me prit par le bras en me secouant de toutes ses forces. Cincinnatus ayant déposé sa charge sur la table, prit ce grand flandrin au collet & le jeta contre la fenêtre de sa baraque. C'est alors que le sergent Laflèche est arrivé. Voilà tout, commandant. »

Quand cette femme eut parlé de la sorte,

elle se retira derrière les autres, & tout aussitôt un petit homme sec, maigre & brusque, dont le chapeau penchait sur l'oreille, & qui tenait sous son bras une longue canne à pomme de cuivre, en forme d'oignon, s'avança & dit :

« Commandant, ce que la citoyenne Thérèse vient de vous communiquer, c'est l'indignation de la mauvaise foi, que tout chacun aurait eue de se trouver nez à nez avec un *kaiserlick* dépourvu de tout sentiment civique, & qui se propose...

— C'est bon, interrompit le commandant, la parole de la citoyenne Thérèse me suffit! »

Et s'adressant en allemand à Joseph Spick, il lui dit en fronçant les sourcils :

« Dis donc, toi, est-ce que tu veux être fusillé? Cela ne coûtera que la peine de te conduire dans ton jardin! Ne sais-tu pas que le papier de la République vaut mieux que l'or des tyrans? Écoute, pour cette fois je veux bien te faire grâce, en considéra-

tion de ton ignorance; mais s'il t'arrive encore de cacher tes vivres & de refuser les assignats en payement, je te fais fusiller sur la place du village, pour servir d'exemple aux autres. Allons, marche, grand imbécile! »

Il débita cette petite harangue très-rondement; puis se tournant vers la cantinière :

« C'est bien, Thérèse, dit-il, tu peux charger tes tonneaux, cet homme n'y mettra pas opposition. Et vous autres, qu'on le laisse aller. »

Tout le monde sortit, Thérèse en tête & Joseph le dernier. Le pauvre diable n'avait plus une goutte de sang dans les veines; il venait d'en échapper d'une belle.

Le jour, dans l'intervalle, était venu.

Le commandant se leva, plia la carte & la mit dans sa poche. Puis il s'avança jusqu'à l'une des fenêtres & se mit à regarder le village. L'oncle & moi nous regardions à l'autre fenêtre. Il pouvait être alors cinq heures du matin.

III

Toute ma vie je me rappellerai cette rue silencieuse encombrée de gens endormis, les uns étendus, les autres repliés, la tête sur le sac. Je vois encore ces pieds boueux, ces semelles usées, ces habits rapiécés, ces faces jeunes aux teintes brunes, ces vieilles aux joues rigides, les paupières closes ; ces grands chapeaux, ces épaulettes déteintes, ces pompons, ces couvertures de laine à bordure rouge filandreuse, pleines de trous, ces manteaux gris, cette paille dispersée dans la boue. Et le grand silence du sommeil après la marche forcée, ce repos absolu semblable à la mort; & le petit jour bleuâtre enveloppant tout cela de sa lu-

mière indécise, le soleil pâle montant dans la brume, les maisonnettes aux larges toitures de chaume, regardant de leurs petites fenêtres noires; & tout au loin, des deux côtés du village, sur l'Altenberg & le Réepockel, au-dessus des vergers & des chenevières, les baïonnettes des sentinelles scintillant parmi les dernières étoiles; non, jamais je n'oublierai cet étrange spectacle; j'étais bien jeune alors, mais de tels souvenirs sont éternels.

A mesure que le jour grandissait, s'animait aussi le tableau; une tête se levait, s'appuyait sur le coude & regardait, puis bâillait & se couchait de nouveau. Ailleurs un vieux soldat se dressait tout à coup, secouait la paille de ses habits, se coiffait de son feutre & repliait son lambeau de couverture; un autre aussi roulait son manteau et le bouclait sur son sac; un autre tirait de sa poche un bout de pipe & battait le briquet. Les premiers levés se rapprochaient & causaient entre eux,

d'autres venaient les rejoindre en frappant de la semelle, car il faisait froid à cette heure; les feux allumés dans la rue & sur la place avaient fini par s'éteindre.

En face de chez nous, sur la petite place, était la fontaine; un certain nombre de Républicains, rangés autour des deux grandes auges moussues, se lavaient, riant & plaisantant malgré le froid; d'autres venaient allonger la lèvre au goulot.

Puis les maisons s'ouvraient une à une, & l'on voyait les soldats en sortir, inclinant leurs grands chapeaux sous les petites portes. Ils avaient presque tous la pipe allumée.

A droite de notre grange, devant l'auberge de Spick, stationnait la charrette de la cantinière, couverte d'une grande toile; elle était à deux roues, en forme de brouette, les bras posant à terre.

Derrière, la mule, couverte d'une vieille housse de laine à carreaux rouges & bleus, attirait de notre échoppe une longue mè-

che de foin, qu'elle mâchait gravement, les yeux à demi fermés d'un air sentimental.

La cantinière, à la fenêtre en face, raccommodait une petite culotte, & se penchait de temps en temps pour jeter un coup d'œil sous le hangar.

Là, le tambour-maître Horatius Coclès, Cincinnatus, Merlot & un grand gaillard jovial, maigre, sec, à cheval sur des bottes de foin, se faisaient la queue l'un à l'autre; ils se peignaient les tresses & les lissaient en se crachant dans la main; Horatius Coclès, qui se trouvait en tête de la bande, fredonnait un air, & ses camarades répétaient le refrain à la sourdine.

Près d'eux, contre deux vieilles futailles, dormait un petit tambour d'une douzaine d'années, tout blond comme moi, & qui m'intéressait particulièrement. C'est lui que surveillait la cantinière, & dont elle raccommodait sans doute une culotte. Il avait son petit nez rouge en l'air, la bou-

che entr'ouverte, le dos contre les deux tonnes & un bras sur sa caisse; ses baguettes étaient passées dans la buffleterie, & sur ses pieds, couverts de quelques brins de paille, était étendu un grand caniche tout crotté, qui le réchauffaït. A chaque instant cet animal levait la tête & le regardait comme pour dire : « Je voudrais bien faire un tour dans les cuisines du village ! » Mais le petit ne bougeait pas; il dormait si bien ! Et comme, dans le lointain, quelques chiens aboyaient, le caniche bâillait; il aurait voulu se mettre de la partie.

Bientôt deux officiers sortirent de la maison voisine; deux hommes élancés, jeunes, la taille serrée dans leur habit. Comme ils passaient devant la maison, le commandant leur cria :

« Duchêne ! Richer !

— Bonjour, commandant, dirent-ils en se retournant.

— Les postes sont relevés ?

— Oui, commandant.

— Rien de nouveau?

— Rien, commandant.

— Dans une demi-heure on se remet en marche. Fais battre le rappel, Richer. Entre, Duchêne. »

L'un des officiers entra, l'autre passa sous le hangar & dit quelques mots à Horatius Coclès. Moi, je regardais le nouveau venu. Le commandant avait fait apporter une bouteille d'eau-de-vie; ils en buvaient ensemble, lorsqu'une sorte de bourdonnement s'entendit dehors : c'était le rappel. Je courus voir ce qui se passait. Horatius Coclès, devant cinq tambours, dont le petit tenait la gauche, la canne en l'air, ordonnait le roulement. Tant que la canne fut levée, il continua. Les Républicains arrivaient de toutes les ruelles du village; ils se rangeaient sur deux lignes, devant la fontaine, & leurs sergents commençaient l'appel. L'oncle & moi, nous étions émerveillés de l'ordre qui régnait chez ces gens; à mesure qu'on les appelait, ils répondaient

si vite, que c'était comme un murmure de tous les côtés. Ils avaient repris leurs fusils & les tenaient à volonté, sur l'épaule ou la crosse à terre.

Après l'appel, il se fit un grand silence, & plusieurs hommes, dans chaque compagnie, se détachèrent sous la conduite des caporaux, pour aller chercher le pain. La citoyenne Thérèse attelait alors sa mule à la charrette. Au bout de quelques instants les escouades revinrent, apportant les miches dans des sacs & des paniers. La distribution commença.

Comme les Républicains s'étaient fait la soupe en arrivant, ils se bouclaient l'un à l'autre leur miche sur le sac.

« Allons, s'écria le commandant d'un ton joyeux, en route ! »

Il prit son manteau, le jeta sur son épaule, & sortit sans nous dire ni bonjour ni bonsoir.

Nous pensions être débarrassés de ces gens pour toujours.

Au moment où le commandant sortait, le bourgmestre vint prier l'oncle Jacob de se rendre bien vite chez lui, disant que la vue des Républicains avait rendu sa femme malade.

Ils partirent ensemble aussitôt. Lisbeth arrangeait déjà les chaises & balayait la salle. On entendait dehors les officiers commander : « En avant, marche! » Les tambours résonnaient; la cantinière criait: « Hue! » & le bataillon se mettait en route, quand une sorte de pétillement terrible retentit au bout du village. C'étaient des coups de fusil, qui se suivaient quelquefois plusieurs ensemble, quelquefois un à un.

Les Républicains allaient entrer dans la rue.

« Halte! » cria le commandant, qui regardait debout sur ses étriers, prêtant l'oreille.

Je m'étais mis à la fenêtre, & je voyais

tous ces hommes attentifs, & les officiers hors des rangs autour de leur chef, qui parlait avec vivacité.

Tout à coup un soldat parut au détour de la rue; il courait, son fusil sur l'épaule.

« Commandant, dit-il de loin, tout essoufflé, les *kaiserliks!* L'avant-poste vient d'être enlevé par les hussards! ils arrivent! »

A peine le commandant eut-il entendu cela qu'il se retourna, courant sur la ligne ventre à terre & criant:

« Formez le carré! »

Les officiers, les tambours, la cantinière se repliaient en même temps autour de la fontaine, tandis que les compagnies se croisaient comme un jeu de cartes; en moins d'une minute, elles formèrent le carré sur trois rangs, les autres au milieu, & presque aussitôt il se fit dans la rue un bruit épouvantable, les hussards arrivaient; la terre en tremblait! Je les vois encore déboucher au tournant de la rue, leurs dolmans rouges, bordés de fourrures, flot-

tant derrière eux comme des étendards, & courbés si bas sur leur selle, le sabre en avant, qu'on apercevait à peine leurs faces osseuses & brunes aux longues moustaches jaunes.

Il faut que les enfants soient possédés du diable, car, au lieu de me sauver, je restai là, les yeux écarquillés, pour voir la bataille. J'avais bien peur, c'est vrai, mais la curiosité l'emportait encore.

Le temps de regarder & de frémir, les hussards étaient sur la place. J'entendis à la même seconde le commandant crier : « Feu! » Puis un coup de tonnerre, puis rien que le bourdonnement de mes oreilles. Tout le côté du carré tourné vers la rue venait de faire feu à la fois; les vitres de nos fenêtres tombaient en grelottant; la fumée entrait dans la chambre avec des débris de cartouches, & l'odeur de la poudre remplissait l'air.

Moi, les cheveux hérissés, je regardais, & je voyais les hussards sur leurs petits

chevaux, debout dans la fumée grise, bondir, retomber & rebondir, comme pour grimper sur le carré; & ceux de derrière arriver, arriver sans cesse, hurlant d'une voix sauvage : « *Forvertz! forvertz!* (1) »

« Feu du second rang! » cria le commandant, au milieu des hennissements & des cris sans fin.

Il avait l'air de parler dans notre chambre, tant sa voix était calme.

Un nouveau coup de tonnerre suivit; & comme le crépi tombait, comme les tuiles roulaient des toits, comme le ciel & la terre semblaient se confondre, Lisbeth, derrière, dans la cuisine, poussait des cris si perçants que, même à travers ce tumulte, on les entendait comme un coup de sifflet.

Après les feux de peloton commencèrent les feux de file. On ne voyait plus que les fusils du deuxième rang s'abaisser, faire

(1) En avant! en avant!

feu & se relever, tandis que le premier rang, le genou à terre, croisait la baïonnette, & que le troisième chargeait les fusils & les passait au second.

Les hussards tourbillonnaient autour du carré, frappant au loin de leurs grands sabres; de temps en temps un chapeau tombait, quelquefois l'homme. Un de ces hussards, repliant son cheval sur les jarrets, bondit si loin qu'il franchit les trois rangs & tomba dans le carré; mais alors le commandant républicain se précipita sur lui, & d'un furieux coup de pointe le cloua pour ainsi dire sur la croupe de son cheval; je vis le républicain retirer son sabre rouge jusqu'à la garde; cette vue me donna froid; j'allais fuir, mais j'étais à peine levé, que les hussards firent volte-face & partirent, laissant un grand nombre d'hommes & de chevaux sur la place.

Les chevaux essayaient de se relever, puis retombaient. Cinq ou six cavaliers, pris sous leur monture, faisaient des ef-

forts pour dégager leurs jambes; d'autres tout sanglants se traînaient à quatre pattes, levant la main & criant d'une voix lamentable : « *Pardône, Françôse!* (1) » dans la crainte d'être massacrés; quelques-uns, ne pouvant endurer ce qu'ils souffraient, demandaient en grâce qu'on les achevât. Le plus grand nombre restaient immobiles.

Pour la première fois je compris bien la mort : ces hommes que j'avais vus deux minutes avant, pleins de vie & de force, chargeant leurs ennemis avec fureur, & bondissant comme des loups, ils étaient là, couchés pêle-mêle, insensibles comme les pierres du chemin.

Dans les rangs des Républicains il y avait aussi des places vides, des corps étendus sur la face, & quelques blessés, les joues & le front pleins de sang; ils se bandaient la tête, le fusil au pied, sans quitter les

(1) Pardon, Français!

rangs; leurs camarades les aidaient à serrer le mouchoir & à remettre le chapeau dessus.

Le commandant, à cheval près de la fontaine, la corne de son grand chapeau à plumes sur le dos & le sabre au poing, faisait serrer les rangs; près de lui se tenaient les tambours en ligne, & un peu plus loin, tout près de l'auge, la cantinière avec sa charrette. On entendait les trompettes des hussards sonner la retraite. Au tournant de la rue, ils avaient fait halte; une de leurs sentinelles attendait là, derrière l'angle de la maison commune; on ne voyait que la tête de son cheval. Quelques coups de fusil partaient encore.

« Cessez le feu! » cria le commandant.

Et tout se tut; on n'entendit plus que la trompette au loin.

La cantinière fit alors le tour des rangs à l'intérieur, pour verser de l'eau-de-vie aux hommes, tandis que sept ou huit grands gaillards allaient puiser de l'eau

à la fontaine, dans leurs gamelles, pour les blessés, qui tous demandaient à boire d'une voix pitoyable.

Moi, penché hors de la fenêtre, je regardais au fond de la rue déserte, me demandant si les dolmans rouges oseraient revenir. Le commandant regardait aussi dans cette direction, & causait avec un capitaine appuyé sur la selle de son cheval. Tout à coup le capitaine traversa le carré, écarta les rangs & se précipita chez nous en criant :

« Le maître de la maison ?

— Il est sorti.

— Eh bien... toi... conduis-moi dans votre grenier... vite ! »

Je laissai là mes sabots, & me mis à grimper l'escalier au fond de l'allée comme un écureuil. Le capitaine me suivait. En haut, il vit du premier coup d'œil l'échelle du colombier & monta devant moi. Dans le colombier il se posa les deux coudes au bord de la lucarne un peu basse, se pen-

chant pour voir. Je regardais par-dessus son épaule. Toute la route, à perte de vue, était couverte de monde : de la cavalerie, de l'infanterie, des canons, des caissons, des manteaux rouges, des pelisses vertes, des habits blancs, des casques, des cuirasses, des files de lances & de baïonnettes, des lignes de chevaux, & tout cela s'avançait vers le village.

« C'est une armée ! » murmurait le capitaine à voix basse.

Il se retourna brusquement pour redescendre, mais, s'arrêtant sur une idée, il me montra le long du village, à deux portées de fusil, une file de manteaux rouges qui s'enfonçaient dans un repli de terrain derrière les vergers.

« Tu vois ces manteaux rouges? dit-il.

— Oui.

— Est-ce qu'un chemin de voiture passe là?

— Non, c'est un sentier.

— Et ce grand ravin qui le coupe au

milieu, droit devant nous, est-ce qu'il est profond?

— Oh! oui.

— On n'y passe jamais avec les voitures & les charrues?

— Non, on ne peut pas. »

Alors, sans m'en demander davantage, il redescendit l'échelle à reculons, aussi vite que possible, & se jeta dans l'escalier. Je le suivais; nous fûmes bientôt en bas; mais nous n'étions pas encore au bout de l'allée, que l'approche d'une masse de cavalerie faisait frémir les maisons. Malgré cela, le capitaine sortit, traversa la place, écarta deux hommes dans les rangs & disparut.

Des milliers de cris brefs, étranges, semblables à ceux d'une nuée de corbeaux : « Hourrah! hourrah! » remplissaient alors la rue d'un bout à l'autre, & couvraient presque le roulement sourd du galop.

Moi, tout fier d'avoir conduit le capitaine dans le colombier, j'eus l'imprudence

de m'avancer sur la porte. Les uhlans, car cette fois c'étaient des uhlans, arrivaient comme le vent, la lance en arrêt, les oreilles enfoncées dans leurs gros bonnets à poil, les yeux écarquillés, le nez comme enfoui dans les moustaches, & le grand pistolet à crosse de cuivre dans la ceinture. Ce fut comme une vision. Je n'eus que le temps de me jeter en arrière; je n'avais plus une goutte de sang dans les veines, & ce n'est qu'au moment où la fusillade recommença que je me réveillai comme d'un rêve, au fond de notre chambre, en face des fenêtres brisées.

L'air était obscurci, le carré tout blanc de fumée. Le commandant se voyait seul derrière, immobile sur son cheval, près de la fontaine; on l'aurait pris pour une statue de bronze, à travers ce flot bleuâtre, d'où jaillissaient des centaines de flammes rouges. Les uhlans, comme d'immenses sauterelles, bondissaient tour autour, dar-

daient leurs lances & les retiraient; d'autres lâchaient leurs grands pistolets dans les rangs, à quatre pas.

Il me semblait que le carré pliait; c'était vrai.

« Serrez les rangs! tenez ferme! criait le commandant de sa voix calme.

— Serrez les rangs! serrez! » répétaient les officiers de distance en distance.

Mais le carré pliait, il formait un demi-cercle au milieu; le centre touchait presque à la fontaine. A chaque coup de lance, arrivait la parade de la baïonnette comme l'éclair, mais quelquefois l'homme s'afiaissait. Les Républicains n'avaient plus le temps de recharger; ils ne tiraient plus, & les uhlans arrivaient toujours, plus nombreux, plus hardis, enveloppant le carré dans leur tourbillon, & poussant déjà des cris de triomphe, car ils se croyaient vainqueurs.

Moi-même, je croyais les Républicains perdus lorsque, au plus fort de l'action,

le commandant, levant son chapeau au bout de son sabre, se mit à chanter une chanson qui vous donnait la chair de poule, & tout le bataillon, comme un seul homme, se mit à chanter avec lui.

En un clin d'œil tout le devant du carré se redressa, refoulant dans la rue toute cette masse de cavaliers, pressés les uns contre les autres avec leurs grandes lances, comme les épis dans les champs.

On aurait dit que cette chanson rendait les Républicains furieux; c'est tout ce que j'ai vu de plus terrible! Et depuis j'ai pensé bien des fois que les hommes acharnés à la bataille sont plus féroces que les bêtes sauvages.

Mais ce qu'il y avait encore de plus affreux, c'est que les derniers rangs de la colonne autrichienne, tout au bout de la rue, ne voyant pas ce qui se passait à l'entrée de la place, avançaient toujours criant: « Hourrah! hourrah! » de sorte que ceux des premiers rangs, poussés par les baïon-

nettes des Républicains, & ne pouvant plus reculer, s'agitaient dans une confusion inexprimable & jetaient des cris de détresse; leurs grands chevaux, piqués aux naseaux, se dressaient la crinière droite, les yeux hors de la tête, avec des hennissements grêles & des ruades épouvantables. Je voyais de loin ces malheureux uhlans, fous de terreur, se retourner, en frappant leurs camarades du manche de leurs lances pour se faire place, & détaler comme des lièvres le long des petites cassines.

Deux minutes après, la rue était vide. Il restait bien encore vingt-cinq ou trente de ces pauvres diables, enfermés dans la place. Ils n'avaient pas vu la retraite & semblaient tout déconcertés, ne sachant par où fuir; mais ce fut bientôt fini : une nouvelle décharge les coucha sur le dos, sauf deux ou trois qui s'enfoncèrent dans la ruelle des Tanneurs.

On ne voyait plus que des tas de chevaux & d'hommes morts; le sang coulait

au-dessous & suivait notre rigole jusqu'au guévoir.

« Cessez le feu! cria le commandant pour la seconde fois; chargez!

Dans le même instant neuf heures sonnaient à l'église. Le village en ce moment n'est pas à dépeindre; les maisons criblées de balles, les volets pendant à leurs gonds, les fenêtres défoncées, les cheminées chancelantes, la rue pleine de tuiles & de briques fracassées, les toits des hangars percés à jour, & ce tas de morts; ces chevaux bousculés, se débattant & saignant : on ne peut se le figurer.

Les Républicains, diminués de moitié, leurs grands chapeaux penchés sur le dos, l'air dur & terrible, attendaient l'arme au bras. Derrière, à quelques pas de notre maison, le commandant délibérait avec ses officiers. Je l'entendais très-bien :

« Nous avons une armée autrichienne devant nous, disait-il brusquement; il s'agit de tirer notre peau d'ici. Dans une

heure, nous aurons vingt ou trente mille hommes sur les bras; ils tourneront le village avec leur infanterie, & nous serons tous perdus. Je vais faire battre la retraite. Quelqu'un a-t-il quelque chose à dire?

— Non, c'est bien vu, » répondirent les autres.

Alors ils s'éloignèrent, & deux minutes après, je vis un grand nombre de soldats entrer dans les maisons, jeter les chaises, les tables, les armoires dehors sur un même tas; quelques-uns, du haut des greniers, jetaient de la paille & du foin; d'autres amenaient les charrettes & les voitures du fond des hangars. Il ne leur fallut pas dix minutes pour avoir à l'entrée de la rue une barrière haute comme les maisons; le foin & la paille étaient au-dessus & au-dessous. Le roulement du tambour rappela ceux qui faisaient cet ouvrage; aussitôt le feu se mit à grimper de brindille en brindille jusqu'au haut de la barricade, balayant les toits à côté, de sa flamme rouge, & répan-

dant sa fumée noire comme une voûte immense sur le village.

De grands cris s'entendirent alors au loin; des coups de fusil partirent de l'autre côté; mais on ne voyait rien, & le commandant donna l'ordre de la retraite.

Je vis ces Républicains défiler devant chez nous d'un pas lent & ferme, les yeux étincelants, les baïonnettes rouges, les mains noires, les joues creuses. Deux tambours marchaient derrière sans battre; le petit que j'avais vu dormir sous notre hangar s'y trouvait; il avait sa caisse sur l'épaule & le dos plié pour marcher; de grosses larmes coulaient sur ses joues rondes, noircies par la fumée de la poudre; son camarade lui disait : « Allons, petit Jean, du courage! » Mais il n'avait pas l'air d'entendre. Horatius Coclès avait disparu & la cantinière aussi. Je suivis cette troupe des yeux jusqu'au détour de la rue.

Depuis quelques instants le tocsin de la maison commune sonnait, & tout au loin

on entendait des voix mélancoliques crier : « Au feu ! au feu ! »

Je regardai vers la barricade des Républicains ; le feu avait gagné les maisons & montait jusque dans le ciel ; de l'autre côté, un frémissement d'armes remplissait la rue, & déjà, sur les maisons voisines, de longues piques noires sortaient des lucarnes, pour renverser l'échafaudage de l'incendie.

IV

Après le départ des Républicains, il se passa bien encore un quart d'heure avant que personne ne se montrât de notre côté dans la rue. Toutes les maisons semblaient abandonnées. De l'autre côté de la barricade, le tumulte augmentait ; les cris de

gens : « Au feu ! au feu ! » se prolongeaient d'une façon lugubre.

J'étais sorti sous le hangar, épouvanté de l'incendie. Rien ne bougeait; on n'entendait que le pétillement du feu & les soupirs d'un blessé assis contre le mur de notre étable; il avait une balle dans les reins, & s'appuyait sur les deux mains pour se tenir droit : c'était unhussard; il me regardait avec des yeux terribles & désespérés. Un peu plus loin, un cheval, couché sur le flanc, balançait sa tête au bout de son long cou, comme un pendule.

Et comme j'étais là, pensant que ces Français devaient être de fameux brigands, pour nous brûler sans aucune raison, un faible bruit se fit entendre derrière moi; je me retournai, & je vis dans 'ombre du hangar, sous les brindilles de paille tombant des poutres, la porte de la grange entr'ouverte, & derrière, la figure pâle de notre voisin Spick, les yeux écarquillés. Il avançait la tête doucement &

prêtait l'oreille; puis, s'étant convaincu que les Républicains venaient de battre en retraite, il s'élança dehors en brandissant sa hache comme un furieux & criant :

« Où sont-ils, ces gueux? où sont-ils, que je les extermine tous!

— Ah! lui dis-je, ils sont partis; mais, en courant, vous pouvez encore les rattraper au bout du village. »

Alors il me regarda d'un œil louche, &, voyant que j'étais sans malice, il courut au feu.

D'autres portes s'ouvraient au même instant; des hommes & des femmes sortaient, regardaient, puis levaient les mains au ciel en criant : « Qu'ils soient maudits! qu'ils soient maudits! » Et chacun se dépêchait d'aller prendre son baquet pour éteindre le feu.

La fontaine fut bientôt encombrée de monde; il n'y avait plus assez de place autour; on formait la chaîne des deux côtés, jusque dans les allées des maisons menacées.

Quelques soldats, debout sur les toits, versaient l'eau dans la flamme; mais tout ce qu'on put faire, ce fut de préserver les maisons voisines. Vers onze heures, une gerbe de feu bleuâtre monta jusqu'au ciel: dans le nombre des voitures entassées, se trouvait la charrette de la cantinière; ses deux tonnes d'eau-de-vie venaient d'éclater.

L'oncle Jacob était aussi dans la chaîne, de l'autre côté, sous la garde des sentinelles autrichiennes; il parvint cependant à s'échapper en traversant une cour, & rentra chez nous par les jardins.

« Seigneur Dieu, s'écria-t-il, Fritzel est sauvé! »

Je vis en cette circonstance qu'il m'aimait beaucoup, car il m'embrassa en me demandant :

« Où donc étais-tu, pauvre enfant?

— A la fenêtre, » lui dis-je.

Alors il devint tout pâle & s'écria :

« Lisbeth! Lisbeth! »

Mais elle ne répondit pas, & même il nous fut impossible de la trouver; nous allions dans toutes les chambres, regardant jusque sous les lits, & nous pensions qu'elle s'était sauvée chez quelque voisine.

Dans cet intervalle, on finit par se rendre maître du feu, & tout à coup nous entendîmes les Autrichiens crier dehors : « Place... place... En arrière ! »

En même temps un régiment de hussards passa devant chez nous comme la foudre. Ils s'élançaient à la poursuite des Républicains; mais nous apprîmes le lendemain qu'ils étaient arrivés trop tard; l'ennemi avait gagné les bois de Rothalps, qui s'étendent jusque derrière Pirmasens. C'est ainsi que nous comprîmes enfin pourquoi ces gens avaient barricadé la rue & mis le feu aux maisons : ils voulaient retarder la poursuite de la cavalerie, & cela montre bien leur grande expérience des choses de la guerre.

Depuis ce moment jusqu'à cinq heures

du soir, deux brigades autrichiennes défilèrent dans le village sous nos fenêtres : des uhlands, des dragons, des hussards; puis des canons, des fourgons, des caissons; puis, vers trois heures, le général en chef, au milieu de ses officiers, un grand vieillard coiffé d'un tricorne & vêtu d'une longue polonaise blanche, tellement couverte de torsades & de broderies d'or, qu'à côté de lui, le commandant républicain, avec son chapeau & son uniforme râpés, n'aurait eu l'air que d'un simple caporal.

Le bourgmestre & les conseillers d'Anstatt, en habit de bure, à larges manches, la tête découverte, l'attendaient sur la place. Il s'y arrêta deux minutes, regarda les morts entassés autour de la fontaine, & demanda :

« Combien d'hommes les Français étaient-ils ?

— Un bataillon, Excellence, » répondit le bourgmestre courbé en demi-cercle.

Le général ne dit rien. Il leva son tricorne, & poursuivit sa route.

Alors arriva la seconde brigade : des chasseurs tyroliens en tête, avec leurs habits verts, leurs chapeaux noirs à bords retroussés, & leurs petites carabines d'Inspruck à balles forcées; puis d'autre infanterie en habit blanc & culotte bleu de ciel; les grandes guêtres remontant jusqu'au genou; puis de la grosse cavalerie, des hommes de six pieds, enfermés dans leurs cuirasses, & dont on ne voyait que le menton & les longues moustaches rousses sous la visière du casque; puis enfin les grandes voitures de l'ambulance, couvertes de toiles grises tendues sur des cerceaux, & derrière, les éclopés, les traînards & les poltrons.

Les chirurgiens de l'armée firent le tour de la place. Ils relevèrent les blessés, les placèrent dans leurs voitures; & l'un de leurs chefs, un petit vieillard à perruque blanche, dit au bourgmestre en montrant le reste :

« Vous ferez enterrer tout cela le plus tôt possible.

— Pour vous rendre mes devoirs, » répondit le bourgmestre gravement.

Enfin les dernières voitures partirent; il était environ six heures du soir. La nuit était venue. L'oncle Jacob se tenait sur le seuil de la maison avec moi. Devant nous, à cinquante pas, contre la fontaine, tous les morts, rangés sur les marches, la face en l'air & les yeux écarquillés, étaient blancs comme de la cire. Les femmes & les enfants du village se promenaient autour.

Et comme le fossoyeur Jeffer, avec ses deux garçons, Karl & Ludwig, arrivaient la pioche sur l'épaule, le bourgmestre leur dit :

« Vous prendrez douze hommes avec vous, & vous ferez une grande fosse dans la prairie du Wolfthal pour tout ce monde-là; vous m'entendez? Et tous ceux qui ont des charrettes & des tombereaux

devront les prêter avec leur attelage, car c'est un service public. »

Jeffer inclina la tête, & se rendit tout de suite à la prairie du Wolfthal, avec ses deux garçons & les hommes qu'il avait choisis.

« Il faut pourtant bien que nous retrouvions Lisbeth, » me dit alors l'oncle.

Nous recommençâmes nos recherches du grenier à la cave, & seulement à la fin, comme nous allions remonter, nous vîmes derrière notre tonne de choucroûte, entre les deux soupiraux, un paquet de linge dans l'ombre, que l'oncle se mit à secouer. Aussitôt Lisbeth, d'une voix plaintive, s'écria :

« Ne me tuez pas! Au nom du ciel, ayez pitié de moi!

— Lève-toi, dit l'oncle avec bonté; tout est fini! »

Mais Lisbeth était encore si troublée, qu'elle avait de la peine à mettre un pied devant l'autre, & qu'il me fallut la con-

duire en haut par la main, comme une enfant. Alors, revoyant le jour dans sa cuisine, elle s'assit au coin de l'âtre & fondit en larmes, priant & remerciant le Seigneur de l'avoir sauvée; ce qui prouve bien que les vieilles gens tiennent à la vie autant que les jeunes.

Les heures de désolation qui suivirent, & le mouvement que dut se donner l'oncle pour se rendre à l'appel de tous les malheureux qui réclamaient ses soins resteront toujours présents à ma mémoire. Il ne se passait pas d'instant, qu'une femme ou bien un enfant n'entrât chez nous en s'écriant :

« Monsieur le docteur... bien vite... qu'il vienne!... mon mari... mon frère... ma sœur sont malades! »

L'un avait été blessé, l'autre était devenu comme fou de peur; l'autre, étendu tout de son long, ne donnait plus signe de vie.

L'oncle ne pouvait être partout.

« Vous le trouverez dans telle maison, disais-je à ces malheureux; dépêchez-vous. »

Et ils partaient.

Ce n'est que bien tard, vers dix heures, qu'il revint enfin. Lisbeth s'était un peu remise; elle avait fait du feu sur l'âtre & dressé la table comme à l'ordinaire; mais le crépi du plafond, les éclats de vitres & de bois couvraient encore le plancher. C'est au milieu de tout cela que nous nous assîmes à table, & que nous mangeâmes en silence.

De temps en temps l'oncle relevait la tête, regardant sur la place les torches qui se promenaient autour des morts, les charrettes noires qui stationnaient devant la fontaine, avec leurs petits bidets du pays, les fossoyeurs, les curieux, tout cela dans les ténèbres. Il observait ces choses gravement, & tout à coup, vers la fin du repas, il se prit à me dire, la main étendue :

« Voilà la guerre, Fritzel ! Regarde, & souviens-toi !... Oui, voilà la guerre : la mort & la destruction, la fureur & la haine, l'oubli de tous sentiments humains. Quand le Seigneur nous frappe de ses malédictions, quand il nous envoie la peste & la famine, au moins ce sont des fléaux inévitables décrétés par sa sagesse; mais ici, c'est l'homme lui-même qui décrète la misère contre ses semblables, & c'est lui qui porte au loin ses ravages sans pitié.

« Hier, nous étions en paix, nous ne demandions rien à personne, nous n'avions pas fait de mal, & tout à coup des hommes étrangers sont venus nous frapper, nous ruiner & nous détruire. Ah ! qu'ils soient maudits, ceux qui provoquent de tels malheurs par esprit d'ambition; qu'ils soient l'exécration des siècles !

« Fritzel, souviens-toi de cela; c'est tout ce qu'il y a de plus abominable sur la terre. Des hommes qui ne se connaissent pas, qui ne se sont jamais vus, & qui tout à coup

se précipitent les uns sur les autres pour se déchirer ! Cela seul devrait nous faire croire en Dieu, car il faut un vengeur de telles iniquités. »

Ainsi parla l'oncle gravement ; il était très-ému ; & moi, la tête baissée, j'écoutais, retenant chacune de ses paroles & les gravant dans ma mémoire.

Comme nous étions ainsi depuis une demi-heure, une sorte de dispute s'éleva dehors, sur la place ; nous entendîmes un chien gronder sourdement, & la voix de notre voisin Spick dire d'un air irrité :

« Attends... attends... gueux de chien, je vais te donner un coup de pioche sur la nuque. Ça, c'est encore un animal de la même espèce que ses maîtres : ça vous paye avec des assignats & des coups de dents ; mais il tombe mal ! »

Le chien grondait plus fort.

Et d'autres voix disaient au milieu du silence de la nuit :

« C'est drôle tout de même... Voyez...

il ne veut pas quitter cette femme... Peut-être qu'elle n'est pas tout à fait morte. »

Alors l'oncle se leva brusquement & sortit. Je le suivis.

Rien de plus terrible à voir que les morts sous le reflet rouge des torches. Il ne faisait pas de vent, mais la flamme se balançait tout de même, & tous ces êtres pâles, avec leurs yeux ouverts, semblaient remuer.

« Pas morte ! criait Spick, est-ce que tu es fou, Jeffer? Est-ce que tu crois en savoir plus que les chirurgiens de l'armée? Non... non... elle a reçu son compte... & c'est bien fait ! c'est cette femme qui m'a payé mon eau-de-vie avec du papier. Allons, ôtez-vous de là, que j'assomme le chien & que ça finisse !

— Qu'est-ce qui se passe donc? » dit alors l'oncle d'une voix forte.

Et tous ces gens se retournèrent comme effrayés.

Le fossoyeur se découvrit, deux ou

trois autres s'écartèrent, & nous vîmes sur les marches de la fontaine la cantinière étendue, blanche comme la neige, ses beaux cheveux noirs déroulés dans une mare de sang, sa petite tonne encore sur la hanche, & les mains pâles jetées à droite & à gauche, sur la pierre humide où coulait l'eau. Plusieurs autres cadavres l'entouraient, & le chien caniche que j'avais vu le matin avec le petit tambour, les poils du dos hérissés, les yeux étincelants & les lèvres frémissantes, debout à ses pieds grondait & frissonnait en regardant Spick.

Malgré son grand courage & sa pioche, le cabaretier n'osait approcher, car il était facile de voir que s'il manquait son coup, cet animal lui sauterait à la gorge.

« Qu'est-ce que c'est? répéta l'oncle.

— Parce que ce chien reste là, fit Spick en ricanant, ils disent que la femme n'est pas morte.

— Ils ont raison, dit l'oncle d'un ton

brusque; certains animaux ont plus de cœur & d'esprit que certains hommes. Ote-toi de là. »

Il l'écarta du coude, & s'avança droit vers la femme en se courbant. Le chien, au lieu de sauter sur lui, parut s'apaiser & le laissa faire. Tout le monde s'était approché; l'oncle s'agenouilla, découvrit le sein de la femme & lui mit la main sur le cœur. On se taisait; le silence était profond. Cela durait depuis près d'une minute, lorsque Spick dit :

« Hé! hé! hé! qu'on l'enterre, n'est-ce pas, monsieur le docteur? »

L'oncle se leva, les sourcils froncés, &, regardant cet homme en face du haut en bas :

« Malheureux! lui dit-il, pour quelques mesures d'eau-de-vie que cette pauvre femme t'a payées comme elle pouvait, tu voudrais maintenant la voir morte, & peut-être enterrée vive!

— Monsieur le docteur, s'écria le cabe-

retier en se redressant d'un air d'arrogance, savez-vous qu'il y a des lois, & que...

— Tais-toi, interrompit l'oncle, ton action est infâme! »

Et, se tournant vers les autres :

« Jeffer, dit-il, transporte cette femme dans ma maison; elle vit encore. »

Il lança sur Spick un dernier regard d'indignation, tandis que le fossoyeur & ses fils plaçaient la cantinière sur le brancard. On se mit en marche; le chien suivait l'oncle, serré contre sa jambe. Quant au cabaretier, nous l'entendions répéter derrière nous, près de la fontaine, d'un ton moqueur :

« La femme est morte, ce médecin en sait autant que ma pioche! La femme est finie... qu'on l'enterre aujourd'hui ou demain, cela ne fait rien à la chose... On verra lequel de nous deux avait raison. »

Comme nous traversions la place, je vis le mauser & Koffel qui nous suivaient,

ce qui me soulagea le cœur, car, depuis la nuit, une sorte de frayeur s'était emparée de moi, surtout en face des morts, & j'étais content d'être avec beaucoup de monde.

Le mauser marchait devant le brancard, une grosse torche à la main ; Koffel, près de l'oncle, semblait grave.

« Voilà de terribles choses, monsieur le docteur, dit-il en marchant.

— Ah ! c'est vous, Koffel ! fit l'oncle. Oui, oui, le génie du mal est dans l'air, les esprits des ténèbres sont déchaînés ! »

Nous entrions alors dans la petite allée remplie de platras ; le mauser, s'arrêtant sur le seuil, éclaira Jeffer & ses fils, qui s'avançaient d'un pas lourd. Nous les suivîmes tous dans la chambre, & le taupier, levant sa torche, s'écria d'un ton solennel :

« Où sont-ils les jours de tranquillité, les instants de paix, de repos & de confiance après le travail... où sont-ils, monsieur le docteur ? Ah ! ils se sont envolés par toutes ces ouvertures. »

Alors seulement je vis bien l'air désolé de notre vieille chambre, les vitres brisées, dont les éclats tranchants & les pointes étincelantes se découpaient sur le fond noir des ténèbres; je compris les paroles du mauser, & je pensai que nous étions malheureux.

« Jeffer, déposez cette femme sur mon lit, dit l'oncle avec tristesse; il ne faut pas que nos propres misères nous fassent oublier que d'autres sont encore plus malheureux que nous. »

Et se tournant vers le taupier :

« Vous resterez pour m'éclairer, dit-il, & Koffel m'aidera. »

Le fossoyeur & ses fils ayant posé leur brancard sur le plancher, placèrent la femme sur le lit au fond de l'alcôve. Le mauser, dont les joues couleur de brique prenaient aux reflets de la torche des teintes pourpres, les éclairait.

L'oncle remit quelques kreutzers à Jeffer, qui sortit avec ses garçons.

La vieille Lisbeth était venue voir; son menton tremblotait, elle n'osait approcher, & je l'entendais qui récitait l'*Ave Maria* tout bas. Sa frayeur me gagnait lorsque l'oncle s'écria :

« Lisbeth, à quoi penses-tu donc? Au nom du ciel, es-tu folle? Cette femme n'est-elle pas comme toutes les femmes, & ne m'as-tu pas aidé cent fois dans mes opérations? Allons, allons... maintenant la folie reprend le dessus... Va... chauffe de l'eau; c'est tout ce que je puis espérer de toi. »

Le chien s'était assis devant l'alcôve, & regardait, à travers ses poils frisés, la femme étendue sur le lit, immobile & pâle comme une morte.

« Fritzel, me dit l'oncle, ferme les volets, nous aurons moins d'air. Et vous, Koffel, faites du feu dans le fourneau, car d'obtenir quelque chose maintenant de Lisbeth, il n'y faut pas penser. Ah! si parmi tant de misères, nous avions encore

le bon esprit de rester un peu calmes ! Mais il faut que tout s'en mêle : quand le diable est en route, on ne sait plus où il s'arrêtera. »

Ainsi parla l'oncle d'un air désolé. Je courus fermer les volets, & j'entendis qu'il les accrochait à l'intérieur. En regardant vers la fontaine, je vis que deux nouvelles charrettes de morts partaient. Je rentrai tout grelottant.

Koffel venait d'allumer le feu, qui pétillait dans le poêle ; l'oncle avait déployé sa trousse sur la table ; le mauser attendait, regardant ces mille petits couteaux reluire.

L'oncle prit une sonde & s'approcha du lit, écartant les rideaux ; le mauser & Coffel le suivaient. Alors une grande curiosité me poussa & j'allai voir. La lumière de la chandelle remplissait toute l'alcôve. L'oncle Jacob avait découpé la veste de la cantinière ; Koffel, avec une grosse éponge, lui lavait la poitrine,

couverte d'un sang noir. Le chien regardait toujours, il ne bougeait pas. Lisbeth était aussi revenue dans la chambre; elle me tenait par la main & marmottait je ne sais quelle prière. Dans l'alcôve, personne ne parlait, & l'oncle, entendant la vieille servante, lui cria, vraiment fâché :

« Veux-tu bien te taire, vieille folle! Allons, mauser, allons, relevez le bras.

— Une belle créature, dit le mauser, & bien jeune encore.

— Comme elle est pâle! » fit Koffel.

Je me rapprochai davantage, & je vis la femme, blanche comme la neige, la tête rejetée en arrière, ses cheveux noirs déroulés. Le mauser lui tenait le bras en l'air, & au-dessous, entre le sein & l'aisselle, apparaissait une ouverture bleuâtre, d'où coulaient quelques gouttes de sang. L'oncle Jacob, les lèvres serrées, sondait cette blessure; la sonde ne pouvait entrer. En ce moment je devins tellement

attentif, n'ayant jamais rien vu de pareil, que toute mon âme était au fond de cette alcôve, & j'entendis l'oncle murmurer : « C'est étrange ! »

Au même instant la femme exhala un long soupir, & le chien, qui s'était tu jusqu'alors, se prit à pleurer d'une voix si lamentable & si douce, qu'on aurait dit un être humain ; les cheveux m'en dressaient sur la tête. Le mauser s'écria :

« Tais-toi ! »

Le chien se tut, & l'oncle dit :

« Relevez donc le bras, mauser. Koffel, passez ici & soutenez le corps. »

Koffel passa derrière le lit & prit la femme par les épaules ; aussitôt la sonde entra bien loin.

La femme fit entendre un gémissement, & le chien gronda.

« Allons, s'écria l'oncle, elle est sauvée. Tenez, Koffel, voyez, la balle a glissé sur les côtes ; elle est ici sous l'épaule, la sentez-vous ?

— Très-bien ! »

L'oncle sortit, & me voyant sous le rideau, il s'écria :

« Que fais-tu là ?

— Je regarde.

— Bon, maintenant il regarde ! Il est dit que tout doit aller de travers. »

Il prit un couteau sur la table & rentra.

Le chien me regardait de ses yeux luisants, ce qui m'inquiétait.

Tout à coup la femme jeta un cri, & l'oncle dit d'un ton joyeux :

« La voici !... c'est une balle de pistolet. La malheureuse a perdu beaucoup de sang, mais elle en reviendra.

— C'est pendant la grande charge des uhlans qu'elle aura reçu cela, dit Koffel ; j'étais chez le vieux Kraëmer, au premier ; je nettoyais son horloge, & j'ai vu qu'ils tiraient en arrivant.

— C'est possible, » répondit l'oncle, qui seulement alors eut l'idée de regarder la femme.

Il prit le chandelier de la main du mauser, &, debout derrière le lit, il contempla quelques secondes cette malheureuse d'un air rêveur.

« Oui, fit-il, c'est une belle femme & une noble tête ! Quel malheur que de pareilles créatures suivent les armées ! Ne serait-il pas bien mieux de les voir au sein d'une honnête famille, entourées de beaux enfants, auprès d'un brave homme, dont elles feraient le bonheur ? Quel dommage ! Enfin... puisque c'est la volonté du Seigneur. »

Il sortit, appelant Lisbeth.

« Tu vas chercher une de tes chemises pour cette femme, lui dit-il, & tu la lui mettras toi-même. — Mauser, Koffel, venez ; nous allons prendre un verre de vin, car cette journée a été rude pour tous. »

Il descendit lui-même à la cave, & en revint au moment où la vieille servante arrivait avec sa chemise. Lisbeth, voyant

que la cantinière n'était pas morte, avait repris courage ; elle entra dans l'alcôve & tira les rideaux, pendant que l'oncle débouchait la bouteille & ouvrait le buffet pour y prendre des verres. Le mauser & Koffel paraissaient contents. Je m'étais aussi rapproché de la table encore servie, & nous finîmes de souper.

Le chien nous regardait de loin ; l'oncle lui jeta quelques bouchées de pain, qu'il ne voulut pas prendre.

En ce moment une heure sonnait à l'église.

« C'est la demie, dit Koffel.

— Non, c'est une heure ; je crois qu'il serait temps de nous coucher, » répondit le mauser.

Lisbeth sortait de l'alcôve ; tout le monde alla voir la femme vêtue de sa chemise ; elle semblait dormir. Le chien s'était posé sur les pattes de devant, au bord du lit & regardait aussi. L'oncle lui passa la main sur la tête en disant :

« Va, ne crains plus rien; elle en reviendra... je t'en réponds! »

Et ce pauvre animal semblait le comprendre, il gémissait avec douceur.

Enfin on ressortit.

L'oncle, avec la chandelle, reconduisit Koffel & le mauser jusque dehors, puis il rentra & nous dit :

« Allez vous coucher maintenant, il est temps.

— Et vous, monsieur le docteur? demanda la vieille servante.

— Moi, je veille... cette femme est en danger, & l'on peut aussi m'appeler dans le village. »

Il alla remettre une bûche au fourneau, & s'étendit derrière, dans le fauteuil, en roulant un bout de papier pour allumer sa pipe.

Lisbeth & moi nous montâmes chacun dans notre chambre; mais ce ne fut que bien tard qu'il me fut possible de dormir, malgré ma grande fatigue, car de demi-

heure en demi-heure, le roulement d'une charrette & le reflet des torches sur les vitres m'avertissaient qu'il passait encore des morts.

Enfin, au petit jour, tous ces bruits cessèrent, & je m'endormis profondément.

V

C'est le lendemain qu'il aurait fallu voir le village, lorsque chacun voulut reconnaître ce qui lui restait & ce qui lui manquait, & qu'on s'aperçut qu'un grand nombre de Républicains, de uhlans & de hussards avaient passé par derrière dans les maisons, & qu'ils avaient tout vidé! C'est alors que l'indignation fut universelle, & que je compris combien le mauser avait eu raison de dire : « Maintenant les jours

de calme & de paix se sont envolés par ces trous! »

Toutes les portes & les fenêtres étaient ouvertes pour voir le dégât, toute la rue était encombrée de meubles, de voitures, de bétail, & de gens qui criaient : « Ah! les gueux... Ah! les brigands... ils ont tout pris! »

L'un cherchait ses canards, l'autre ses poules; l'autre, en regardant sous son lit, trouvait une vieille paire de savates à la place de ses bottes; l'autre, en regardant dans sa cheminée, où pendaient la veille au matin des andouilles & des bandes de lard, la voyait vide, & entrait dans une fureur terrible; les femmes se désolaient en levant les mains au ciel, & les filles semblaient consternées.

Et le beurre, & les œufs, & le tabac, & les pommes de terre, & jusqu'au linge, tout avait été pillé; plus on regardait, plus il vous manquait de choses.

La plus grande colère des gens se tour-

nait contre les uhlans ; car, après le passage du général, n'ayant plus rien à craindre des plaintes qu'on pourrait faire, ils s'étaient précipités dans les maisons, comme une bande de loups affamés, & Dieu sait ce qu'il avait fallu leur donner pour les décider à partir, sans compter ce qu'ils avaient pris.

C'est pourtant bien malheureux que la vieille Allemagne ait des soldats plus à craindre pour elle que les Français. Le Seigneur nous préserve d'avoir encore besoin de leur secours !

Nous autres enfants, Hans Aden, Frantz Sépel, Nickel, Johann & moi, nous allions de porte en porte, regardant les tuiles cassées, les volets brisés, les hangars défoncés, & ramassant les guenilles, les papiers de cartouches, les balles aplaties le long des murs.

Ces trouvailles nous réjouissaient tellement, que pas un n'eut l'idée de rentrer avant la nuit close.

Vers deux heures, nous fîmes la rencontre de Zaphéri Schmouck, le fils du vannier, qui redressait sa tête rousse & semblait plus fier que d'habitude. Il tenait quelque chose caché sous sa blouse; & comme nous lui demandions : « Qu'est-ce que tu as? » il nous fit voir la crosse d'un grand pistolet de uhlan.

Alors toute la bande le suivit.

Il marchait au milieu de nous comme un général, & à chaque nouvelle rencontre, nous disions : « Il a un pistolet! » Le nouveau venu se joignait à la troupe.

Nous n'aurions pas quitté Schmouck pour un empire; il nous semblait que la gloire de son pistolet rejaillissait sur nous.

Voilà bien les enfants, & voilà bien les hommes!

Chacun de nous se vantait des dangers qu'il avait courus pendant la grande bataille :

« J'ai entendu siffler les balles, disait

6.

Frantz Sépel, deux sont entrées dans notre cuisine.

— Moi, j'ai vu galoper le général des uhlans avec son bonnet rouge, criait Hans Aden; c'est bien plus terrible que d'entendre siffler les balles. »

Ce qui m'enorgueillissait le plus, c'était que le commandant républicain m'avait donné de la galette en disant : « Avale-moi ça hardiment ! » Je me trouvais digne d'avoir un pistolet comme Zaphéri; mais personne ne voulait me croire.

Schmouck, en passant devant le perron de la maison commune, s'écria :

« Venez voir ! »

Nous montâmes le grand escalier derrière lui, & devant la porte du conseil, percée d'une ouverture carrée, grande comme la main, il nous dit :

« Regardez... les habits des morts sont là !... Le père Jeffer & monsieur le bourgmestre les ont conduits là ce matin, dans une charrette. »

Et nous restâmes plus d'une heure à contempler ces habits, nous grimpant l'un à l'autre sur les épaules & soupirant : « Laisse-moi donc aussi regarder, Hans Aden... c'est mon tour ! »

Ces habits étaient entassés au milieu de la grande salle déserte, sous la lumière grise de deux hautes fenêtres grillées. Il y avait des chapeaux républicains & des bonnets de uhlans, des baudriers & des gibernes, des habits bleus & des manteaux rouges, des sabres & des pistolets. Les fusils étaient appuyés au mur à droite, &, plus loin, se trouvait une file de lances.

Cela donnait froid à voir, & j'en ai gardé le souvenir.

Au bout d'une heure, et comme la nuit venait, tout à coup l'un de nous eut peur, & se mit à descendre l'escalier en criant d'une voix terrible : « Les voici ! »

Alors toute la bande se précipita sur les marches, galopant les mains en l'air & se bousculant dans l'ombre. Ce qui m'étonne,

c'est que pas un de nous ne se soit cassé le cou, tant notre épouvante était grande. J'étais le dernier, & quoique mon cœur bondît d'une force incroyable, au bas du perron je me retournai pour regarder : tout était gris au fond du vestibule, la petite lucarne, à droite, éclairait les marches noires d'un rayon oblique; pas un soupir ne troublait le silence sous la voûte sombre. Au loin, dans la rue, les cris s'éloignaient. Je me pris à songer que l'oncle devait être inquiet de moi, & je partis seul, non sans me retourner encore, car il me semblait que des pas furtifs me suivaient, & je n'osais courir.

Devant l'auberge des *Deux Clefs*, dont les fenêtres brillaient au milieu de la nuit, je fis halte. Le tumulte des buveurs me rassurait; je regardai, par le petit vasistas ouvert, dans la salle où bourdonnaient un grand nombre de voix, & je vis Koffel, le mauser, monsieur Richter & bien d'autres, assis le long des tables de sapin, le

dos courbé, le coude en avant, en face des cruches & des gobelets.

La figure anguleuse de monsieur Richter, avec sa veste de chasse & sa casquette de cuir bouilli, gesticulait sous le quinquet, dans la fumée grisâtre :

« Voilà ces fameux Républicains, disait-il, ces hommes terribles, qui devaient bouleverser le monde, & que l'ombre glorieuse du feld-maréchal Wurmser suffit pour disperser. Vous les avez vus plier les reins & allonger les jambes ! Combien de fois ne vous ai-je pas dit que toutes leurs grandes entreprises finiraient par une débâcle ? Mauser, Koffel, l'ai-je dit ?

— Eh oui, vous l'avez dit ! répondit le mauser, mais ce n'est pas une raison pour crier si fort. Voyons, monsieur Richter, asseyez-vous, & faites venir une bouteille de vin ; Koffel & moi nous avons payé chacun la nôtre. Voilà le principal. »

Monsieur Richter s'assit, & moi je m'en allai chez nous. Il pouvait être alors sept

heures; l'allée était balayée, les vitres remises. J'entrai d'abord dans la cuisine, & Lisbeth, en me voyant, s'écria :

« Ah! le voici! »

Elle ouvrit la porte de la chambre en disant plus bas :

« Monsieur le docteur, l'enfant est là.

— C'est bon, dit l'oncle assis à table, qu'il entre ! »

Et comme j'allais parler haut :

« Chut! fit-il en me montrant l'alcôve; assieds-toi, tu dois avoir bon appétit?

— Oui, mon oncle.

— D'où viens-tu ?

— J'ai été voir le village.

— C'est bien, Fritzel; tu m'as donné de l'inquiétude, mais je suis content que tu aies vu ces misères. »

Lisbeth vint alors m'apporter une bonne assiettée de soupe, & tandis que je mangeais, l'oncle ajouta :

« Tu connais la guerre, maintenant.

Souviens-toi de ces choses, Fritzel, pour les maudire. C'est une bonne instruction; ce qu'on a vu jeune nous reste toute la vie. »

Il se faisait ces réflexions à lui-même; moi, j'allais toujours mon train, le nez dans mon assiette. Après la soupe, Lisbeth me servit des légumes & de la viande; mais au moment où je prenais ma fourchette, voilà que j'aperçois, assis près de moi sur le plancher, un être immobile qui me regardait. Cela me saisit.

« Ne crains riens, Fritzel, » me dit l'oncle en souriant.

Alors je regardai, & je reconnus que c'était le chien de la cantinière. Il se tenait là gravement, le nez en l'air, les oreilles pendantes, m'observant d'un œil attentif à travers ses poils frisés.

« Donne-lui de tes légumes, & vous serez bientôt bons amis, » dit l'oncle.

Il lui fit signe d'approcher; le chien vint s'asseoir près de sa chaise, & parut bien

content des petites tapes que l'oncle lui donnait sur la tête. Il lapa le fond de mon assiette, puis se remit à me regarder d'un air grave.

Vers la fin du souper, j'allais me lever, quand des paroles confuses s'entendirent dans l'alcôve. L'oncle prêtait l'oreille ; la femme parlait extrêmement vite & bas ; ces paroles confuses, mystérieuses, au milieu du silence, m'émurent plus que tout le reste ; je me sentis pâlir. L'oncle, le front penché, me regardait ; mais sa pensée était ailleurs : il écoutait. Le chien venait aussi de se retourner.

Dans la foule des paroles que disait cette femme, quelques-unes étaient plus fortes :

« Mon père... Jean... tués... tous... tous... la patrie !... »

En regardant l'oncle, je voyais qu'il avait les yeux troubles & que ses joues tremblaient. Il prit la lampe sur la table & s'approcha du lit. Lisbeth entrait pour desservir ; il se retourna & lui dit :

« Voici que la fièvre commence. »

Puis il écarta les rideaux, Lisbeth le suivit. Moi je ne bougeais pas de ma chaise, je n'avais plus faim. La femme se tut un instant; je voyais l'ombre de l'oncle & celle de Lisbeth sur les rideaux; l'oncle tenait le bras de la femme. Le chien était avec eux dans l'alcôve. Moi, seul dans la salle noire, j'avais peur. La femme se mit à parler plus haut; alors il me sembla que la salle devenait plus noire, & je me rapprochai de la lumière. Mais, au même instant, quelque chose parut se débattre: Lisbeth, qui tenait la lampe, recula, & la femme toute pâle, les yeux ouverts, se dressa en criant :

« Jean... Jean... défends-tòi... j'arrive! »

Puis elle ouvrit la bouche, jeta un grand cri : « *Vive la République!* » & retomba.

L'oncle ressortit bouleversé en disànt :

« Lisbeth, vite, vite, monte là-haut... dans l'armoire... la fiole grise à bouchon de verre... Dépêche-toi! »

Et il rentra.

Lisbeth courait ; moi je me tenais à la basque de l'oncle. Le chien grondait, la femme était étendue comme morte.

La vieille servante revint avec la fiole ; l'oncle regarda & dit d'une voix brève :

« C'est cela, une cuiller. »

Je courus chercher ma cuiller, il l'essuya, versa quelque gouttes dedans ; puis relevant la tête de la femme, il lui fit prendre ce qu'il y avait mis, en disant avec une douceur extrême :

« Allons... allons... du courage... mon enfant... du courage ! »

Je ne l'avais jamais entendu parler d'une voix si douce, si tendre ; mon cœur en était serré.

La femme soupira doucement, & l'oncle l'étendit sur le lit, en relevant l'oreiller. Après quoi il ressortit tout pâle & nous dit :

« Allez dormir, laissez-moi seul... je veillerai...

— Máis, monsieur le docteur, fit Lisbeth, déjà la nuit dernière...

— Allez-vous coucher, répéta l'oncle d'un ton fâché; je n'ai pas le temps d'écouter votre bavardage. Au nom du ciel, laissez-moi tranquille... Ceci peut devenir sérieux. »

Il nous fallut bien obéir.

En montant l'escalier, Lisbeth, toute tremblante, me dit :

« As-tu vu cette malheureuse, Fritzel ? Elle va peut-être mourir... eh bien! la voilà qui pense encore à sa République du diable. Ces gens sont de véritables sauvages. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de prier que Dieu leur pardonne.

Elle se mit donc à prier.

Je ne savais que penser de tout cela. Mais après avoir tant couru & m'être crotté jusqu'à l'échine, une fois au lit, je m'endormis si profondément, que le retour des Républicains eux-mêmes, leurs feux de peloton et de bataillon n'au-

raient pu m'éveiller avant dix heures du matin.

VI

Le lendemain du départ des Républicains, tout le village savait déjà qu'une Française était chez l'oncle Jacob, qu'elle avait reçu un coup de pistolet & qu'elle en reviendrait difficilement. Mais comme il fallait réparer les toits des maisons, les portes & les fenêtres, chacun avait bien assez de ses propres affaires, sans s'inquiéter de celles des autres, & ce n'est que le troisième jour, quand tout fut à peu près remis en bon état, que l'idée de la femme revint aux gens.

Alors aussi Joseph Spick répandit le bruit que la Française devenait furieuse,

& qu'elle criait : « Vive la République! » d'une façon terrible.

Le gueux se tenait sur le seuil de son cabaret, les bras croisés, l'épaule au mur, ayant l'air de fumer sa pipe, & disant aux passants :

« Hé! Nickel...Yokel...écoute... écoute, comme elle crie! N'est-ce pas abominable? Est-ce qu'on devrait souffrir cela dans le pays? »

L'oncle Jacob, le meilleur homme du monde, en vint à ce point d'indignation contre Spick, que je l'entendis répéter plusieurs fois qu'il méritait d'être pendu.

Malheureusement on ne pouvait nier que la femme ne parlât de la France, de la République & d'autres choses contraires au bon ordre; toujours ces idées lui revenaient à l'esprit, & cela nous mettait dans un embarras d'autant plus grand, que toutes les commères, toutes les vieilles Salomé du village arrivaient à la file chez nous, l'une le balai sous le bras, la jupe

retroussée; l'autre ses aiguilles à tricoter dans les cheveux, le bonnet de travers; l'autre apportant son rouet d'un air sentimental, comme pour filer au coin de l'âtre. Celle-ci venait emprunter un gril, celle-là acheter un pot de lait caillé, ou demander un peu de levûre, pour faire le pain. Quelle misère! notre allée avait deux pouces de boue amassés par leurs sabots.

Et pendant que Lisbeth lavait ses assiettes ou regardait dans ses marmites, il fallait les entendre jacasser, il fallait les voir arriver, se faire la révérence & se donner des tours de reins agréables.

« Hé! bonjour donc, mademoiselle Lisbeth. Qu'il y a de temps qu'on ne vous a vue!

— Ah! c'est mademoiselle Oursoula! Dieu du ciel! que vous me faites plaisir! Asseyez-vous donc, mademoiselle Oursoula.

— Oh! vous êtes trop bonne, trop bonne,

mademoiselle Lisbeth... Un beau temps ce matin?

— Oui, mademoiselle Oursoula, un très-beau temps... c'est un temps délicieux pour les rhumatismes.

— Délicieux, & pour les rhumes aussi.

— Ah! oui, & pour toutes sortes de maladies. Comment va le rhumatisme de monsieur le curé, mademoiselle Oursoula?

— Eh! Seigneur Dieu! comment peut-il aller? Tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Hier c'était dans l'épaule, aujourd'hui c'est dans les reins. Ça voyage. Toujours souffrant, toujours souffrant!

— Ah! j'en suis désolée... désolée!

— Mais à propos, mademoiselle Lisbeth, vous allez dire que je suis bien curieuse, mais on en parle dans tout le village : votre dame française est toujours malade?

— Ah! mademoiselle Oursoula, ne m'en parlez pas; nous avons eu une nuit... une nuit!...

— Est-ce possible? Comment cette pauvre dame ne va pas mieux? Que me dites-vous là? »

Et l'on joignait les mains, & l'on se penchait d'un air de commisération, & l'on roulait les yeux, en se balançant la tête.

Les deux premiers jours, l'oncle, pensant que cela finirait lorsque la curiosité de ces gens serait satisfaite, ne dit rien. Mais voyant que cela se prolongeait, un beau matin que la femme avait beaucoup de fièvre, il entra brusquement dans la cuisine, & dit à ces vieilles d'un ton de mauvaise humeur :

« Que venez-vous faire ici? Pourquoi ne restez-vous pas chez vous? N'avez-vous pas d'ouvrage à la maison? Vous devriez rougir de passer ainsi votre existence à bavarder, comme de vieilles pies, à vous donner des airs de grandes dames, quand vous n'êtes que des servantes! C'est ridicule & cela m'ennuie beaucoup.

— Mais, dit l'une d'elles, je viens acheter un pot de lait.

— Faut-il deux heures pour acheter un pot de lait? répondit l'oncle vraiment fâché. Lisbeth, donne-lui son pot de lait, & qu'elle s'en aille avec les autres. Je suis las de tout cela. Je ne souffrirai pas qu'on vienne m'épier, & prendre de fausses nouvelles chez moi, pour les répandre dans tout le pays. Allez, & ne revenez plus. »

Les commères s'en allèrent toutes honteuses.

Ce jour-là, l'oncle eut encore une grande discussion. Monsieur Richter s'étant permis de lui dire qu'il avait tort de s'intéresser à des étrangers, venus dans le pays pour piller, & surtout à cette femme, qui ne devait pas être grand'chose, puisqu'elle avait suivi des soldats, il l'écouta froidement, & finit par lui répondre :

« Monsieur Richter, quand j'accomplis un devoir d'humanité, je ne demande pas aux gens : « De quel pays êtes-vous? Avez-

vous les mêmes croyances que moi? Etes-vous riches ou pauvres? Pouvez-vous me rendre ce que je vous donne? » Je suis les mouvements de mon cœur, & le reste m'importe peu. Que cette femme soit Française ou Allemande, qu'elle ait des idées républicaines ou non, qu'elle ait suivi des soldats par sa propre volonté, ou qu'elle ait été réduite à le faire par besoin, cela ne m'inquiète pas. J'ai vu qu'elle allait mourir, mon devoir était de lui sauver la vie; & maintenant mon devoir est de continuer, avec la grâce de Dieu, ce que j'ai bien fait d'entreprendre. Quant à vous, monsieur Richter, je sais que vous êtes un égoïste, vous n'aimez pas vos semblables; au lieu de leur rendre service, vous cherchez à tirer d'eux des avantages personnels. C'est le fond de votre opinion sur toutes choses. Et comme de telles opinions m'indignent, je vous prie de ne plus mettre les pieds chez moi. »

Il ouvrit la porte, & monsieur Richter

ayant voulu répliquer, sans l'cntendre il le prit poliment par le bras & le mit dehors.

Le mauser, Koffel & moi nous étions présents, & la fermeté de l'oncle Jacob en cette circonstance nous étonna, car jamais nous ne l'avions vu plus calme & plus résolu.

Il ne conserva que le mauser & Koffel pour amis; chacun à son tour veillait près de la femme, ce qui ne les empêchait pas d'aller à leurs affaires pendant la journée.

Dès lors la tranquillité fut rétablie chez nous.

Or, un matin, en m'éveillant, je vis que l'hiver était venu; sa blanche lumière remplissait ma petite chambre; de gros flocons de neige descendaient du ciel par myriades, & tourbillonnaient contre mes vitres. Dehors régnait le silence, pas une âme ne courait dans la rue, tout le monde avait tiré sa porte, les poules se taisaient, les chiens regardaient du fond de leurs niches,

& dans les buissons voisins, les pauvres verdiers, grelotant sous leurs plumes ébouriffées, jetaient ce cri plaintif de la misère, qui ne finit qu'au printemps.

Moi, le coude sur l'oreiller, les yeux éblouis, regardant la neige s'amonceler au bord des petites fenêtres, je me figurais tout cela, & je revoyais aussi les hivers passés : la lueur de notre grand fourneau s'avançant & reculant le soir sur le plancher, le mauser, Koffel & l'oncle Jacob autour, le dos courbé, fumant leur pipe & causant de choses indifférentes. J'entendais le rouet de Lisbeth bourdonner dans le silence, comme les ailes cotonneuses d'un papillon de nuit, & son pied marquer la mesure de la complainte, que chante la bûche verte au milieu du foyer. Puis dehors, je me représentais les glissades sur la rivière, les parties de traîneau, la bataille à pelotes de neige, les éclats de rire, la vitre cassée qui tombe, la vieille grand'-mère qui crie du fond de l'allée, tandis

que la bande se disperse, les talons aux épaules.

Tout cela, dans une seconde, me revint à l'esprit, &, moitié triste, moitié content, je me dis : « C'est l'hiver! »

Puis, songeant qu'il devait faire bon être assis en face de l'âtre, devant une soupe à la farine, comme les apprêtait Lisbeth, je sautai de mon lit & je m'habillai bien vite, tout frileux. Après quoi, sans prendre le temps de mettre la seconde manche de ma veste, je descendis l'escalier, roulant comme une boule.

Lisbeth balayait l'allée. La porte de la cuisine était ouverte; aussi, malgré le beau feu qui dansait autour de la crémaillère, je me dépêchai d'entrer dans la chambre.

L'oncle Jacob venait de rentrer d'une visite; sa grosse houppelande fourrée de renard & son bonnet de loutre étaient pendus au mur, et ses grosses bottes debout près du fourneau; il prenait un petit verre de kirschenwasser avec le mauser,

qui avait veillé cette nuit-là. Tous deux semblaient de bonne humeur.

« Ainsi, mauser, disait l'oncle, la nuit s'est bien passée ?

— Très-bien, monsieur le docteur, nous avons tous dormi : la femme dans son lit, moi dans le fauteuil, & le chien sous le rideau. Personne n'a remué. Ce matin, en ouvrant la fenêtre, j'ai vu le pays aussi blanc que Hans Wurst, lorsqu'il sort de son sac de farine ; tout cela s'était fait sans bruit. Et comme j'ouvrais la fenêtre, vous remontiez déjà la rue ; j'avais envie de vous crier « bonjour ! » mais la femme dormait encore, je n'ai pas voulu l'éveiller.

— Bon, bon, vous avez bien fait. A votre santé, mauser !

— A la vôtre, monsieur le docteur ! »

Ils humèrent d'un trait leurs petits verres, & les remirent sur la table en souriant.

« Tout va bien, reprit l'oncle, la blessure se ferme, la fièvre diminue ; mais les

forces manquent encore, le pauvre être a perdu trop de sang. Enfin, enfin, tout cela reviendra. »

Je m'étais assis près du fourneau. Le chien sortit alors de l'alcôve & vint caresser l'oncle, qui, le regardant, se prit à dire :

« Quelle bonne bête! Tenez, mauser, est-ce qu'on ne dirait pas qu'il nous comprend? Est-ce qu'il ne paraît pas plus joyeux ce matin? On ne m'ôtera jamais de l'esprit que ces animaux comprennent bien des choses; s'ils ont moins de jugement que nous, ils ont souvent plus de cœur.

— C'est clair, fit le mauser. Moi, tout le temps de la fièvre, je ne regardais que le chien & je pensais : « Il est triste, ça va mal! — Il est gai, ça va bien! » Ma foi, je suis comme vous, monsieur le docteur, j'ai beaucoup de confiance dans l'esprit des animaux.

— Allons, mauser, reprit l'oncle, en-

core un petit verre, il fait froid dehors, & le vieux kirschenwasser vous réchauffe comme un rayon de soleil. »

Il ouvrit le buffet, apporta la miche & deux couteaux, & dit :

« Cassons une croûte. »

Le mauser inclina la tête, & l'oncle me voyant, dit en souriant :

« Eh bien, Fritzel, les pelotes de neige & les glissades vont recommencer! Est-ce que cela ne te réjouit pas?

— Si, mon oncle.

— Oui... oui... amuse-toi, on n'est jamais plus heureux qu'à ton âge, garçon; mais surtout ne fais pas tes pelotes trop dures. Ceux qui serrent trop leurs pelotes ne veulent pas s'amuser, ils veulent faire du mal : ce sont de méchants drôles.

— Hé! dit le mauser en riant, moi, monsieur le docteur, je serrais toujours mes pelotes.

— Et voilà le tort que vous aviez, mauser, répondit l'oncle; cela prouve que, dans

votre nature, il se trouvait un fond de malice. Heureusement vous avez vaincu cela par la raison. Je suis sûr que vous vous repentez d'avoir trop serré vos pelotes.

— Oh oui ! fit le mauser, ne sachant que répondre, quoique les autres les aient aussi serrées.

— On ne doit jamais s'inquiéter des autres ; il faut faire ce que le bon cœur nous commande, dit l'oncle. Tous les hommes sont naturellement bons & justes, mais le mauvais exemple les entraîne. »

Comme nous causions ainsi, quelques paroles s'entendirent dans l'alcôve ; tout le monde se tut, prêtant l'oreille.

« Ceci, mauser, murmura l'oncle, n'est plus la voix du délire, c'est une voix faible, mais naturelle. »

Et se levant, il écarta les rideaux. Le mauser & moi nous étions derrière lui, le cou tendu. La femme, bien pâle & bien maigre, semblait dormir ; on l'entendait à peine respirer. Mais au bout d'un instant

elle ouvrit les yeux, & nous regarda l'un après l'autre, comme étonnée, puis le fond de l'alcôve, puis les fenêtres blanches de neige, l'armoire, la vieille horloge, puis le chien qui s'était dressé, la patte au bord du lit. Cela dura bien une minute; enfin elle referma les yeux, & l'oncle dit tout bas :

« Elle est revenue à elle.

— Oui, fit le mauser du même ton, elle nous a vus, elle ne nous connaît pas, & maintenant elle songe à ce qu'elle vient de voir. »

Nous allions nous retirer, quand la femme rouvrit les yeux, &, faisant un effort, voulut parler. Mais alors l'oncle, élevant la voix, lui dit avec bonté :

« Ne vous agitez pas, madame, soyez calme, n'ayez aucune inquiétude... Vous êtes chez des gens qui ne vous laisseront manquer de rien... Vous avez été malade... maintenant vous allez mieux... Mais, je vous en prie, ayez confiance... vous êtes

chez des amis... chez de véritables amis. »

Pendant qu'il parlait, la femme le regardait de ses grands yeux noirs ; on voyait qu'elle le comprenait. Mais, malgré sa recommandation, après un instant de silence, elle essaya de parler encore & dit tout bas :

« Le tambour... le petit tambour... »

Alors l'oncle, regardant le mauser, lui demanda :

« Comprenez-vous ? »

Et le mauser, portant la main à sa tête dit :

« Un restant de fièvre, docteur, un petit restant ; cela passera. »

Mais la femme, d'un accent plus fort, répéta :

« Jean... le petit tambour ! »

Je me tenais sur la pointe des pieds, fort attentif ; & l'idée me vint tout à coup qu'elle parlait du petit tambour que j'avais vu couché sous notre hangar, le jour de la grande bataille. Je me rappelai qu'elle le regardait aussi de la fenêtre en face, en

raccommodant sa petite culotte, & je dis :

« Oncle, elle parle peut-être du petit tambour qui était avec les Républicains. »

Aussitôt la pauvre femme voulut se retourner :

« Oui... oui... fit-elle, Jean... mon frère !

— Restez, madame, dit l'oncle, ne faites pas de mouvement; votre blessure pourrait se rouvrir. Mauser, approchez la chaise. »

Et me prenant sous les bras, il m'éleva devant elle en me disant :

« Raconte à madame ce que tu sais, Fritzel. Tu te rappelles le petit tambour?

— Oh! oui; le matin de la bataille, il était couché sous notre hangar, le chien sur ses pieds; il dormait, je me le rappelle bien! lui répondis-je tout troublé, car la femme me regardait alors jusqu'au fond de l'âme, comme elle avait regardé l'oncle.

— Et ensuite, Fritzel?

— Ensuite, il était avec les autres tambours, au milieu du bataillon, quand les Croates sont arrivés. Et tout à la fin, quand on a mis le feu dans la rue, & que les Républicains sont partis, je l'ai revu derrière.

— Blessé? fit la femme d'une voix si faible, qu'on pouvait à peine l'entendre.

— Oh! non; il avait son tambour sur l'épaule & pleurait en marchant, & un autre plus grand lui disait : « Allons, courage, petit Jean, courage! » Mais il n'avait pas l'air d'entendre... il avait les joues toutes mouillées.

— Tu es bien sûr de l'avoir vu s'en aller, Fritzel? demanda l'oncle.

— Oui, mon oncle : il me faisait de la peine; je l'ai regardé jusqu'au bout du village. »

Alors la femme referma les yeux, & nous entendîmes qu'elle sanglotait intérieurement. Des larmes lui coulaient le long des joues, l'une après l'autre, sans

bruit. C'était bien triste, & l'oncle me dit tout bas :

« Descends, Fritzel, il faut la laisser pleurer sans gêne. »

Mais comme j'allais descendre, elle étendit la main, & me retint en murmurant quelques paroles. L'oncle Jacob la comprit & lui demanda :

« Vous voulez embrasser l'enfant?

— Oui, » fit-elle.

Il me pencha sur sa figure; elle m'embrassa en sanglotant toujours. Moi, je m'étais mis aussi à pleurer.

« C'est bon, fit l'oncle, c'est bon. Il vous faut maintenant du calme, madame; il faut tâcher de dormir, la santé vous reviendra... Vous reverrez votre jeune frère... Du courage! »

Il m'emmena dehors & referma les rideaux.

Le mauser se promenait de long en large dans la salle; il avait la figure rouge & dit :

« Ça, monsieur le docteur, c'est une brave femme, une honnête femme... qu'elle soit Républicaine ou tout ce qu'on voudra... celui qui penserait le contraire ne serait qu'un gueux.

— Oui, répondit l'oncle, c'est une nature généreuse, je l'ai reconnu tout de suite à sa figure. Il est heureux que Fritzel se soit rappelé l'enfant. La pauvre femme avait une grande inquiétude. Je comprends maintenant pourquoi ce nom de Jean revenait toujours dans son délire. Tout ira mieux, mauser, tout ira mieux, les larmes soulagent. »

Ils sortirent ensemble dans l'allée; je les entendis encore causer de ces choses sur le seuil de la maison.

Et comme je m'étais assis derrière le fourneau, & que je m'essuyais les joues du revers de la manche, tout à coup je vis le chien près de moi, qui me regardait avec douceur. Il me posa la patte sur le genou & se mit à me caresser; pour la première

fois, je pris sa grosse tête frisée entre mes bras, sans crainte. Il me sembait que nous étions amis depuis longtemps & que je n'avais jamais eu peur de lui.

En levant les yeux au bout d'une minute, j'aperçus l'oncle qui venait d'entrer & qui m'observait en souriant.

« Tu vois, Fritzel, comme le pauvre animal t'aime, dit-il; maintenant il te suivra, car il a reconnu ton bon cœur. »

Et c'était vrai, depuis ce jour le caniche ne refusa plus de m'accompagner; au contraire, il me suivait gravement dans tout le village, ce qui me rendait encore plus fier que Zaphéri Schmouck avec son pistolet de uhlan; il s'asseyait près de ma chaise pour lécher mes assiettes, & faisait tout ce que je voulais.

VII

La neige ne cessa point de tomber ce jour-là ni la nuit suivante; chacun pensait que les chemins de la montagne en seraient encombrés, & qu'on ne reverrait plus ni les uhlans ni les Républicains; mais un petit événement vint encore montrer aux gens les tristes suites de la guerre, & les faire réfléchir sur les malheurs de ce bas monde.

C'était le lendemain du jour où la femme avait repris connaissance, entre huit & neuf heures du matin. La porte de la cuisine restait ouverte, pour laisser entrer la chaleur dans la salle. Je me tenais à côté de Lisbeth, qui battait le beurre auprès de l'âtre. En tournant un peu la tête, je voyais

l'oncle assis près de la fenêtre blanche; il lisait l'almanach, & souriait de temps en temps.

Le chien Scipio était assis près de moi, fixe & grave, & comme je goûtais à chaque instant la crème qui sortait de la baratte, il bâillait d'un air mélancolique.

« Mais, Fritzel, disait Lisbeth, à quoi penses-tu donc? Si tu manges toute la crème, nous n'aurons plus de beurre. »

Dans la salle l'horloge marchait lentement; dehors le silence était absolu.

Cela durait depuis une demi-heure, & Lisbeth venait de mettre le beurre frais sur une assiette, lorsque des voix s'entendirent dans la rue; puis la porte de l'allée s'ouvrit, des pieds chargés de neige battirent les dalles du vestibule. L'oncle raccrocha son almanach au mur; il regardait vers la porte, quand le bourgmestre Meyer entra, son bonnet de laine frisée, à double gland, tiré sur les oreilles, le collet de sa casaque tout blanc de givre, & les mains

fourrées dans ses mouffles de peau de lièvre jusqu'aux coudes.

« Salut, monsieur le docteur, salut ! dit le gros homme. J'arrive par un temps de neige ; mais que voulez-vous, il le faut, il le faut ! »

Alors secouant ses mouffles, qui restèrent pendues à son cou par une ficelle, il releva son bonnet & reprit :

« Un pauvre diable, monsieur le docteur, est étendu dans le bûcher de Réebock, derrière un tas de fagots. C'est un soldat, ou bien un caporal, ou bien un *hauptmann* (1), je ne sais pas au juste. Il se sera retiré là, pour mourir sans trouble pendant le combat. A cette heure, il faudrait dresser l'acte mortuaire ; je ne peux pas vérifier de quoi cet homme est mort, cela n'entre pas dans mes attributions.

— C'est bien, bourgmestre, dit l'oncle

(1) Capitaine.

en se levant, j'arrive. Mais il faudrait encore un témoin.

— Michel Furst est dehors, dit le bourgmestre, il m'attend sur la porte. Quelle neige ! quelle neige ! jusqu'aux genoux, monsieur le docteur. Ça fera du bien aux semailles, & aux armées de Sa Majesté, qui vont prendre leurs quartiers d'hiver. Que Dieu les bénisse ! J'aime mieux qu'elles les prennent du côté de Kaiserslautern qu'ici : on n'a jamais de meilleur ami que soi-même. »

Tandis que le bourgmestre se faisait ces réflexions, l'oncle mettait ses bottes, sa grosse houppelande & son bonnet de loutre. Après quoi il dit :

« M'y voilà ! »

Ils sortirent, &, malgré les prières de Lisbeth, qui voulait me retenir, je n'eus rien de plus pressé que de m'échapper & de les suivre à la piste ; la curiosité du diable m'avait repris : je voulais voir le soldat.

L'oncle Jacob, le bourgmestre & Furst

marchaient seuls dans la rue déserte; mais à mesure qu'ils avançaient, des figures se montraient aux vitres des maisons, & l'on entendait des portes s'ouvrir au loin. Les gens, voyant passer le bourgmestre, le médecin & le garde champêtre, pensaient qu'il devait y avoir quelque chose d'extraordinaire; plusieurs même sortaient, mais ne découvrant rien, ils rentraient aussitôt.

En arrivant à la maison de Réebock, — l'une des plus vieilles du village, avec granges, écuries & hangar derrière sur les champs, les étables de chaume tout moisi, à droite, — en arrivant là, le bourgmestre, Furst & l'oncle entrèrent dans la petite allée sombre, aux dalles concassées.

Je les suivais, ils ne me voyaient pas.

Le vieux Réebock, qui les avait vus passer devant ses petites fenêtres, ouvrit la chambre, pleine de vapeur comme une étuve, où se tenaient la vieille grand'mère, ses deux fils & ses deux brus.

Leur chien, au long poil gris & la queue traînante, sortit aussi, & flaira Scipio qui me suivait & qui se redressa fièrement, tandis que l'autre tournait autour de lui pour faire connaissance.

« Je vais vous montrer, dit le vieux Réebock, c'est là-bas, au fond... derrière la grange.

— Non, restez, père Réebock, répondit l'oncle; il fait froid, vous êtes vieux; votre fils nous montrera cela. »

Mais le fils, après avoir découvert le soldat, s'était sauvé.

Le vieux marcha devant. Nous suivions à la file. Il faisait extrêmement noir dans l'allée. En passant, nous vîmes l'étable, éclairée par une vitre dans le toit, cinq chèvres aux mamelles gonflées, qui nous regardèrent de leurs yeux d'or, & deux biquets, qui se mirent à chevroter d'une voix plaintive & grêle; puis l'écurie, les deux bœufs & la vache, avec leur râtelier vermoulu & leur litière de feuilles mortes.

Les animaux se retournèrent en silence.

Nous filions le long du mur; quelque chose déboula sous mes pieds, c'était un lapin qui disparut sous la crèche; Scipio ne bougea point.

Plus loin nous arrivâmes à la grange, basse, encombrée de paille & de foin jusqu'au toit. Tout au fond nous vîmes une lucarne bleuâtre, donnant sur le jardin; un grand tas de bûches & quelques fagots rangés contre le mur recevaient sa lumière; plus bas tout était sombre.

Chose bizarre, dans la lucarne se tenaient un coq & deux ou trois poules, la tête sous l'aile, se détachant en noir sur cette lumière.

D'abord je ne vis pas grand'chose, à cause de l'obscurité. Tout le monde s'était arrêté. On entendait les poules caqueter tout bas.

« J'aurais peut-être bien fait d'allumer la lanterne, dit le vieux Réebock; on ne voit pas bien clair. »

Comme il parlait, j'aperçus à droite de la lucarne, étendu contre le mur, entre deux fagots, un grand manteau rouge, puis, en regardant mieux, une tête noire avec de longues moustaches jaunâtres : le coq venait de sauter de la lucarne & avait donné du jour.

Alors la peur s'empara de moi ; si je n'avais pas senti Scipio contre ma jambe, je me serais enfui.

« Je vois, fit l'oncle, je vois! »

Et il s'approcha en disant :

« C'est un uhlan Voyons, Furst, il faudrait le tirer un peu sur le devant. »

Mais Furst ne bougeait pas, ni le bougmestre.

L'oncle alors tira l'homme par une jambe, & le fit glisser en pleine lumière : il avait la tête couleur de brique, les yeux enfoncés, le nez mince, les lèvres serrées, une touffe roussâtre au menton.

L'oncle ouvrit la boucle du manteau, en rejetant les plis sur les bûches, & nous

vîmes que le uhlan tenait son sabre à longue lame bleue recourbée. Au côté gauche de sa veste, une large plaque noire indiquait qu'il avait saigné là.

L'oncle défit les boutons & dit :

« Il est mort d'un coup de baïonnette, sans doute pendant la dernière rencontre. Il se sera retiré de la bagarre. Ce qui m'étonne, père Réebock, c'est qu'il n'ait pas frappé à votre porte & qu'il soit venu mourir si loin.

— Nous étions tous cachés dans la cave, dit le vieux; la porte de la chambre était fermée. Nous avons entendu courir dans l'allée, mais il y avait tant de bruit dehors! Je crois plutôt que ce pauvre homme aura voulu se sauver à travers la maison; malheureusement il n'y avait pas de porte derrière. Un Républicain l'aura suivi comme une bête sauvage, jusqu'au fond de la grange. Nous n'avons pas vu de sang dans l'allée. C'est ici, dans l'ombre, qu'ils auront livré bataille; & l'autre, après lui

avoir donné ce mauvais coup, sera ressorti tranquillement. Voilà ce que je pense. Sans cela nous aurions trouvé du sang quelque part; mais personne n'a rien vu, ni dans l'étable, ni dans l'écurie. Ce n'est que ce matin, quand nous avons eu besoin de gros bois pour le fourneau, que Sépel, en entrant au bûcher, a découvert le malheureux. »

En écoutant ces explications, chacun se représentait le Républicain, avec sa grande tignasse en boudin & son grand chapeau à cornes, poursuivant le uhlan dans l'obscurité, & cela faisait frémir.

« Oui, dit l'oncle en se redressant & regardant le bourgmestre d'un air triste, c'est ainsi que doivent s'être passées les choses. »

Tout le monde devenait rêveur; le silence, auprès de ce mort, vous donnait froid.

« Enfin voilà le décès constaté, fit l'oncle au bout d'un instant, nous pouvons partir. »

Puis, se ravisant :

« Peut-être y aurait-il moyen de savoir quel est cette homme ! »

Il s'agenouilla de nouveau, mit la main dans une poche de la veste & trouva des papiers. En même temps il tira une chaînette de cuivre en travers de la poitrine, & une grosse montre d'argent sortit du gousset du pantalon.

« Tenez, voici la montre, dit-il au bourgmestre ; je garde les papiers pour dresser l'acte.

— Gardez tout, monsieur le docteur, répondit le bourgmestre ; je n'aimerais pas emporter dans ma demeure une montre qui a déjà marqué la mort d'une créature de Dieu... non ! gardez tout. Plus tard nous recauserons de cela. Maintenant nous pouvons partir.

— Oui ; et vous pouvez aussi envoyer Jeffer. »

L'oncle, m'apercevant alors, dit :

« Te voilà, Fritzel? Il faut donc que tu voies tout? »

Il ne me fit pas d'autres reproches, & nous rentrâmes ensemble à la maison. Le bourgmestre & Furst s'en étaient allés chez eux.

Tout en marchant, l'oncle parcourait les papiers du uhlan En ouvrant la porte de notre chambre, nous vîmes que la femme venait de prendre un bouillon, les rideaux étaient encore ouverts & l'assiette sur la table de nuit.

« Eh bien, madame, dit l'oncle Jacob en souriant, vous allez mieux? »

Alors, elle, qui s'était retournée, & qui le regardait avec douceur de ses grands yeux noirs, répondit :

« Oui, monsieur le docteur, vous m'avez sauvée, je me sens revivre. »

Puis, au bout d'une seconde, elle ajouta d'un ton plein de compassion :

« Vous venez encore de reconnaître une malheureuse victime de la guerre. »

L'oncle comprit qu'elle avait tout entendu, lorsque le bourgmestre était venu le prendre une demi-heure avant.

« C'est vrai, dit-il, c'est vrai, madame; encore un malheureux qui ne reverra plus le toit de sa maison, encore une pauvre mère qui n'embrassera plus son fils. »

La femme semblait émue, & demanda tout bas :

« C'est un des nôtres?

— Non, madame, c'est un uhlan Je viens de lire en marchant une lettre que sa mère lui écrivait il y a trois semaines. La pauvre femme lui recommande de ne pas oublier ses prières du matin & du soir, & de bien se conduire. Elle lui parle avec tendresse, comme à un enfant. C'était pourtant un vieux soldat, mais elle le voyait sans doute encore tout rose & tout blond, comme le jour où, pour la dernière fois, elle l'avait embrassé en sanglotant. »

La voix de l'oncle, en parlant de ces choses, s'attendrissait; il regardait la

femme, qui, de son côté, semblait aussi touchée.

« Oui, vous avez raison, dit-elle, ce doit être affreux d'apprendre qu'on ne verra plus son enfant. Moi, du moins, j'ai la consolation de ne pouvoir plus causer d'aussi grandès douleurs à ceux qui m'aimaient. »

Alors elle détourna la tête, & l'oncle, devenu très-grave, lui demanda :

« Vous n'êtes pourtant pas seule au monde?

— Je n'ai plus ni père ni mère, fit-elle d'une voix basse; mon père était chef du bataillon que vous avez vu; j'avais trois frères, nous étions tous partis ensemble en 92, de Fénétrange en Lorraine. Maintenant trois sont morts, le père & les deux aînés; il ne reste plus que moi & Jean, le petit tambour. »

La femme, en disant cela, semblait prête à fondre en larmes. L'oncle, le front penché, les mains croisées sur le dos, se

promenait de long en large dans la chambre. Le silence revenait.

Tout à coup la Française reprit :

« J'aurais quelque chose à vous demander, monsieur le docteur.

— Quoi, madame ?

— Ce serait d'écrire à la mère du malheureux uhlan C'est terrible, sans doute, d'apprendre la mort de son fils, mais de l'attendre toujours, d'espérer pendant des années qu'il reviendra, & de voir qu'il n'arrive pas, même à la dernière heure, ce doit être plus cruel encore. »

Elle se tut, & l'oncle tout rêveur répondit :

« Oui... oui... c'est une bonne pensée ! Fritzel, apporte l'encre & le papier. Quelle misère, mon Dieu ! dire qu'on annonce des choses pareilles, & que ce sont encore de bonnes actions ! Ah ! la guerre... la guerre ! »

Il s'assit & se mit à écrire.

Lisbeth entrait alors pour mettre la

nappe; elle déposa les assiettes & la miche sur le buffet. Midi sonnait; la femme semblait s'être assoupie.

Enfin l'oncle finit sa lettre; il la plia, la cacheta, écrivit l'adresse & me dit :

« Va, Fritzel, jette cette lettre à la boîte, & dépêche-toi. Tu demanderas aussi le journal à la mère Eberhardt; c'est samedi, nous aurons des nouvelles de la guerre. »

Je sortis en courant & je mis la lettre à la boîte du village. Mais le journal n'était pas arrivé; Clémentz avait été retenu par les neiges, ce qui n'étonna pas l'oncle, pareille chose arrivant presque tous les hivers.

VIII

En revenant de la poste, j'avais aperçu tout au loin, dans la grande prairie com-

munale, derrière l'église, Hans Aden, Frantz Sépel & bien d'autres de mes camarades qui glissaient sur le guévoir. On les voyait prendre leur élan à la file, & partir comme des flèches, les reins pliés & les bras en l'air pour tenir l'équilibre; on entendait le bruit prolongé de leurs sabots sur la glace & leurs cris de joie.

Comme mon cœur galopait en les voyant! comme j'aurais voulu pouvoir les rejoindre! Malheureusement l'oncle Jacob m'attendait alors, & je rentrai la tête pleine de ce joyeux spectacle. Pendant tout le dîner, l'idée de courir là-bas ne me quitta pas une seconde; mais je me gardai bien d'en parler à l'oncle, car il me défendait toujours de glisser sur le guévoir, à cause des accidents. Enfin, il sortit pour aller faire une visite à monsieur le curé, qui souffrait de ses rhumatismes.

J'attendis qu'il fût entré dans la grande rue, puis je sifflai Scipio, & je me mis à courir jusqu'à la ruelle des Houx, comme

un lièvre. Le caniche bondissait derrière moi, & ce n'est que dans la petite allée pleine de neige que nous reprîmes haleine.

Je croyais retrouver tous mes camarades sur le guévoir, mais ils étaient allés dîner; je ne vis, au tournant de l'église, que les grandes glissades désertes. Il me fallut donc glisser seul, & comme il faisait froid, au bout d'une demi-heure, j'en eus bien assez.

Je reprenais le chemin du village, quand Hans Aden, Frantz Sépel & deux ou trois autres, les joues rouges, le bonnet de coton tiré sur les oreilles & les mains dans les poches, débouchèrent d'entre les haies couvertes de givre.

« Tiens! c'est toi, Fritzel! me dit Hans Aden; tu t'en vas?

— Oui, je viens de glisser, & l'oncle Jacob ne veut pas que je glisse; j'aime mieux m'en aller.

— Moi, dit Frantz Sépel, j'ai fendu mon sabot sur la glace ce matin, & mon

père l'a raccommodé. Voyez un peu. »

Il défit son sabot & nous le montra. Le père Frantz Sépel avait mis une bande de tôle en travers, avec quatre gros clous à tête pointue. Cela nous fit rire, & Frantz Sépel s'écria :

« Ça, ce n'est pas commode pour glisser ! Écoutez, allons plutôt en traîneau ; nous monterons sur l'Altenberg, & nous descendrons comme le vent. »

L'idée d'aller en traîneau me parut alors si magnifique, que je me voyais déjà dessus, descendant la côte en trépignant des talons, & criant d'une voix qui montait jusqu'aux nuages : « *Himmelsfarth! Himmelsfarth!* »

J'en avais des éblouissements.

« Oui, dit Hans Aden ; mais comment avoir un traîneau ?

— Laissez-moi faire, répondit Frantz Sépel, le plus malin de nous tous. Mon père en avait un l'année dernière ; mais il était tout vermoulu, la grand'mère en a

fait du feu. C'est égal, arrivez toujours. »

Nous le suivîmes pleins de doute & d'espérance. Tout en descendant la grande rue, devant chaque hangar nous faisions halte, le nez en l'air, & nous regardions, d'un œil d'envie, les *schlittes* (1) pendues aux poutres.

« Ça, disait l'un, c'est une belle *schlitte*, nous pourrions tous y tenir sans gêne.

— Oui, répondait un autre, mais elle serait trop lourde à traîner sur la côte : elle est en bois vert.

— Eh! faisait Hans Aden, nous la prendrions tout de même, si le père Gitzig voulait nous la prêter; mais c'est un avare : il garde sa *schlitte* pour lui seul, comme si les *schlittes* pouvaient s'user.

— Arrivez donc! » s'écriait Frantz Sépel, qui marchait en avant.

Et toute la troupe se remettait en route.

(1) Traîneaux.

De temps en temps on regardait Scipio, qui marchait près de moi.

« Vous avez un beau chien, faisait Hans Aden, c'est un chien français; ils ont de la laine comme les moutons & se laissent tondre sans rien dire. »

Frantz Sépel soutenait qu'il avait vu, l'année précédente, à la foire de Kaiserslautern, un chien français avec des lunettes, & qui comptait sur un tambour jusqu'à cent. Il devinait aussi toutes sortes de choses, & la grand'mère Anne pensait que ce devait être un sorcier.

Scipio, pendant ces discours, s'arrêtait & nous regardait. J'étais tout fier de lui. Le petit Karl, le fils du tisserand, disait que si c'était un sorcier, il pourrait nous faire avoir une *schlitte*, mais qu'il faudrait lui donner son âme en échange, & pas un de nous ne voulait lui donner son âme.

Nous allions donc ainsi, de maison en maison, & deux heures sonnaient à l'église,

lorsque monsieur Richter passa sur son traîneau, en criant à sa grande bique décharnée :

« Allez, Charlotte, allez ! »

La pauvre bête allongeait ses hanches, & monsieur Richter, contre son ordinaire, paraissait tout joyeux. En passant devant la maison du boucher Sépel, il cria :

« Bonne nouvelle, Sépel, bonne nouvelle ! »

Il faisait claquer son fouet, & Hans Aden dit :

« Monsieur Richter est un peu gris; il aura trouvé quelque part du vin qui ne lui coûtait rien. »

Alors toute la bande rit de bon cœur, car tout le village savait que Richter était un avare.

Nous étions arrivés au bout de la grande rue, devant la maison du père Adam Schmitt, un vieux soldat de Frédéric II, qui recevait une petite pension pour ache-

ter son pain, son tabac, & de temps en temps du *schnaps* (1).

Adam Schmitt avait fait la guerre de Sept-Ans & toutes les campagnes de Silésie & de Poméranie. Maintenant il était tout vieux, & depuis la mort de sa sœur Rœsel, il vivait seul dans la dernière maison du village, une petite maison couverte de chaume, n'ayant qu'une seule pièce en bas, une au-dessus & le toit avec ses deux lucarnes. Elle avait aussi son hangar sur le côté, derrière un réduit à porcs, & vers le village, un petit jardin entouré de haies vives, que le père Schmitt cultivait avec soin.

L'oncle Jacob aimait ce vieux soldat; quelquefois, en le voyant passer, il frappait à la vitre & lui criait : « Adam, entrez donc ! »

Aussitôt l'autre entrait, sachant que l'oncle avait du véritable cognac de France

(1) Eau-de-vie.

dans une armoire, & qu'il l'appelait pour lui en offrir un petit verre.

Nous fîmes donc halte devant sa maison, & Frantz Sépel, se penchant sur la haie, nous dit :

« Regardez-moi ce traîneau. Je parie que le père Schmitt nous le prêtera, pourvu que Fritzel entre hardiment, qu'il mette la main à côté de l'oreille du vieux, & qu'il dise : « Père Adam, prêtez-nous votre « *schlitte!* » Oui, je parie qu'il nous le prêtera, j'en suis sûr; seulement il faut du courage. »

J'étais devenu tout rouge; d'un œil je regardais le traîneau, & de l'autre la petite fenêtre à ras de terre. Tous les camarades, au coin de la maison, me poussaient par l'épaule en disant : »

« Entre, il te le prêtera!

— Je n'ose pas, leur disais-je tout bas.

— Tu n'as pas de courage, répondait Hans Aden; à ta place, moi, j'entrerais tout de suite.

— Laissez-moi seulement regarder un peu s'il est de bonne humeur. »

Alors je me penchai vers la petite fenêtre, &, regardant du coin de l'œil, je vis le père Schmitt assis sur un escabeau, devant la pierre de l'âtre, où brillaient quelques braises au milieu d'un tas de cendres. Il nous tournait le dos ; on ne voyait que sa longue échine, ses épaules voûtées, sa petite veste de toile bleue, qui ne rejoignait pas sa culotte de grosse toile grise, tant elle était courte, sa touffe de cheveux blancs tombant sur la nuque, son bonnet de coton bleu, la houppe sur le front, ses larges oreilles rouges écartées de la tête, & ses gros sabots appuyés sur la pierre de l'âtre. Il fumait sa pipe de terre, qui dépassait un peu de côté sa joue creuse.

Voilà tout ce que je vis, avec les dalles cassées de la masure, & dans le fond, à gauche, une sorte de crèche hérissée de paille. Cela ne m'inspirait pas beaucoup de confiance, & je voulais me sauver, lors-

que tous les autres me poussèrent dans l'allée en disant tout bas :

« Fritzel... Fritzel... il te le prêtera, bien sûr !

— Non !

— Si !

— Je ne veux pas. »

Mais Hans Aden avait ouvert la porte, & j'étais déjà dans la chambre avec Scipio, les autres, derrière moi, penchés, les yeux écarquillés, regardant & prêtant l'oreille.

Oh ! comme j'aurais voulu m'échapper ! Malheureusement Frantz Sépel, du dehors, retenait la porte à demi fermée ; il n'y avait de place que pour sa tête & celle de Hans Aden, debout sur la pointe des pieds derrière lui.

Le vieux Schmitt s'était retourné.

« Tiens ! c'est Fritzel ! dit-il en se levant. Qu'est-ce qui se passe donc ? »

Il ouvrit la porte, & toute la bande s'enfuit comme une volée d'étourneaux. Je

restai seul. Le vieux soldat me regardait tout étonné.

« Qu'est-ce que vous voulez donc, Fritzel ? » fit-il en prenant une braise sur l'âtre, pour rallumer sa pipe éteinte.

Puis, voyant Scipio, il le contempla gravement, en tirant de grosses bouffées de tabac.

Moi, j'avais repris un peu d'assurance.

« Père Schmitt, lui dis-je, les autres veulent que je vous demande votre traîneau, pour descendre de l'Altenberg. »

Le vieux soldat, en face du caniche, clignait de l'œil & souriait. Au lieu de répondre, il se gratta l'oreille en relevant son bonnet, & me demanda :

« C'est à vous, ce chien, Fritzel ?

— Oui, père Adam, c'est le chien de la femme que nous avons chez nous.

— Ah bon ! ça doit être un chien de soldat ; il doit connaître l'exercice. »

Scipio nous regardait le nez en l'air, &

le père Schmitt, retirant la pipe de ses lèvres, dit :

« C'est un chien de régiment; il ressemble au vieux Michel, que nous avions en Silésie. »

Alors, élevant la pipe, il s'écria : « Portez armes! » d'une voix si forte, que toute la baraque en retentit.

Mais quelle ne fut pas ma surprise, de voir Scipio s'asseoir sur son derrière, les pattes de devant pendantes, & se tenir comme un véritable soldat!

« Ha! ha! ha! s'écria le vieux Schmitt, je le savais bien! »

Tous les camarades étaient revenus; les uns regardaient par la porte entr'ouverte, les autres par la fenêtre. Scipio ne bougeait pas, & le père Schmitt, aussi joyeux qu'il avait paru grave auparavant, lui dit :

« Attention au commandement de marche! »

Puis, imitant le bruit du tambour, et

marchant en arrière sur ses gros sabots, il se mit à crier :

« *Arche !* Pan... pan... rantanplan... Une... *deusse*... Une... *deusse !* »

Et Scipio marchait avec une mine grave étonnante, ses longues oreilles sur les épaules & la queue en trompette.

C'était merveilleux; mon cœur sautait.

Tous les autres, dehors, paraissaient confondus d'admiration.

« Halte! » s'écria Schmitt, & Scipio s'arrêta.

Alors je ne pensais plus à la *schlitte;* j'étais tellement fier des talents de Scipio, que j'aurais voulu courir à la maison, & crier à l'oncle : « Nous avons un chien qui fait l'exercice ! »

Mais Hans Aden, Frantz Sépel & tous les autres, encouragés par la bonne humeur du vieux soldat, étaient entrés & se tenaient en extase, le dos à la porte & le bonnet sous le bras.

« En place, repos ! » dit le père Schmitt,

& Scipio retomba sur ses quatre pattes, en secouant la tête & se grattant la nuque avec une patte de derrière, comme pour dire : « Depuis deux minutes une puce me démange; mais on n'ose pas se gratter sous les armes! »

J'étais devenu muet de joie en voyant ces choses, & je n'osais appeler Scipio, de peur de lui faire honte; mais il vint se ranger de lui-même près de moi, modestement, ce qui me combla de satisfaction; je me considérais en quelque sorte comme un feld-maréchal à la tête de ses armées; tous les autres me portaient envie.

Le père Schmitt regardait Scipio d'un air attendri; on voyait qu'il lui rappelait le bon temps de son régiment.

« Oui, fit-il au bout de quelques instants, c'est un vrai chien de soldat. Mais reste à savoir s'il connaît la politique, car beaucoup de chiens ne savent pas la politique. »

En même temps il prit un bâton der-

rière la porte & le mit en travers, en criant :

« Attention au mot d'ordre ! »

Scipio se tenait déjà prêt.

« Saute pour la République ! » cria le vieux soldat.

Et Scipio sauta par dessus le bâton, comme un cerf.

« Saute pour le général Hoche ! »

Scipion sauta.

« Saute pour le roi de Prusse ! »

Mais alors Scipio s'assit sur sa queue d'un air très-ferme, & le vieux bonhomme se mit à sourire tout bas, les yeux plissés, en disant :

« Oui, il connaît la politique... hé ! hé ! hé ! Allons... arrive ! »

Il lui passa la main sur la tête, & Scipio parut très-content.

« Fritzel, me dit alors le père Schmitt, vous avez un chien qui vaut son pesant d'or ; c'est un vrai chien de soldat. »

Et, nous regardant tous, il ajouta :

« Puisque vous avez un si bon chien, je vais vous prêter ma *schlitte;* mais vous me la ramènerez à cinq heures, & prenez garde de vous casser le cou. »

Il sortit avec nous & décrocha son traîneau du hangar.

Mon esprit se partageait alors entre le désir d'aller annoncer à l'oncle les talents extraordinaires de Scipio, ou de descendre l'Altenberg sur notre *schlitte*. Mais quand je vis Hans Aden, Frantz Sépel, tous les camarades, les uns devant, les autres derrière, pousser & tirer en galopant comme des bienheureux, je ne pus résister au plaisir de me joindre à la bande.

Schmitt nous regardait de sa porte.

« Prenez garde de rouler! » nous dit-il encore.

Puis il rentra, pendant que nous filions dans la neige. Scipio sautait à côté de nous. Je vous laisse à penser notre joie, nos cris & nos éclats de rire jusqu'au sommet de la côte.

Et quand nous fûmes en haut, Hans Aden devant, les deux mains cramponnées aux patins recourbés, nous autres derrière, assis trois à trois, Scipio au milieu, & que tout à coup la *schlitte* partit, ondulant dans les ornières & filant par-dessus les rampes : quel enthousiasme!

Ah! l'on n'est jeune qu'une fois!

Scipio, à peine le traîneau parti, avait passé d'un bond par-dessus nos têtes. Il aimait mieux courir, sauter, aboyer, se rouler dans la neige comme un véritable enfant, que d'aller en *schlitte*. Mais tout cela ne nous empêchait pas de conserver un grand respect pour ses talents; chaque fois que nous remontions, & qu'il marchait près de nous plein de dignité, l'un ou l'autre se retournait, & tout en poussant disait :

« Vous êtes bien heureux, Fritzel, d'avoir un chien pareil; Schmitt Adam dit qu'il vaut son pesant d'or.

— Oui, mais il n'est pas à eux, criait un autre, il est à la femme. »

Cette idée que le chien était à la femme me rendait tout inquiet, & je pensais : « Pourvu qu'ils restent tous les deux à la maison ! »

Nous continuâmes à monter & à descendre ainsi jusque vers quatre heures. Alors la nuit commençait à se faire, & chacun se rappela notre promesse au père Schmitt. Nous reprîmes donc le chemin du village. En approchant de la demeure du vieux soldat, nous le vîmes debout sur sa porte. Il nous avait entendus rire & causer de loin.

« Vous voilà ! s'écria-t-il ; personne ne s'est fait de mal ?

— Non, père Schmitt.

— A la bonne heure. »

Il remit sa *schlitte* sous le hangar, & moi, sans dire ni bonjour ni bonsoir, je partis en courant, heureux d'annoncer à l'oncle quel chien nous avions l'honneur

de posséder. Cette idée me rendait si content, que j'arrivai chez nous sans m'en apercevoir; Scipio était sur mes talons.

« Oncle Jacob, m'écriai-je en ouvrant la porte, Scipio connaît l'exercice! le père Schmitt a vu tout de suite que c'était un véritable chien de soldat; il l'a fait marcher sur les pattes de derrière comme un grenadier, rien qu'en disant : « Une... *deusse!* »

L'oncle lisait derrière le fourneau; en me voyant si enthousiaste, il déposa son livre au bord de la cheminée & me dit d'un air émerveillé :

« Est-ce bien possible, Fritzel? Comment!... comment!...

— Oui! m'écriai-je, & il sait aussi la politique : il saute pour la République, pour le général Hoche; mais il ne veut pas sauter pour le roi de Prusse. »

L'oncle alors se mit à rire, &, regardant la femme, qui souriait aussi dans l'alcôve, le coude sur l'oreiller :

« Madame Thérèse, dit-il d'un ton grave, vous ne m'aviez pas encore parlé des beaux talents de votre chien. Est-il bien vrai que Scipio sache tant de belles choses ?

— C'est vrai, monsieur le docteur, dit-elle en caressant le caniche, qui s'était approché du lit & qui lui tendait la tête d'un air joyeux; oui, il sait tout cela, c'était l'amusement du bataillon; Petit-Jean lui montrait tous les jours quelque chose de nouveau. N'est-ce pas, mon pauvre Scipio, tu jouais à la drogue, tu remuais les dés pour la bonne chance, tu battais la diane? Combien de fois notre père & les deux aînés, à la grande halte, ne se sont-ils pas réjouis de te voir monter la garde? Tu faisais rire tout notre monde, par ton air grave & tes talents; on oubliait les fatigues de la route autour de toi, on riait de bon cœur ! »

Elle disait ces choses, tout attendrie, d'une voix douce, en souriant un peu tout

de même. Scipio avait fini par se dresser, les pattes au bord du lit, pour entendre son éloge.

Mais l'oncle Jacob, voyant que madame Thérèse s'attendrissait de plus en plus à ces souvenirs, ce qui pouvait lui faire du mal, me dit :

« Je suis bien content, Fritzel, d'apprendre que Scipio sache faire l'exercice & qu'il connaisse la politique; mais toi, qu'as-tu fait depuis midi ?

— Nous avons été en traîneau sur l'Altenberg, oncle ; le père Adam nous a prêté sa *schlitte*.

— C'est très-bien. Mais tous ces événements nous ont fait oublier monsieur de Buffon & Klopstock ; si cela continue, Scipio en saura bientôt plus que toi. »

En même temps il se leva, prit dans l'armoire l'*Histoire naturelle* de monsieur de Buffon, & posant la chandelle sur la table :

« Allons, Fritzel, me dit-il, souriant en

lui-même de ma mine longue, car je me repentais d'être revenu si tôt, allons ! »

Il s'assit & me fit asseoir sur ses genoux.

Cela me parut bien amer, de me remettre à monsieur de Buffon après huit jours de bon temps ; mais l'oncle avait une patience qui me forçait d'en avoir aussi, & nous commençâmes la leçon de français.

Cela dura bien une heure, jusqu'au moment où Lisbeth vint mettre la nappe. Alors, en nous retournant, nous vîmes que madame Thérèse s'était assoupie. L'oncle ferma le livre & tira les rideaux, pendant que Lisbeth plaçait les couverts.

IX

Ce même soir, après le souper, l'oncle Jacob fumait sa pipe en silence derrière le

fourneau. Moi, je séchais le bas de mon pantalon, assis devant la petite porte de tôle, la tête de Scipio entre les genoux, & je regardais le reflet rouge de la flamme avancer & reculer sur le plancher. Lisbeth avait emporté la chandelle selon son habitude; nous étions dans l'obscurité; le feu bourdonnait comme au temps des grands froids, la pendule marchait lentement, & dehors, dans la cuisine, nous entendions la vieille servante laver les assiettes sur l'évier.

Que d'idées me passaient alors par la tête! Tantôt je songeais au soldat mort dans la grange de Réebock, au coq noir de la lucarne; tantôt au père Schmitt faisant faire l'exercice à Scipio; puis à l'Altenberg, à la descente de notre traîneau. Tout cela me revenait comme un rêve; les sifflements plaintifs du feu me paraissaient être la musique de ces souvenirs, & je sentais tout doucement mes yeux se fermer.

Cela durait depuis environ une demi-heure, lorsque je fus réveillé par un bruit de sabots dans l'allée ; en même temps la porte s'ouvrit, & la voix joyeuse du mauser dit dans la chambre :

« De la neige, monsieur le docteur, de la neige ! Elle recommence à tomber, nous en avons encore pour toute la nuit. »

Il paraît que l'oncle avait fini par s'assoupir, car seulement au bout d'un instant, je l'entendis se remuer & répondre :

« Que voulez-vous, mauser, c'est la saison ; il faut s'attendre à cela maintenant. »

Puis il se leva & alla dans la cuisine chercher de la lumière.

Le mauser s'approchait dans l'ombre.

« Tiens ! Fritzel est là ! dit-il. Tu n'as donc pas encore sommeil ? »

L'oncle rentrait. Je tournai la tête, & je vis que le mauser avait ses habits d'hiver ; son vieux bonnet de martre, la queue râpée pendant sur le dos, sa veste en peau de chèvre, le poil en dedans, son gilet

rouge, les poches ballottant sur les cuisses, & sa vieille culotte de velours brun, ornée de pièces aux genoux. Il souriait, en plissant ses petits yeux, & tenait quelque chose sous le bras.

« Vous venez pour la gazette, mauser? dit l'oncle. Elle n'est pas arrivée ce matin, le messager est en retard.

— Non, monsieur le docteur, non, je viens pour autre chose. »

Il déposa sur la table un vieux livre carré, à couvercle de bois d'au moins trois lignes d'épaisseur, & tout couvert de larges pattes en cuivre, représentant des feuilles de vigne; les tranches étaient toutes noires & graisseuses à force de vieillesse, & de chaque page sortaient des cordons & des ficelles, pour marquer les bons endroits.

« Voilà pourquoi j'arrive! dit le mauser; je n'ai pas besoin de nouvelles, moi; quand je veux savoir ce qui se passe dans le monde, j'ouvre & je regarde. »

Alors il sourit, & ses longues dents jaunes apparurent sous les quatre poils de ses moustaches effilés comme des aiguilles.

L'oncle ne disait rien; il approcha la table du fourneau & s'assit dans son coin.

« Oui, reprit le mauser, tout est là-dedans; mais il faut comprendre... il faut comprendre, fit-il en se touchant la tête d'un air rêveur. Les lettres ne sont rien; c'est l'esprit... l'esprit qu'il faut comprendre. »

Puis il s'assit dans le fauteuil, & prit le livre sur ses cuisses maigres avec une sorte de vénération; il l'ouvrit, &, comme l'oncle le regardait :

« Monsieur le docteur, dit-il, je vous ai parlé cent fois du livre de ma tante Rœsel, de Héming; eh bien, aujourd'hui je vous l'apporte, pour vous montrer le passé, le présent & l'avenir. Vous allez voir, vous allez voir! Tout ce qui est arrivé depuis quatre ans était écrit d'avance; je le com-

prenais bien, seulement je ne voulais pas le dire, à cause de ce Richter, qui se serait moqué de moi, car il ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Et l'avenir est aussi là-dedans ; mais je ne l'expliquerai qu'à vous, monsieur le docteur, qui êtes un homme sensé, raisonnable & clairvoyant. Voilà pourquoi j'arrive.

— Écoutez, mauser, dit l'oncle, je sais bien que tout est mystère dans ce bas monde, & je ne suis pas assez vaniteux pour refuser de croire aux prédictions & aux miracles rapportés par des auteurs graves, tels que Moïse, Hérodote, Thucydide, Tite-Live & beaucoup d'autres. Malgré cela, je respecte trop la volonté du Seigneur pour vouloir pénétrer les secrets réservés par sa sagesse infinie; j'aime mieux voir dans votre livre l'accomplissement des choses déjà passées que l'avenir. D'abord ce sera beaucoup plus clair.

— C'est bon, c'est bon, vous saurez

tout, » répondit le taupier, satisfait de l'air grave de l'oncle.

Il poussa son fauteuil vers la table, posa le livre au bord; puis se mettant à fouiller dans sa poche, il en tira de vieilles besicles en cuivre, & les enfourcha sur son nez, ce qui lui donnait une figure vraiment bizarre.

On peut s'imaginer mon attention : je m'étais aussi rapproché de la table, les coudes au bord, le menton dans les mains, & je regardais, retenant mon haleine, les yeux écarquillés jusqu'aux tempes.

Toujours cette scène sera présente à mon esprit : le silence profond de la chambre, le tic-tac de l'horloge, le bruissement du feu, la chandelle comme une étoile au milieu de nous; en face de moi l'oncle dans son coin grisâtre; Scipio à mes pieds; puis le mauser, courbé sur le livre des prédictions, & derrière lui les petites vitres noires, où descendait la neige dans les ténèbres; je revois tout cela, & même il

me semble entendre encore la voix de ce pauvre vieux taupier, & celle de ce bon oncle Jacob, descendus tous deux depuis si longtemps dans la tombe.

C'était une scène étrange.

« Comment, mauser! dit l'oncle, vous avez besoin de lunettes à votre âge? moi qui vous croyais une vue excellente?

— Je n'en ai pas besoin pour lire des choses ordinaires, ni pour regarder dehors, répondit le taupier; j'ai de bons yeux, & d'ici jusque sur la côte de l'Altenberg, au printemps, je vois un nid de chenilles sur les arbres; mais vous saurez que ces lunettes sont celles de ma tante Rœsel, de Héming, & qu'il faut les avoir pour comprendre ce livre. Quelquefois ça me trouble, mais je lis au-dessus ou au-dessous; le principal est que je les aie sur le nez.

— Ah! c'est différent, bien différent, dit l'oncle d'un ton sérieux; car il avait

trop bon cœur pour laisser voir au taupier que cela l'étonnait. »

Aussitôt le mauser se mit à lire :

« *Anno* 1793. — L'herbe est séchée & « la fleur est tombée, parce que le vent a « soufflé dessus ! » Cela signifie que nous sommes en hiver : l'herbe est séchée, parce que le vent a soufflé dessus ! »

L'oncle inclina la tête, & le taupier poursuivit :

« Les îles ont vu & ont été saisies de « crainte ; les bouts de la terre ont été ef- « frayés ; ils se sont approchés & sont ve- « nus. » Ça, monsieur le docteur, c'est pour faire entendre que l'Angleterre, & même les îles qui sont plus loin dans la mer, ont été effrayées à cause des Républicains. « Ils se sont approchés & sont venus ! » Tout le monde sait que les Anglais ont débarqué en Belgique, pour faire la guerre aux Français. Mais écoutez bien le reste : « En ce temps-là, les conducteurs « des peuples seront comme le feu d'un

« foyer parmi du bois, & comme un flam-
« beau parmi des gerbes ; ils dévoreront à
« droite & à gauche tous les pays. »

Le mauser alors leva le doigt d'un air grave & dit :

« Ça, ce sont les rois & les empereurs qui s'avancent au milieu de leurs armées, & qui dévorent tout dans les pays qu'ils traversent. Nous connaissons malheureusement ces choses pour les avoir vues ; notre pauvre village s'en souviendra longtemps. »

Et comme l'oncle ne répondai pas, il reprit :

« En ce temps-là, malheur au pasteur
« du néant qui abandonnera son trou-
« peau ; l'épée tombera de son bras & son
« œil droit sera entièrement obscurci. »
Nous voyons, par ces mots, l'évêque de Mayence, avec sa nourrice & ses cinq maîtresses, qui s'est sauvé l'année dernière, à l'arrivée du général Custine. C'était un vrai pasteur du néant, qui fai-

sait le scandale de tout le pays : son bras s'est desséché & son œil droit s'est obscurci.

— Mais, dit l'oncle, songez donc, mauser, que cet évêque n'était pas le seul, & qu'il y en avait beaucoup ayant la même conduite, en Allemagne, en France, en Italie & dans tout le monde.

— Raison de plus, monsieur le docteur, répondit le taupier, le livre parle pour toute la terre, « car, — fit-il, le doigt ap-« puyé sur la page, — car, en ce temps-là, « dit l'Éternel, j'ôterai du monde les faux « prophètes, les faiseurs de miracles & « l'esprit d'impureté. » Qu'est-ce que cela peut signifier, docteur Jacob, sinon tous ces hommes qui parlent sans cesse d'amour du prochain, pour obtenir notre argent; qui ne croient à rien, & nous menacent de l'enfer; qui s'habillent de pourpre & d'or, & nous prêchent l'humilité; qui disent : « Vendez tous vos biens pour suivre le « Christ! » & ne font qu'entasser richesses

sur richesses, dans leurs palais & leurs couvents; qui nous recommandent la foi, & rient entre eux des simples qui les écoutent?... — N'est-ce pas l'esprit d'impureté?

— Oui, dit l'oncle, c'est abominable.

— Eh bien, c'est pour eux, c'est pour tous les mauvais pasteurs, que ces choses sont écrites, » dit le taupier.

Puis il reprit :

« En ce temps-là, il y aura aux mon-
« tagnes le bruit d'une multitude, tel que
« celui d'un grand peuple qui se lève,
« un bruit de nation assemblée. C'est
« pourquoi les peuples d'alentour écoute-
« ront, & tout cœur d'homme se fondra.
« Et les orgueilleux seront éperdus; le
« monde sera en travail comme celle qui
« enfante; les bons se regarderont avec
« des visages enflammés; ils entendront
« pour la première fois parler de grandes
« choses; ils sauront que tous sont égaux
« à la face de l'Éternel, que tous sont nés

« pour la justice, comme les arbres des « forêts pour la lumière! »

— Est-ce bien écrit cela, mauser? demanda l'oncle.

— Voyez vous-même, » répondit le taupier en lui remettant le livre.

Alors l'oncle Jacob, les yeux troubles, regarda :

« Oui, c'est écrit, fit-il à voix basse, c'est écrit! Ah! puisse l'Éternel accomplir de si grandes choses de notre temps! puisse-t-il réjouir notre cœur d'un tel spectacle! »

Et s'arrêtant tout à coup, comme étonné de son propre enthousiasme :

« Est-il possible qu'à mon âge je me laisse encore émouvoir à ce point? Je suis un enfant, un véritable enfant. »

Il rendit le livre au mauser, qui dit en souriant :

« Je vois bien, monsieur le docteur, que vous comprenez ce passage comme moi : ce bruit d'un grand peuple qui se lève,

c'est la France qui proclame les droits de l'homme.

— Comment! vous croyez que cela se rapporte à la Révolution française? demanda l'oncle.

— Eh! à quoi donc? fit le mauser; c'est clair comme le jour. »

Puis il remit ses besicles, qu'il avait ôtées, et lut :

« Il y a soixante & dix semaines pour
« consommer le péché, pour expier l'ini-
« quité & pour amener la justice des siè-
« cles. Après quoi les hommes jetteront
« aux taupes & aux chauves-souris les
« idoles faites d'argent. Et plusieurs peu-
« ples diront : « Forgeons les épées en
« hoyaux & les hallebardes en serpes! »

En cet endroit, le mauser posa ses deux coudes sur le livre, & se grattant la barbe, le nez en l'air, il parut réfléchir profondément. Moi, je ne le quittais plus de l'œil; il me semblait voir des choses étranges, un monde inconnu s'agiter dans l'om-

bre autour de nous; le faible petillement du feu & les soupirs de Scipio, endormi près de moi, me produisaient l'effet de voix lointaines, & même le silence m'inquiétait.

L'oncle Jacob, lui, semblait avoir repris son calme. Il venait de bourrer sa grande pipe & l'allumait avec un bout de papier, en lançant deux ou trois grosses bouffées lentement, pour bien laisser prendre le tabac. Il referma le couvercle & s'étendit dans le fauteuil en exhalant un soupir.

« Les hommes jetteront leurs idoles « d'argent, » fit le mauser, ça veut dire leurs écus, leurs florins & leurs monnaies de toute espèce. « Ils les jetteront aux tau« pes, » c'est-à-dire aux aveugles, car vous savez, monsieur le docteur, que les taupes sont aveugles; les malheureux aveugles, comme le père Harich, sont de véritables taupes; ils marchent en plein jour dans les ténèbres, comme s'ils étaient sous terre.

Les hommes, dans ce temps-là, donneront donc leur argent aux aveugles & aux chauves-souris. Par chauves-souris, il faut entendre les vieilles, vieilles femmes qui ne peuvent plus travailler, qui sont chauves & qui se tiennent dans le creux des cheminées, à la manière de Christine Besme, que vous connaissez aussi bien que moi. Cette pauvre Christine est tellement maigre, & conserve si peu de cheveux, que chacun pense en la voyant : « C'est une chauve-souris. »

— Oui, oui, oui, faisait l'oncle d'un ton particulier, en balançant la tête lentement, c'est clair, mauser, c'est très-clair. Maintenant je comprends votre livre ; c'est quelque chose d'admirable !

— Les hommes donneront donc leur argent aux aveugles & aux vieilles femmes par esprit de charité, reprit le mauser, & ce sera la fin de la misère en ce monde ; il n'y aura plus de pauvres « dans soixante « & dix semaines, » qui ne sont pas des

semaines de jours, mais des semaines de mois, & « ils aiguiseront leurs épées « en hoyaux » pour cultiver la terre & vivre en paix! »

Cette explication des taupes & des chauves-souris m'avait tellement frappé, que je restais les yeux tout grands ouverts, m'imaginant voir s'accomplir cette transformation bizarre dans le coin où se tenait l'oncle. Je n'écoutais plus, & la voix du mauser continuait sa lecture monotone, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau. J'en eus la chair de poule; le vieil aveugle Harich & la vieille Christine seraient entrés bras dessus bras dessous, avec leur nouvelle figure, que je n'en aurais pas été plus effrayé. Je tournai la tête, la bouche béante, et je respirai : c'était notre ami Koffel qui venait nous voir; il me fallut regarder deux fois, pour bien le reconnaître, tant les idées de chauves-souris & de taupes s'étaient emparées de mon esprit.

Koffel avait son vieux tricot gris de l'hiver, son bonnet de drap tiré sur la nuque & ses gros souliers éculés, dans lesquels il mettait de vieux chaussons pour sortir; il se tenait les genoux pliés & les mains dans les poches, comme un être frileux; des flocons de neige innombrables le couvraient.

« Bonsoir, monsieur le docteur, fit-il en secouant son bonnet dans le vestibule; j'arrive tard, beaucoup de gens m'ont arrêté sur la route, au *Bœuf rouge* & au *Cruchon d'or*.

— Entrez, Koffel, lui dit l'oncle. Vous avez bien fermé la porte de l'allée?

— Oui, docteur Jacob, ne craignez rien. »

Il entra, & souriant :

« La gazette n'est pas arrivée ce matin? dit-il.

— Non, mais nous n'en avons pas besoin, répondit l'oncle d'un accent de bonne humeur un peu comique; nous avons le

livre du mauser, qui raconte le présent, le passé & l'avenir.

— Est-ce qu'il raconte aussi notre victoire ? » demanda Koffel en se rapprochant du fourneau.

L'oncle & le mauser se regardèrent étonnés.

« Quelle victoire ? fit le mauser.

— Hé ! celle d'avant-hier, à Kaiserslautern. On ne parle que de cela dans tout le village ; c'est Richter, monsieur Richter, qui est revenu de là-bas, vers deux heures, apporter la nouvelle. Au *Cruchon d'or*, on a déjà vidé plus de cinquante bouteilles en l'honneur des Prussiens ; les Républicains sont en pleine déroute ! »

A peine eut-il parlé des Républicains, que nous regardâmes du côté de l'alcôve, songeant que la Française était là & qu'elle nous entendait. Cela nous fit de la peine, car c'était une brave femme, & nous pensions que cette nouvelle pouvait lui causer beaucoup de mal. L'oncle leva la main, en

hochant la tête d'un air désolé; puis il se leva doucement & entr'ouvrit les rideaux pour voir si madame Thérèse dormait.

« C'est vous, monsieur le docteur? dit-elle aussitôt; depuis une heure j'écoute les prédictions du mauser, j'ai tout entendu.

— Ah! madame Thérèse, dit l'oncle, ce sont de fausses nouvelles.

— Je ne crois pas, monsieur le docteur. Du moment qu'une bataille s'est livrée avant-hier à Kaiserslautern, il faut que nous ayons eu le dessous, sans quoi les Français auraient marché tout de suite sur Landau, pour débloquer la place & couper la retraite aux Autrichiens; leur aile droite aurait traversé le village. »

Puis élevant la voix :

« Monsieur Koffel, dit-elle, voulez-vous me dire les détails que vous savez? »

De toutes les choses lointaines de ce temps, celle-ci surtout est restée dans ma mémoire, car cette nuit-là, nous vîmes quelle femme nous avions sauvée, & nous

comprîmes aussi quelle était cette race de Français, qui se levait en foule pour convertir le monde.

Le mauser avait pris la chandelle sur la table, & nous étions tous entrés dans l'alcôve. Moi au pied du lit, Scipio contre la jambe, je regardais en silence, &, pour la première fois, je voyais que madame Thérèse était devenue si maigre, qu'elle ressemblait à un homme : sa longue figure osseuse, au nez droit, le tour des yeux & le menton dessinés en arêtes, était appuyée sur sa main ; son bras sec & brun, sortait presque jusqu'au coude de la grosse chemise de Lisbeth ; un mouchoir de soie rouge, noué sur le front, retombait derrière, sur sa nuque décharnée ; on ne voyait pas ses magnifiques cheveux noirs, mais seulement quelques petits au-dessous des oreilles, où pendaient deux grands anneaux d'or. Et ce qui surtout fixa mon attention, c'est qu'au bas de son cou pendait une médaille de cuivre rouge, repré-

sentant une tête de jeune fille, coiffée d'un bonnet en forme de casque; cette relique attira mes yeux; j'ai su depuis que c'était l'image de la République, mais alors je pensai que c'était la sainte Vierge des Français.

Comme le mauser levait la chandelle derrière nous, l'alcôve était pleine de lumière, & madame Thérèse me parut aussi beaucoup plus grande; sa hanche, sa jambe & son pied descendaient sous la couverture jusqu'au bas du lit. Je n'avais jamais remarqué ces choses, qui me frappèrent alors. Elle regardait Koffel, qui ne quittait pas des yeux l'oncle Jacob, comme pour lui demander ce qu'il fallait faire.

« Ce sont des bruits qui courent au village, dit-il d'un air embarrassé; ce Richter ne mérite pas pour deux liards de confiance.

— C'est égal, monsieur Koffel, racontez-moi cela, dit-elle· monsieur le docteur

le permet. N'est-ce pas, monsieur le docteur, vous le permettez?

— Sans doute, fit l'oncle d'un air de regret. Mais il ne faut pas croire tout ce qu'on rapporte.

— Non...; on exagère, je le sais bien; mais il vaut mieux savoir les choses, que de se figurer mille idées; cela tourmente moins. »

Koffel se mit donc à raconter que deux jours avant les Français avaient attaqué Kaiserslautern, & que, depuis sept heures du matin jusqu'à la nuit, ils avaient livré de terribles combats pour entrer dans les retranchements; que les Prussiens les avaient écrasés par milliers; qu'on ne voyait que des morts dans les ravins, sur la côte, le long des routes & dans la Lauter; que les Français avaient tout abandonné, leurs canons, leurs caissons, leurs fusils & leurs gibernes; qu'on les massacrait partout, & que la cavalerie de Brunswick, envoyée à leur poursuite, faisait des prisonniers en masse.

Madame Thérèse, le menton appuyé sur la main, les yeux fixés au fond de l'alcôve & les lèvres serrées, ne disait rien. Elle écoutait, & de temps en temps, lorsque Koffel voulait s'arrêter, — car de raconter ces choses devant cette pauvre femme, cela lui faisait beaucoup de peine, — elle lui lançait un regard très-calme, & il poursuivait, disant : « On raconte encore ceci ou cela, mais je ne le crois pas. »

Enfin il se tut, & madame Thérèse, durant quelques instants, continua de réfléchir. Puis, comme l'oncle disait : « Tout cela ce ne sont que des bruits... On ne sait rien de positif... Vous auriez tort de vous désoler, madame Thérèse, » elle se releva légèrement, pour s'appuyer contre le bois de lit, & nous dit d'une voix très-simple :

« Écoutez, il est clair que nous avons été repoussés. Mais ne croyez pas, monsieur le docteur, que cela me désole; non, cette affaire, qui vous paraît considérable,

est peu de chose pour moi. J'ai vu ce même Brunswick arriver jusqu'en Champagne, à la tête de cent mille hommes de vieilles troupes, lancer des proclamations qui n'avaient pas le sens commun, menacer toute la France, & ensuite reculer devant des paysans en sabots, la baïonnette dans les reins jusqu'en Prusse. Mon père, — un pauvre maître d'école, devenu chef de bataillon, — mes frères, — de pauvres ouvriers, devenus capitaines par leur courage, — & moi, derrière, avec le petit Jean dans ma charrette, nous lui avons fait la conduite, après les défilés de l'Argonne & la bataille de Valmy. Ne croyez donc pas que de telles choses m'effrayent. Nous ne sommes pas cent mille hommes, ni deux cent mille : nous sommes six millions de paysans, qui voulons manger nous-mêmes le pain que nous avons gagné péniblement par notre travail. C'est juste, & Dieu est avec nous. »

En parlant elle s'animait, elle étendait

son grand bras maigre; le mauser, l'oncle & Koffel se regardaient stupéfaits.

« Ce n'est pas une défaite, ni vingt, ni cent qui peuvent nous abattre, reprit-elle; quand un de nous tombe, dix autres se lèvent. Ce n'est pas pour le roi de Prusse, ni pour l'empereur d'Allemagne que nous marchons, c'est pour l'abolition des privi-léges de toute sorte, pour la liberté, pour la justice, pour les droits de l'homme! — Pour nous vaincre, il faudra nous exterminer jusqu'au dernier, fit-elle avec un sourire étrange, & ce n'est pas aussi facile qu'on le croit. Seulement il est bien malheureux que tant de milliers de braves gens de votre côté se fassent massacrer pour des rois & des nobles qui sont leurs plus grands ennemis, quand le simple bon sens devrait leur dire de se mettre avec nous, pour chasser tous ces oppresseurs du pauvre peuple; oui, c'est bien malheureux, & voilà ce qui me fait plus de peine que tout le reste. »

Ayant parlé de la sorte, elle se recoucha, & l'oncle Jacob, étonné de la justesse de ses paroles, resta quelques instants silencieux.

Le mauser & Koffel se regardaient sans rien dire, mais on voyait bien que les réflexions de la Française les avaient frappés & qu'ils pensaient : « Cette femme a raison ! »

Au bout d'une minute seulement, l'oncle dit :

« Du calme, madame Thérèse, du calme, tout ira mieux ; sur bien des choses nous pensons de même, & si cela ne dépendait que de moi, nous ferions bientôt la paix ensemble.

— Oui, monsieur le docteur, répondit-elle, je le sais, car vous êtes un homme juste, & nous ne voulons que la justice.

— Tâchez d'oublier tout cela, dit encore l'oncle Jacob; il ne vous faut plus maintenant que du repos pour être en bonne santé.

— Je tâcherai, monsieur le docteur. »

Alors nous sortîmes de l'alcôve, & l'oncle, nous regardant tout rêveur, dit :

« Voilà bientôt dix heures, allons nous coucher, il est temps. »

Il reconduisit Koffel & le mauser dehors, & poussa le verrou comme à l'ordinaire. Moi, je grimpais déjà l'escalier.

Cette nuit-là j'entendis l'oncle se promener longtemps dans sa chambre; il allait & venait d'un pas lent & grave, comme un homme qui réfléchit. Enfin tout bruit cessa, & je m'endormis à la grâce de Dieu.

X

Le lendemain, lorsque je m'éveillai, la neige encombrait mes petites fenêtres; il en tombait encore tellement, qu'on ne voyait

pas la maison en face. Dehors tintaient les clochettes du traîneau de l'oncle Jacob, son cheval Rappel hennissait; mais aucun autre bruït ne s'entendait, tous les gens du village ayant eu soin de fermer leurs portes.

Je pensai qu'il fallait quelque chose d'extraordinaire pour décider l'oncle à se mettre en route par un temps pareil, & m'étant habillé, je descendis bien vite savoir ce que cela pouvait être.

L'allée était ouverte; l'oncle, enfoncé dans la neige jusqu'aux genoux, son gros bonnet de loutre tiré sur la nuque, & le col de sa houppelande relevé, arrangeait à la hâte une botte de paille dans le traîneau.

« Tu pars, oncle? lui criai-je en m'avançant sur le seuil.

— Oui, Fritzel, oui, je pars, dit-il d'un ton joyeux; est-ce que tu veux m'accompagner? »

J'aimais bien d'aller en traîneau, mais

voyant ces gros flocons tourbillonner jusqu'à la cime des airs, & songeant qu'il ferait froid, je répondis :

« Un autre jour, oncle; aujourd'hui j'aime mieux rester. »

Alors il rit tout haut, & rentrant, il me pinça l'oreille, ce qu'il faisait toujours lorsqu'il était de bonne humeur.

Nous entrâmes ensemble dans la cuisine, où le feu dansait sur l'âtre & répandait une bonne chaleur. Lisbeth lavait les écuelles, devant la petite fenêtre à vitres rondes qui donnait sur la cour. Tout était calme dans la cuisine; les grosses soupières semblaient briller plus que de coutume, & sur leur ventre rebondi dansaient cinquante petites flammes, semblables à celles du foyer.

« Maintenant tout est prêt, » dit l'oncle en ouvrant le garde-manger & fourrant dans sa poche une croûte de pain.

Il mit sous sa houppelande la gourde de kirschenwasser, qu'il emportait toujours en

voyage; puis, au moment d'entrer dans la salle, la main sur le loquet, il dit à la vieille servante de ne pas oublier ses recommandations : d'entretenir un bon feu partout, de laisser la porte ouverte, pour entendre madame Thérèse, & de lui donner tout ce qu'elle demanderait, à l'exception du manger; car elle ne devait prendre qu'un bouillon le matin & un autre le soir, avec quelques légumes, & de ne la contrarier en rien.

Enfin il entra, & je le suivis, songeant au plaisir que j'aurais, lorsqu'il serait parti, de courir dans tout le village avec mon ami Scipio, & de me faire honneur de ses talents.

« Eh bien, madame Thérèse, dit l'oncle d'un ton joyeux, me voilà sur mon départ. Quel bon temps pour aller en traîneau! »

Madame Thérèse, appuyée sur son coude, au fond de l'alcôve, les rideaux écartés, regardait les fenêtres d'un air tout mélancolique.

« Vous allez voir un malade, monsieur le docteur? dit-elle.

— Oui, un pauvre bûcheron de Dannbach, à trois lieues d'ici, qui s'est laissé prendre sous sa *schlitte*; c'est une blessure grave & qui ne souffre aucun retard.

— Quel rude métier vous faites! dit madame Thérèse d'une voix attendrie; sortir par un temps pareil, pour secourir un malheureux, qui ne pourra peut-être jamais reconnaître vos services!

— Eh! sans doute, répondit l'oncle en bourrant sa grande pipe de porcelaine, cela m'est arrivé déjà bien souvent; mais que voulez-vous? parce qu'un homme est pauvre, ce n'est pas une raison pour le laisser mourir; nous sommes tous frères, madame Thérèse, & les malheureux ont le droit de vivre comme les riches.

— Oui, vous avez raison, & pourtant combien d'autres, à votre place, resteraient tranquillement près de leur feu, au

lieu de risquer leur vie, pour le seul plaisir de faire le bien! »

Et levant les yeux avec expression :

« Monsieur le docteur, dit-elle, vous êtes un Républicain.

— Moi, madame Thérèse! que me dites-vous là? s'écria l'oncle en riant.

— Oui, un vrai Républicain, reprit-elle; un homme que rien n'arrête, qui méprise toutes les souffrances, toutes les misères pour accomplir son devoir.

— Ah! si vous l'entendez ainsi, je serais heureux de mériter ce nom, répondit l'oncle. Mais, dans tous les partis & dans tous les pays du monde, il se trouve des hommes pareils.

— Alors, monsieur Jacob, ils sont Républicains sans le savoir. »

L'oncle ne put s'empêcher de sourire:

« Vous avez réponse à tout, dit-il en fourrant son paquet de tabac dans la grande poche de sa houppelande, on ne peut pas discuter avec vous! »

Quelques instants de silence suivirent ces paroles. L'oncle battait le briquet. Moi, j'avais pris la tête de Scipio entre mes bras, & je pensais : « Je te tiens... tu vas me suivre... Nous reviendrons dîner, & après ça, nous recommencerons. » Le cheval continuait à hennir dehors, & madame Thérèse s'était mise à regarder les gros flocons qui tourbillonnaient contre les vitres, lorsque l'oncle, ayant allumé sa pipe, dit :

« Je vais rester absent jusqu'au soir; mais Fritzel vous tiendra compagnie, le temps ne vous durera pas trop. »

Il me passait la main dans les cheveux, & je devenais rouge comme une écrevisse, ce qui fit sourire madame Thérèse.

« Non, non, monsieur le docteur, dit-elle avec bonté, je ne m'ennuie jamais seule; il faut laisser courir Fritzel avec Scipio, cela leur fera du bien ; & puis ils aiment bien mieux respirer le grand air, que de rester enfermés dans la chambre, n'est-ce pas, Fritzel ?

— Oh! oui, madame Thérèse, répondis-je en exhalant un gros soupir.

— Comment! tu n'as pas honte de dire cela de cette façon? s'écria l'oncle.

— Eh! pourquoi, monsieur le docteur? Fritzel est comme petit Jean, il dit tout ce qu'il pense, & il a raison. Va, Fritzel, cours, amuse-toi; l'oncle te donne congé. »

Que je l'aimais alors & que son sourire me paraissait bon! L'oncle Jacob s'était mis à rire; il reprit son fouet au coin de la porte, & revenant :

« Allons, madame Thérèse, s'écria-t-il, au revoir & bon courage?

— Au revoir, monsieur le docteur, fit-elle en lui tendant sa longue main d'un air d'attendrissement; allez & que le ciel vous conduise! »

Ils restèrent ainsi quelques instants tout rêveurs; puis l'oncle dit :

« Ce soir, entre six & sept heures, je serai de retour, madame Thérèse; ayez

bonne confiance, soyez sans inquiétude, tout ira mieux. »

Après quoi nous sortîmes; il enjamba l'échelle du traîneau, s'enveloppa les genoux de sa houppelande, & toucha Rappel du bout de son fouet, en me disant :

« Conduis-toi bien, Fritzel. »

Le traîneau fila sans bruit, remontant la rue. Quelques bonnes gens regardaient à leurs fenêtres & se disaient :

« Monsieur le docteur Jacob est appelé bien sûr quelque part pour un malade en danger, sans cela il ne se mettrait pas en route par ce temps de neige. »

Quand l'oncle eut disparu au coin de la rue, je tirai la porte de l'allée & je rentrai manger ma soupe sur le bord de l'âtre, Scipio me regardait, ses grosses moustaches en l'air, & se léchait de temps en temps le tour du museau en clignant de l'œil. Je lui laissai le fond de mon assiette à nettoyer, selon mon habitude; ce qu'il faisait gravement, sans mon-

trer l'avidité des autres chiens du village.

Nous en étions là & j'allais sortir, lorsque Lisbeth, qui venait de finir son ouvrage, & qui s'essuyait les bras à la serviette, derrière la porte, me demanda :

« Dis donc, Fritzel, est-ce que tu restes ici ?

— Non, je vais voir le petit Hans Aden.

— Eh bien, écoute : puisque tu mets tes sabots, va donc chez le mauser me chercher du miel pour la Française ; monsieur le docteur veut qu'on lui fasse une boisson avec du miel. Prends ton écuelle & va là-bas. Tu diras au mauser que c'est pour l'oncle Jacob. Voici l'argent. »

Rien ne me plaisait tant que d'avoir à faire des commissions, surtout chez le mauser, qui me traitait comme un homme raisonnable. Je pris donc l'écuelle & je sortis avec Scipio, pour me rendre chez le taupier, dans la ruelle des Orties, derrière l'église.

Quelques commères commençaient à balayer le devant de leur porte.

A l'auberge du *Cruchon d'or*, on entendait tinter les verres & les bouteilles; on chantait, on riait, les gens montaient & descendaient l'escalier. Un vendredi, cela me parut extraordinaire; je m'arrêtai pour voir si c'était une noce ou un baptême. Et comme je me tenais de l'autre côté de la rue, sur la pointe des pieds, regardant dans la petite allée ouverte, je vis, au fond de la cuisine, la silhouette étrange du mauser se pencher devant la flamme, son bout de pipe noir au coin des lèvres, & sa main brune qui posait une braise sur le tabac.

Plus loin, à droite, j'aperçus aussi la vieille Grédel, avec sa cornette à rubans tremblotants; elle arrangeait des assiettes sur un dressoir, & son chat gris se promenait au bord, en faisant le gros dos & la queue en l'air.

Un instant après, le mauser revint len-

tement dans l'allée sombre, lançant de grosses bouffées. Alors je lui criai :

« Mauser ! mauser ! »

Il s'avança jusqu'au bord de l'escalier & me dit en riant :

« C'est toi, Fritzel ?

— Oui, je vais chez vous chercher du miel.

— Hé ! monte donc boire un coup ; nous irons ensemble tout à l'heure. »

Et se tournant vers la cuisine :

« Grédel, cria-t-il, apportez un verre pour Fritzel. »

Je m'étais dépêché de monter, & nous entrâmes, Scipio sur nos talons.

Dans la salle, à travers la fumée grisâtre, on ne voyait, le long des tables, que des gens en blouse, en veste, en camisole, le bonnet ou le feutre sur l'oreille ; les uns assis à la file, les autres à cheval au bout des bancs, levant leurs verres pleins, d'un air joyeux, & célébrant la grande victoire de Kaiserslautern. De tous les côtés on

entendait chanter le ***Faterland;*** quelques vieilles buvaient avec leurs fils & semblaient aussi joyeuses que les autres.

Je suivais le mauser, qui s'avançait le dos rond vers les fenêtres de la rue. Là se trouvaient, dans le coin à droite, l'ami Koffel & le vieux Adam Schmitt, devant une bouteille de vin blanc. Dans l'autre coin, en face, l'aubergiste Joseph Spick, son bonnet de laine frisée sur l'oreille, comme un batailleur, & monsieur Richter, en veste de chasse & grandes guêtres de cuir, buvaient du *gleiszeller* au cachet vert. Ils étaient pourpres tous les deux jusqu'aux oreilles, & criaient :

« A la santé de Brunswick ! à la santé de notre glorieuse armée !

— Hé ! fit le mauser en s'approchant de notre table, place pour un homme. »

Et Koffel, se retournant, me serra la main, tandis que le père Schmitt disait :

« A la bonne heure, à la bonne heure, voici du renfort.

Il me fit asseoir près de lui, contre le mur, & Scipio vint aussitôt lui lever la main du bout de son nez, d'un air de vieille connaissance.

« Hé! hé! hé! disait le vieux soldat, c'est toi, l'ancien; tu me reconnais! »

Grédel apporta un verre & le mauser l'emplit.

Au même instant, monsieur Richter se mit à crier à l'autre bout de la table, d'un ton moqueur :

« Hé! Fritzel, comment va monsieur le docteur Jacob? Il ne vient donc pas célébrer la grande bataille? C'est étonnant, étonnant, un si bon patriote! »

Et moi, ne sachant que répondre, je dis tout bas à Koffel :

« L'oncle est parti sur son traîneau, pour soigner un pauvre bûcheron qui s'est laissé prendre sous sa *schlitte.* »

Alors Koffel, se retournant, s'écria d'une voix claire :

« Pendant que le petit-fils d'un ancien

domestique de Salm-Salm s'allonge les jambes sous la table, près du poêle, & qu'il boit du *gleiszeller* en l'honneur des Prussiens, qui se moquent de lui, monsieur le docteur Jacob traverse les neiges, pour aller voir un pauvre bûcheron de la montagne écrasé sous sa *schlitte*. Ça rapporte moins que de prêter à gros intérêts, mais ça prouve plus de cœur tout de même. »

Koffel avait un petit coup de trop, & tous les gens l'écoutaient en souriant. Richter, la figure longue & les lèvres serrées, ne répondit pas d'abord, mais au bout d'un instant il dit :

« Eh ! que ne fait-on pas par amour des Droits de l'homme, de la déesse Raison & du Maximum, surtout quand une vraie citoyenne vous encourage !

— Monsieur Richter, taisez-vous, s'écria le mauser d'une voix forte. Monsieur le docteur est aussi bon Allemand que vous ; & cette femme, dont vous parlez sans la connaître, est une brave femme.

Le docteur Jacob n'a fait que son devoir en lui sauvant la vie ; vous devriez rougir d'exciter les gens du village contre un pauvre être malade qui ne peut se défendre : c'est abominable !

— Je me tairai si cela me convient, s'écria Richter à son tour. Vous criez bien haut... Ne dirait-on pas que les Français ont remporté la victoire ! »

Alors le mauser, les tempes & les joues couleur de brique, frappa du poing sur la table, à faire tomber les verres ; il parut vouloir se lever, mais il se rassit & dit :

« J'ai droit de me réjouir des victoires de la vieille Allemagne autant pour le moins que vous, monsieur Richter, car moi je suis un vieux Allemand, comme mon père, comme mon grand-père, & tous les mausers connus depuis deux cents ans au village d'Anstatt, pour l'élevage des abeilles & la manière de prendre les taupes ; au lieu que les cuisiniers des

Salm-Salm, de père en fils, se promenaient en France avec leurs maîtres, pour tourner la broche & lécher le fond des marmites. »

Toute la salle partit d'un éclat de rire à ce propos, & monsieur Richter, voyant que la plupart n'étaient pas pour lui, jugea prudent de se modérer; il répondit donc d'un ton calme :

« Je n'ai jamais rien dit contre vous, ni contre le docteur Jacob; au contraire, je sais que monsieur le docteur est un homme habile & un honnête homme. Mais cela n'empêche pas qu'en un jour comme celui-ci, tout bon Allemand doit se réjouir. Car, écoutez bien, ceci n'est pas une victoire ordinaire, c'est la fin de cette fameuse République une & indivisible.

— Comment! comment! s'écria le vieux Schmitt, la fin de la République? Voilà du nouveau!

— Oui, elle ne durera plus six mois, fit Richter avec assurance; car, de Kai-

serslautern, les Français seront balayés jusqu'à Hornbach, de Hornbach à Sarrebruck, à Metz, & ainsi de suite jusqu'à Paris. Une fois en France, nous trouverons des amis en foule pour nous secourir; la noblesse, le clergé & les honnêtes gens sont tous pour nous; ils n'attendent que notre armée pour se lever. Et quant à ce tas de gueux, ramassés à droite & à gauche, sans officiers & sans discipline, qu'est-ce qu'ils peuvent faire contre de vieux soldats, fermes comme des rochers, avançant en bon ordre de bataille, sous la conduite de la vieille race guerrière? Des tas de savetiers sans un seul général, sans même un vrai caporal *schlague!* Des aysans, des mendiants, de vrais sans-culottes, comme ils s'appellent eux-mêmes, je vous le demande, qu'est-ce qu'ils peuvent faire contre des Brunswick, des Wurmser, & des centaines d'autres vieux capitaines, éprouvés par tous les périls de la guerre de Sept-Ans? Ils seront disper-

sés & périront par milliers, comme les sauterelles en automne. »

Toute la salle était alors de l'avis de Richter, & plusieurs disaient :

« A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle parler; depuis longtemps nous pensions les mêmes choses. »

Le mauser & Koffel se taisaient; mais le vieux Adam Schmitt hochait la tête en souriant. Après un instant de silence, il déposa sa pipe sur la table & dit :

« Monsieur Richter, vous parlez comme l'almanach; vous prédisez l'avenir d'une façon admirable; mais tout cela n'est pas aussi clair pour les autres que pour vous. Je veux bien croire que la vieille race est née pour faire les généraux, puisque les nobles arrivent tous au monde capitaines; mais, de temps en temps, il peut aussi sortir des généraux de la race des paysans, & ceux-là ne sont pas les plus mauvais, car ils le sont devenus par leur propre valeur. Ces Républicains, qui vous paraissent si

bêtes, ont quelquefois de bonnes idées, tout de même; par exemple, d'établir chez eux que le premier venu pourra devenir feld-maréchal, pourvu qu'il en ait le courage & la capacité; de cette façon, tous les soldats se battent comme de véritables enragés; ils tiennent dans leurs rangs comme des clous & marchent en avant comme des boulets, parce qu'ils ont la chance de monter en grade s'ils se distinguent, de devenir capitaine, colonel ou général. Les Allemands se battent maintenant pour avoir des maîtres, & les Français se battent pour s'en débarrasser, ce qui fait encore une grande différence. Je les ai regardés de la fenêtre du père Diemer, au premier étage, en face de la fontaine, pendant les deux charges des Croates & des uhlans, des charges magnifiques; eh bien, cela m'a beaucoup étonné, monsieur Richter, de voir comme ces jacobins ont supporté ça! Et leur commandant m'a fait un véritable plaisir, avec sa grosse figure

de paysan lorrain & ses petits yeux de sanglier. Il n'était pas aussi bien habillé qu'un major prussien, mais il se tenait aussi tranquille sur son cheval, que si on lui avait joué un air de clarinette. Finalement ils se sont tous retirés, c'est vrai, mais ils avaient une division sur le dos, & n'ont laissé que les fusils & les gibernes des morts sur la place. Avec des soldats pareils, croyez-moi, monsieur Richter, il y a de la ressource. Les vieilles races guerrières sont bonnes, mais les jeunes poussent au-dessous, comme les petits chênes sous les grands, & quand les vieux pourrissent, ceux-là les remplacent. Je ne crois donc pas que les Républicains se sauvent comme vous le dites; ce sont déjà de fameux soldats, & s'il leur vient un général ou deux, gare! Et prenez bien garde que ce n'est pas impossible du tout, car, entre douze ou quinze cent mille paysans, il y a plus de choix qu'entre dix ou douze mille nobles; la race n'est peut-

être pas aussi fine, mais elle est plus solide. »

Le vieux Schmitt reprit alors haleine un instant, & comme tout le monde l'écoutait, il ajouta :

« Tenez, moi, par exemple, si j'avais eu le bonheur de naître dans un pays pareil, est-ce que vous croyez que je me serais contenté d'être Adam Schmitt, sergent de grenadiers, avec cent florins de pension, six blessures & quinze campagnes? Non, non, ôtez-vous cette idée de la tête; je serais le commandant, le colonel ou le général Schmitt, avec une bonne retraite de deux mille *thalers*, ou bien mes os dormiraient depuis longtemps quelque part. Quand le courage mène à tout, on a du courage, & quand il ne sert qu'à devenir sergent & à faire avancer les nobles en grade, chacun garde sa peau !

— Et l'instruction! s'écria Richter, vous comptez donc l'instruction pour rien, vous? Est-ce qu'un homme qui ne sait pas lire,

vaut un duc de Brunswick qui sait tout ? »

Alors Koffel, se retournant, dit d'un air calme :

— C'est juste, monsieur Richter, l'instruction fait la moitié de l'homme, & peut-être les trois quarts. Voilà pourquoi ces Républicains se battent jusqu'à la mort ; ils veulent que leurs fils reçoivent de l'instruction aussi bien que les nobles. C'est le manque d'instruction qui fait la mauvaise conduite & la misère, la misère fait les mauvaises tentations, & les mauvaises tentations amènent tous les vices. Le plus grand crime de ceux qui gouvernent dans ce bas monde, c'est de refuser l'instruction aux misérables, afin que leurs races nobles soient toujours au-dessus ; c'est comme s'ils crevaient les yeux des hommes, lorsqu'ils viennent au monde, pour profiter de leur travail. Dieu vengera ces fautes, monsieur Richter, car il est juste. Et si les Républicains versent leur sang, comme ils le disent, pour que

cela n'arrive plus sur la terre, tous les hommes religieux, qui croient à la vie éternelle, doivent les approuver. »

Ainsi parla Koffel, disant que si ses parents avaient pu le faire instruire, au lieu d'être un pauvre diable, il aurait peut-être fait honneur à Anstatt & serait devenu quelque chose d'utile. Chacun pensait comme lui, & plusieurs se disaient entre eux : « Que serions-nous si l'on nous avait instruits? Est-ce que nous étions plus bêtes que les autres? Non, le ciel donne à tous sa douce lumière & sa bonne rosée. Nous avions de bonnes intentions, nous voulions la justice; mais on nous a laissés dans les ténèbres, par esprit de calcul & pour nous maintenir dans la bassesse. Ces gens-là pensent s'agrandir en empêchant les autres de croître, c'est abominable! »

Et moi, songeant alors combien l'oncle Jacob se donnait de peine pour m'apprendre à lire dans monsieur de Buffon, je me

repentais de ne pas profiter davantage de ses leçons, & j'étais tout attendri.

Monsieur Richter, voyant tout le monde contre lui, & ne sachant que répondre aux paroles judicieuses de Koffel, haussa les épaules comme pour dire : « Ce sont des fous gonflés d'orgueil, des êtres qu'il faudrait remettre à la raison. »

Or le silence commençait à se rétablir, & le mauser venait de faire apporter une seconde bouteille, lorsque des grondements sourds s'entendirent sous la table; aussitôt nous regardâmes & nous vîmes le grand chien roux de monsieur Richter, qui tournait autour de Scipio. Ce chien s'appelait Max, il avait le poil ras, le nez fendu, les côtes saillantes, les yeux jaunâtres, les oreilles longues & la queue relevée comme un sabre. Il était grand, sec & nerveux. Monsieur Richter avait l'habitude de chasser avec lui des journées entières, sans rien lui donner à manger, sous prétexte que les bons chiens de chasse doivent avoir

faim pour sentir le gibier & le suivre à la piste. Il voulait passer derrière Scipio, qui se retournait toujours la tête haute & la lèvre frémissante.

En regardant du côté de monsieur Richter, je vis qu'il excitait son chien en dessous; le père Schmitt s'en aperçut aussi, car il s'écria :

« Monsieur Richter, vous avez tort d'exciter votre chien. Ce caniche, voyez-vous, est un chien de soldat, rempli de finesse & qui connaît toutes les ruses de la guerre; le vôtre est peut-être d'une vieille race; mais, prenez garde, celui-ci serait bien capable de l'étrangler.

— Etrangler mon chien! s'écria Richter; il en avalerait dix comme ce misérable roquet, d'un coup de dent il lui casserait l'échine! »

En entendant cela je voulus me sauver avec Scipio, car monsieur Richter excitait toujours son grand Max, & tous les buveurs se retournaient en riant pour voir la

bataille. J'avais envie de pleurer, mais le vieux Schmitt me retenait par l'épaule en me disant tout bas :

« Laissez faire... laissez faire... ne craignez rien, Fritzel; je vous dis que notre chien connaît la politique... l'autre n'est qu'une grosse bête qui n'a rien vu ! »

Et se tournant vers Scipio, il lui répétait toujours :

« Attention !... attention ! »

Scipio ne bougeait pas; il se tenait le derrière dans le coin de la fenêtre, la tête droite, ses yeux luisants sous ses grands poils frisés, & dans le coin de sa moustache tremblotante, on voyait une dent blanche très-pointue.

Le grand roux s'avançait la tête penchée & le poil hérissé tout le long de son échine maigre. Ils grondaient tous deux, jusqu'au moment où Max fit un bond pour saisir Scipio à la gorge; aussitôt trois ou quatre éclats de voix brefs, terribles, partirent à la fois : Scipio s'était baissé, pendant que

l'autre l'attrapait à la tignasse, &, d'un coup de dent sec, il lui faisait claquer la patte. C'est alors qu'il fallut entendre les cris plaintifs de Max, & qu'il fallut le voir se glisser en boitant sous les tables; il filait comme un éclair entre les jambes, en répétant ses cris aigus qui vous perçaient les oreilles.

Monsieur Richter s'était levé furieux pour tomber sur Scipio; mais, au même instant, le mauser avait pris son bâton au coin de la porte & disait :

« Monsieur Richter, si votre grosse bête est mordue, à qui la faute? Vous l'avez assez excitée; maintenant elle est peut-être estropiée, ça vous apprendra ! »

Et le vieux Schmitt, riant jusqu'aux larmes, faisait mettre Scipio entre ses genoux & criait :

« Je savais bien qu'il connaissait les finesses de la guerre; hé! hé! hé! nous avons remporté les drapeaux & les canons. »

Tous les assistants riaient avec lui; de sorte que monsieur Richter, indigné, chassa lui-même son chien dans la rue à grands coups de pied, pour ne plus entendre ses cris. Il aurait bien voulu en faire autant à Scipio, mais tout le monde était dans l'étonnement de son courage & de son bon sens naturel.

« Allons, s'écria le mauser en se levant, arrive maintenant, Fritzel, arrive! il est temps que je te donne ce que tu veux. Je vous salue, monsieur Richter; vous avez un fameux chien. Grédel, vous marquerez deux bouteilles sur l'ardoise. »

Schmitt & Koffel s'étaient aussi levés, & nous sortîmes tous ensemble, riant comme des bienheureux. Scipio nous suivait de près, sachant qu'il n'avait rien de bon à espérer quand nous serions sortis.

Au bas de l'escalier, Schmitt & Koffel tournèrent à droite pour descendre la grande route; le mauser & moi nous tra-

versâmes la place, à gauche, pour entrer dans la ruelle des Orties.

Le mauser marchait devant, le dos rond, une épaule un peu plus haute que l'autre, selon son habitude, lançant de grosses bouffées de tabac coup sur coup, & riant tout bas, sans doute à cause de la déconfiture de Richter.

Nous arrivâmes bientôt à sa petite porte enfoncée sous terre; alors il descendit les marches & me dit :

« Arrive, Fritzel, arrive; laisse le chien dehors, il n'y a pas trop de place dans le trou. »

Il avait bien raison d'appeler sa baraque un trou, car elle n'avait que deux petites fenêtres à fleur de terre donnant sur la ruelle. A l'intérieur, tout était sombre : le grand lit & l'escalier de bois au fond, les vieux escabeaux, la table couverte de scies, de pointes, de pincettes; l'armoire ornée de deux citrouilles, le plafond traversé de perches, où la vieille Berbel, la

mère du mauser, suspendait le chanvre qu'elle filait; les attrapes de toutes sortes placées sur le vieux baldaquin, dans un enfoncement tout gris de poussière & de toiles d'araignée; les centaines de peaux de martres, de fouines, de belettes accrochées aux murs, les unes retournées, les autres encore fraîches & bourrées de paille pour les faire sécher, tout cela vous laissait à peine assez de place pour se retourner, & tout cela me rappelle le bon temps de la jeunesse, car je l'ai vu cent fois, été comme hiver, qu'il fît du soleil ou de la pluie, que les petites fenêtres fussent ouvertes ou fermées.

C'est là-dedans que je me représente toujours le mauser, assis devant la table très-basse, montant ses attrapes, la joue tirée, les lèvres serrées, & la vieille Berbel, — toute jaune, le bonnet de crin sur la nuque, ses petites mains sèches aux ongles noirs, sillonnées de grosses veines bleuâtres, — filant du matin au soir à côté du

poêle. De temps en temps elle levait sa petite tête, froncée de rides innombrables, & regardait son fils d'un air de satisfaction.

Mais ce jour-là Berbel n'était pas de bonne humeur, car à peine fûmes-nous entrés qu'elle se mit à quereller le mauser d'une voix aigre, disant qu'il passait sa vie au cabaret, qu'il ne songeait qu'à boire, sans se soucier du lendemain, toutes choses très-fausses auxquelles le mauser ne répondit pas, sachant qu'il faut tout entendre de sa mère sans se plaindre.

Il ouvrit tranquillement l'armoire, tandis que la vieille Berbel criait, & prit sur le plus haut rayon une large écuelle de terre vernissée, où le miel couleur d'or, dans des rayons blancs comme la neige, s'élevait par couches régulières. Il la déposa sur la table, & plaça deux beaux rayons dans une assiette très-propre, en me disant :

« Tiens, Fritzel, voilà du beau miel pour la dame française. Le miel en rayon

est tout ce qu'on peut souhaiter de mieux pour des malades; c'est d'abord plus appétissant, & puis c'est plus frais et plus sain. »

J'avais déjà posé l'argent au bord de la table, & Berbel étendait la main d'un air content pour le prendre; mais le mauser me le rendit :

« Non, fit-il, non, je ne veux pas être payé de cela; mets cet argent dans ta poche, Fritzel, & prends l'assiette. Laisse ton écuelle ici; je vous la rapporterai ce soir ou demain matin. »

Et comme la vieille semblait fâchée, il ajouta :

« Tu diras à la dame française, Fritzel, que c'est le mauser qui lui fait présent de ce miel, avec plaisir, entends-tu... de bien bon cœur... car c'est une femme respectable... N'oublie pas de dire « respectable, » tu m'entends?

— Oui, mauser, je dirai ça. Bonjour, Berbel, dis-je en ouvrant la porte. »

Elle me répondit en inclinant la tête brusquement; cette vieille avare ne voulait rien dire, à cause de l'oncle Jacob; mais de voir partir le miel sans argent, cela lui paraissait bien dur.

Le mauser me reconduisit jusque dehors, & je retournai chez nous, bien content de ce qui venait d'arriver.

XI

Au coin de l'église, je rencontrai le petit Hans Aden, qui revenait de glisser sur le guévoir; il s'en retournait, les mains dans les poches jusqu'aux coudes, & me cria :

« Fritzel! Fritzel! »

S'étant approché, d'abord il regarda les deux beaux rayons de miel & me dit :

« C'est pour vous, ça?

— Non, c'est pour faire de la boisson à la dame française.

— Je voudrais bien être malade à sa place, » dit-il en se léchant d'un air expressif, le bord de ses grosses lèvres retroussées.

Puis il demanda :

« Qu'est-ce que tu fais, cette après-midi?

— Je ne sais pas; j'irai me promener avec Scipio. »

Alors il regarda le chien, &, se grattant le bas du dos :

« Ecoute, si tu veux, dit-il, nous irons poser des attrapes derrière le fumier de la poste; il y a beaucoup de verdiers & de moineaux le long des haies, sous les hangars & dans les arbres du *Postthâl*.

— Je veux bien, lui répondis-je.

— Oui, arrive ici, sur le perron; nous partirons ensemble. »

Avant de nous séparer, Hans Aden me demanda s'il pouvait passer le doigt au fond de l'assiette; je lui donnai cette per-

mission, & il trouva le miel très-bon. Après quoi chacun reprit son chemin, & je rentrai chez nous vers onze heures & demie.

« Ah te voilà! s'écria Lisbeth en me voyant entrer dans la cuisine, je croyais que tu ne reviendrais plus; Dieu du ciel, il t'en faut, à toi, du temps pour faire une commission! »

Je lui racontai ma rencontre avec le mauser sur l'escalier du *Cruchon d'or*, la dispute de Koffel, du vieux Schmitt & du taupier contre monsieur Richter, la grande bataille de Max & de Scipio, &, finalement, la manière dont le mauser m'avait recommandé de dire qu'il ne voulait pas d'argent pour son miel, & qu'il l'offrait de bien bon cœur à la dame française, une personne « respectable. »

Comme la porte était ouverte, madame Thérèse entendit ces choses & me dit de venir. Alors je vis qu'elle était attendrie, & quand je lui présentai le miel, elle l'accepta.

« C'est bien, Fritzel, dit-elle les larmes aux yeux, c'est bien, mon enfant, je suis contente, bien contente de ce présent; l'estime des honnêtes gens nous fait toujours beaucoup de plaisir. Lorsque le mauser viendra, je veux le remercier moi-même. »

Puis elle se pencha & passa la main sur la tête de Scipio, qui se tenait devant le lit, le nez en l'air; elle souriait & dit :

« Hé! Scipio, tu soutiens donc aussi la bonne cause? »

Lui, voyant la joie briller dans ses yeux, se mit à aboyer tout haut; il se plaça même sur son derrière, comme pour faire l'exercice.

« Oui, oui, je vais mieux maintenant, lui dit-elle, je me sens plus forte... Ah! nous avons beaucoup souffert! »

Puis, exhalant un soupir, elle se remit le coude dans l'oreiller en disant :

« Une bonne nouvelle... seulement une bonne nouvelle, & tout sera bien! »

Lisbeth venait de dresser la table, elle

ne disait rien, madame Thérèse redevenait rêveuse.

La pendule sonna midi, &, quelques instants après, la vieille servante apporta la petite soupière pour nous deux; elle fit le signe de la croix & nous dînâmes.

A chaque instant je tournais la tête, pour regarder si Hans Aden ne se promenait pas déjà sur le perron de l'église. Madame Thérèse, qui venait de se recoucher, nous tournait le dos, la couverture sur l'épaule; elle avait sans doute encore de grandes inquiétudes. Moi, je ne songeais qu'aux fumiers du *Postthâl*; je voyais déjà nos attrapes en briques posées autour dans la neige, la tuile levée soutenue par deux petits bois en fourche, & les grains de blé au bord & dans le fond. Je voyais les verdiers tourbillonner dans les arbres, & les moineaux rangés à la file, sur le bord des toits, s'appelant, épiant, écoutant, tandis que nous, tout au fond du hangar, derrière les bottes de paille, nous atten-

dions, le cœur battant d'impatience. Puis un moineau voltigeait sur le fumier, la queue en éventail, puis un autre, puis toute la bande. Les voilà! les voilà près de nos attrapes!... Ils vont descendre... déjà un, deux, trois sautent autour & becquètent les grains de blé... *Frouu!* tous s'envolent à la fois; c'est un bruit à la ferme... c'est le garçon Yéri avec ses gros sabots, qui vient de crier dans l'écurie, à l'un de ses chevaux : « Allons, te retourneras-tu, Foux? » Quel malheur! Si seulement tous les chevaux étaient crevés, & Yéri avec!... Enfin, il faut attendre encore... les moineaux sont partis bien loin. Tout à coup un d'eux se remet à crier... ils reviennent sur les toits... Ah! Seigneur Dieu! pourvu que Yéri ne crie plus... pourvu que tout se taise... S'il n'y avait seulement pas de gens dans cette ferme ni sur la route! Quelles transes! Enfin, en voilà un qui redescend... Hans Aden me tire par le pan de ma veste...

Nous ne respirons plus... nous sommes comme muets d'espérance & de crainte!

Tout cela, je le voyais d'avance, je ne me tenais plus en place.

« Mais, au nom du ciel, qu'as-tu donc? me disait Lisbeth; tu vas, tu cours comme une âme en peine... tiens-toi donc tranquille. »

Je n'entendais plus; le nez aplati contre la vitre, je pensais :

« Viendra-t-il ou ne viendra-t-il pas? Il est peut-être déjà là-bas... il en aura emmené un autre! »

Cette idée me paraissait terrible.

J'allais partir, quand enfin Hans Aden traversa la place; il regardait vers notre maison, épiant du coin de l'œil, mais il n'eut pas besoin d'épier longtemps : j'étais déjà dans l'allée & j'ouvrais la porte, sans prévenir Scipio cette fois. Puis je courus le long du mur, de crainte d'une commission ou de tout autre empêchement : il peut vous arriver tant de malheurs dans

ce bas monde! Et ce n'est que bien loin de là, dans la ruelle des Orties, que Hans Aden & moi nous fîmes halte pour reprendre haleine.

« Tu as du blé, Hans Aden?

— Oui.

— Et ton couteau?

— Sois donc tranquille, le voilà. Mais écoute, Fritzel, je ne peux pas tout porter; il faut que tu prennes les briques & moi les tuiles.

— Oui; allons. »

Et nous repartîmes à travers champs, derrière le village, ayant de la neige jusqu'aux hanches. Le mauser, Koffel, l'oncle lui-même nous auraient appelés alors, que nous nous serions sauvés comme des voleurs, sans tourner la tête.

Nous arrivâmes bientôt à la vieille tuilerie abandonnée, car on cuit rarement en hiver, & nous prîmes notre charge de briques. Puis, remontant la prairie, nous traversâmes les haies du *Postthâl* toutes

couvertes de givre, juste en face des grands fumiers carrés, derrière les écuries & le hangar. Déjà de loin nous voyions les moineaux alignés au bord du toit.

« Je te le disais bien, faisait Hans Aden; écoute... écoute !... »

Deux minutes après nous posions nos attrapes entre les fumiers, en déblayant la neige au fond. Hans Aden tailla les petites fourches, plaça les tuiles avec délicatesse, puis il sema le blé tout autour. Les moineaux nous contemplaient du haut des toits, en tournant légèrement la tête, sans rien dire. Hans Aden se releva, s'essuyant le nez du revers de la manche, & clignant de l'œil pour observer les moineaux.

« Arrive, fit-il tout bas; ils vont tous descendre. »

Nous entrâmes sous le hangar, pleins de bonnes espérances, & dans le même instant toute la bande disparut. Nous pensions qu'ils reviendraient; mais jusque vers quatre heures nous restâmes blottis

derrière les bottes de paille, sans entendre un cri de moineau. Ils avaient compris ce que nous faisions, & s'en étaient allés bien loin, à l'autre bout du village.

Qu'on juge de notre désespoir! Hans Aden, malgré son bon caractère, éprouvait une indignation terrible, & moi-même je faisais les plus tristes réflexions, pensant qu'il n'y a rien de plus bête au monde que de vouloir prendre des moineaux en hiver, lorsqu'ils n'ont que la peau & les os, & qu'il en faudrait quatre pour faire une bouchée.

Enfin, las d'attendre & voyant le jour baisser, nous revînmes au village, en suivant la grande route, grelotant, les mains dans les poches, le nez humide & le bonnet tiré sur la nuque d'un air piteux.

Lorsque j'arrivai chez nous, il faisait nuit. Lisbeth préparait le souper; mais comme j'éprouvais une sorte de honte à lui raconter la façon dont les moineaux s'étaient moqués de nous, au lieu de cou-

rir à la cuisine, selon mon habitude, j'ouvris tout doucement la porte de la salle obscure, & j'allai m'asseoir sans bruit derrière le fourneau.

Rien ne bougeait; Scipio dormait sous le fauteuil, la tête sur la hanche, & je me réchauffais depuis un quart d'heure, écoutant bourdonner la flamme, lorsque madame Thérèse, qui semblait dormir, me dit d'une voix douce :

« C'est toi, Fritzel?

— Oui, madame Thérèse, lui répondis-je.

— Tu te réchauffes?

— Oui, madame Thérèse.

— Tu as donc bien froid?

— Oh! oui.

— Qu'est-ce que vous avez donc fait cette après-midi?

— Nous avons posé des attrapes aux moineaux, Hans Aden & moi.

— Ah! Et vous en avez pris beaucoup?

— Non, madame Thérèse, pas beaucoup.

— Combien ? »

Cela me saignait le cœur de dire à cette honnête personne que nous n'en avions pas pris du tout.

« Deux ou trois, n'est-ce pas, Fritzel? fit-elle.

— Non, madame Thérèse.

— Vous n'en avez donc pas pris?

— Non. »

Alors elle se tut, & je me fis une grande idée de son chagrin.

« Ce sont des oiseaux bien malins, reprit-elle au bout d'un instant.

— Oh oui !...

— Tu n'as pas les pieds mouillés, Fritzel?

— Non, j'avais mes sabots.

— Allons, allons, tant mieux. Il faut te consoler, une autre fois tu seras plus heureux. »

Comme nous causions ainsi, Lisbeth entra, laissant la porte de la cuisine ouverte.

« Hé! te voilà, dit-elle, je voudrais bien savoir où tu passes tes journées? toujours dehors, toujours avec ton Hans Aden, ou ton Frantz Sépel.

— Il a pris des moineaux, dit madame Thérèse.

— Des moineaux! si j'en voyais seulement une fois un, s'écria la vieille servante. Depuis trois ans, tous les hivers il court après les moineaux. Une fois, par hasard, il a pris en automne un vieux geai déplumé, qui n'avait plus la force de voler, & depuis ce temps il croit que tous les oiseaux du ciel sont à lui. »

Lisbeth riait. Elle se remit à son rouet, devant l'alcove, & dit en trempant son doigt dans le mouilloir :

« Maintenant tout est prêt; quand monsieur le docteur viendra, je n'aurai plus qu'à mettre la nappe. Qu'est-ce que je racontais donc tout à l'heure?

— Vous parliez de vos conscrits, mademoiselle Lisbeth.

— Ah! oui... depuis le commencement de cette maudite guerre, tous les garçons du village sont partis : le grand Ludwig, le fils du forgeron, le petit Christel, Hans Goerner et bien d'autres; ils sont partis, les uns à pied, les autres à cheval, en chantant : « *Faterland! Faterland!* » avec leurs camarades, qui les conduisaient au Kirschtâl, à l'auberge du père Fritz, sur la route de Kaiserslautern. Ils chantaient bien, mais ça ne les empêchait pas de pleurer comme des malheureux en regardant le clocher d'Anstatt. Le petit Christel, à chaque pas, embrassait Ludwig en disant : « Quand reverrons-nous Anstatt? » L'autre répondait : « Ah bah! il ne faut pas penser à ça; le seigneur Dieu, là-haut, nous sauvera de ces Républicains que le ciel confonde! » Ils sanglotaient ensemble, & le vieux sergent, venu tout exprès, répétait toujours : « En avant!... Courage!... Nous sommes des hommes! » Il avait le nez rouge, à force de trinquer avec nos

conscrits. Le grand Hans Goerner, qui devait se marier avec Rosa Mutz, la fille du garde champêtre, criait : « Encore un coup... encore un coup... C'est peut-être le dernier plat de choucroute que nous voyons devant nos yeux! »

— Pauvre garçon! fit madame Thérèse.

— Oui, reprit Lisbeth, et ça ne serait encore rien, si les filles pouvaient se marier; mais quand les garçons partent, les filles restent plantées là, à rêver du matin au soir, à se consumer & à s'ennuyer. Elles ne peuvent pourtant pas prendre des vieux de soixante ans, des veufs, ou bien des bossus, des boiteux ou des borgnes. Ah! madame Thérèse, ce n'est pas pour vous faire des reproches, mais sans votre Révolution, nous serions bien tranquilles, nous ne penserions qu'à louer le Seigneur de ses grâces. C'est terrible une République pareille, qui dérange tout le monde de ses habitudes! »

Tout en écoutant cette histoire, je sentais une bonne odeur de veau farci remplir la chambre, & je finis par me lever avec Scipio, pour aller jeter un coup d'œil à la cuisine : nous avions une bonne soupe aux oignons, une poitrine de veau farcie & des pommes de terre frites. La chasse m'avait tellement ouvert l'appétit, qu'il me semblait que j'aurais tout avalé d'une bouchée.

Scipio n'était pas dans de moins heureuses dispositions; la patte au bord de l'âtre, il regardait du nez à travers les marmites, car le nez du chien, comme le dit monsieur de Buffon, est une seconde vue fort délicate.

Après avoir bien regardé, je me mis à faire des vœux pour le retour de l'oncle.

« Ah Lisbeth! m'écriai-je en rentrant, si tu savais comme j'ai faim!

— Tant mieux, tant mieux, me répondit la vieille en jacassant toujours, l'appétit est une bonne chose. »

Puis elle poursuivit ses histoires de village, que madame Thérèse semblait écouter avec plaisir. Moi, j'allais, je venais de la salle à la cuisine, & Scipio me suivait pas à pas; il avait sans doute les mêmes idées que moi.

La nuit dehors devenait noire.

De temps en temps madame Thérèse interrompait la vieille servante, levant le doigt et disant :

« Écoutez! »

Alors tout le monde restait tranquille une seconde.

« Ce n'est rien, faisait Lisbeth; c'est la charrette de Hans Bockel qui passe; » ou bien : « c'est la mère Dreyfus qui s'en va maintenant à la veillée chez les Brêmer. »

Elle connaissait les habitudes de tous les gens d'Anstatt, & se faisait un véritable bonheur d'en parler à la dame française, maintenant qu'elle avait vu la sainte Vierge pendue à son cou; car sa nouvelle amitié

venait de là, comme je l'appris plus tard.

Sept heures sonnèrent, puis la demie. A la fin, ne sachant plus que faire pour attendre, je me dressai sur une chaise, & je pris dans un rayon l'*Histoire naturelle* de monsieur de Buffon, chose qui ne m'était jamais arrivée; puis, les deux coudes sur la table, dans une sorte de désespoir, je me mis à lire tout seul en français. Il me fallait tout mon appétit pour me donner une pareille idée; mais à chaque instant je levais la tête, regardant la fenêtre, les yeux tout grands ouverts & prêtant l'oreille.

Je venais de trouver l'histoire du moineau, qui possède deux fois plus de cervelle que l'homme en proportion de son corps, quand enfin un bruit lointain, un bruit de grelots se fit entendre; ce n'était encore qu'un bruissement presque imperceptible, perdu dans l'éloignement, mais il se rapprochait vite, et bientôt madame Thérèse dit:

« C'est monsieur le docteur.

— Oui, fit Lisbeth en se levant & remettant son rouet au coin de l'horloge, cette fois c'est lui. »

Elle courut à la cuisine.

J'étais déjà dans l'allée, abandonnant monsieur de Buffon sur la table, & je tirais la porte extérieure en criant :

« C'est toi, oncle?

— Oui, Fritzel, répondit la voix joyeuse de l'oncle, j'arrive. Tout s'est bien passé à la maison?

— Très-bien, oncle, tout le monde se porte bien.

— Bon, bon! »

Au même instant Lisbeth sortait avec la lanterne, & je vis l'oncle sous le hangar, en train de dételer le cheval. Il était tout blanc au milieu des ténèbres, & chaque poil de sa houppelande & de son gros bonnet de loutre scintillait à la lanterne comme une étoile. Il se dépêchait; Rappel, tournant la tête vers l'écurie, semblait ne pouvoir attendre.

« Seigneur Dieu, qu'il fait froid dehors! dit la vieille servante en accourant l'aider; vous devez être gelé, monsieur le docteur. Allez, entrez vite vous réchauffer, je finirai bien toute seule. »

Mais l'oncle Jacob n'avait pas l'habitude de laisser le soin de son cheval à d'autres; ce n'est qu'en voyant Rappel devant son râtelier garni de foin, et les pieds dans la bonne litière, qu'il dit :

« Entrons maintenant. » Et nous entrâmes tous ensemble.

« Bonnes nouvelles, madame Thérèse, s'écria l'oncle sur le seuil, bonnes nouvelles! J'arrive de Kaiserslautern, tout va bien là-bas. »

Madame Thérèse, assise sur son lit, le regardait toute pâle.

Et tandis qu'il secouait son bonnet & se débarrassait de sa houppelande :

« Comment, monsieur le docteur, fit-elle, vous venez de Kaiserslautern?

— Oui, j'ai poussé jusque-là... Je vou-

lais en avoir le cœur net. J'ai tout vu... je me suis informé de tout, dit-il en souriant; mais je ne vous cache pas, madame Thérèse, que je tombe de fatigue & de faim. »

Il tirait ses grosses bottes, assis dans le fauteuil, & regardait Lisbeth mettre la nappe, d'un œil aussi luisant que celui de Scipio & le mien.

« Tout ce que je puis vous dire, s'écria-t-il en se relevant, c'est que la bataille de Kaiserslautern n'est pas aussi décisive qu'on le croyait, & que votre bataillon n'a pas donné; le petit Jean n'a pas couru de nouveaux dangers.

— Ah! cela suffit, dit madame Thérèse en se recouchant d'un air de bonheur & d'attendrissement inexprimables, cela suffit! Vous ne m'en diriez pas plus, que je serais déjà trop heureuse. Réchauffez-vous, monsieur le docteur, mangez, ne vous pressez pas, je puis attendre maintenant. »

Lisbeth servait alors la soupe, & l'oncle, en s'asseyant, dit encore :

« Oui, c'est positif, vous pouvez être tranquille sur ces deux points. Tout à l'heure je vous dirai le reste. »

Puis nous nous mîmes à manger, & l'oncle, me regardant de temps en temps, souriait comme pour dire : « Je crois que tu veux me rattraper; où diable as-tu pris un appétit pareil, toi? »

Bientôt cependant notre grande faim se ralentit; nous songeâmes au pauvre Scipio, qui nous regardait d'un œil stoïque, & ce fut son tour de manger. L'oncle but encore un bon coup, puis il alluma sa pipe, & se rapprochant de l'alcôve, il prit la main de madame Thérèse, comme pour lui tâter le pouls, en disant :

« M'y voilà! »

Elle ne disait rien & souriait.

Alors il avança le fauteuil, écarta les rideaux, plaça la chandelle sur la table de nuit, & s'étant assis, il commença l'his-

toire de la bataille. Je l'écoutais, le bras appuyé derrière lui sur le fauteuil. Lisbeth se tenait debout dans l'ombre de la salle.

« Les Républicains sont arrivés devant Kaiserslautern le 27 au soir, dit-il; depuis trois jours les Prussiens y étaient; ils avaient fortifié la position en plaçant des canons au haut des ravins qui montent sur le plateau. Le général Hoche les suivait depuis la ligne de l'Erbach; il avait même voulu les entourer à Bisingen, & résolut aussitôt de les culbuter le lendemain. — Les Prussiens étaient 40,000 hommes, & les Français 30,000.

« Le lendemain donc, l'attaque commença sur la gauche; les Républicains, conduits par le général Ambert, se mirent à grimper le ravin au pas de charge en criant : « Landau ou la mort ! » Dans ce moment même, Hoche devait attaquer le centre; mais il était couvert de bois & de hauteurs, il lui fut impossible d'arriver à

temps; le général Ambert dut reculer sous le feu des Prussiens; il avait toute l'armée de Brunswick contre lui. Le jour suivant 29 novembre, c'est Hoche qui attaqua par le centre; le général Ambert devait tourner la droite, mais il s'égara dans les montagnes, de sorte que Hoche fut accablé à son tour. Malgré cela, l'attaque devait recommencer le lendemain 30 novembre. Ce jour-là, Brunswick fit un mouvement en avant, & les Républicains, de crainte d'être coupés, se mirent en retraite.

« Voilà ce que je sais de positif, & de la bouche même d'un commandant républicain, blessé d'un coup de feu à la hanche, le second jour de la bataille. Le docteur Feuerbach, un de mes vieux amis d'Université, m'a conduit près de cet homme; sans cela je n'aurais rien appris au juste car des Prussiens on ne peut tirer que de vanteries.

« Toute la ville parle de ces événements, mais chacun à sa manière; une grande

agitation règne encore là-bas ; des convois de blessés partent sans cesse pour Mayence ; l'hôpital de la ville est encombré de malades, & les bourgeois sont forcés de recevoir des blessés chez eux, en attendant qu'il soit possible de les évacuer. »

On pense avec quelle attention madame Thérèse écoutait ce récit.

« Je vois... je vois... disait-elle tristement, la main appuyée contre la tempe, nous avons manqué d'ensemble.

— Justement, vous avez manqué d'ensemble, voilà ce que tout le monde dit à Kaiserslautern ; mais cela n'empêche pas que l'on reconnaisse le courage & même l'audace extraordinaire de vos Républicains. Quand ils criaient : « Landau ou la mort ! » au milieu du roulement de la fusillade & du grondement des canons, toute la ville les entendait, il y avait de quoi vous faire frémir. Maintenant ils sont en retraite, mais Brunswick n'a pas osé les poursuivre. »

Il y eut un instant de silence, & madame Thérèse demanda :

« Et comment savez-vous que notre bataillon n'a pas donné, monsieur le docteur?

— Ah! c'est par le commandant républicain; il m'a dit que le premier bataillon de la deuxième brigade avait éprouvé de grandes pertes dans un village de la montagne quelques jours auparavant, en poussant une reconnaissance du côté de Landau, & que, pour cette raison, on l'avait mis à la réserve. C'est alors que j'ai vu qu'il savait exactement les choses.

— Comment s'appelle ce commandant?

— Pierre Ronsart; c'est un homme grand, brun, les cheveux noirs.

— Ah! je le connais bien, je le connais, dit madame Thérèse, il était capitaine dans notre bataillon l'année dernière; comment, ce pauvre Ronsart est prisonnier? Est-ce que sa blessure est dangereuse?

— Non, Feuerbach m'a dit qu'il en re-

viendra; mais il faudra quelque temps, » répondit l'oncle.

Puis, souriant d'un air fin, les yeux plissés :

« Oui, oui, fit-il, voilà ce que le commandant m'a raconté. Mais il m'a dit bien d'autres choses encore, des choses... des choses intéressantes... extraordinaires... & dont je ne me serais jamais douté...

— Et quoi donc, monsieur le docteur?

— Ah! cela m'a bien étonné, fit l'oncle en serrant le tabac dans sa pipe du bout de son doigt & tirant une grosse bouffée les yeux en l'air, bien étonné!... & pourtant pas trop... non, pas trop... car des idées pareilles m'étaient venues quelquefois.

— Mais quoi donc, monsieur Jacob? fit madame Thérèse d'un air surpris.

— Ah! il m'a parlé d'une certaine citoyenne Thérèse, d'une espèce de Cornélia, connue de toute l'armée de la Moselle, & que les soldats appellent tout bonnement

la Citoyenne! Hé! hé! hé! il paraît que cette citoyenne-là ne manque pas d'un certain courage! »

Et se tournant vers Lisbeth & moi :

« Figurez-vous qu'un jour, comme le chef de leur bataillon venait d'être tué, en essayant d'entraîner ses hommes, & qu'il fallait traverser un pont défendu par une batterie & deux régiments prussiens, & que tous les plus vieux Républicains, les plus terribles d'entre ces hommes courageux reculaient, figurez-vous que cette citoyenne Thérèse prit le drapeau, & qu'elle marcha toute seule sur le pont, en disant à son petit frère Jean de battre la charge devant elle comme devant une armée; ce qui produisit un tel effet sur les Républicains, qu'ils s'élancèrent tous à sa suite, & s'emparèrent des canons! — Comprenez-vous ça, vous autres? — C'est le commandant Ronsart qui m'a raconté la chose. »

Et comme nous regardions madame Thérèse, tout stupéfaits, moi surtout, les

yeux tout grands ouverts, nous vîmes qu'elle devenait toute rouge.

« Ah! fit l'oncle, on apprend tous les jours de nouvelles choses ; ça, c'est grand, ça, c'est beau! Oui... oui... quoique je sois partisan de la paix, ça m'a tout à fait touché...

— Mais, monsieur le docteur, répondit enfin madame Thérèse, comment pouvez-vous croire...

— Oh! interrompit l'oncle en étendant la main, ce n'est pas ce commandant tout seul qui m'a dit cela; deux autres capitaines blessés, qui se trouvaient là, en entendant dire que la citoyenne Thérèse vivait encore, se sont bien réjouis... son histoire du drapeau est connue du dernier soldat. Voyons... oui ou non, est-ce qu'elle a fait ça? » dit l'oncle en fronçant les sourcils & regardant madame Thérèse en face.

Alors elle, penchant la tête, se mit à pleurer en disant :

« Le chef de bataillon qui venait d'être

tué était notre père.... nous voulions mourir, le petit Jean & moi... nous étions désespérés. »

En songeant à cela elle sanglotait. L'oncle, la regardant alors, devint très-grave & dit :

« Madame Thérèse, écoutez, je suis fier d'avoir sauvé la vie d'une femme telle que vous. Que ce soit parce que votre père était mort, ou pour toute autre raison que vous ayez agi de la sorte, c'était toujours grand, noble & courageux; c'était même extraordinaire, car des milliers d'autres femmes se seraient contentées de gémir; elles seraient tombées là sans force, & l'on n'aurait pu leur faire de reproches. Mais vous êtes une femme courageuse, & longtemps après avoir rempli de grands devoirs, vous pleurez lorsque d'autres commencent à oublier; vous n'êtes pas seulement la femme qui lève le drapeau d'entre les morts, vous êtes encore la femme qui pleure, & voilà pourquoi je vous estime. — Et je dis que

le toit de cette maison, habitée autrefois par mon père & mon grand-père, est honoré de votre présence, oui, honoré! »

Ainsi parla l'oncle, gravement, en appuyant sur les mots, & déposant sa pipe sur la table, parce qu'il était vraiment ému.

Et madame Thérèse finit par dire :

« Monsieur le docteur, ne parlez pas ainsi, ou je serai forcée de m'en aller. Je vous en prie, ne parlez plus de tout cela.

— Je vous ai dit ce que je pense, répondit l'oncle en se levant, & maintenant je n'en parlerai plus, puisque telle est votre volonté; mais cela ne m'empêchera pas d'honorer en vous une douce & noble créature, & d'être fier de vous avoir donné mes soins. Et le commandant m'a dit aussi quel était votre père & quels étaient vos frères: des gens simples, naïfs, partis tous ensemble pour défendre ce qu'ils croyaient être la justice. Quand tant de milliers d'hommes orgueilleux ne pensent qu'à

leurs intérêts, &, je le dis à regret, quand ils se croient nobles en ne songeant qu'aux choses de la matière, on aime à voir que la vraie noblesse, celle qui vient du désintéressement & de l'héroïsme, se réfugie dans le peuple. Qu'ils soient Républicains ou non, qu'importe! je pense, en âme & conscience, que les vrais nobles à la face de l'Eternel sont ceux qui remplissent leur devoir. »

L'oncle, dans son exaltation, allait & venait dans la salle, se parlant à lui-même. Madame Thérèse, ayant essuyé ses larmes, le regardait en souriant & lui dit:

« Monsieur le docteur, vous nous avez apporté de bonnes nouvelles, merci, merci! Maintenant je vais aller mieux.

—Oui, répondit l'oncle en s'arrêtant, vous irez de mieux en mieux. Mais voici l'heure du repos; la fatigue a été longue, & je crois que ce soir nous dormirons tous bien. Allons, Fritzel, allons, Lisbeth, en route! Bonsoir, madame Thérèse.

— Bonne nuit, monsieur le docteur. »

Il prit la chandelle, & le front penché, tout rêveur, il monta derrière nous.

XII

Le lendemain fut un jour de bonheur pour la maison de l'oncle Jacob.

Il était bien tard lorsque je m'éveillai de mon profond sommeil; j'avais dormi douze heures de suite comme une seconde, & la première chose que je vis, ce furent mes petites vitres rondes couvertes de ces fleurs d'argent, de ces toiles transparentes & de ces mille ornements de givre, tels que la main de nul ciseleur ne pourrait en dessiner. Ce n'est pourtant qu'une simple pensée de Dieu, qui nous rappelle le printemps au milieu de l'hiver; mais c'est

aussi le signe d'un grand froid, d'un froid sec & vif qui succède à la neige; alors toutes les rivières sont prises & même les fontaines, les sentiers humides sont durcis & les petites flaques d'eau couvertes de cette glace blanche & friable qui craque sous les pieds comme des coquilles d'œufs.

En regardant cela, le nez à peine hors de ma couverture & le bonnet de coton tiré jusqu'au bas de la nuque, je revoyais tous les hivers passés & je me disais : « Fritzel, tu n'oseras jamais te lever, pas même pour aller déjeuner, non, tu n'oseras pas! »

Cependant une bonne odeur de soupe à la crème montait de la cuisine & m'inspirait un terrible courage.

J'étais là dans mes réflexions depuis une demi-heure, & j'avais arrêté d'avance que je sauterais du lit, que je prendrais mes habits sous le bras, & que je courrais dans la cuisine m'habiller près de l'âtre, lorsque j'entendis l'oncle Jacob se lever dans la

chambre à côté de la mienne, ce qui me fit juger que les grandes fatigues de la veille l'avaient rendu tout aussi dormeur que moi. Quelques instants après, je le vis entrer dans ma chambre, riant & grelottant, en culotte & manches de chemise.

« Allons, allons, Fritzel, s'écria-t-il, hop! hop! du courage... Tu ne sens donc pas l'odeur de la soupe? »

Il agissait ainsi tous les hivers, quand il faisait bien froid, & s'amusait de me voir dans une grande incertitude.

« Si l'on pouvait m'apporter la soupe ici, lui dis-je, je la sentirais encore bien mieux.

— Oh! le poltron, le poltron! dit l'oncle, il aurait le cœur de manger au lit, voilà de la paresse! »

Alors, pour me montrer le bon exemple, il versa l'eau froide de ma cruche dans la grande écuelle, & se lava la figure des deux mains devant moi, en disant :

« C'est ça qui fait du bien, Fritzel,

c'est ça qui vous ragaillardit & vous ouvre les idées. Allons, lève-toi... Arrive ! »

Moi, voyant qu'il voulait me laver, je sautai de mon lit, & d'un seul bond je pris mes habits & je descendis quatre à quatre. Les éclats de rire de l'oncle remplissaient toute la maison.

« Ah ! tu ferais un fameux Républicain, toi ! s'écriait-il ; le petit Jean aurait besoin de te battre joliment la charge pour te donner du courage. »

Mais une fois dans la cuisine, je me moquais bien de ses railleries ! Je m'habillai auprès d'un bon feu, je me lavai avec de l'eau tiède que me versa Lisbeth ; cela me parut bien meilleur que d'avoir tant de courage, & je commençais à contempler la soupière d'un œil attendri, lorsque l'oncle descendit à son tour ; il me pinça l'oreille & dit à Lisbeth :

« Eh bien ! eh bien ! comment va madame Thérèse ce matin ? La nuit s'est bien passée, j'espère ?

— Entrez, répondit la vieille servante d'un accent de bonne humeur, entrez, monsieur le docteur, quelqu'un veut vous parler. »

L'oncle entra, je le suivis, & d'abord nous fûmes étonnés de ne voir personne dans la salle, & les rideaux de l'alcôve tirés. Mais notre étonnement fut encore bien plus grand lorsque, nous étant retournés, nous vîmes madame Thérèse dans son habit de cantinière, — la petite veste à boutons de cuivre fermée jusqu'au menton, & la grosse écharpe rouge autour du cou, — assise derrière le fourneau; elle était comme nous l'avions vue la première fois, seulement un peu plus pâle, & son chapeau sur la table, de sorte que ses beaux cheveux noirs, partagés au milieu du front, lui retombaient sur les épaules, & qu'on aurait dit un jeune homme. Elle souriait à notre étonnement, & tenait la main posée sur la tête de Scipio assis auprès d'elle.

« Seigneur Dieu ! fit l'oncle. Comment, c'est vous, madame Thérèse !... Vous êtes levée ! »

Puis il ajouta d'un air d'inquiétude :

« Quelle imprudence ! »

Mais elle, continuant de sourire, lui tendit la main d'un air de reconnaissance, en le regardant de ses grands yeux noirs avec expression, & lui répondit :

« Ne craignez rien, monsieur le docteur, je suis bien, très-bien; vos bonnes nouvelles d'hier m'ont rendu la santé. Voyez vous-même?... »

Il lui prit la main en silence & compta le pouls d'un air rêveur; puis son front s'éclaircit, & d'un ton joyeux il s'écria :

« Plus de fièvre ! Ah ! maintenant, maintenant tout va bien ! Mais il faut encore de la prudence, encore de la prudence. »

Et se reculant, il se mit à rire comme un enfant, regardant sa malade qui lui souriait aussi :

« Telle je vous ai vue la première fois, dit-il lentement, telle je vous revois, madame Thérèse. Ah! nous avons eu du bonheur, bien du bonheur!

— C'est vous qui m'avez sauvé la vie, monsieur Jacob, dit-elle, les yeux pleins de larmes. »

Mais hochant la tête & levant la main:

« Non, fit-il, non, c'est celui qui conserve tout & qui anime tout, c'est celui-là seul qui vous a sauvée; car il ne veut pas que les grandes & belles natures périssent toutes, il veut qu'il en reste pour donner l'exemple aux autres. Allons, allons, qu'il en soit remercié! »

Puis, changeant de voix & de figure, il s'écria:

« Réjouissons-nous!..... réjouissons-nous!..... Voilà ce que j'appelle un beau jour! »

En même temps il courut à la cuisine, & comme il ne revenait pas tout de suite, madame Thérèse me fit signe d'approcher;

elle me prit la tête entre ses mains & m'embrassa, écartant mes cheveux.

« Tu es un bon enfant, Fritzel, me dit-elle; tu ressembles à petit Jean. »

J'étais tout fier de ressembler à petit Jean.

Alors l'oncle rentra, clignant des yeux d'un air de satisfaction intérieure.

« Aujourd'hui, dit-il, je ne bouge pas de chez nous; il faut aussi de temps en temps que l'homme se repose. Je vais seulement faire un petit tour au village, pour avoir la conscience nette, & puis je rentre passer toute la journée en famille, comme au bon temps où la grand'mère Lehnel vivait encore. On a beau dire, ce sont les femmes qui font l'intérieur d'une maison!

Tout en parlant de la sorte, il se coiffait de son gros bonnet & se jetait la houppelande sur l'épaule. Puis il sortit en nous souriant.

Madame Thérèse était devenue toute

rêveuse; elle se leva, poussa le fauteuil près d'une fenêtre, & se mit à regarder la place de la fontaine d'un air grave. Moi, je sortis déjeuner dans la cuisine avec Scipio.

Environ une demi-heure après, j'entendis l'oncle qui rentrait en disant:

« Eh bien! me voilà libre jusqu'au soir, madame Thérèse; j'ai fait ma tournée, tout est en ordre, & rien ne m'oblige plus de sortir. »

Depuis un instant Scipio grattait à la porte, je lui ouvris & nous entrâmes ensemble dans la salle. L'oncle venait de suspendre sa houppelande au mur, & regardait madame Thérèse encore à la même place & toute mélancolique.

« A quoi pensez-vous donc, madame Thérèse? lui dit-il, vous avez l'air plus triste que tout à l'heure.

— Je pense, monsieur le docteur, que, malgré les plus grandes souffrances, on est heureux de se sentir encore sur cette terre

pour quelque temps, dit-elle d'une voix émue.

— Pour quelque temps! s'écria l'oncle, dites donc pour bien des années; car, Dieu merci, vous êtes d'une bonne constitution, et d'ici à peu de jours, vous serez aussi forte qu'autrefois.

— Oui, monsieur Jacob, oui, je le crois, fit-elle; mais quand un homme bon, un homme de cœur vous a relevée d'entre les morts à la dernière minute, c'est un bien grand bonheur de se sentir renaître, de se dire: « Sans lui, je ne serais plus là! »

L'oncle alors comprit qu'elle contemplait le théâtre du terrible combat soutenu par son bataillon contre la division autrichienne; que cette vieille fontaine, ces vieux murs décrépits, ces pignons, ces lucarnes, enfin toute la place étroite & sombre lui rappelait les incidents de la lutte, & qu'elle savait aussi le sort qui l'attendait, si par bonheur il n'était survenu quand Joseph Spick allait la jeter dans le

tombereau. Il resta comme étourdi de cette découverte, & seulement au bout d'un instant il demanda :

« Qui donc vous a raconté ces choses, madame Thérèse ?

— Hier, pendant que nous étions seules, Lisbeth m'a dit ce que je vous dois de reconnaissance.

— Lisbeth vous a dit cela ! s'écria l'oncle désolé ; j'avais pourtant bien défendu...

— Ah ! ne lui faites pas de reproches, monsieur le docteur, dit-elle, je l'ai bien aidée un peu... Elle aime tant à causer ! »

Madame Thérèse souriait alors à l'oncle, qui, s'apaisant aussitôt, dit :

« Allons, allons, j'aurais dû prévoir cela, n'en parlons plus. Mais écoutez-moi bien, madame Thérèse, il faut chasser ces idées de votre esprit ; il faut au contraire tâcher de voir les choses en beau, c'est nécessaire au rétablissement de votre santé. Tout va bien maintenant, mais aidons encore la nature par des pensées agréa-

bles, selon le précepte judicieux du père de la médecine, le sage Hippocratès : « Une âme vigoureuse, dit-il, sauve un corps affaibli ! » La vigueur de l'âme vient des pensées douces & non des idées sombres. Je voudrais que cette fontaine fût à l'autre bout du village; mais puisqu'elle est là, & que nous ne pouvons l'ôter, allons nous asseoir au coin du fourneau pour ne plus la voir, cela vaudra beaucoup mieux.

— Je veux bien, » répondit madame Thérèse en se levant.

Elle s'appuya sur le bras de l'oncle, qui semblait heureux de la soutenir. Moi, je roulai le fauteuil dans son coin, & nous reprîmes tous notre place autour du fourneau, dont le petillement nous réjouissait.

Quelquefois, au loin dehors, on entendait un chien aboyer au village, & cette voix claire, qui s'étend sur la campagne silencieuse au temps des grands froids, éveillait Scipio, qui se relevait, faisait quatre pas vers la porte en grondant, les

moustaches ébouriffées, puis revenait s'étendre près de ma chaise, se disant sans doute qu'un bon feu vaut mieux que le plaisir de faire du bruit.

Madame Thérèse, dans sa pâleur, ses grands cheveux noirs tombant avec des reflets bleuâtres autour de ses épaules, semblait heureuse & calme. Nous causions là tranquillement, l'oncle fumait sa grosse pipe de faïence avec une gravité pleine de satisfaction.

« Mais, dites-moi donc, madame Thérèse, je croyais avoir découpé votre veste, fit-il au bout de quelques instants, & je la vois comme neuve.

— Nous l'avons recousue hier, Lisbeth & moi, monsieur Jacob, répondit-elle.

— Ah ! bon, bon... Alors vous savez coudre ?... Cette idée ne m'était pas encore venue... Je vous voyais toujours à la tête d'un pont, ou quelque part ailleurs, le long d'une rivière, éclairée par les coups de fusil. »

Madame Thérèse sourit.

« Je suis la fille d'un pauvre maître d'école, dit-elle, & la première chose à faire en ce monde, quand on est pauvre, c'est d'apprendre à gagner sa vie. Mon père le savait, tous ses enfants connaissaient un état. Il n'y a qu'un an que nous sommes partis, & non-seulement notre famille, mais tous les jeunes gens de la ville & des villages d'alentour, avec des fusils, des haches, des fourches & des faux, tout ce qu'on avait, pour aller à la rencontre des Prussiens. La proclamation de Brunswick avait soulevé tous les pays frontières; on apprenait l'exercice en route.

« Alors mon père, un homme instruit, fut nommé d'abord capitaine à l'élection populaire, & plus tard, après quelques rencontres, il devint chef de bataillon. Jusqu'à notre départ je l'avais aidé dans ses classes, je faisais l'école des jeunes filles; je les instruisais en tout ce que de bonnes ménagères doivent savoir.

« Ah! monsieur Jacob, si l'on m'avait dit dans ce temps-là qu'un jour je marcherais avec des soldats, que je conduirais mon cheval par la bride au milieu de la nuit, que je ferais passer ma charrette sur des tas de morts, & que souvent, durant des heures entières, au milieu des ténèbres, je ne verrais mon chemin qu'à la lueur des coups de feu, je n'aurais pu le croire, car je n'aimais que les simples devoirs de la famille; j'étais même très-timide, un regard me faisait rougir malgré moi. Mais que ne fait-on pas quand de grands devoirs nous tirent de l'obscurité, quand la patrie en danger appelle ses enfants! Alors le cœur s'élève, on n'est plus le même, on marche, la peur s'oublie, & longtemps après, on est étonné d'être si changé, d'avoir fait tant de choses que l'on aurait crues tout à fait impossibles!

— Oui, oui, faisait l'oncle en inclinant la tête, maintenant je vous connais... je vois les choses clairement... Ah! c'est

ainsi qu'on s'est levé... c'est ainsi que les gens ont marché tous en masse... Voyez donc ce que peut faire une idée!

Nous continuâmes à causer de la sorte jusque vers midi ; alors Lisbeth vint dresser la table et servir le dîner ; nous la regardions aller & venir, étendre la nappe & placer les couverts, avec un vrai plaisir, & quand enfin elle apporta la soupière fumante :

« Allons, madame Thérèse, s'écria l'oncle tout joyeux, en se levant & l'aidant à marcher, mettons-nous à table. Vous êtes maintenant notre bonne grand'-mère Lehnel, la gardienne du foyer domestique, comme disait mon vieux professeur Eberhardt, de Heidelberg. »

Elle souriait aussi, & quand nous fûmes assis les uns en face des autres, il nous sembla que tout rentrait dans l'ordre, que tout devait être ainsi depuis les anciens temps, & que jusqu'à ce jour il nous avait manqué quelqu'un de la famille, dont la

présence nous rendait plus heureux. Lisbeth elle-même, en apportant le bouilli, les légumes & le rôti, s'arrêtait chaque fois à nous contempler d'un air de satisfaction profonde, & Scipio se tenait aussi souvent près de moi qu'auprès de sa maîtresse, ne faisant plus de différence entre nous.

L'oncle servait madame Thérèse, & comme elle était encore faible, il découpait lui-même les viandes sur son assiette, disant :

« Encore ce petit morceau! ce qu'il vous faut maintenant, ce sont des forces; mangez encore cela, mais ensuite nous en resterons là, car tout doit arriver avec ordre et mesure. »

Vers la fin du repas il sortit un instant, & comme je me demandais ce qu'il était allé faire, il reparut avec une vieille bouteille au gros cachet rouge toute couverte de poussière.

« Ça, madame Thérèse, dit-il en dépo-

sant la bouteille sur la table, c'est un de vos compatriotes qui vient vous souhaiter la bonne santé ; nous ne pouvons lui refuser cette satisfaction, car il arrive de Bourgogne & on le dit d'humeur joyeuse.

— Est-ce ainsi que vous traitez tous vos malades, monsieur Jacob? demanda madame Thérèse d'une voix émue.

— Oui, tous, je leur ordonne tout ce qui peut leur faire plaisir.

— Eh bien, vous possédez la vraie science, celle qui vient du cœur & qui guérit. »

L'oncle allait verser, mais, s'arrêtant tout à coup, il regarda la malade d'un air grave & dit avec expression :

« Je vois que nous sommes de plus en plus d'accord, et que vous finirez par vous convertir aux doctrines de la paix. »

Ayant dit cela, il versa quelques gouttes dans mon verre, & remplit le sien & celui de madame Thérèse jusqu'au bord, en s'écriant :

« A votre santé, madame Thérèse!

— A la vôtre & à celle de Fritzel! » dit-elle.

Et nous bûmes ce vieux vin couleur pelure d'oignon, qui me parut très-bon.

Nous devenions tous gais, les joues de madame Thérèse prenaient une légère teinte rose, annonçant le retour de la santé; elle souriait & disait:

« Ce vin me ranime. »

Puis elle se mit à parler de se rendre utile à la maison.

« — Je me sens déjà forte, disait-elle, je puis travailler, je puis raccommoder votre vieux linge; vous devez en avoir, monsieur Jacob?

— Oh! sans doute, sans doute, répondait l'oncle en souriant; Lisbeth n'a plus ses yeux de vingt ans, elle passe des heures à faire une reprise, vous me serez très-utile, très-utile. Mais nous n'en sommes pas encore là, le repos vous est encore nécessaire.

— Mais, dit-elle alors en me regardant avec douceur, si je ne puis encore travailler, vous me permettrez au moins de vous remplacer quelquefois auprès de Fritzel; vous n'avez pas toujours le temps de lui donner vos bonnes leçons de français, & si vous voulez...

— Ah! pour cela, c'est différent, s'écria l'oncle, oui, voilà ce qui s'appelle une idée excellente, à la bonne heure. Ecoute, Fritzel, à l'avenir tu prendras les leçons de madame Thérèse; tu tâcheras d'en profiter, car les bonnes occasions de s'instruire sont rares, bien rares. »

J'étais devenu tout rouge, en songeant que madame Thérèse avait beaucoup de temps de reste; elle, devinant ma pensée, me dit d'un air bon :

« Ne crains rien, Fritzel, va, je te laisserai du temps pour courir. Nous lirons ensemble monsieur Buffon, une heure le matin seulement & une heure le soir. Rassure-toi, mon enfant, je ne t'ennuierai pas trop. »

Elle m'avait attiré doucement & m'embrassait, lorsque la porte s'ouvrit & que le mauser & Koffel entrèrent gravement en habits des dimanches; ils venaient prendre le café avec nous. Il était facile de voir que l'oncle, en allant les inviter le matin, leur avait parlé du courage & de la grande renommée de madame Thérèse dans les armées de la République, car ils n'étaient plus du tout les mêmes. Le mauser ne conservait plus son bonnet de martre sur la tête, il ouvrait les yeux & regardait tout attentif, & Koffel avait mis une chemise blanche, dont le collet lui remontait jusque par-dessus les oreilles; il se tenait tout droit, les mains dans les poches de sa veste, & sa femme avait dû lui mettre un bouton pour attacher la seconde bretelle de sa culotte, car, au lieu de pencher sur la hanche, elle était relevée également des deux côtés; en outre, au lieu de ses savates percées de trous, il avait mis ses souliers des jours de fêtes. Enfin tous

deux avaient la mine de graves personnages arrivant pour quelque conférence extraordinaire, & tous deux saluèrent en se courbant d'un air digne et dirent :

« Salut bien à la compagnie, salut!

— Bon, vous voilà, dit l'oncle, venez vous asseoir. »

Puis se tournant vers la cuisine, il s'écria:

« Lisbeth, tu peux apporter le café. »

Au même instant, regardant par hasard du côté des fenêtres, il vit passer le vieux Adam Schmitt, &, se levant aussitôt, il alla frapper à la vitre, en disant:

« Voici un vieux soldat de Frédéric, madame Thérèse; vous serez heureuse de faire sa connaissance, c'est un brave homme. »

Le père Schmitt était venu voir pourquoi monsieur le docteur l'àppelait, et l'oncle Jacob, ayant ouvert le châssis, lui dit :

« Père Adam, faites-nous donc le plaisir

de venir prendre le café avec nous ; j'ai toujours de ce vieux cognac, vous savez ?

— Hé volontiers, monsieur le docteur, répondit Schmitt, bien volontiers. »

Puis il parut sur le seuil, la main retournée contre l'oreille, disant :

« Pour vous rendre mes devoirs. »

Alors le mauser, Koffel et Schmitt, debout autour de la table d'un air embarrassé, se mirent à parler entre eux tout bas, regardant madame Thérèse du coin de l'œil, comme s'ils avaient eu à se communiquer des choses graves ; tandis que Lisbeth levait la nappe & déroulait la toile cirée sur la table, & que madame Thérèse continuait à me sourire & à me passer la main dans les cheveux, sans avoir l'air de s'apercevoir qu'on parlait d'elle.

Enfin Lisbeth apporta les tasses & les petites carafes de cognac & de kirschenwasser sur un plateau, & cette vue fit se retourner le vieux Schmitt, dont les yeux

se plissèrent. Lisbeth apporta la cafetière, & l'oncle dit :

« Asseyons-nous. »

Alors tout le monde s'assit, & madame Thérèse, souriant à tous ces braves gens :

« Permettez que je vous serve, Messieurs, » dit-elle.

Aussitôt le père Schmitt, levant la main à son oreille, répondit :

« A vous les honneurs militaires ! »

Koffel et le mauser se lancèrent un regard d'admiration, & chacun pensa : « Ce père Schmitt vient de dire une chose pleine d'à-propos & de bon sens ! »

Madame Thérèse emplit donc les tasses, & tandis qu'on buvait en silence, l'oncle, plaçant la main sur l'épaule du père Schmitt, dit :

« Madame Thérèse, je vous présente un vieux soldat du grand Frédéric, un homme qui, malgré ses campagnes & ses blessures, son courage & sa bonne conduite, n'est devenu que simple sergent, mais que tous

les braves gens du village estiment autant qu'un *hauptmann*.

Alors madame Thérèse regarda le père Schmitt, qui s'était redressé sur sa chaise, plein d'un sentiment de dignité naturelle.

« Dans les armées de la République, monsieur aurait pu devenir général, dit-elle. Si la France combat maintenant toute l'Europe, c'est qu'elle ne veut plus souffrir que les honneurs, la fortune & tous les biens de la terre reposent sur la tête de quelques-uns, malgré leurs vices, & toutes les misères, toutes les humiliations sur la tête des autres, malgré leur mérite et leurs vertus. La nation trouve cela contraire à la loi de Dieu, & c'est pour en obtenir le changement que nous mourrons tous s'il le faut. »

D'abord personne ne répondit; Schmitt regardait cette femme gravement, ses grands yeux gris bien ouverts, & son nez légèrement crochu, recourbé : il avait les lèvres serrées & semblait réfléchir; le

mauser & Koffel, l'un en face de l'autre, s'observaient; madame Thérèse paraissait un peu animée & l'oncle restait calme. Moi, j'avais quitté la table, parce que l'oncle ne me laissait pas prendre de café, disant que c'était nuisible aux enfants; je me tenais derrière le fourneau, regardant & prêtant l'oreille.

Au bout d'un instant l'oncle Jacob dit à Schmitt:

« Madame était cantinière au 2ᵉ bataillon de la 1ʳᵉ brigade de l'armée de la Moselle.

— Je le sais déjà, monsieur le docteur, répondit le vieux soldat, & je sais aussi ce qu'elle a fait. »

Puis, élevant la voix, il s'écria:

« Oui, Madame, si j'avais eu le bonheur de servir dans les armées de la République, je serais devenu capitaine, peut-être même commandant, ou je serais mort! »

Et s'appuyant la main sur la poitrine:

« J'avais de l'amour-propre, dit-il;

sans vouloir me flatter, je ne manquais pas de courage, & si j'avais pu monter, j'aurais eu honte de rester en bas. Le roi, dans plusieurs occasions, m'avait remarqué, chose bien rare pour un simple soldat, & qui me fait honneur. A Rosbach, pendant que le *hauptmann* derrière nous criait : « *Forvertz!* » c'est Adam Schmitt qui commandait la compagnie. Eh bien! tout cela n'a servi à rien; & maintenant, quoique je reçoive une pension du roi de Prusse, je suis forcé de dire que les Républicains ont raison. Voilà mon opinion. »

Alors il vida brusquement son petit verre, & clignant de l'œil d'un air bizarre, il ajouta :

« Et ils se battent bien... j'ai vu ça... oui, ils se battent bien. Ils n'ont pas encore les mouvements réguliers des vieux soldats; mais ils soutiennent bien une charge, & c'est à cela qu'on reconnaît les hommes solides dans les rangs. »

Après ces paroles du père Schmitt, chacun se mit à célébrer les idées nouvelles; on aurait dit qu'il venait de donner le signal d'une confiance plus grande, & que chacun mettait au jour des pensées depuis longtemps tenues secrètes. Koffel, qui se plaignait toujours de n'avoir pas reçu d'instruction, dit que tous les enfants devraient aller à l'école aux frais du pays; que Dieu n'ayant pas donné plus de cœur & d'esprit aux nobles qu'aux autres hommes, chacun avait droit à la rosée & à la lumière du ciel; qu'ainsi l'ivraie n'étoufferait pas le bon grain, & qu'on ne prodiguerait pas inutilement aux chardons la culture qui pouvait faire prospérer des plantes plus utiles.

Madame Thérèse répondit que la Convention nationale avait voté cinquante-quatre millions de francs pour l'instruction publique, — avec le regret de ne pouvoir faire plus, — dans un moment où toute l'Europe se levait contre elle, &

où il lui fallait tenir quatorze armées sur pied.

Les yeux de Koffel, en entendant cela, se remplirent de larmes, & je me rappellerai toujours qu'il dit d'une voix tremblante :

« Eh bien! qu'elle soit bénie, qu'elle soit bénie! Tant pis pour nous; mais, quand je devrais tout y perdre, c'est pour elle que sont mes vœux. »

Le mauser resta longtemps silencieux, mais une fois qu'il eut commencé, il n'en finit plus; ce n'est pas seulement l'instruction des enfants qu'il demandait, lui, c'était le bouleversement de tout de fond en comble. On n'aurait jamais cru qu'un homme si paisible pouvait couver des idées pareilles.

« Je dis qu'il est honteux de vendre des régiments comme des troupeaux de bœufs, s'écriait-il d'un ton grave, la main étendue sur la table; — je dis qu'il est encore plus honteux de vendre des places de juges,

parce que les juges, pour rentrer dans leur argent, vendent la justice; — je dis que les Républicains ont bien fait d'abolir les couvents, où s'entretiennent la paresse & tous les vices; — & je dis que chacun doit être libre d'aller, de venir, de commercer, de travailler, d'avancer dans tous les grades, sans que personne s'y oppose. — Et finalement je crois que si les frelons ne veulent pas s'en aller ni travailler, le bon Dieu veut que les abeilles s'en débarrassent, ce qu'on a toujours vu, & ce qu'on verra toujours jusqu'à la fin des siècles. »

Le vieux Schmitt, alors plus à son aise, dit qu'il avait les mêmes idées que le mauser et Koffel; & l'oncle, qui jusqu'alors avait gardé son calme, ne put s'empêcher d'approuver ces sentiments, les plus vrais, les plus naturels & les plus justes.

« Seulement, dit-il, au lieu de tout vouloir faire en un jour, il vaudrait mieux aller lentement & progressivement; il fau-

drait employer des moyens de persuasion & de douceur, comme l'a fait le Christ; ce serait plus sage, & l'on obtiendrait les mêmes résultats.

Madame Thérèse, souriant alors, lui dit :

« Ah! monsieur Jacob, sans doute, sans doute, si tout le monde vous ressemblait; mais depuis combien de centaines d'années le Christ a-t-il prêché la bonté, la justice & la douceur aux hommes? Et pourtant, voyez si vos nobles l'écoutent; voyez s'ils traitent les paysans comme des frères... non... non! C'est malheureux, mais il faut la guerre. Dans les trois ans qui viennent de se passer, la République a plus fait pour les droits de l'homme, que les dix-huit cents ans avant. Croyez-moi, monsieur le docteur, la résignation des honnêtes gens est un grand mal, elle donne de l'audace aux gueux & ne produit rien de bon. »

Tous ceux qui se trouvaient là pensaient

comme madame Thérèse, & l'oncle Jacob allait répondre, lorsque le messager Clémentz, avec son grand chapeau recouvert d'une toile cirée & sa gibecière de cuir roux, entr'ouvrit la porte & lui tendit le journal.

« Vous ne prenez pas le café, Clémentz? lui dit l'oncle.

— Non, monsieur Jacob, merci... je suis pressé, toutes les lettres sont en retard... Une autre fois.

Il sortit, & nous le vîmes repasser devant nos fenêtres en courant.

L'oncle rompit la bande du journal & se mit à lire d'une voix grave les nouvelles de ces temps lointains. Quoique bien jeune alors, j'en ai gardé le souvenir; cela ressemblait aux prédictions du mauser & m'inspirait un intérêt véritable. Le vieux *Zeitblatt* traitait les Républicains d'espèces de fous, ayant formé l'entreprise audacieuse de changer les lois éternelles de la nature. Il rappelait au commencement la manière

terrible dont Jupiter avait accablé les Titans révoltés contre son trône, en les écrasant sous des montagnes, de sorte que, depuis, ces malheureux vomissent de la cendre & de la flamme dans les sépulcres du Vésuvius & de l'Etna. Puis il parlait de la fonte des cloches, dérobées au culte de nos pères & transformées en canons, l'une des plus grandes profanations qui se puissent concevoir, puisque ce qui devait donner la vie à l'âme était destiné maintenant à tuer le corps.

Il disait aussi que les assignats ne valaient rien & que bientôt, quand les nobles seraient rentrés en possession de leurs châteaux & les prêtres de leurs couvents, ces papiers sans hypothèque ne seraient plus bons que pour allumer le feu des cuisines. Il avertissait charitablement les gens de les refuser à n'importe quel prix.

Après cela venait la liste des exécutions capitales, & malheureusement elle était longue; aussi le *Zeitblatt* s'écriait que ces

Républicains feraient changer le proverbe « que les loups ne se mangent pas entre « eux. »

Enfin il se moquait de la nouvelle ère, prétendue républicaine, dont les mois s'appelaient vendémiaire, brumaire, frimaire, nivôse, pluviôse, &c. Il disait que ces fous avaient l'intention de changer le cours des astres & de pervertir les saisons, de mettre l'hiver en été & le printemps en automne, de sorte qu'on ne saurait plus quand faire les semailles ni les moissons; que cela n'avait pas le sens commun, & que tous les paysans de France en étaient indignés.

Ainsi s'exprimait le *Zeitblatt*.

Koffel & le mauser, pendant cette lecture, se jetaient de temps en temps un coup d'œil rêveur; madame Thérèse & le père Schmitt semblaient tout pensifs; personne ne disait rien. L'oncle lisait toujours, en s'arrêtant une seconde à chaque nouveau paragraphe, & la vieille

horloge poursuivait sa cadence éternelle.

Vers la fin, il était question de la guerre de Vendée, de la prise de Lyon, de l'occupation de Toulon par les Anglais & les Espagnols, de l'invasion de l'Alsace par Wurmser & de la bataille de Kaiserslautern, où ces fameux Républicains s'étaient sauvés comme des lièvres. Le *Zeitblatt* prédisait la fin de la République pour le printemps suivant, & finissait par ces paroles du prophète Jérémie, qu'il adressait au peuple français : « Ta malice te châtiera « & tes infidélités te reprendront; tu seras « remis sous ton joug & dans tes liens « rompus, afin que tu saches que c'est « une chose amère que d'abandonner l'E- « ternel ton Dieu ! »

Alors l'oncle replia le journal & dit :

« Que penser de tout cela ? Chaque jour on nous annonce que cette République va finir; il y a six mois elle était envahie de tous côtés, les trois quarts de ses provinces étaient soulevées contre elle,

la Vendée avait remporté de grandes victoires & nous aussi; eh bien! maintenant elle nous a repoussés de presque partout, elle tient tête à toute l'Europe, ce que ne pourrait faire une grande monarchie; nous ne sommes plus dans le cœur de ses provinces, mais seulement sur ses frontières, elle s'avance même chez nous, & l'on nous dit qu'elle va périr! Si ce n'était pas le savant docteur Zacharias qui écrive ces choses, je concevrais de grands doutes sur leur sincérité.

— Hé! monsieur Jacob, répondit madame Thérèse, ce docteur-là voit peut-être les choses comme il les désire; cela se présente souvent & n'ôte rien à la sincérité des gens; ils ne veulent pas tromper, mais ils se trompent eux-mêmes.

— Moi, dit le père Schmitt en se levant, tout ce que je sais, c'est que les soldats républicains se battent bien, et que si les Français en ont trois ou quatre cent mille comme ceux que j'ai vus, j'ai plus peur

pour nous que pour eux. Voilà mon idée. Quant à Jupiter, qui met les gens sous le Vésuvius, pour leur faire vomir du feu, c'est un nouveau genre de batterie que je ne connais pas, mais je voudrais bien le voir.

— Et moi, dit le mauser, je pense que ce docteur Zacharias ne sait pas ce qu'il dit; si j'écrivais le journal à sa place, je le ferais autrement. »

Il se baissa près du fourneau pour ramasser une braise, car il éprouvait un grand besoin de fumer. Le vieux Schmitt suivit son exemple, & comme la nuit était venue, ils sortirent tous ensemble, Koffel le dernier, en serrant la main de l'oncle Jacob & saluant madame Thérèse.

XIII

Le lendemain madame Thérèse s'occupait déjà des soins du ménage ; elle visitait les armoires, dépliait les nappes, les serviettes, les chemises, & même le vieux linge tout jaune entassé là depuis la grand'-mère Lehnel ; elle mettait à part ce qu'on pouvait encore réparer, tandis que Lisbeth dressait le grand tonneau plein de cendres dans la buanderie. Il fallut faire bouillir de l'eau jusqu'à minuit pour la grande lessive. Et les jours suivants ce fut bien autre chose encore, lorsqu'il s'agit de blanchir, de sécher, de repasser & de raccommoder tout cela.

Madame Thérèse n'avait pas son égale pour les travaux de l'aiguille; cette femme,

qu'on n'avait crue propre qu'à verser des verres d'eau-de-vie & à se trimbaler sur une charrette derrière un tas de sans-culottes, en savait plus, touchant les choses domestiques, que pas une commère d'Anstatt. Elle apporta même chez nous l'art de broder des guirlandes, & de marquer en lettres rouges le beau linge, chose complétement ignorée jusqu'alors dans la montagne, & qui prouve combien les grandes révolutions répandent les lumières.

De plus, madame Thérèse aidait Lisbeth à la cuisine, sans la gêner, sachant que les vieux domestiques ne peuvent souffrir qu'on dérange leurs affaires.

« Voyez pourtant, madame Thérèse, lui disait quelquefois la vieille servante, comme les idées changent; dans les premiers temps je ne pouvais pas vous souffrir, à cause de votre République, & maintenant si vous partiez, je croirais que toute la maison s'en va, & que nous ne pouvons plus vivre sans vous.

— Hé! lui répondait-elle en souriant, c'est tout simple, chacun tient à ses habitudes; vous ne me connaissiez pas, je vous inspirais de la défiance; chacun, à votre place, eût été de même. »

Puis elle ajoutait tristement:

« Il faudra pourtant que je parte, Lisbeth; ma place n'est pas ici, d'autres soins m'appellent ailleurs. »

Elle songeait toujours à son bataillon, & lorsque Lisbeth s'écriait:

« Bah! vous resterez chez nous; vous ne pouvez plus nous quitter maintenant. Vous saurez qu'on vous considère beaucoup dans le village, & que les gens de bien vous respectent. Laissez là vos sans-culottes; ce n'est pas la vie d'une honnête personne, d'attraper des balles ou d'autres mauvais coups à la suite des soldats. Nous ne vous laisserons plus partir. »

Alors elle hochait la tête, & l'on voyait bien qu'un jour ou l'autre elle dirait: « Au-

jourd'hui je pars! » & que rien ne pourrait la retenir.

D'un autre côté, les discussions sur la guerre & sur la paix continuaient toujours, & c'était l'oncle Jacob qui les recommençait. Chaque matin il descendait pour convertir madame Thérèse, disant que la paix devait régner sur la terre, que dans les premiers temps la paix avait été fondée par Dieu lui-même, non-seulement entre les hommes, mais encore entre les animaux; que toutes les religions recommandent la paix; que toutes les souffrances viennent de la guerre: la peste, le meurtre, le pillage, l'incendie; qu'il faut un chef à la tête des États pour maintenir l'ordre, & par conséquent des nobles qui soutiennent ce chef; que ces choses avaient existé de tout temps, chez les Hébreux, chez les Égyptiens, les Assyriens, les Grecs & les Romains; que la république de Rome avait compris cela, que les consuls & les dictateurs étaient des espèces de rois

soutenus par de nobles sénateurs, soutenus eux-mêmes par de nobles chevaliers, lesquels s'élevaient au-dessus du peuple; — que tel était l'ordre naturel & qu'on ne pouvait le changer qu'au détriment des plus pauvres eux-mêmes, car, disait-il, les pauvres, dans le désordre, ne trouvent plus à gagner leur vie & périssent comme les feuilles en automne, lorsqu'elles se détachent des branches qui leur portaient la séve.

Il disait encore une foule de choses non moins fortes; mais toujours madame Thérèse trouvait de bonnes réponses, soutenant que les hommes sont égaux en droits par la volonté de Dieu; que le rang doit appartenir au mérite & non à la naissance; que des lois sages, égales pour tous, établissent seules des différences équitables entre les citoyens, en approuvant les actions des uns et condamnant celles des autres; qu'il est honteux & misérable d'accorder des honneurs & de l'autorité à ceux

qui n'en méritent pas; que c'est avilir l'autorité & l'honneur lui-même en les faisant représenter par des êtres indignes, & que c'est détruire dans tous les cœurs le sentiment de la justice, en montrant que cette justice n'existe pas, puisque tout dépend du hasard de la naissance; que pour établir un tel état de choses, il faut abrutir les hommes, parce que des êtres intelligents ne le souffriraient pas; qu'un tel abrutissement est contraire aux lois de l'Éternel; qu'il faut combattre par tous les moyens ceux qui veulent le produire à leur profit, même par la guerre, le plus terrible de tous, il est vrai, mais dont le crime retombe sur la tête de ceux qui le provoquent, en voulant fonder l'iniquité éternelle!

Chaque fois que l'oncle entendait ces réponses, il devenait grave. Avait-il une course à faire dans la montagne, il montait à cheval tout rêveur, et toute la journée il cherchait de nouvelles & plus fortes

raisons pour convaincre madame Thérèse. Le soir il revenait plus joyeux, avec des preuves qu'il croyait invincibles, mais sa croyance ne durait pas longtemps; car cette femme simple, au lieu de parler des Grecs & des Égyptiens, voyait tout de suite le fond des choses, & détruisait les preuves historiques de l'oncle par le bon sens.

Malgré tout cela, l'oncle Jacob ne se fâchait pas; au contraire, il s'écriait d'un air d'admiration :

« Quelle femme vous êtes, madame Thérèse! Sans avoir étudié la logique, vous répondez à tout! Je voudrais bien voir la mine que ferait le rédacteur du *Zeitblatt* en discutant contre vous; je suis sûr que vous l'embarrasseriez, malgré sa grande science & même sa bonne cause; car la bonne cause est de notre côté, seulement je la défends mal. »

Alors ils riaient tous deux ensemble, & madame Thérèse disait :

« Vous défendez très-bien la paix, je suis de votre avis; seulement tâchons de nous débarrasser d'abord de ceux qui veulent la guerre, & pour nous en débarrasser, faisons-la mieux qu'eux. Vous & moi nous serions bientôt d'accord, car nous sommes de bonne foi, & nous voulons la justice; mais les autres, il faut bien les convertir à coups de canon, puisque c'est la seule voix qu'ils entendent, & la seule raison qu'ils comprennent. »

L'oncle ne disait plus rien alors, &, chose qui m'étonnait beaucoup, il avait même l'air content d'avoir été battu.

Après ces grandes discussions politiques, ce qui faisait le plus de plaisir à l'oncle Jacob, c'était de me trouver, au retour de ses courses, en train de prendre ma leçon de français, madame Thérèse assise, le bras autour de ma taille, & moi debout, penché sur le livre. Alors il entrait tout doucement, pour ne pas nous déranger, & s'asseyait en silence derrière le fourneau, al-

longeant les jambes & prêtant l'oreille, dans une sorte de ravissement; il attendait quelquefois une demi-heure avant de tirer ses bottes & de mettre sa camisole, tant il craignait de me distraire, & quand la leçon était finie, il s'écriait :

« A la bonne heure, Fritzel, à la bonne heure, tu prends goût à cette belle langue, que madame Thérèse t'explique si bien. Quel bonheur pour toi d'avoir un maître pareil! Tu ne sauras cela que plus tard. »

Il m'embrassait tout attendri : ce que madame Thérèse faisait pour moi, il l'estimait plus que pour lui-même.

Je dois reconnaître aussi que cette excellente femme ne m'ennuyait pas une minute durant ses leçons; voyait-elle mon attention se lasser, aussitôt elle me racontait de petites histoires qui me réveillaient; elle avait surtout un certain catéchisme républicain, plein de traits nobles & touchants, d'actions héroïques & de belles sentences,

dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Les choses se poursuivirent ainsi plusieurs jours. Le mauser & Koffel arrivaient tous les soirs, selon leur habitude; madame Thérèse était complétement rétablie, & cela semblait devoir durer jusqu'à la consommation des siècles, lorsqu'un événement extraordinaire vint troubler notre quiétude, & pousser l'oncle Jacob aux entreprises les plus audacieuses.

XIV

Un matin l'oncle Jacob lisait gravement le catéchisme républicain derrière le fourneau; madame Thérèse cousait près de la fenêtre, et moi j'attendais un bon moment pour m'échapper avec Scipio.

Dehors, notre voisin Spick fendait du bois ; aucun autre bruit ne s'entendait au village.

La lecture de l'oncle semblait l'intéresser beaucoup, de temps en temps il levait sur nous un regard en disant :

« Ces Républicains ont de bonnes choses ; ils voient les hommes en grand... leurs principes élèvent l'âme... C'est vraiment beau ! Je conçois que la jeunesse adopte leurs doctrines, car tous les êtres jeunes, sains de corps et d'esprit, aiment la vertu ; les êtres décrépits avant l'âge par l'égoïsme & les mauvaises passions peuvent seuls admettre des principes contraires. Quel dommage que de pareilles gens recourent sans cesse à la violence !... »

Alors madame Thérèse souriait, & l'oncle se remettait à lire. Cela durait depuis environ une demi-heure, & Lisbeth, après avoir balayé le seuil de la maison, était sortie faire sa partie de commérage chez la vieille Roësel, comme à l'ordinaire, lorsque

tout à coup un homme à cheval s'arrêta devant notre porte. Il avait un gros manteau de drap bleu, un bonnet de peau d'agneau, le nez camard & la barbe grise.

L'oncle venait de déposer son livre; nous regardions tous cet inconnu par les fenêtres.

« On vient vous chercher pour quelque malade, monsieur le docteur, » dit madame Thérèse.

L'oncle ne répondit pas.

L'homme, après avoir attaché son cheval au pilier du hangar, entrait dans l'allée.

« Monsieur le docteur Jacob? fit-il en ouvrant la porte.

— C'est moi, monsieur.

— Voici une lettre de la part de monsieur le docteur Feuerbach, de Kaiserslautern.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, » dit l'oncle.

L'homme resta debout.

L'oncle, en lisant la lettre, devint tout pâle & durant une minute il parut comme troublé, regardant madame Thérèse d'un œil vague.

« Je dois rapporter la réponse s'il y en a; dit l'homme.

— Vous direz à Feuerbach que je le remercie, c'est toute la réponse. »

Puis, sans rien ajouter, il sortit la tête nue, avec le messager que nous vîmes s'éloigner dans la rue, conduisant son cheval par la bride, vers l'auberge du *Cruchon d'or*. Il allait sans doute se rafraîchir avant de se remettre en route. Nous vîmes aussi l'oncle passer devant les fenêtres & entrer sous le hangar. Madame Thérèse parut alors inquiète.

« Fritzel, dit-elle, va porter son bonnet à ton oncle. »

Je sortis aussitôt & je vis l'oncle qui se promenait de long en large devant la grange; il tenait toujours la lettre, sans avoir l'idée de la mettre en poche. Spick,

du seuil de sa maison, le regardait d'un air étrange, les mains croisées sur sa hache; deux ou trois voisins regardaient aussi derrière leurs vitres.

Il faisait très-froid dehors, je rentrai. Madame Thérèse avait déposé son ouvrage & restait pensive, le coude au bord de la fenêtre; moi, je m'assis derrière le fourneau sans avoir envie de ressortir.

Toutes ces choses, je m'en suis toujours souvenu durant mon enfance; mais ce qui vint ensuite m'a longtemps produit l'effet d'un rêve, car je ne pouvais le comprendre, & ce n'est qu'avec l'âge, en y pensant plus tard, que j'en ai saisi le sens véritable.

Je me rappelle bien que l'oncle rentra quelques instants après, en disant que les hommes étaient des gueux, des êtres qui ne cherchaient qu'à se nuire; qu'il s'assit à l'intérieur de la petite fenêtre, non loin de la porte, & qu'il se mit à lire la lettre de son ami Feuerbach; tandis que madame Thérèse l'écoutait debout à gauche, dans

sa petite veste à double rangée de boutons, les cheveux tordus sur la nuque, droite & calme.

Tout cela je le vois, & je vois aussi Scipio, le nez en l'air & la queue en trompette au milieu de la salle. Seulement la lettre étant écrite en allemand de Saxe, tout ce que je pus y comprendre, c'est qu'on avait dénoncé l'oncle Jacob comme un jacobin, chez lequel se réunissaient les gueux du pays pour célébrer la Révolution; — que madame Thérèse était aussi dénoncée comme une femme dangereuse, regrettée des Républicains à cause de son audace extraordinaire, & qu'un officier prussien, accompagné d'une bonne escorte, devait venir la prendre le lendemain & la diriger sur Mayence avec les autres prisonniers.

Je me rappelle également que Feuerbach conseillait à l'oncle une grande prudence, parce que les Prussiens, depuis leur victoire de Kaiserslautern, étaient maîtres du pays, qu'ils emmenaient tous les gens

dangereux, & qu'ils les envoyaient jusqu'en Pologne, à deux cents lieues de là, au fond des marais, pour donner le bon exemple aux autres.

Mais ce qui me parut inconcevable, c'est la façon dont l'oncle Jacob, cet homme si calme, ce grand amateur de la paix, s'indigna contre l'avis & les conseils de son vieux camarade. Ce jour-là notre petite salle, si paisible, fut le théâtre d'un terrible orage, & je doute que, depuis les premiers temps de sa fondation, elle en eût vu de semblables. L'oncle accusait Feuerbach d'être un égoïste, prêt à fléchir la tête sous l'arrogance des Prussiens, qui traitaient le Palatinat & le Hündsruck en pays conquis; il s'écriait qu'il existait des lois à Mayence, à Trèves, à Spire, aussi bien qu'en France; que madame Thérèse avait été laissée pour morte par les Autrichiens; qu'on n'avait pas le droit de réclamer les personnes & les choses abandonnées; qu'elle était libre, qu'il ne souffrirait

pas qu'on mît la main sur elle ; qu'il protesterait; qu'il avait pour ami le jurisconsulte Pfeffel de Heidelberg; qu'il écrirait, qu'il se défendrait, qu'il remuerait le ciel & la terre; qu'on verrait si Jacob Wagner se laisserait mener de la sorte; qu'on serait étonné de ce qu'un homme paisible était capable de faire pour la justice & le droit.

En disant ces choses, il allait & venait, il avait les cheveux ébouriffés; il mêlait toutes les anciennes ordonnances qui lui revenaient en mémoire, & les récitait en latin. Il parlait aussi de certaines sentences des droits de l'homme qu'il venait de lire, & de temps en temps il s'arrêtait, appuyant le pied à terre avec force, en pliant le genou, & s'écriant :

« Je suis sur les fondements du droit, sur les bases d'airain de nos anciennes chartes. Que les Prussiens arrivent... qu'ils arrivent! Cette femme est à moi, je l'ai recueillie et sauvée : « La chose abandonnée,

res derelicta est res publica, res vulgata.»

Je ne sais pas où il avait appris tout cela; c'est peut-être à l'Université de Heidelberg, en entendant discuter ses camarades entre eux. Mais alors toutes ces vieilles rubriques lui passaient par la tête, & il avait l'air de répondre à dix personnes qui l'attaquaient.

Madame Thérèse, pendant ce temps, était calme, sa longue figure maigre semblait rêveuse; les citations de l'oncle l'étonnaient sans doute, mais voyant les choses clairement, comme d'habitude, elle comprenait sa position véritable. Ce n'est qu'au bout d'une grande demi-heure, lorsque l'oncle ouvrit son secrétaire, & qu'il s'assit pour écrire au jurisconsulte Pfeffel, qu'elle lui posa doucement la main sur l'épaule, & lui dit avec attendrissement :

« N'écrivez pas, monsieur Jacob, c'est inutile; avant que votre lettre n'arrive, je serai déjà loin. »

L'oncle la regardait alors tout pâle.

« Vous voulez donc partir ? fit-il les joues tremblantes.

— Je suis prisonnière, dit-elle, je savais cela ; mon seul espoir était que les Républicains reviendraient à la charge, & qu'ils me délivreraient en marchant sur Landau ; mais puisqu'il en est autrement, il faut que je parte.

— Vous voulez partir ! répéta l'oncle d'un ton désespéré.

— Oui, monsieur le docteur, je veux partir pour vous épargner de grands chagrins ; vous êtes trop bon, trop généreux pour comprendre les dures lois de la guerre : vous ne voyez que la justice ! Mais en temps de guerre, la justice n'est rien, la force est tout. Les Prussiens sont vainqueurs, ils arrivent, ils m'emmèneront parce que c'est leur consigne. Les soldats ne connaissent que leur consigne : la loi, la vie, l'honneur, la raison des gens ne sont rien ; leur consigne passe avant tout. »

L'oncle, renversé dans son fauteuil, ses gros yeux pleins de larmes, ne savait que répondre; seulement il avait pris la main de madame Thérèse, & la serrait avec une émotion extraordinaire; puis, se relevant la face toute bouleversée, il se remit à marcher, en vouant les oppresseurs du genre humain à l'exécration des siècles futurs, en maudissant Richter & tous les gueux de son espèce, & déclarant d'une voix de tonnerre que les Républicains avaient raison de se défendre, que leur cause était juste, qu'il le voyait maintenant, & que toutes les vieilles lois, le vieux fatras des ordonnances, des règlements & des chartes de toute sorte n'avait jamais profité qu'aux nobles & aux moines contre les pauvres gens. Ses joues se gonflaient, il trébuchait, il ne parlait plus, il bredouillait; il disait que tout devait être aboli de fond encomble, que le règne du courage & de la vertu devait seul triompher, & finalement, dans une sorte d'enthousiasme extraordinaire,

les bras étendus vers madame Thérèse, & les joues rouges jusqu'à la nuque, il lui proposa de monter avec elle sur son traîneau, & de la conduire dans la haute montagne, chez un bûcheron de ses amis, où elle serait en sûreté; il lui tenait les deux mains & disait :

« Partons... allons-nous-en... vous serez très-bien chez le vieux Ganglof... C'est un homme qui m'est tout dévoué... Je les ai sauvés, lui & son fils... ils vous cacheront... Les Prussiens n'iront pas vous chercher dans les gorges du Lauterfelz ! »

Mais madame Thérèse refusa, disant que si les Prussiens ne la trouvaient pas à Anstatt, ils arrêteraient l'oncle à sa place, & qu'elle aimait mieux risquer de périr de fatigue & de froid sur la grande route, que d'exposer à un tel malheur l'homme qui l'avait sauvée d'entre les morts.

Elle dit cela d'une voix très-ferme, mais l'oncle ne tenait plus compte alors de semblables raisons. Je me rappelle que ce qui

l'ennuyait le plus, c'était de voir partir madame Thérèse avec des hommes barbares, des sauvages venus du fond de la Poméranie; il ne pouvait supporter cette idée & s'écriait :

« Vous êtes faible... vous êtes encore malade... Ces Prussiens ne respectent rien... c'est une race pleine de jactance & de brutalité... Vous ne savez pas comment ils traitent leurs prisonniers... je l'ai vu, moi... c'est une honte pour mon pays... J'aurais voulu le cacher, mais il faut que je l'avoue maintenant : c'est affreux !

— Sans doute, monsieur Jacob, répondit-elle, je connais cela par d'anciens prisonniers de mon bataillon : nous marcherons deux à deux, quatre à quatre, tristes, quelquefois sans pain, souvent brutalisés et pressés par l'escorte. Mais les gens de la campagne sont bons chez vous, ce sont de braves gens... ils ont de la pitié... & les Français sont gais, monsieur le docteur... il n'y aura que la route de pénible, & encore je

trouverai dix, vingt de mes camarades pour porter mon petit paquet : les Français ont des égards pour les femmes. Je vois cela d'avance, fit-elle en souriant toute mélancolique, un d'entre nous marchera devant en chantant un vieil air de l'Auvergne, pour marquer le pas, ou bien un air plus joyeux de la Provence, pour éclaircir votre ciel gris; nous ne serons pas aussi malheureux que vous pensez, monsieur Jacob. »

Elle parlait ainsi doucement, la voix un peu tremblante, & à mesure qu'elle parlait, je la voyais avec son petit paquet dans la file des prisonniers, & mon cœur se fendait. Oh ! c'est alors que je sentis combien nous l'aimions, combien cela nous faisait de peine d'être forcés de la voir partir; car tout à coup je me pris à fondre en larmes, & l'oncle, s'asseyant en face de son secrétaire, les deux mains sur sa figure, resta dans le silence; mais de grosses larmes coulaient lentement jusque sur son

poignet. Madame Thérèse elle-même, voyant ces choses, ne put se défendre de sangloter; elle me prenait dans ses bras doucement, & me donnait de gros baisers en me disant :

« Ne pleure pas, Fritzel, ne pleure pas ainsi... Vous penserez quelquefois à moi, n'est-ce pas? Moi, je ne vous oublierai jamais! »

Scipio seul restait calme, se promenant autour du fourneau, & nous regardant sans rien comprendre à notre chagrin.

Ce ne fut que vers dix heures, lorsque nous entendîmes Lisbeth allumer du feu dans la cuisine, que nous reprîmes un peu de calme.

Alors l'oncle se mouchant avec force, dit :

« Madame Thérèse, vous partirez, puisque vous voulez partir absolument; mais il m'est impossible de consentir à ce que ces Prussiens viennent vous prendre ici comme une voleuse, et vous emmènent au

milieu de tout le village. Si l'une de ces brutes vous adressait une parole dure ou insolente, je m'oublierais... car maintenant ma patience est à bout... je le sens, je serais capable de me porter à quelque grande extrémité. Permettez-moi donc de vous conduire moi-même à Kaiserslautern avant que ces gens n'arrivent. Nous partirons de grand matin, vers quatre ou cinq heures, sur mon traîneau; nous prendrons les chemins de traverse, et à midi au plus tard nous serons là-bas. Y consentez-vous?

— Oh! monsieur Jacob, comment pourrais-je refuser cette dernière marque de votre affection? dit-elle tout attendrie. J'accepte avec reconnaissance.

— Cela se fera donc de la sorte, dit l'oncle gravement. Et maintenant essuyons nos larmes, écartons autant que possible ces pensées amères, afin de ne pas trop attrister les derniers instants que nous passerons ensemble. »

Il vint m'embrasser, écarta les cheveux de mon front & dit :

« Fritzel, tu es un bon enfant, tu as un excellent cœur! Rappelle-toi que ton oncle Jacob a été content de toi en ce jour : c'est une bonne pensée de se dire qu'on a donné de la satisfaction à ceux qui nous aiment! »

XV

Depuis cet instant le calme se rétablit chez nous. Chacun songeait au départ de madame Thérèse, au grand vide que cela ferait dans notre maison, à la tristesse qui succéderait pendant des semaines & des mois aux bonnes soirées que nous avions passées ensemble, à la douleur du mauser, de Koffel & du vieux Schmitt en apprenant cette mauvaise nouvelle; plus on rêvait,

plus on découvrait de nouveaux sujets d'être désolé.

Moi, ce qui me semblait le plus amer, c'était de quitter mon ami Scipio; je n'osais pas le dire, mais en pensant qu'il allait partir, que je ne pourrais plus me promener avec lui dans le village, au milieu de l'admiration universelle, que je n'aurais plus le bonheur de lui voir faire l'exercice, & que je serais comme avant, seul à me promener les mains dans les poches & le bonnet de coton tiré sur les oreilles, sans honneur & sans gloire, un tel désastre me semblait le comble de la désolation. Et ce qui finissait de m'abreuver d'amertume, c'est que Scipio, grave & pensif, était venu s'asseoir devant moi, me regardant à travers ses épais sourcils frisés, d'un air aussi chagrin que s'il eût compris qu'il fallait nous séparer dans les siècles des siècles. Oh! quand je pense à ces choses, encore aujourd'hui je m'étonne que les grosses boucles blondes de mes cheveux ne soient pas deve-

nues toutes grises, au milieu de ces réflexions désolantes. Je ne pouvais pas même pleurer, tant ma douleur était cruelle; je restais le nez en l'air, mes grosses lèvres retroussées & les deux mains croisées autour d'un genou.

L'oncle, lui, se promenait de long en large, & de temps en temps il toussait tout bas en redoublant de marcher.

Madame Thérèse, toujours active, malgré sa tristesse & ses yeux rouges, avait ouvert l'armoire du vieux linge, & se taillait dans de la grosse toile, une espèce de sac à doubles bretelles pour mettre ses effets de route; on entendait crier les ciseaux sur la table, elle ajustait les pièces avec son adresse ordinaire. Enfin, quand tout fut prêt, elle tira de sa poche une aiguille & du fil, puis elle s'assit, mit le dé au bout de son doigt, & depuis cet instant on ne vit plus que sa main aller & venir comme l'éclair.

Tout cela se faisait dans le plus grand

silence; on n'entendait que le pas lourd de l'oncle sur le plancher & la marche cadencée de notre vieille horloge, que ni nos joies ni notre désolation ne faisaient avancer ou retarder d'une seconde. Ainsi va la vie; le temps qui marche ne demande pas : « Etes-vous tristes? êtes-vous gais? riez-vous? pleurez-vous? est-ce le printemps, l'automne ou l'hiver? » Il va, va toujours! Et ces millions d'atomes qui tourbillonnent dans un rayon de soleil, & dont la vie commence & finit d'un tic-tac à l'autre, comptent autant pour lui que l'existence d'un vieillard de cent ans. Hélas! nous sommes bien peu de chose.

Lisbeth étant venue vers midi mettre la nappe, l'oncle s'arrêta & lui dit :

« Tu feras cuire un petit jambon pour demain matin; madame Thérèse part. »

Et comme la vieille servante le regardait toute saisie :

« Les Prussiens la réclament, dit-il d'une

voix enrouée; ils ont la force pour eux... il faut obéir. »

Alors Lisbeth déposa ses assiettes au bord de la table &, nous regardant l'un après l'autre, elle releva son bonnet sur sa tête, comme si cette nouvelle avait pu le déranger, puis elle dit :

« Madame Thérèse part... ça n'est pas possible... je ne croirai jamais cela.

— Il le faut, ma pauvre Lisbeth, répondit madame Thérèse tristement, il le faut, je suis prisonnière... on vient me chercher.

— Les Prussiens?

— Oui, les Prussiens. »

Alors la vieille, que l'indignation suffoquait, dit :

« J'ai toujours pensé que ces Prussiens n'étaient pas grand'chose : des tas de gueux, de véritables bandits! Venir attaquer une honnête femme! Si les hommes avaient pour deux liards de cœur, est-ce qu'ils souffriraient ça?

— Et que ferais-tu ? lui demanda l'oncle, dont la face se ranimait, car l'indignation de la vieille lui faisait plaisir intérieurement.

— Moi, je chargerais mes *kougelreiter* (1), s'écria Lisbeth, je leur dirais par la fenêtre : « Passez votre chemin, bandits! n'entrez pas, ou gare! » Et le premier qui dépasserait la porte, je l'étendrais roide. Oh! les gueux!

— Oui, oui, fit l'oncle, voilà comment on devrait recevoir des gens pareils ; mais nous ne sommes pas les plus forts. »

Puis il se remit à marcher, & Lisbeth, toute tremblante, plaça les couverts.

Madame Thérèse ne disait rien.

La table mise, nous dînâmes tout rêveurs. Ce n'est qu'à la fin, lorsque l'oncle alla chercher une vieille bouteille de bourgogne à la cave, et que rentrant il s'écria tristement :

« Réjouissons un peu nos cœurs, & fortifions-nous contre ces grands chagrins qui nous accablent. Qu'avant votre départ,

(1) Pistolets de cavalerie.

madame Thérèse, ce vieux vin qui vous a rendu la force, & qui nous a tous égayés un jour de bonheur, brille encore au milieu de nous, comme un rayon de soleil, & dissipe quelques instants les nuages qui nous entourent. »

Ce n'est qu'au moment où d'une voix ferme il dit cela, que nous sentîmes renaître un peu notre courage.

Mais quelques instants après, lorsque, s'adressant à Lisbeth, il lui dit de chercher un verre pour trinquer avec madame Thérèse, et que la pauvre vieille se mit à fondre en larmes, le tablier sur la figure, alors notre fermeté disparut, & tous ensemble nous nous mîmes à sangloter comme des malheureux.

« Oui, oui, disait l'oncle, nous avons eu du bonheur ensemble... voilà l'histoire humaine : les instants de joie passent vite & la douleur dure longtemps. Celui qui nous regarde là-haut sait pourtant que nous ne méritons pas de souffrir ainsi, que

des êtres méchants nous ont désolés; mais il sait aussi que la force, la vraie force est dans sa main, & qu'il pourra nous rendre heureux dès qu'il le voudra. C'est pour cela qu'il permet ces iniquités, car il a confiance dans la réparation. Soyons donc calmes & fions-nous en lui. — A la santé de madame Thérèse! »

Et nous bûmes tous, les joues couvertes de larmes.

Lisbeth, en entendant parler de la puissance de Dieu, s'était un peu calmée, car elle avait des sentiments pieux, & pensa que les choses devaient être ainsi, pour le plus grand bien de tous dans la vie éternelle. Mais elle n'en continua pas moins à maudire les Prussiens du fond de l'âme, & tous ceux qui leur ressemblaient.

Après dîner, l'oncle recommanda surtout à la vieille servante de ne pas répandre le bruit de ces événements au village, sans quoi Richter & tous les gueux d'Anstatt seraient là le lendemain de bonne heure,

pour voir le départ de madame Thérèse & jouir de notre humiliation. Elle le comprit très-bien, & lui promit de modérer sa langue. Puis l'oncle sortit pour aller voir le mauser.

Tout cet après-midi, je ne quittai pas la maison. Madame Thérèse continua ses préparatifs de départ; Lisbeth l'aidait & voulait fourrer dans son sac une foule de choses inutiles, disant qu'il faut de tout en route, qu'on est content de trouver ce qu'on a mis dans un coin; qu'étant un jour allée à Pirmasens, elle avait bien regretté son peigne & ses tresses à rubans.

Madame Thérèse souriait.

« Non, Lisbeth, disait-elle, songez donc que je ne voyagerai pas en voiture, & que tout cela sera sur mon dos : trois bonnes chemises, trois mouchoirs, deux paires de souliers & quelques paires de bas suffisent. A toutes les haltes on s'arrête une heure ou deux près de la fontaine; on fait la lessive. Vous ne connaissez pas la lessive des

soldats? Mon Dieu, que de fois je l'ai faite! Nous autres Français, nous aimons à être propres, & nous le sommes toujours avec notre petit paquet. »

Elle paraissait de bonne humeur, & seulement lorsqu'elle adressait de temps en temps à Scipio quelques paroles amicales, sa voix devenait toute mélancolique; je ne savais pas pourquoi, mais je le sus plus tard, lorsque l'oncle revint.

La journée s'avançait, sur les quatre heures la nuit commençait à se faire; en ce moment tout était prêt, le sac renfermant les effets de madame Thérèse pendait au mur. Elle s'assit au coin du fourneau, m'attirant sur ses genoux en silence; Lisbeth rentra dans la cuisine, préparer le souper, & dès lors aucune parole ne fut échangée; la pauvre femme rêvait sans doute à l'avenir qui l'attendait sur la route de Mayence, au milieu de ses compagnons d'infortune; elle ne disait rien, & je sentais sa douce respiration sur ma joue.

Cela durait depuis une demi-heure, & la nuit était venue, lorsque l'oncle ouvrit la porte en demandant :

« Etes-vous là, madame Thérèse?

— Oui, monsieur le docteur.

— Bon.. bon... j'ai vu mes malades... j'ai prévenu Koffel, le mauser & le vieux Schmitt; tout va bien, ils seront ici ce soir pour recevoir vos adieux. »

Sa voix était raffermie. Il alla lui-même chercher de la lumière à la cuisine, & nous voyant ensemble en rentrant, cela parut le réjouir.

« Fritzel se conduit bien, dit-il. Maintenant il va perdre vos bonnes leçons; mais j'espère qu'il s'exercera tout seul à lire en français, & qu'il se rappellera toujours qu'un homme ne vaut que par ses connaissances. Je compte là-dessus. »

Alors madame Thérèse lui fit voir son petit paquet en détail; elle souriait, & l'oncle disait :

« Quel heureux caractère ont ces Fran-

çais! Au milieu des plus grandes infortunes, ils conservent un fonds de gaîté naturelle; leur désolation ne dure jamais plusieurs jours. Voilà ce que j'appelle un présent de Dieu, le plus beau, le plus désirable de tous. »

Mais de cette journée, — dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, parce qu'elle fut la première où je vis la tristesse de ceux que j'aimais; — de tout ce jour, ce qui m'attendrit le plus, ce fut quelques instants avant le souper, lorsque, tranquillement assise derrière le poêle, la tête de Scipio sur les genoux, & regardant au fond de la salle obscure d'un air rêveur, madame Thérèse se prit tout à coup à dire :

« Monsieur le docteur, je vous dois bien des choses... & cependant il faut que je vous fasse encore une demande.

— Quoi donc, madame Thérèse?

— C'est de garder auprès de vous mon pauvre Scipio... de le garder en souvenir

de moi... Qu'il soit le compagnon de Fritzel, comme il a été le mien, & qu'il n'ait pas à supporter les nouvelles épreuves de ma vie de prisonnière. »

Comme elle disait cela, je crus sentir mon cœur se gonfler, & je frémis de bonheur & de tendresse jusqu'au fond des entrailles. J'étais accroupi sur ma petite chaise basse devant le fourneau; je pris mon Scipio, je l'attirai, j'enfonçai mes deux grosses mains rouges dans son épaisse toison, un véritable déluge de larmes inonda mes joues; il me semblait qu'on venait de me rendre tous les biens de la terre & du ciel que j'avais perdus.

L'oncle me regardait tout surpris; il comprit sans doute ce que j'avais souffert en songeant qu'il fallait me séparer de Scipio, car, au lieu de faire des observations à madame Thérèse sur le sacrifice qu'elle s'imposait, il dit simplement :

« J'accepte, madame Thérèse, j'accepte pour Fritzel, afin qu'il se souvienne com-

bien vous l'avez aimé; qu'il se rappelle toujours que dans le plus grand chagrin vous lui avez laissé, comme marque de votre affection, un être bon, fidèle, non-seulement votre propre compagnon, mais encore celui de Petit-Jean, votre frère; qu'il ne l'oublie jamais & qu'il vous aime aussi. »

Puis s'adressant à moi :

« Fritzel, dit-il, tu ne remercies pas madame Thérèse? »

Alors je me levai, & sans pouvoir dire un mot tant je sanglotais, j'allai me jeter dans les bras de cette excellente femme, & je ne la quittai plus; je me tenais près d'elle, le bras sur son épaule, regardant à nos pieds Scipio à travers de grosses larmes, & le touchant du bout des doigts, avec un sentiment de joie inexprimable.

Il fallut du temps pour m'apaiser. Madame Thérèse, en m'embrassant, disait : « Cet enfant a bon cœur, il s'attache facilement, c'est bien ! » ce qui redoublait en-

core mes pleurs. Elle écartait mes cheveux de mon front & semblait attendrie.

Après le souper, Koffel, le mauser et le vieux Schmitt arrivèrent gravement, le bonnet sous le bras; ils exprimèrent à madame Thérèse leur chagrin de la voir partir, et leur indignation contre ce gueux de Richter, auquel tout le monde attribuait la dénonciation, car seul il était capable d'un trait pareil.

On s'était assis autour du fourneau; madame Thérèse semblait touchée de la douleur de ces braves gens, et malgré cela, son caractère ferme, décidé, ne l'abandonnait pas.

« Écoutez, mes amis, dit-elle, si le monde était semé de roses, & si l'on ne trouvait partout que des gens de cœur pour célébrer la justice & le bon droit, quel mérite aurait-on à soutenir ces principes? Franchement, cela ne vaudrait pas la peine de vivre! Nous avons de la chance d'arriver dans un temps où l'on fait de grandes

choses, où l'on combat pour la liberté; du moins on parlera de nous, et notre existence n'aura pas été inutile : toutes nos misères, toutes nos souffrances, tout notre sang répandu formeront un sublime spectacle pour les générations futures; tous les gueux frémiront en pensant qu'ils auraient pu nous rencontrer & que nous les aurions balayés, & toutes les grandes âmes regretteront de n'avoir pu prendre part à nos travaux. Voilà le fond des choses. Ne me plaignez donc pas; je suis fière & je suis heureuse de souffrir pour la France, qui représente dans le monde la liberté, la justice & le droit. — Vous nous croyez peut-être battus? c'est une erreur : nous avons reculé d'un pas hier, nous en ferons vingt en avant demain. Et si par malheur la France ne représente plus un jour cette grande cause que nous défendons, d'autres peuples prendront notre place et poursuivront notre ouvrage, car la justice & la liberté sont immortelles & tous les despotes

du monde ne parviendront jamais à les détruire. — Quant à moi, je pars pour Mayence et peut-être pour la Prusse, escortée par des soldats de Brunswick ; mais souvenez-vous de ce que je vous dis : les Républicains n'en sont encore qu'à leur première étape, & je suis sûre qu'avant la fin de l'année prochaine ils viendront me délivrer. »

Ainsi parlait cette femme fière, qui souriait, & dont les yeux étincelaient. On voyait bien que les misères n'étaient rien pour elle, & chacun pensait : « Si ce sont là les femmes républicaines, qu'est-ce que les hommes doivent donc être ? »

Koffel pâlissait de plaisir en l'écoutant parler ; le mauser clignait de l'œil à l'oncle & lui disait tout bas :

« Tout ça, je le sais depuis longtemps, c'est écrit dans mon livre ; il faut que ces choses arrivent... c'est écrit ! »

Le vieux Schmitt, ayant demandé la permission d'allumer sa pipe, lançait de

grosses bouffées coup sur coup, & murmurait entre ses dents :

« Quel malheur que je n'aie pas vingt ans, j'irais m'engager chez ces gens-là! Voilà ce qu'il me fallait..... Qu'est-ce qui m'empêcherait de devenir général comme le premier venu? Quel malheur! »

Enfin, sur le coup de neuf heures, l'oncle dit :

« Il se fait tard..... il faudra partir avant le jour..... Je crois que nous ferions bien d'aller prendre un peu de repos. »

Et tout le monde se leva dans une sorte d'attendrissement; on s'embrassa les uns les autres comme de vieilles connaissances, en se promettant de ne jamais s'oublier. Koffel & Schmitt sortirent les premiers, le mauser & l'oncle s'entretinrent un instant tout bas sur le seuil de la maison. Il faisait un clair de lune superbe, tout était blanc sur la terre; le ciel, d'un bleu sombre, fourmillait d'étoiles. Madame Thérèse, Scipio & moi nous sortîmes contempler

ce magnifique spectacle, qui montre bien la petitesse & la vanité des choses humaines quand on y pense, & qui confond l'esprit par sa grandeur sans bornes.

Puis le mauser s'éloigna, serrant de nouveau la main de l'oncle; on le voyait comme en plein jour marcher dans la rue déserte. Enfin il disparut au coin de la ruelle des Orties, & le froid étant très-vif, nous rentrâmes tous en nous souhaitant le bonsoir.

L'oncle, sur le seuil de ma chambre, m'embrassa & me dit d'une voix étrange, en me serrant sur son cœur :

« Fritzel... travaille... travaille... & conduis-toi bien, cher enfant! »

Il entra chez lui tout ému.

Moi, je ne pensais qu'au bonheur de garder Scipio. Une fois dans ma chambre, je le fis coucher à mes pieds, entre le chaud duvet & le bois de lit; il se tenait là tranquille, la tête entre les pattes; je sentais ses flancs se dilater doucement à chaque

respiration, & je n'aurais pas changé mon sort contre celui de l'empereur d'Allemagne.

Jusque passé dix heures, il me fut impossible de dormir, en songeant à ma félicité. L'oncle allait & venait chez lui; je l'entendis ouvrir son secrétaire, puis faire du feu dans le poêle de sa chambre pour la première fois de l'hiver; je pensai qu'il avait l'idée de veiller, & je finis par m'endormir profondément.

XVI

Neuf heures sonnaient à l'église, lorsque je fus éveillé par un cliquetis de ferraille devant notre maison; des chevaux piétinaient sur la terre durcie, on entendait des gens parler à notre porte.

L'idée me vint aussitôt que les Prussiens arrivaient pour prendre madame Thérèse, & je souhaitai de tout mon cœur que l'oncle Jacob n'eût pas aussi longtemps dormi que moi. Deux minutes après je descendais l'escalier, & je découvrais au bout de l'allée cinq ou six hussards enveloppés dans leur dolman, la grande sabretache pendant jusqu'au-dessous de l'étrier, & le sabre au poing. L'officier, un petit blond très-maigre, les joues creuses, les pommettes plaquées de rose & les grosses moustaches d'un roux fauve, se tenait en travers de l'allée sur un grand cheval noir, & Lisbeth, le balai à la main, répondait à ses questions d'un air effrayé.

Plus loin s'étendait un cercle de gens, la bouche béante, se penchant l'un sur l'autre pour entendre. Au premier rang, je remarquai le mauser, les mains dans les poches, & monsieur Richter qui souriait, les yeux plissés & les dents découvertes, comme un vieux renard en jubilation. Il

était venu sans doute pour jouir de la confusion de l'oncle.

« Ainsi votre maître & la prisonnière sont partis ensemble ce matin? disait l'officier.

— Oui, monsieur le commandant, répondit Lisbeth.

— A quelle heure?

— Entre cinq & six heures, monsieur le commandant, il faisait encore nuit; j'ai moi-même accroché la lanterne au timon du traîneau.

— Vous aviez donc reçu l'avis de notre arrivée? » dit l'officier en lui lançant un coup d'œil perçant.

Lisbeth regarda le mauser, qui sortit du cercle & répondit pour elle sans gêne:

« Sauf votre respect, j'ai vu le docteur Jacob hier soir, c'est un de mes amis... Cette pauvre vieille ne sait rien... Depuis longtemps le docteur était las de la Française, il avait envie de s'en débarrasser, & quand il a vu qu'elle pouvait supporter le

voyage, il a profité du premier moment.

— Mais comment ne les avons-nous pas rencontrés sur la route? s'écria le Prussien en regardant le mauser de la tête aux pieds.

— Hé! vous aurez pris le chemin de la vallée, le docteur aura passé par le Waldeck & la montagne; il y a plus d'un chemin pour aller à Kaiserslautern. »

L'officier, sans répondre, sauta de son cheval, il entra dans notre chambre, poussa la porte de la cuisine & fit semblant de regarder à droite & à gauche; puis il ressortit & dit en se remettant en selle :

« Allons, voilà notre affaire faite; le reste ne nous regarde plus. »

Il se dirigea vers le *Cruchon d'or*, ses hommes le suivirent, & la foule se dispersa, causant de ces événements extraordinaires. Richter semblait confus & comme indigné, Spick nous regardait d'un œil louche; ils remontèrent ensemble les marches de l'auberge, & Scipio, qui s'était tenu sur notre

escalier, sortit alors en aboyant de toutes ses forces.

Les hussards se rafraîchirent au *Cruchon d'or,* puis nous les revîmes passer devant chez nous, sur la route de Kaiserslautern, & depuis nous n'en eûmes plus de nouvelles.

Lisbeth & moi nous pensions que l'oncle reviendrait à la nuit; mais quand nous vîmes s'écouler tout le jour, puis le lendemain et le surlendemain sans même recevoir de lettre, on peut s'imaginer notre inquiétude.

Scipio montait & descendait dans la maison; il se tenait le nez au bas de la porte du matin au soir, appelant madame Thérèse, reniflant & pleurant d'un ton lamentable. Sa désolation nous gagnait; mille idées de malheurs nous passaient par la tête.

Le mauser venait nous voir tous les soirs et nous disait :

« Bah! tout cela n'est rien, le docteur

a voulu recommander madame Thérèse, il ne pouvait pas la laisser partir avec les prisonniers, c'était contraire au bon sens; il aura demandé une audience au feld-maréchal Brunswick, pour tâcher de la faire entrer à l'hôpital de Kaiserslautern... Toutes ces démarches demandent du temps... Tranquillisez-vous, il reviendra. »

Ces paroles nous rassuraient un peu, car le taupier semblait très-calme; il fumait sa pipe au coin du fourneau, les jambes étendues & la mine rêveuse.

Malheureusement le garde forestier Rœdig, qui demeurait dans les bois, sur le chemin de Pirmasens, où se trouvaient alors les Français, vint apporter un rapport à la mairie d'Anstatt, & s'étant arrêté quelques instants à l'auberge de Spick, il raconta que l'oncle Jacob avait passé, trois jours auparavant, vers huit heures du matin, devant la maison forestière & qu'il s'y était même arrêté un instant avec madame Thérèse, pour se réchauffer & boire un

verre de vin. Il dit aussi que l'oncle paraissait tout joyeux, & qu'il avait deux longs *kougelreiter* dans les poches de sa houppelande.

Alors le bruit courut que le docteur Jacob, au lieu de se rendre à Kaiserslautern, avait conduit la prisonnière chez les Républicains, & ce fut un grand scandale; Richter & Spick criaient partout qu'il méritait d'être fusillé, que c'était une abomination, & qu'il fallait confisquer ses biens.

Le mauser & Koffel répondaient que le docteur s'était sans doute trompé de chemin à cause des grandes neiges, qu'il avait pris à gauche dans la montagne, au lieu de tourner à droite, mais chacun savait bien que l'oncle Jacob connaissait le pays comme pas un contrebandier, & l'indignation augmentait de jour en jour.

Je ne pouvais plus sortir sans entendre mes camarades crier que l'oncle Jacob était un jacobin; il me fallait livrer bataille pour

le défendre, & malgré le secours de Scipio, je rentrai plus d'une fois à la maison le nez meurtri.

Lisbeth se désolait surtout des bruits de confiscation :

« Quel malheur! disait-elle les mains jointes, quel malheur à mon âge, d'être forcée de faire son paquet & d'abandonner une maison où l'on a passé la moitié de sa vie ! »

C'était bien triste. Le mauser seul conservait son air tranquille.

« Vous êtes des fous de vous faire du mauvais sang, disait-il; je vous répète que le docteur Jacob se porte bien & qu'on ne confisquera rien du tout. Tenez-vous en paix, mangez bien, dormez bien, & pour le reste, j'en réponds. »

Il clignait de l'œil d'un air malin, & finissait toujours par dire :

« Mon livre raconte ces choses... Maintenant elles s'accomplissent & tout va très-bien. »

Malgré ces assurances tout allait de mal en pis, et la racaille du village excitée par ce gueux de Richter commençait à venir crier sous nos fenêtres, lorsqu'un beau matin tout rentra subitement dans l'ordre. Vers le soir le mauser arriva, la mine riante, & prit sa place ordinaire en disant à Lisbeth qui filait :

« Eh bien, on ne crie plus, on ne veut plus nous confisquer, on se tient bien tranquille, hé! hé! hé! »

Il n'en dit pas davantage, mais dans la nuit nous entendîmes des voitures passer en foule, des gens marcher en masse par la grande rue; c'était pire qu'à l'arrivée des Républicains, car personne ne s'arrêtait: on allait... on allait toujours!

Je ne pus dormir une minute, Scipio à chaque instant grondait. Au petit jour, ayant regardé par nos vitres, je vis encore une dizaine de grandes voitures chargées de blessés, s'éloigner en cahotant. C'étaient des Prussiens. Puis arrivèrent deux ou

trois canons, puis une centaine de hussards, de cuirassiers, de dragons, pêle-mêle dans un grand désordre; puis des cavaliers démontés, leur porte-manteau sur l'épaule & couverts de boue jusqu'à l'échine. Tous ces hommes semblaient harassés; mais ils ne s'arrêtaient pas, ils n'entraient pas dans les maisons, & marchaient comme s'ils avaient eu le diable à leurs trousses.

Les gens, sur le seuil de leur porte, regardaient cela d'un air morne.

En jetant les yeux sur la côte du Birkenwald, on voyait la file des voitures, des caissons, de la cavalerie & de l'infanterie se prolonger bien au delà du bois.

C'était l'armée du feld-maréchal Brunswick en retraite après la bataille de Frœschwiller, comme nous l'avons appris plus tard; elle avait traversé le village dans une seule nuit. Cela se passait du 28 au 29 décembre, & si je me le rappelle si bien, c'est que le lendemain de bonne heure, le

mauser & Koffel arrivèrent tout joyeux, ils avaient une lettre de l'oncle Jacob, & le mauser, en nous la montrant, dit :

« Hé! hé! hé! ça va bien... ça va bien! le règne de la justice & de l'égalité commence... Ecoutez un peu! »

Il s'assit devant notre table, les deux coudes écartés. J'étais près de lui & je lisais par-dessus son épaule; Lisbeth, toute pâle, écoutait derrière, & Koffel, debout contre la vieille armoire, souriait en se caressant le menton. Ils avaient déjà lu la lettre deux ou trois fois, le mauser la savait presque par cœur.

Donc il lut ce qui suit, en s'arrêtant parfois pour nous regarder d'un air d'enthousiasme :

« *Wissembourg, le* 8 *Nivôse an II*
« *de la République française.*

« Aux citoyens Mauser & Koffel, à la citoyenne « Lisbeth, au petit citoyen Fritzel, salut & frater- « nité!

« La citoyenne Thérèse & moi nous vous souhai-
« tons d'abord joie, concorde & prospérité.

« Vous saurez ensuite que nous vous écrivons ces
« lignes de Wissembourg, au milieu des triomphes
« de la guerre : nous avons chassé les Prussiens de
« Frœschwiller, & nous sommes tombés sur les Au
« trichiens au Geisberg comme le tonnerre.

« Ainsi l'orgueil & la présomption reçoivent leur
« récompense ; quand les gens ne veulent pas enten-
« dre de bonnes raisons, il faut bien leur en donner
« de meilleures ; mais c'est terrible d'en venir à de
« telles extrémités, oui, c'est terrible !

« Mes chers amis, depuis longtemps je gémissais
« en moi-même sur l'aveuglement de ceux qui
« dirigent les destinées de la vieille Allemagne ; je
« déplorais leur esprit d'injustice, leur égoïsme ; je
« me demandais si mon devoir d'honnête homme
« n'était pas de rompre avec tous ces êtres orgueil-
« leux, & d'adopter les principes de justice, d'égalité
« & de fraternité proclamés par la Révolution fran-
« çaise. Tout cela me jetait dans un grand trouble,
« car l'homme tient aux idées qu'il a reçues de ses
« pères, & de telles révolutions intérieures ne se
« font pas sans un grand déchirement. Néanmoins
« j'hésitais encore, mais lorsque les Prussiens, con-
« trairement au droit des gens, réclamèrent la mal-
« heureuse prisonnière que j'avais recueillie, je ne

« pus en supporter davantage : au lieu de conduire « madame Thérèse à Kaiserslautern, je pris aussi- « tôt la résolution de la mener à Pirmasens, chose « que j'ai faite avec l'aide de Dieu.

« A trois heures de l'après-midi, nous étions en « vue des avant-postes, & comme madame Thé- « rèse regardait, elle entendit le tambour & s'écria : « Ce sont les Français ! monsieur le docteur, vous « m'avez trompée ! » Elle se jeta dans mes bras, « fondant en larmes, & je me pris moi-même à « pleurer, tant j'étais ému !

« Sur toute la route, jusqu'à Pirmasens, les soldats « criaient : « Voici la citoyenne Thérèse ! » Ils nous « suivaient, & quand il fallut descendre du traî- « neau, plusieurs m'embrassèrent avec une véritable « effusion. D'autres me serraient les mains, enfin « on m'accablait d'honneurs.

« Je ne vous parlerai pas, mes chers amis, de la « rencontre de madame Thérèse & du petit Jean ; ces « choses ne sont pas à peindre ! Tous les plus vieux « soldats du bataillon, même le commandant Du- « chêne, qui n'est pas tendre, détournaient la tête « pour ne pas montrer leurs larmes : c'était un spec- « tacle comme je n'en ai jamais vu de ma vie. Le pe- « tit Jean est un brave garçon ; il ressemble beaucoup « à mon cher petit Fritzel, aussi je l'aime bien.

« En ce même jour il se passa des événements « extraordinaires à Pirmasens. Les Républicains

« campaient autour de la ville ; le général Hoche « annonça qu'on allait prendre les quartiers d'hiver, « & qu'il fallait construire des baraques. Mais les « soldats refusèrent : ils voulaient loger dans les « maisons. Alors le général déclara que ceux qui « refuseraient le service ne marcheraient pas au « combat. J'ai moi-même assisté à cette proclama- « tion, qui se lisait dans les compagnies, & j'ai vu « le général Hoche forcé de pardonner à ces hommes « devant le palais du prince, car ils étaient dans le « plus grand désespoir.

« Le général ayant appris qu'un médecin d'An- « statt avait ramené la citoyenne Thérèse au 2e ba- « taillon de la 1re brigade, je reçus l'ordre, vers « huit heures, d'aller à l'Orangerie. Il était là, « près d'une table de sapin, habillé comme un simple « *hauptmann* (1), avec deux autres citoyens qu'on « m'a dit être les conventionnels Lacoste & Baudot, « deux grands maigres qui me regardaient de tra- « vers. — Le général vint à ma rencontre : c'est « un homme brun, les yeux jaunes & les che- « veux partagés au milieu du front ; il s'arrêta en « face de moi & me regarda deux secondes. Moi, « songeant que ce jeune homme commandait l'armée « de la Moselle, j'étais troublé ; mais tout à coup il « me tendit la main & me dit : « Docteur Wagner,

(1) Capitaine.

« je vous remercie de ce que vous avez fait pour « la citoyenne Thérèse; vous êtes un homme de « cœur. »

« Puis il m'emmena près de la table, où se trouvait déployée une carte, et me demanda différents renseignements sur le pays d'une façon si « claire, qu'on aurait cru qu'il connaissait les « choses bien mieux que moi. Naturellement je « répondais, les deux autres écoutaient en silence. « Finalement il me dit : « Docteur Wagner, je ne « puis vous proposer de servir dans les armées « de la République, votre nationalité s'y oppose; « mais le 1er bataillon de la 2e brigade vient de « perdre son chirurgien-major, le service de nos « ambulances est encore incomplet, nous n'avons « que des jeunes gens pour secourir nos blessés, je « vous confie ce poste d'honneur: l'humanité n'a « pas de patrie ! Voici votre commission. » Il écrivit « quelques mots au bout de la table, & me prit en- « core une fois la main en me disant : — Docteur, « croyez à mon estime ! » Après cela, je sortis.

« Madame Thérèse m'attendait dehors, & quand « elle sut que j'allais être à la tête de l'ambu- « lance du 1er bataillon, vous pouvez vous figurer « sa joie.

« Nous pensions tous rester à Pirmasens jusqu'au « printemps; les baraques étaient en train de se bâ- « tir, quand dans la nuit du surlendemain, vers

« dix heures, tout à coup nous reçûmes l'ordre de « nous mettre en route sans éteindre les feux, sans « faire de bruit, sans battre la caisse ni sonner de la « trompette. Tout Pirmasens dormait. J'avais deux « chevaux, l'un sous moi, l'autre en main; j'étais « au milieu des officiers, près du commandant Du- « chêne.

« Nous partons, les uns à cheval, les autres à « pied, les canons, les caissons, les voitures entre « nous, la cavalerie sur les flancs, sans lune et sans « rien pour nous guider. Seulement, de loin en loin, « un cavalier au tournant des chemins, disait: « Par « ici... par ici!...» Vers onze heures la lune se montra, « nous étions en pleine montagne: toutes les cimes « étaient blanches de neige. Les hommes à pied, le « fusil sur l'épaule, couraient pour se réchauffer; « deux ou trois fois il me fallut descendre de cheval, « tant j'avais l'onglée. Madame Thérèse, dans sa « charrette couverte d'une toile grise, me tendait la « gourde, & les capitaines étaient toujours là, prêts « à la recevoir après moi; plus d'un soldat avait « aussi son tour.

« Mais nous allions, nous allions sans nous arrê- « ter, de sorte que vers six heures, quand le soleil « pâle se mit à blanchir le ciel, nous étions à Lem- « bach, sous la grande côte boisée de Steinfelz, à « trois quarts de lieue de Wœrth. Alors, de tous les « côtés on entendit crier: « Halte!... halte!...» Ceux

« de derrière arrivaient toujours ; à six heures &
« demie toute l'armée était réunie dans un vallon,
« & l'on se mit à faire la soupe.

« Le général Hoche, que j'ai vu passer alors avec
« ses deux grands conventionnels, riait ; il semblait
« de bonne humeur. Il entra dans la dernière mai-
« son du village ; les gens étaient étonnés de nous
« voir à cette heure, comme ceux d'Anstatt à l'arri-
« vée des Républicains. Les maisons sont si petites
« ici, et si misérables, qu'il fallut porter deux tables
« dehors, et que le général tint conseil en plein air
« avec ses officiers, pendant que les troupes cuisaient
« ce qu'elles avaient emporté.

« Cette halte dura juste le temps de manger &
« de reboucler son sac. Ensuite il fallut repartir
« mieux en ordre.

« A huit heures, en sortant de la vallée de Reichs-
« hofen, nous vîmes les Prussiens retranchés sur
« les hauteurs de Frœschwiller & de Wœrth ; ils
« étaient plus de vingt mille, & leurs redoutes s'éle-
« vaient les unes au-dessus des autres.

« Toute l'armée comprit alors que nous avions
« marché si vite pour surprendre ces Prussiens seuls,
« car les Autrichiens étaient à quatre ou cinq lieues
« de là, sur la ligne de la Motter. Malgré cela, je ne
« vous cache pas, mes chers amis, que cette vue me
« porta d'abord un coup terrible ; plus je regardais,
« plus il me semblait impossible de gagner la ba-

« taille. D'abord ils étaient plus nombreux que nous, « ensuite ils avaient creusé des fossés garnis de pa- « lissades, & derrière on voyait très-bien les canon- « niers, qui se penchaient à côté de leurs canons, & « qui nous observaient, tandis que des files de baïon- « nettes innombrables se prolongeaient jusque sur « la côte.

« Les Français, avec leur caractère insouciant, ne « voyaient pas tout cela & paraissaient même très- « joyeux. Le bruit s'étant répandu que le général « Hoche venait de promettre six cents francs pour « chaque pièce enlevée à l'ennemi, ils riaient en se « mettant le chapeau sur l'oreille, et regardaient « les canons en criant : « Adjugé! adjugé! » Il y « avait de quoi frémir de voir une pareille insou- « ciance & d'entendre ces plaisanteries.

« Nous autres, l'ambulance, les voitures de toute « sorte, les caissons vides pour transporter les bles- « sés, nous restâmes derrière, & pour dire la vérité, « cela me fit un véritable plaisir.

« Madame Thérèse était à trente ou quarante pas « en avant de moi, j'allai me mettre près d'elle avec « mes deux aides, dont l'un a été garçon apothicaire « à Landrecies, et l'autre dentiste, & qui se sont « faits chirurgiens d'eux-mêmes. Mais ils ont déjà « de l'expérience, & ces jeunes gens, avec un peu « de loisir et de travail, deviendront peut-être quel- « que chose. Madame Thérèse embrassait alors le

« petit Jean, qui se mit à courir pour suivre le ba-
« taillon.

« Toute la vallée, à droite & à gauche, était pleine « de cavalerie en bon ordre. Le général Hoche, en « arrivant, choisit lui-même tout de suite la place « de deux batteries sur les collines de Reichshofen, « & l'infanterie fit halte au milieu de la vallée.

« Il y eut encore une délibération, puis toute l'in- « fanterie se rangea en trois colonnes ; l'une passa « sur la gauche, dans la gorge de Réebach, les deux « autres se mirent en marche sur les retranchements « l'arme au bras.

« Le général Hoche, avec quelques officiers, se « plaça sur une petite hauteur, à gauche de la « vallée.

« Tout ce qui suivit, mes chers amis, me semble « encore un rêve. Au moment où les colonnes arri- « vaient au pied de la côte, un horrible fracas, « comme une espèce de déchirement épouvantable, « retentit ; tout fut couvert de fumée : c'étaient les « Prussiens qui venaient de lâcher leurs batteries. « Une seconde après, la fumée s'étant un peu dissi- « pée, nous vîmes les Français plus haut sur « la côte ; ils allongeaient le pas, des quantités « de blessés restaient derrière, les uns étendus « sur la face, les autres assis & cherchant à se re- « lever.

« Pour la seconde fois les Prussiens tirèrent, puis

« on entendit le cri terrible des Républicains : « *A* « *la baïonnette !* » Et toute la montagne se mit à « petiller, comme un feu de charbonnière où l'on « donne un coup de pied. On ne se voyait plus, « parce que le vent poussait la fumée sur nous, & « l'on ne pouvait plus se dire un mot à quatre pas, « tant la fusillade, les hommes & le canon ton- « naient & hurlaient ensemble. Sur les côtés, les « chevaux de notre cavalerie hennissaient et vou- « laient partir ; ces animaux sont vraiment sauvages, « ils aiment le danger, on avait mille peines à les « retenir.

« De temps en temps il se faisait un trou dans la « fumée, alors on voyait les Républicains crampon- « nés aux palissades comme une fourmilière ; les « uns, à coup de crosse, essayaient de renverser les « retranchements, d'autres cherchaient un passage ; « les commandants à cheval, l'épée en l'air, ani- « maient leurs hommes, & de l'autre côté le « Prusssiens lançaient des coups de baïonnette, « lâchaient leurs fusils dans le tas, ou levaient des « deux mains leurs grands refouloirs comme des « massues pour assommer les gens. C'était ef- « frayant ! Une seconde après, un autre coup de « vent couvrait tout, & l'on ne pouvait savoir com- « ment cela finirait.

« Le général Hoche envoyait ses officiers l'un après « l'autre porter de nouveaux ordres ; ils partaient

« comme le vent dans la fumée, on aurait dit des « ombres. Mais la bataille se prolongeait & les Répu- « blicains commençaient à reculer, quand le général « descendit lui-même ventre à terre ; dix minutes « après le chant de *la Marseillaise* couvrait tout « le tumulte, ceux qui avaient reculé revenaient à la « charge.

« La seconde attaque commença plus furieuse « que la première. Les canons seuls tonnaient en- « core & renversaient des files d'hommes. Tous les « Républicains s'avançaient en masse, Hoche au mi- « lieu d'eux. Nos batteries tiraient aussi sur les « Prussiens. Ce qui se passa quand les Français fu- « rent encore une fois près des palissades est quel- « que chose d'impossible à décrire. Si le père Adam « Schmitt avait été avec nous, il aurait vu ce qu'on « peut appeler une terrible bataille. Les Prussiens « montrèrent là qu'ils étaient les soldats du grand « Frédéric ; baïonnettes contre baïonnettes, tantôt « les uns, tantôt les autres reculaient ou poussaient « en avant.

« Mais ce qui décida la victoire pour les Républi- « cains, ce fut l'arrivée de leur troisième colonne « sur les hauteurs, à gauche des retranchements ; « elle avait tourné le Réebach & sortait du bois au « pas de course. Alors il fallut bien quitter la partie ; « les Prussiens, pris des deux côtés à la fois, se re- « tirèrent, abandonnant dix-huit pièces de canon,

« vingt-quatre caissons & leurs retranchements
« pleins de blessés & de morts. Ils se dirigèrent du
« côté de Wœrth, & nos dragons, nos hussards, qui
« ne se possédaient plus d'impatience, partirent en-
« fin courbés sur leurs selles, comme un mur qui
« s'ébranle. Nous apprîmes le même soir qu'ils
« avaient fait douze cents prisonniers & remporté
« six canons.

« Voilà, mes chers amis, ce qu'on appelle le com-
« bat de Wœrth & de Frœschwiller, dont la nou-
« velle a dû vous parvenir au moment où je vous
« écris, & qui restera toujours présent à ma mémoire.

« Depuis ce moment je n'ai rien vu de nouveau;
« mais que d'ouvrage nous avons eu! Jour et nuit
« il a fallu couper, trancher, amputer, tirer des bal-
« les; nos ambulances sont encombrées de blessés:
« c'est une chose bien triste.

« Cependant, le lendemain de la victoire, l'armée
« s'était portée en avant. Quatre jours après, nous
« avons appris que les conventionnels Lacoste &
« Baudot, ayant reconnu que la rivalité de Hoche &
« de Pichegru nuisait aux intérêts de la République,
« avaient donné le commandement à Hoche tout
« seul, & que celui-ci, se voyant à la tête des
« deux armées du Rhin & de la Moselle, sans per-
« dre une minute, en avait profité pour attaquer
« Wurmser sur les lignes de Wissembourg; qu'il
« l'avait battu complétement au Gaisberg, de sorte

« qu'à cette heure, les Prussiens sont en retraite sur « Mayence, les Autrichiens sur Gemersheim, et que « le territoire de la République est débarrassé de « tous ses ennemis.

« Quant à moi, je suis maintenant à Wissembourg, « accablé d'ouvrage ; madame Thérèse, le petit Jean « & les restes du 1er bataillon occupent la place, et « l'armée marche sur Landau, dont l'heureuse dé- « livrance fera l'admiration des siècles futurs.

« Bientôt, bientôt, mes chers amis, nous suivrons « l'armée, nous passerons par Anstatt, couronnés « des palmes de la victoire ; nous pourrons encore « une fois vous serrer sur nos cœurs, & célébrer « avec vous le triomphe de la justice & de la li- « berté.

« O chère liberté ! rallume dans nos âmes le feu « sacré dont brûlèrent jadis tant de héros ; forme au « milieu de nous des générations qui leur ressem- « blent ; que le cœur de tout citoyen tressaille à ta « voix ; inspire le sage qui médite ; porte l'homme « courageux aux actions héroïques ; anime le guer- « rier d'un enthousiasme sublime ; que les despotes « qui divisent les nations pour les opprimer dispa- « raissent de ce monde, & que la sainte fraternité « réunisse tous les peuples de la terre dans une « même famille !

« Avec ces vœux & ces espérances, la bonne ma-

« dame Thérèse, petit Jean & moi nous vous em-
« brassons de cœur.

« Jacob Wagner.

« *P. S.* — Petit Jean recommande à son ami
« Fritzel d'avoir bien soin de Scipio. »

La lettre de l'oncle Jacob nous remplit tous de joie, & l'on peut s'imaginer avec quelle impatience nous attendîmes dès lors le 1er bataillon.

Cette époque de ma vie, quand j'y pense, me produit l'effet d'une fête; chaque jour nous apprenions quelque chose de nouveau : après l'occupation de Wissembourg, la levée du siége de Landau, puis la prise de Lauterbourg, puis celle de Kaiserslautern, puis l'occupation de Spire, où les Français recueillirent un grand butin, que Hoche fit transporter à Landau, pour indemniser les habitants de leurs pertes.

Autant les gens du village avaient crié contre nous, autant alors ils nous tenaient

en vénération. Il était même question de mettre Koffel du conseil municipal & de nommer le mauser bourgmestre; on ne savait pas pourquoi, car personne jusqu'alors n'avait eu cette idée; mais le bruit commençait à se répandre que nous allions redevenir Français, que nous avions été Français quinze cents ans auparavant, & que c'était une abomination de nous avoir tenus si longtemps en esclavage.

Richter avait pris la fuite, sachant bien ce qui l'attendait, et Joseph Spick ne sortait plus de sa baraque.

Chaque jour les gens de la grande rue regardaient sur la côte pour voir arriver les véritables défenseurs de la patrie; malheureusement la plupart suivaient la route de Wissembourg à Mayence, laissant Anstatt sur leur gauche, dans la montagne; on ne voyait passer que des traînards, qui coupaient au court par la traverse du Bourgerwald. Cela nous désolait, & nous finissions par croire que notre bataillon n'arri-

verait jamais, lorsqu'un après-midi le mauser entra tout essouflé en criant:

« Les voilà... ce sont eux! »

Il revenait des champs, la pioche sur l'épaule, & de loin il avait vu sur la route une foule de soldats. Tout le village savait déjà la nouvelle, tout le monde sortait. Moi, ne me possédant plus d'enthousiasme, je courus à la rencontre de notre bataillon, avec Hans Aden & Frantz Sépel, que je rencontrai sur la route. Il faisait du soleil, la neige fondait, les flaques de boue éclataient autour de nous comme des obus à chaque pas; mais nous n'y prenions pas garde, & durant une demi-heure nous ne cessâmes point de galoper. La moitié du village, hommes, femmes, enfants, nous suivaient en criant: « Ils arrivent!..... ils arrivent! » Les idées des gens changent d'une façon singulière, tout le monde était alors ami de la République.

Une fois sur la montée du Birkenwald, Hans Aden, Frantz Sépel & moi nous vî-

mes enfin notre bataillon qui s'approchait à mi-côte, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, les officiers derrière les compagnies. Plus loin, sur le grand pont, défilaient les voitures. Tout cela s'avançait en sifflant, en causant, comme les soldats en route; l'un s'arrêtait pour allumer sa pipe, l'autre donnait un coup d'épaule pour relever son sac; on entendait des voix glapissantes, des éclats de rire, car les Français sont ainsi, quand ils marchent en troupe, il leur faut toujours des histoires & de joyeux propos pour entretenir leur bonne humeur.

Moi, dans cette foule, je ne cherchais des yeux que l'oncle Jacob & madame Thérèse; il me fallut quelque temps pour les découvrir à la queue du bataillon. Enfin je vis l'oncle, il était derrière, à cheval sur *Rappel*. J'eus d'abord de la peine à le reconnaître, car il avait un grand chapeau républicain, un habit à revers rouges & un grandsabre à fourreau de fer; cela le chan-

geait d'une façon incroyable, il paraissait beaucoup plus grand; mais je le reconnus tout de même, ainsi que madame Thérèse sur sa charrette couverte de toile, avec son même chapeau & sa même cravate; elle avait les joues roses & les yeux brillants; l'oncle chevauchait près d'elle, ils causaient ensemble.

Je reconnus aussi le petit Jean, que je n'avais vu qu'une fois; il marchait, un large baudrier orné de baguettes en travers de la poitrine, les bras couverts de galons, & son sabre ballottant derrière les jambes. Et le commandant, & le sergent Laflèche, & le capitaine que j'avais conduit dans notre grenier, & tous les soldats, oui, presque tous je les reconnaissais, il me semblait être dans une grande famille; & le drapeau couvert de toile cirée me faisait aussi plaisir à voir.

Je courais à travers tout le monde, Hans Aden & Frantz Sépel avaient déjà trouvé des camarades; moi, je marchais toujours,

j'étais à trente pas de la charrette & j'allais appeler: « Oncle! oncle! » quand madame Thérèse, se penchant par hasard, s'écria d'une voix joyeuse:

« Voici Scipio! »

Dans le même instant, Scipio, que j'avais oublié chez nous, tout effaré, tout crotté, sautait dans la voiture.

Aussitôt petit Jean s'écria:

« Scipio! »

Et le brave caniche, après avoir passé deux ou trois fois ses grosses moustaches sur les joues de madame Thérèse, bondit à terre & se mit à danser autour de petit Jean, aboyant, poussant des cris & se démenant comme un bienheureux.

Tout le bataillon l'appelait:

« Scipio, ici!... Scipio!... Scipio! »

L'oncle venait de m'apercevoir & me tendait les bras du haut de son cheval. Je m'accrochai à sa jambe, il me leva & m'embrassa; je sentis qu'il pleurait & cela m'attendrit. Il me tendit ensuite à madame

Thérèse, qui m'attira dans sa charrette en me disant :

« Bonjour, Fritzel. »

Elle paraissait bien heureuse & m'embrassait les larmes aux yeux.

Presque aussitôt le mauser & Koffel arrivèrent, donnant des poignées de main à l'oncle; puis les autres gens du village, pêle-mêle avec les soldats, qui remettaient aux hommes leurs sacs & leurs fusils pour les porter en triomphe, & qui criaient aux femmes :

« Hé! la grosse mère!... La jolie fille... par ici... par ici! »

C'était une véritable confusion, tout le monde fraternisait, & au milieu de tout cela, c'était encore petit Jean & moi qui paraissions les plus heureux.

« Embrasse petit Jean, » me criait l'oncle.

— Embrasse Fritzel, » disait madame Thérèse à son frère.

Et nous nous embrassions, nous nous regardions émerveillés.

« Il me plaît, cria petit Jean, il a l'air bon enfant !

— Toi, tu me plais aussi, » lui dis-je, tout fier de parler en français.

Et nous marchions bras dessus bras dessous, tandis que l'oncle & madame Thérèse se souriaient l'un à l'autre.

Le commandant me tendit aussi la main en disant :

« Hé ! docteur Wagner, voici votre défenseur. — Tu vas toujours bien, mon brave ?

— Oui, commandant.

— A la bonne heure ! »

C'est ainsi que nous arrivâmes aux premières maisons du village. Alors on s'arrêta quelques instants pour se mettre en ordre ; petit Jean accrocha son tambour sur sa cuisse, & le commandant ayant crié : « En avant, marche ! » les tambours retentirent.

Nous descendîmes la grande rue, marchant tous au pas & nous réjouissant d'une entrée si magnifique. Tous les vieux & les

vieilles qui n'avaient pu sortir étaient aux fenêtres & se montraient l'oncle Jacob, qui s'avançait d'un air digne derrière le commandant, entre ses deux aides. Je remarquai surtout le père Schmitt, debout à la porte de sa baraque; il redressait sa haute taille voûtée & nous regardait défiler avec un éclair dans l'œil.

Sur la place de la fontaine le commandant cria : « Halte! » On mit les fusils en faisceaux, & tout le monde se dispersa, les uns à droite, les autres à gauche; chaque bourgeois voulait avoir un soldat, tous voulaient se réjouir du triomphe de la République une & indivisible; mais ces Français, avec leurs mines joyeuses, suivaient de préférence les jolies filles.

Le commandant vint avec nous. La vieille Lisbeth était déjà sur la porte, ses longues mains levées au ciel, & criait :

« Ah! madame Thérèse... ah! monsieur le docteur!...

Ce furent de nouveaux cris de joie, de

nouvelles embrassades. Puis nous entrâmes, & le festin de jambon, d'andouilles & de grillades arrosées de vin blanc & de vieux bourgogne commença : Koffel, le mauser, le commandant, l'oncle, madame Thérèse, petit Jean & moi, je vous laisse à penser quelle table, quel appétit, quelle satisfaction !

Tout ce jour-là le 1er bataillon resta chez nous; puis il lui fallut poursuivre sa route, car ses quartiers d'hiver étaient à Hacmatt, à deux petites lieues d'Anstatt. L'oncle resta au village, il déposa son grand sabre & son grand chapeau; mais depuis ce moment jusqu'au printemps, il ne se passa pas de jour qu'il ne fût en route pour Hacmatt : il ne pensait plus qu'à Hacmatt.

De temps en temps madame Thérèse venait aussi nous voir avec petit Jean; nous riions, nous étions heureux, nous nous aimions !

Que vous dirai-je encore? Au printemps, quand commence à chanter l'alouette, un

jour on apprit que le 1er bataillon allait partir pour la Vendée. Alors l'oncle, tout pâle, courut à l'écurie & monta sur son Rappel; il partit ventre à terre, la tête nue, ayant oublié de mettre son bonnet.

Que se passa-t-il à Hacmatt? Je n'en sais rien; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le lendemain l'oncle fier comme un roi, revint avec madame Thérèse & petit Jean, qu'il y eut grande noce chez nous, embrassades & réjouissances. Huit jours après le commandant Duchêne arriva avec tous les capitaines du bataillon. Ce jour-là les réjouissances furent encore plus grandes. Madame Thérèse & l'oncle se rendirent à la mairie, suivis d'une longue file de joyeux convives. Le mauser, qu'on avait nommé bourgmestre à l'élection populaire, nous attendait, son écharpe tricolore autour des reins. Il inscrivit l'oncle & madame Thérèse sur un gros registre, à la satisfaction universelle; & dès lors petit Jean eut un père, & moi j'eus

une bonne mère, dont je ne puis me rappeler le souvenir sans répandre des larmes.

J'aurais encore bien des choses à vous dire... mais c'est assez pour une fois. Si le Seigneur Dieu le permet, un jour nous reprendrons cette histoire, qui finit, comme toutes les autres,— par des cheveux blancs & les derniers adieux de ceux qu'on aime le plus au monde.

FIN



